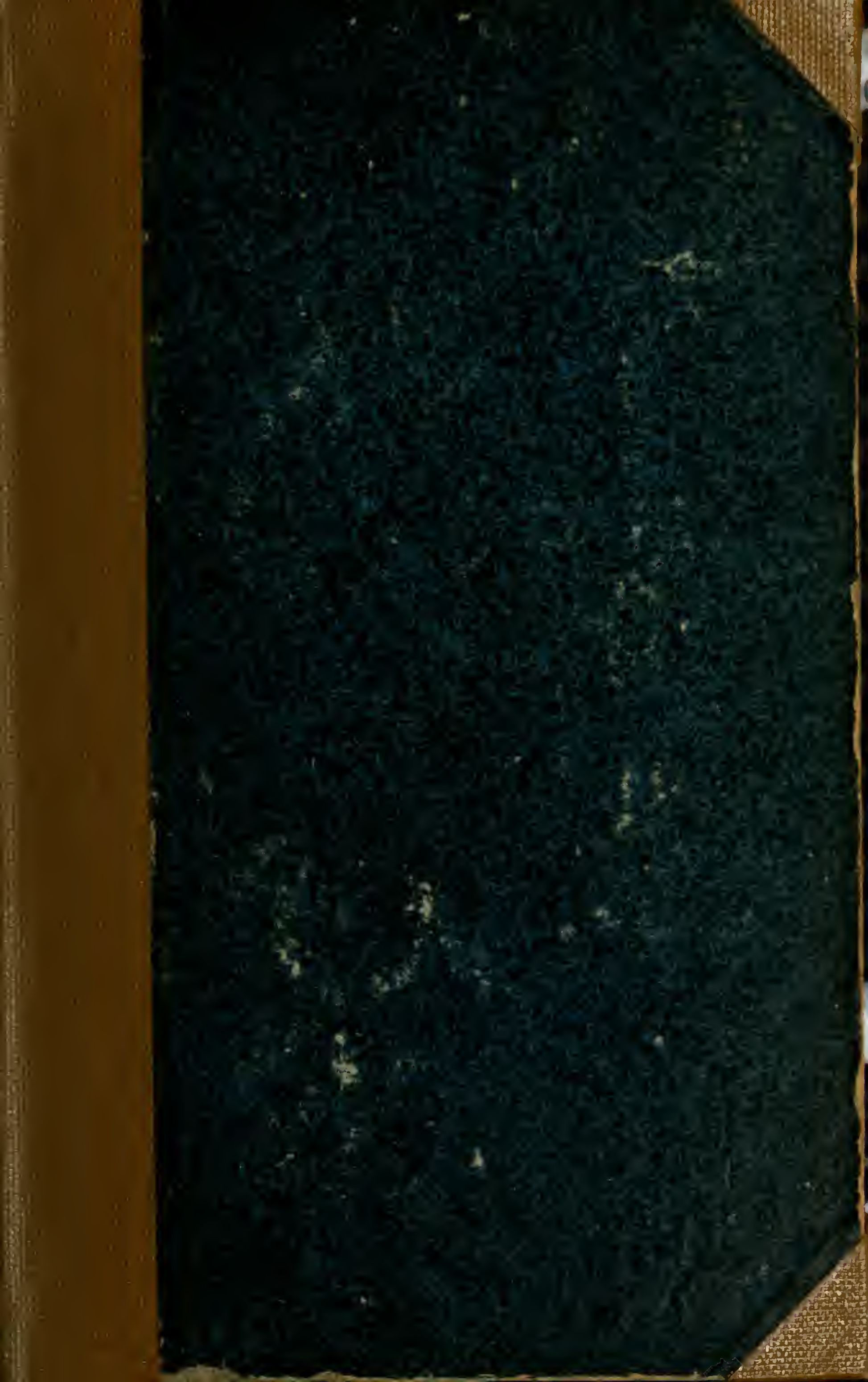


HOMÉLIES,

DISCOURS ET LETTRES

CHOISIS

DE S. JEAN CHRYSOSTÔME.

TOME I.

DE LIMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN,

GRANDE RUE MERCIÈRE, N.° 49, A LYON.

HOMÉLIES, DISCOURS ET LETTRES CHOISIS DE S. JEAN CHRYSOSTÔME,

AVEC DES EXTRAITS TIRÉS DE SES OUVRAGES, SUR DIVERS SUJETS;

TRADUITS

PAR M. L'ABBÉ AUGER,

VICAIRE-GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE LESCAR, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE PARIS ET DE CELLE DE ROUEN.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE.

Tome Premier.



A LYON,

CHEZ F.çois GUYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

GRANDE RUE MERCIÈRE, N.° 39,

AUX TROIS VERTUS THÉOLOGALES.

1826.


THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S
COLLEGE
LIBRARY

****

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Saint Jean Chrysostôme, le plus éloquent des Pères de l'Église grecque, dont les ouvrages renferment les précieuses traditions des premiers siècles, l'explication la plus solide d'un grand nombre de livres saints, et les exhortations les plus fortes à la vertu, n'est presque connu, de nos jours, que par quelques extraits et par les citations de nos orateurs sacrés. Les difficultés que présente la langue grecque, la rareté des exemplaires qu'il est impossible de se procurer, à quelque prix que ce soit, rendent presque inutiles les travaux des dom Morel, des Fronton, et autres, qui ont mis tant de soins à rassembler avec les lumières de la plus saine critique les ouvrages de l'illustre Patriarche de Constantinople. La plus grande partie des œuvres de ce grand Docteur n'a jamais été traduite dans notre langue; et dans le petit nombre que nous en avons, la traduction des Homélies par

l'abbé Auger est la seule qui puisse être distinguée. Elle est devenue elle-même fort rare : il nous étoit impossible dans ces derniers temps de satisfaire aux nombreuses demandes qui nous en étoient faites, et ce précieux ouvrage manquoit à notre catalogue, que nous cherchons à enrichir tous les jours des livres recherchés par MM. les Ecclésiatiques et recommandés aux Fidèles ; c'est ce qui nous a déterminé à donner cette nouvelle Édition. Nous avons mis tous nos soins à la correction du texte, et à la beauté du papier et du caractère. C'est ainsi que, par notre exactitude et par la fidélité à nos engagemens, nous répondrons à la confiance qu'on a bien voulu nous accorder.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'ORATEUR sacré dont je publie aujourd'hui dans notre langue un choix d'homélies et de discours, suit une méthode fort différente de la nôtre, et entièrement opposée à nos règles. Ne se traçant presque jamais un plan marqué, se permettant beaucoup d'écarts, il traite souvent dans le même discours plusieurs sujets qui paroissent n'avoir entre eux aucun rapport : sa marche est absolument contraire à celle que nous remarquons, et que nous demandons dans nos prédicateurs. Cependant je suis persuadé que saint Jean Chrysostôme est un des plus grands orateurs qui aient paru, je ne dis pas seulement dans l'Eglise, mais dans le monde, qu'il peut aller de pair avec les plus célèbres, avec ceux que nous croyons les plus dignes de notre admiration. J'examinerai par la suite si c'est lui ou si c'est nous qui avons tort; pour le moment je vais exposer les motifs qui m'ont engagé à le traduire, et les objets que je me propose de traiter dans ce Discours préliminaire.

La lecture des orateurs anciens et modernes ayant réveillé en moi la passion la plus vive pour l'éloquence, et le plus ardent désir de m'y exercer moi-même, dès que je fus attaché à l'état ecclésiastique, je saisis les premières occasions de m'essayer dans

le ministère de la parole. Animé par quelques foibles succès, que je devois, sans doute, à ce goût vrai, simple et naturel qui m'avoit frappé dans les anciens, et que je m'efforçois de représenter par mon style, j'étois déterminé à entrer et à me fixer dans la carrière de la prédication. Je composai un assez grand nombre de sermons, peut-être un peu trop précipitamment, et avant d'avoir acquis un fonds suffisant de doctrine. Mais quelle fut ma douleur, lorsqu'ayant occasion d'en prononcer quelques-uns en public, je commençai à m'apercevoir que je n'avois ni assez de voix ni assez de force pour débiter un discours d'une certaine étendue, que mes efforts pour vaincre une foiblesse naturelle altéroient visiblement ma santé, et m'auroient fait succomber enfin! J'abandonnai avec un véritable regret une carrière où j'entrois avec toute l'ardeur que me donnoient la vivacité de la jeunesse et la grande idée que je m'étois faite du talent de la parole. Je me bornai donc à enseigner l'éloquence, qu'il ne m'étoit pas permis de pratiquer; je retournai à Démosthène dont j'avois déjà essayé de traduire quelques harangues, et je me proposai dès lors d'opposer aux anciens orateurs les principaux Pères grecs, dont le peu que j'avois lu m'avoit déjà persuadé qu'ils étoient en état de soutenir le parallèle. Les bienfaits dont m'a honoré le clergé, et plus encore les marques flatteuses de considération dont il a bien voulu accompagner ses graces, ont encouragé mes efforts, et me font hâter l'exécution de mon entreprise, s'ils ne m'ont pas fait entreprendre un travail dont j'étois résolu il y a long-temps de m'occuper. J'ai com-

mencé la traduction des anciens orateurs grecs par celle de Démosthène, qui est sans contredit le prince et le chef de tous les orateurs de la Grèce; je commence la traduction des principaux Pères grecs par celle de saint Jean Chrysostôme, qui est digne assurément de son surnom (1), et que l'on doit regarder comme le Démosthène de l'Eglise.

Il n'est personne qui ne rende hommage aux grands talens de cet illustre orateur; mais il m'a semblé d'après moi-même qu'il n'étoit pas assez connu. Il est fort peu de personnes qui sachent assez sa langue, ou qui aient assez de loisir pour le lire dans l'original; et ceux qui nous en ont donné des traductions me paroissent avoir manqué sa manière. Je montrerai à la fin de ce discours le système que j'ai suivi en le traduisant. Je donnerai d'abord un abrégé de sa vie, après quoi j'essaierai de tracer son caractère, j'exposerai quelques-uns de ses sentimens, je proposerai mes réflexions sur son éloquence en particulier, et sur l'éloquence de la chaire en général.

Des hommes de lettres dont j'estime le jugement auroient voulu que j'eusse fait entrer dans mes traductious les discours des écrivains grecs connus sous le nom de sophistes. J'ai dit à la tête de ma traduction d'Isocrate ce que je pensois de ces écrivains; je renvoie à ce que j'en disois alors, et je me contente d'extraire ce peu de paroles: Les principaux Pères de l'Eglise grecque (ai-je dit à la suite de plusieurs autres réflexions) m'ont paru en

(1) Personne n'ignore que Chrysostôme veut dire *Bouche d'or*.

général l'emporter de beaucoup sur les sophistes de leur siècle. Soit qu'ils fussent inspirés par la grandeur et la noblesse des sujets qu'ils traitoient, soit qu'ils eussent réellement plus de génie, j'ai vu des hommes qui, nourris du suc le plus pur de la saine antiquité qu'ils ont fait passer dans leur substance, présentent dans tous leurs ouvrages les beautés des anciens avec un caractère propre qui ne les abandonne jamais.

Sans trop m'étendre sur les détails de la vie de saint Jean Chrysostôme, je crois cependant devoir en rapporter assez pour faire connoître ce personnage célèbre. Il naquit à Antioche, de parens chrétiens et catholiques, en l'année 347, dans le siècle où l'Église fut le plus fertile en hommes aussi recommandables par leur génie que par leurs vertus, parmi lesquels il brilla d'un éclat extraordinaire. Son père, appelé Second, sorti d'une race noble et illustre, issu d'ancêtres qui s'étoient signalés dans la profession des armes, avoit suivi lui-même cet exercice. Sa mère, nommée Anthuse, mariée à dix-huit ans, perdit son mari à vingt ans, et resta veuve avec deux enfans, une fille aînée (1) et un fils. Cette admirable femme, jeune, riche, d'une condition

(1) Les historiens grecs, anciens et nouveaux, ont cru que saint Jean Chrysostôme étoit fils unique, contre le témoignage de Pallade son ami particulier, et le premier historien de sa vie, qui fait mention d'une fille aînée. Mais il y a toute apparence que cette fille étoit morte fort jeune. La lettre que quelques-uns attribuent à saint Jean Chrysostôme comme écrite à sa sœur, est de son prêtre Constantius à la sœur de Constantius lui-même. Celui-ci a encore écrit à sa mère une lettre qu'ils donnent également à saint Jean Chrysostôme.

distinguée, mit tout son plaisir et tous ses soins à bien élever surtout son fils, qui annonça de bonne heure par la vivacité de son esprit ce qu'il devoit être un jour. Le jeune Chrysostôme (nous l'appelons déjà de ce surnom, que sa belle et riche éloquence fit ajouter par la suite à son nom de Jean); le jeune Chrysostôme, né dans une maison riche et qualifiée, eut l'avantage inestimable pour un orateur de ne rien voir et de ne rien entendre dès son enfance, qui ne pût lui élever l'ame, épurer son goût, accoutumer son oreille à un langage noble: il ne lui fallut pas du moins travailler par la suite à se défaire de ces locutions basses et triviales que l'on prend parmi le peuple, et qui se représentent toujours quoi qu'on fasse pour les écarter (1). Un avantage plus précieux encore qu'il dut à une mère tendre et raisonnable qui n'épargna rien pour son éducation, ce fut d'avoir les meilleurs maîtres de son temps. Le rhéteur Libanius (2) forma son esprit à l'éloquence par l'étude des meilleurs modèles, et put lui en fournir lui-même; le philosophe Andra-

(1) On sait que Quintilien, en formant son orateur, porte le scrupule jusqu'à demander que la nourrice de l'enfant ait eu de l'éducation et sache bien sa langue; de sorte qu'elle ne fasse entendre à son nourrisson aucune manière de parler basse ou vicieuse.

(2) Libanius, fameux sophiste, né à Antioche et élevé à Athènes, professa la rhétorique dans sa patrie et à Constantinople. Il a laissé un grand nombre de discours, de déclamations et de lettres. Ses disciples, dit-on, lui demandant un jour qui d'entre eux il choisiroit pour son successeur: Celui-là, leur dit-il, en montrant saint Jean Chrysostôme; mais les chrétiens nous l'enlèveront. Il auroit choisi pour lui succéder un disciple qui certainement avoit plus de génie que son maître.

gathe l'enrichit de tout ce que les sciences et les arts pouvoient offrir alors de plus curieux. Nous savons par une lettre de Libanius, qu'il parut d'abord au barreau, où il se distingua, et qu'il s'exerçoit en particulier à composer ce qu'on appeloit des déclamations, c'est-à-dire, à écrire des discours sur des sujets pris dans son imagination (Isid. Pélus. liv. 2. ép. 42.). Il avoit fait entre autres l'éloge d'un empereur, probablement de Constantin. Libanius auquel il l'avoit envoyé, lui marque qu'il a été entendu avec les plus grands applaudissemens par ceux à qui il en a fait la lecture; il trouve heureux et l'orateur qui a pu louer de la sorte un grand prince, et le prince qui a été si bien loué par un grand orateur.

Les succès et les louanges ne l'empêchèrent pas de se dégoûter bientôt des vanités du monde. Il renonça aux exercices du barreau, et se mit sous la direction de Mélèce (1), évêque d'Antioche, qui le fit baptiser, et l'ordonna lecteur (an 369). On le vit dès lors changer de manière d'étudier et de vivre; on le vit s'appliquer à l'étude de la religion, de l'Écriture sainte et de la vie ascétique, sous les plus habiles maîtres en ce genre. Il avoit un ami intime nommé Basile, sur lequel on ne sait rien de certain, sinon que ce n'étoit pas le fameux évêque de Césarée. Ce Basile avoit été le compagnon de ses premières études, et il avoit continué d'être lié

(1) Mélèce et Flavien dont il sera parlé ensuite, tous deux évêques d'Antioche. Nous les avons suffisamment fait connoître dans les sommaires des discours où saint Jean Chrysostôme fait leur éloge.

étroitement avec lui. Il en fait le plus grand éloge dans son traité du Sacerdoce, où il est le personnage avec lequel il s'entretient. Il nous apprend qu'on avoit songé à les nommer évêques l'un et l'autre (an 372), quoiqu'ils fussent fort jeunes; que par une pieuse fraude il engagea son ami à accepter l'épiscopat dont il le croyoit digne, et que pour lui il parvint à se soustraire à une place importante que lui faisoit fuir son humilité. Son ami Basile, avant d'avoir été nommé évêque, l'avoit déterminé à se retirer ensemble dans une solitude profonde; mais sa mère, instruite de son dessein, l'en avoit détourné par un discours pathétique, et il n'avoit pu résister aux larmes de sa tendresse. Soit que, depuis, cette mère pieuse eût consenti à sa retraite, soit que la mort la lui eût enlevée, et l'eût laissé maître de se livrer à son goût pour la solitude, il se retira dans un désert.

Le désir de s'instruire et de se perfectionner dans le grand art de la parole, avoit enfermé l'ancien Démosthène dans un souterrain, dont il ne sortit que pour exercer en public les talens merveilleux qu'il avoit cultivés en silence; le désir d'étudier plus particulièrement les divines Écritures, et de faire de nouveaux progrès dans les vertus sublimes du christianisme, enferma le Démosthène chrétien dans une caverne, dont il ne sortit que parce que sa santé, affoiblie considérablement par des austérités excessives, l'obligea à retourner à Antioche (an. 381). Il y trouva Mélèce, son père spirituel, qui, persécuté par les ariens, exilé à plusieurs reprises, avoit enfin été rappelé dans sa ville.

Élevé au diaconat par ce pieux et généreux évêque, il passa plusieurs années dans le ministère des saints autels. Il avoit composé dans sa retraite plusieurs traités édifians, parmi lesquels étoit celui du Sacerdoce, ouvrage justement estimé, dont je donnerai quelques extraits, et que je tâcherai alors de faire connoître. Revenu à Antioche, il composa un traité pour la consolation d'un solitaire, son ami. Il n'avoit abandonné qu'avec peine sa chère solitude; il regrettoit cette vie des solitaires qu'il décrit avec complaisance dans plusieurs de ses homélies, et qu'il peint des traits les plus capables de la faire aimer.

Flavien, successeur de Mélèce, lui conféra la prêtrise (an 386), et le faisant souvent parler à sa place, il lui donna occasion de signaler ce grand talent pour la parole qu'il avoit reçu de la nature, et perfectionné par l'étude. Le divin Chrysostôme prêcha sur divers sujets, toujours avec applaudissement et avec fruit, et sans jamais causer de jalousie à Flavien, parce que l'évêque et le prêtre avoient l'un et l'autre beaucoup de mérite et encore plus de vertu. La sédition qui s'éleva dans Antioche, sous l'empire de Théodose, lui fit déployer toutes les richesses de son éloquence dans ces belles homélies connues sous le nom d'*homélies au peuple d'Antioche*. J'ai traduit les principales de ces homélies, et dans des sommaires mis à la tête, je tâche de bien expliquer la circonstance où il les prononça, tout ce qu'il fit et dit alors pour consoler et instruire ses malheureux compatriotes. En général, un assez grand nombre de discours dont je donne la traduc-

tion, et que je fais toujours précéder de sommaires qui en expliquent le sujet, me dispensent dans cet abrégé de la vie d'un grand saint et d'un orateur célèbre, de faire des citations, et d'entrer dans certains détails qui l'auroient étendu beaucoup au-delà de ce que je me propose.

Saint Jean Chrysostôme étoit attaché d'inclination et de cœur à la ville d'Antioche, sa patrie. Il y jouissoit de toute la considération que peuvent donner une naissance distinguée, des talens rares et de grandes vertus. Il voyoit avec consolation le fruit qu'opéroient ses paroles sur un peuple immense qui l'écoutoit avec transport. Il aimoit tendrement comme un père l'évêque Flavien, qui le chérissoit comme son fils. Sa modestie et son humilité lui faisoient craindre et fuir les dignités ecclésiastiques ; et l'on ne sait ce que l'on doit admirer en lui davantage, ou son éloquence abondante et sublime, ou son peu d'empressement à la manifester au dehors. Il avoit près de quarante ans lorsqu'il fut ordonné prêtre ; nous avons son premier discours, celui qu'il prononça dans cette conjoncture ; et l'on est surpris en le lisant de la timidité et de la défiance qu'y montre cet illustre orateur. Il étoit donc bien loin de croire et de se dire à lui-même qu'il pouvoit un jour succéder à Flavien dans l'épiscopat ; ce qui cependant n'auroit pas manqué d'arriver s'il fût demeuré à Antioche. Devenu l'évêque de ceux au milieu desquels il étoit né, éloigné des orages de la cour, éloigné d'un prince foible qui avoit trop peu de caractère pour lui qui en avoit un bien décidé, il auroit fini paisiblement ses jours, honoré de tous les regrets

de ses compatriotes, après avoir mérité leur amour et leur admiration. Mais la Providence divine, qui vouloit donner un plus grand exercice à ses talens et à ses vertus, placer sur un grand théâtre celui qu'elle destinoit à être la lumière et l'ornement de son Église, mettre en évidence toute la fermeté de son ame, et l'épurer par les afflictions pour le rendre plus digne de paroître devant sa Majesté suprême ; la Providence divine, dis-je, disposa autrement les choses.

Arcadius, un des fils du grand Théodose, étoit empereur d'Orient, en même temps que Honorius son frère l'étoit d'Occident. L'eunuque Entrope, sans aucun mérite réel, s'étoit élevé à force d'intrigues à la plus grande faveur du prince, qui l'avoit fait son premier ministre. Il donna du moins cette fois un excellent conseil à l'empereur son maître : le siége de Constantinople venoit de vaquer par la mort de Nectaire (1), son dernier évêque ; Eutrope détermina Arcadius à y placer le prêtre Jean qu'il avoit eu occasion de connoître, et dont il estimoit le cœur autant qu'il admiroit le génie. Il n'étoit pas facile d'arracher à la ville d'Antioche un homme qui avoit résolu de ne jamais la quitter, un homme qui, comme nous l'avons dit déjà, craignoit sincèrement et fuyoit les honneurs. Il fallut donc employer la ruse et la force (2) pour l'enlever et le transporter à Constan-

(1) Nectaire, natif de Tharse, d'une maison illustre, fut mis à la place de saint Grégoire de Naziauze sur le siége de Constantinople par les Pères assemblés dans cette ville. Il n'étoit pas encore baptisé lorsqu'il fut nommé évêque. L'empereur Théodose avoit demandé pour lui l'épiscopat, qu'on ne put lui refuser.

(2) Astère, comte d'Orient, se transporta par ordre de l'empe-

tinople (an 398), où il fut ordonné évêque, contre son propre désir, et malgré les oppositions de Théophile, qui auroit voulu faire placer une de ses créatures sur le siége de cette ville impériale. C'est ce Théophile, évêque d'Alexandrie, que nous verrons par la suite devenir le plus mortel ennemi de saint Jean Chrysostôme, et le plus acharné à sa perte.

Si je voulois exposer dans quelque détail et d'une manière convenable, tout ce qu'il fit étant évêque pour la réforme de son clergé et de tous les ordres de la ville, pour le soulagement des pauvres et des misérables, les moyens que lui suggéra une charité aussi ingénieuse qu'immense, la généreuse liberté avec laquelle il sut parler dans quelques occasions à l'empereur, à l'impératrice, à Eutrope lui-même, auquel il devoit l'épiscopat; si je voulois montrer avec quelle ardeur il annonçoit la parole sainte, avec quelle force il s'élevoit contre le faste, l'orgueil et la dureté des riches; comment il parvint à ranimer la piété des simples fidèles, à changer l'église de Constantinople en y introduisant la psalmodie, à détourner le peuple des spectacles; combien ce peuple étoit empressé à l'entendre, combien il étoit tendrement attaché à un pontife, ou plutôt à un père qui les chérissoit tous comme ses enfans, qui les portoit tous dans son cœur paternel; quelle étoit toute l'activité de ce zèle qui, ne pouvant se conte-

reur à Antioche; et ayant proposé à saint Jean Chrysostôme de sortir avec lui de la ville pour aller ensemble aux sépultures des martyrs, il le remit entre les mains d'un général d'armée qui avoit ordre de le transporter à Constantinople.

nir dans l'enceinte de Constantinople, se répandoit au dehors, l'occupoit de la réforme d'églises étrangères et de la conversion de peuples infidèles : si je voulois m'étendre sur tous ces objets et sur d'autres encore, il me faudroit composer un long panégyrique, et passer de beaucoup les limites que je me suis marquées. Je me borne à rapporter quelques circonstances, où l'on verra en même temps la fermeté de son caractère, et l'autorité de la parole dans sa bouche.

L'eunuque Eutrope avoit extrêmement abusé de son crédit et de son pouvoir pour vexer le peuple et persécuter l'Eglise. Il avoit encouru la disgrace de l'empereur, à qui on avoit enfin ouvert les yeux sur les concussions, sur les injustices et sur l'indignité de ce ministre. Universellement détesté, il ne trouva d'abri que dans la pieuse générosité de saint Jean Chrysostôme qui lui ouvrit l'église, lui procura un asyle qu'il avoit voulu abolir lui-même par ses lois, et le déroba à la fureur du peuple qui brûloit de l'immoler à sa vengeance. J'ai traduit et mis à la tête du second tome le discours qu'il prononça à cette occasion. On y voit comment il réussit par son éloquence à adoucir le peuple, à toucher son cœur, à arracher des larmes de ses yeux, à émouvoir sa compassion en faveur du malheureux Eutrope, à le faire consentir qu'on solliciteroit sa grace auprès du prince.

Gaïnas, général goth, au service d'abord de Théodose, et alors de son fils Arcadius, avoit été un des principaux instrumens de la disgrace d'Eutrope. Fier de cet exercice de son pouvoir, il abusa des forces

qu'il avoit entre les mains et de la foiblesse du gouvernement pour porter à l'excès ses prétentions. Il demandoit qu'on lui livrât trois des principaux de l'empire qu'il redoutoit, et dont il vouloit se défaire. On délibéroit sur une demande qu'on rougissoit d'accorder, et qu'on craignoit de refuser, lorsque ces trois malheureux s'offrirent généreusement eux-mêmes pour le salut de l'empire, et allèrent se livrer à Gaïnas. Saint Jean Chrysostôme les accompagna; et son éloquence adoucit tellement le cœur du barbare qu'il ne leur fit souffrir d'autre supplice que la crainte de la mort.

Peu de temps après, le même Gaïnas, qui étoit arien, demandoit à l'empereur une église des catholiques pour lui et pour ceux de sa suite; Arcadius étoit prêt à lui accorder sa demande. Saint Jean Chrysostôme s'y opposa de toutes ses forces, et le pria de lui permettre de parler à Gaïnas en sa présence; le prince y consentit avec joie. Le général goth faisoit valoir les services qu'il avoit rendus à l'empire : « Il « est vrai, lui répondit l'évêque de Constantinople, « vous avez rendu des services, mais vous en avez « été récompensé au-delà de ce qu'ils méritoient. « Vous portez le titre de général et les habits de « consul. Considérez ce que vous fûtes autrefois, « et ce que vous êtes aujourd'hui, quelle étoit au« paravant votre indigence, et quelles sont main« tenant vos richesses. Comparez ces habits dont « vous êtes revêtu avec ceux sous lesquels vous pas« sâtes le Danube; comparez enfin la modicité des « services avec la grandeur des récompenses, et ne « soyez pas ingrat envers les princes qui vous ont

« comblé de biens et d'honneurs. Rappelez-vous le « serment par lequel vous avez juré d'être fidèle « aux Romains, aux empereurs et aux lois que vous « voudriez enfreindre. » En disant ces mots, il montroit la loi de Théodose, qui défendoit aux hérétiques de s'assembler dans l'enceinte des villes. Puis se tournant vers Arcadius : « C'est à vous, Prince, « lui dit-il, à maintenir les ordonnances de votre « père. Il vaudroit mieux pour vous, perdre l'empire « que d'abandonner la maison de Dieu à un culte « qui l'outrage. » Ces paroles fermèrent la bouche à Gaïnas, et il se retira tout confus.

On voit, par ces exemples, que l'éloquence du divin Chrysostôme étoit de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les circonstances, qu'elle étoit de nature à faire impression sur toutes les personnes. J'omets beaucoup de faits intermédiaires pour en venir aux querelles et aux troubles qui causèrent son exil et sa mort.

Arcadius étoit un prince foible, indolent, sans caractère, ayant besoin d'être dominé et l'étant toujours par ceux qui l'approchoient, adoptant et servant leurs passions, ministre et instrument, sans le savoir, de leur ambition ou de leur vengeance. L'impératrice Eudoxie étoit altière, impérieuse, vindicative, aimant le faste et le luxe, accordant toutes les passions que l'Evangile condamne, avec un extérieur de dévotion qui impose aux yeux. On sent qu'une telle femme devoit être maîtresse absolue d'un mari tel qu'Arcadius. Les historiens ecclésiastiques nous représentent Théophile, évêque d'Alexandrie, chef des ennemis de saint Jean Chrysostôme, comme un

homme jaloux, ambitieux, intrigant, violent à-la-fois et politique, n'oubliant et ne pardonnant jamais une offense réelle ou prétendue. Chrysostôme, ame droite, franche, sensible, généreuse, d'une fermeté inflexible, quoique avec un grand fond de douceur, ignoroit les souplesses de la politique, ne voyoit que la règle et son devoir; il étoit chéri et adoré du peuple, dont les intérêts et les besoins l'occupoient sans cesse.

Théophile ne sut que trop bien profiter, pour satisfaire ses passions, de la circonstance des temps et du caractère des personnes (an 402.). Il avoit condamné, sans les entendre, pour des raisons qu'il seroit trop long de rapporter ici, de vertueux solitaires retirés dans les montagnes d'Alexandrie; il les avoit chassés de leur solitude. Après avoir erré long-temps, ils vinrent à Constantinople, où ils implorèrent la protection de Chrysostôme. Les voies sages et modérées qu'employa celui-ci pour les réconcilier avec leur évêque, ne firent que l'animer contre lui-même. Théophile ne pouvoit pardonner à Chrysostôme, l'éclat d'une réputation qu'il ne devoit qu'à ses talens et à ses vertus, et d'avoir été élevé contre son gré sur le siége d'une grande ville. Sa jalousie et son ressentiment se réveillent. Il accuse d'origénisme, et de protéger des partisans d'Origène, dans la personne des solitaires, le généreux pontife qui leur avoit donné retraite. Bientôt il accourt à Constantinople, il refuse de voir et d'entendre le saint évêque, qui emploie inutilement tous les moyens pour l'adoucir, et lui fait offrir l'hospitalité dans sa maison épiscopale. Il soulève contre lui ses ecclésias-

tiques, mécontens de la réforme qu'avoit opérée parmi eux un évêque, dont la régularité condamnoit leur vie peu régulière : il met dans les intérêts de sa vengeance, plusieurs dames de la cour, et par elles, l'impératrice elle-même, dont le rigide prélat avoit souvent attaqué dans ses discours le luxe immodéré. Après avoir tout disposé comme il le désiroit, pour la réussite de ses desseins injustes et cruels, il assemble, dans un faubourg de Chalcédoine (1), appelé le faubourg du Chêne, un concile, ou plutôt un conciliabule d'évêques, tous ennemis comme lui de saint Jean Chrysostôme, et à peu près par les mêmes motifs. On accumule et on articule contre un homme dont la vie et les sentimens étoient irréprochables, des chefs d'accusation, parmi lesquels il n'y en avoit aucun qui ne fût évidemment faux ou ridicule. En vain l'intrépide Chrysostôme, toujours ferme au milieu de l'orage, appuyé d'un grand nombre d'évêques et de son innocence, réclame contre une assemblée toute composée de ses ennemis; en vain il réclame contre l'irrégularité de sa condamnation (an 403); banni par le foible empereur, il se retire au milieu des regrets de tout le peuple affligé, évitant avec le plus grand soin de faire un éclat.

A peine étoit-il parti, que l'impératrice elle-même, qui n'avoit pas peu contribué à son bannissement, sollicite avec ardeur son rappel, effrayée par l'émotion de tout le peuple, et peut-être honteuse d'avoir réussi. Toute l'embouchure du Bosphore est à l'ins-

(1) Chalcédoine, ville de l'Asie-Mineure, voisine de Constantinople, à l'entrée du Bosphore de Thrace.

tant couverte de barques qui voguent au-devant du saint évêque; on le ramène en triomphe. Il parle à son peuple, fait un grand éloge de l'impératrice, dont il rapporte une partie de la lettre qu'il en avoit reçue. Théophile et ses complices prennent la fuite.

Saint Jean Chrysostôme travailloit à se faire justifier juridiquement, lorsqu'il s'éleva un nouvel orage plus violent que le premier, à l'occasion d'une statue érigée en l'honneur de l'impératrice, près de l'église de Sainte-Sophie. La dédicace en étoit célébrée par des jeux publics qui troubloient l'office divin, et qui entraînèrent le peuple dans des superstitions aussi impies qu'extravagantes. Le saint évêque, qui craignoit que l'on ne prît son silence pour une approbation, s'éleva contre de tels abus; son zèle lui inspira, contre des réjouissances toutes païennes, de vives plaintes, qui ne tomboient naturellement que sur le magistrat inspecteur des jeux, auquel il avoit fait d'inutiles représentations. Ce magistrat, qui étoit manichéen, eut soin d'envenimer, en les rapportant à Eudoxie, les représentations et les plaintes du pontife. La fière impératrice se crut personnellement outragée, et songea à appeler de nouveau, à Constantinople, les évêques ennemis de Chrysostôme (1). Ils accoururent au premier signal,

(1) Quelques historiens prétendent que ce fut alors que saint Jean Chrysostôme prononça publiquement ces paroles tranchantes; *Hérodiade est encore furieuse, elle danse encore, elle demande encore la tête de Jean.* Ces paroles seroient vraiment répréhensibles, sans que toutefois elles pussent justifier le ressentiment implacable et cruel de l'impératrice; mais il est démontré que la partie de l'homélie où elles se trouvent, n'est pas de saint Jean Chrysostôme. Sans parler des autres raisons, si ces paroles on

animés de l'esprit et munis des conseils de Théophile, qui, craignant l'indignation et les mouvemens du peuple, n'osa point se trouver en personne à ce nouveau concile qu'avoit convoqué la haine, et qu'elle présidoit. D'après les instructions de l'évêque d'Alexandrie, les prélats déclarèrent l'évêque de Constantinople, déchu de son siége, incapable d'y être jamais rétabli, et indigne même d'être entendu en ses défenses, parce que, disoient-ils, condamné dans un concile, il étoit rentré dans son église avant d'avoir été absous par un autre concile (an 404). Il est banni une seconde fois malgré ses réclamations, et celles d'un grand nombre d'évêques, qui représentoient au prince que le premier concile n'étoit qu'un vrai brigandage, que Chrysostôme avoit été rappelé par l'empereur même, et qu'il n'avoit cessé de demander un concile pour s'y justifier.

Je supprime une infinité de détails, toutes les violences qui furent commises avant et après son départ, l'embrasement de l'église et du sénat de Constantinople, attribué malicieusement à ses amis, mais dont on ne put jamais découvrir la vraie cause, la nomination d'un évêque à sa place, et mille autres faits dont le récit me méneroit trop loin. Je me transporte rapidement avec lui dans le lieu de son exil : c'étoit Cucuse, ville placée au fond de l'Arménie, et dont tous les environs étoient infestés par les incursions des Isaures, peuples barbares. J'y vois sa vertu, qui n'a pas besoin d'un éclat étranger,

été prononcées, elles ont dû l'être avant le second exil; et elles se lisent dans la seconde partie d'une homélie qui a été certainement prononcée avant le premier exil.

briller de sa propre splendeur, recevoir de toute part des respects et des hommages , et tout le monde s'empresser à l'envi d'adoucir la rigueur de sa disgrace; je le vois, quoique accablé d'infirmités, qu'augmentoient encore les froids excessifs qui règnent dans ces pays, et qui lui étoient surtout contraires, écrire fréquemment à ses amis pour leur instruction ou pour leur consolation , solliciter leurs lettres, plus occupé d'eux que de lui-même, plus inquiet de leur santé que de la sienne propre; je le vois, dépouillé de son autorité épiscopale , exercer une autorité apostolique, s'intéresser au sort de plusieurs églises, consoler, instruire, soulager dans leurs besoins des peuples fidèles et infidèles, et par les ressources que lui offre la confiance des ames pieuses, signaler sa charité dans une cruelle famine, dont toute l'Arménie est affligée. Il se flatte de son retour, il s'en occupe, mais sans inquiétude. Il fait parvenir plusieurs lettres au pape Innocent, qui désapprouve la conduite de ceux qui l'ont condamné, et qui s'en explique clairement dans ses réponses, ainsi que dans plusieurs lettres adressées à diverses personnes. L'empereur Honorius écrit à son frère, en faveur d'un homme qui étoit l'ornement de l'Église et de l'Empire.

Cet intérêt qu'on prend à sa personne, ces égards qu'on a pour lui dans son exil, le bien qu'il y fait encore, choquent ses ennemis, quoiqu'à une si grande distance; ils ne le trouvent pas assez exilé : ils sollicitent un nouvel exil, ou plutôt sa mort. Ils obtiennent qu'il sera transporté vers le Pont-Euxin. Ses gardes, trop fidèles à l'ordre qu'ils en ont reçu,

cherchent et parviennent à le faire périr dans ce transport, en le faisant marcher malgré les rigueurs du temps, malgré la fièvre ardente qui le brûloit. Il meurt doucement sans proférer aucune plainte (an 407), après avoir partagé ses dépouilles entre ceux qui l'environnoient, et entre ses gardes eux-mêmes. Ses funérailles furent honorées par un grand concours de solitaires, de vierges, de personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition.

« Est-il quelqu'un, disoit ce grand orateur dans « une de ses homélies (Hom. 35. épît. 1. aux Cor. « édit. Bén. t. 10. p. 331.), qui ne se réconcilie « enfin avec un mort, quand ce seroit une bête fa- « rouche, quand il seroit aussi méchant que le dé- « mon. La seule vue d'un homme mort est capable « de toucher des cœurs plus durs que le fer, plus « insensibles que la pierre. Aussi, lorsqu'on voit « un cadavre, fût-ce même celui d'un ennemi mor- « tel, on mêle ses larmes à celles des meilleurs « amis du malheureux qui n'est plus. La colère « s'éteint avec la vie d'un adversaire, pour faire place « à la compassion; et il est impossible de discerner « dans les funérailles, les ennemis d'avec les amis: « tant il est vrai que les hommes portent du res- « pect à la nature qui leur est commune, et que « tous obéissent à l'autorité inviolable de ses lois. » Ainsi parloit, ainsi pensoit ce digne docteur de la philosophie évangélique, dont le cœur droit et honnête ne pouvoit croire que l'inimitié pût s'étendre au-delà du trépas, ne pouvoit imaginer jusqu'où va quelquefois la haine, et surtout la haine animée par un faux esprit de religion. Peu satisfait de l'avoir

persécuté vivant, l'implacable Théophile l'outragea mort, par un livre rempli d'invectives sanglantes. On refusa de nommer parmi les évêques de Constantinople, un pontife qui honoroit l'épiscopat, qui honoroit l'Eglise tout entière. Mais enfin sa gloire fut rétablie dans tout son éclat : l'opprobre retomba sur son barbare persécuteur, et le nom de Théophile n'est presque plus connu aujourd'hui que par ses vexations cruelles contre un grand homme qu'il avoit persécuté pendant sa vie, et dont il vouloit déshonorer la mémoire. On rendit donc enfin une pleine justice à des vertus et à des talens dignes de l'admiration de tous les peuples et de tous les siècles. Ses reliques furent reportées en triomphe à Constantinople, où Théodose-le-Jeune, fils d'Arcadius, réparant les injustices de son père, lui décerna les honneurs les plus distingués; et où, à l'aspect de ses vénérables dépouilles, ce même peuple qui avoit vu partir avec tant de douleur, son pasteur chéri, ressentit un moment de joie, et crut le revoir lui-même.

Après avoir parcouru les principaux traits de la vie de saint Jean Chrysostôme, nous allons tracer son caractère : ce sera, pour ainsi dire, le résultat de cette vie sainte et glorieuse. Celui de tous les saints qu'il révéroit et qu'il admiroit le plus, c'étoit Paul. Il en avoit fait une étude particulière; il a commenté, avec beaucoup de soin, toutes ses épîtres, dans une longue suite d'homélies pleines de force, d'onctions et d'éloquence. Il a composé plusieurs discours pour célébrer ses vertus et son courage; il n'en parle jamais qu'avec une espèce d'enthousiasme,

aux misérables. Ils étoient pour lui, ces pauvres et ces misérables, la portion la plus précieuse de son troupeau; il souffroit plus qu'eux encore de les voir souffrir. Il les voyoit avec peine épars dans les villes et dans les campagnes; il auroit voulu rassembler, dans un même asyle, tous ceux qui ne pouvoient subsister par le travail. Sa charité lui avoit suggéré des projets qu'il auroit exécutés, sans doute, si la fureur de ses ennemis ne l'eût pas arraché d'un siége où il étoit occupé sans relâche du salut des ames et du soin des corps. Mais probablement il auroit fait pour les pauvres impotens et infirmes, ce qu'il avoit déjà fait pour les pauvres malades, c'est-à-dire, qu'il auroit établi pour ceux-là plusieurs asyles, comme il avoit distribué dans la ville pour ceux-ci plusieurs hôpitaux (1). Il faisoit contribuer

(1) Je ne puis me refuser ici au plaisir de mettre sous les yeux l'exorde d'une homélie sur l'aumône que l'on verra dans le second volume de ma traduction, mais qu'on ne sera pas fâché, je pense, de voir dès à présent, parce qu'il fait connoître à-la-fois la charité douce et attentive de saint Jean Chrysostôme, et son imagination riche et sublime. Après avoir traversé une partie de la ville d'Antioche pour arriver à l'église, et voulant recommander l'aumône aux fidèles, d'après un passage de saint Paul, il débute en ces termes: «Je viens remplir une ambassade, aussi convenable à mon « ministère, qu'elle est importante et digne de toute votre attention. « Ce sont les pauvres de cette ville qui m'envoient aujourd'hui « vers vous: ils ne se sont point assemblés pour me nommer leur « représentant; le spectacle seul de leurs misères a parlé suffi- « samment à mon cœur. En traversant la place et les carrefours, « empressé, selon ma coutume, de venir vous rompre le pain de « la parole, j'ai vu une multitude d'infortunés étendus par terre, « les uns privés de leurs mains, les autres de leurs yeux, d'au- « tres tout couverts d'ulcères et de plaies incurables, étalant aux « regards publics, les membres qu'ils devroient cacher dans l'état « d'horreur où le mal les a réduits. Il y auroit de l'inhumanité, « mes frères, à ne point vous parler des pauvres, surtout quand

à ses bonnes œuvres les riches charitables; il leur donnoit l'exemple en prenant sur les revenus ecclésiastiques, et en ne gardant pour lui et pour ses coopérateurs, que ce qui leur étoit nécessaire pour vivre simplement. Qu'on aime à lui voir faire, dans un discours public, un calcul exact de ceux qui étoient extrêmement riches, de ceux qui ne l'étoient que médiocrement, de pauvres ayant besoin de se-

« la circonstance actuelle nous en fait une loi si pressante. Si « nous devons en tout temps vous exhorter à l'aumône, parce « qu'en tout temps nous avons besoin de la miséricorde du Maître « commun qui nous a créés, combien plus ne le devons-nous pas « dans le froid rigoureux qui règne maintenant! Pendant l'été, « la saison même soulage les pauvres. Ils peuvent marcher nus « sans péril; les rayons du soleil leur servent de vêtement. Ils « peuvent coucher sur la terre, sans craindre que la fraîcheur « des nuits les incommode. Ils n'ont besoin ni de chaussure, ni « de vin, ni d'une nourriture abondante : une fontaine suffit à « leur boisson; quelques herbes et quelques légumes, voilà leurs « alimens, voilà les simples mets que la saison est toujours prête « à leur servir. Un autre soulagement qui n'est pas moindre, c'est « qu'ils ne manquent pas alors d'ouvrage. Ceux qui font bâtir des « maisons, qui cultivent la terre, ou qui parcourent les mers, « ont besoin de leurs bras. Les maisons, les champs, les hérita- « ges, sont la subsistance assurée des riches; les pauvres n'ont « de revenus que ce qu'ils gagnent par leurs sueurs. Ainsi l'été, « ils peuvent trouver encore quelque ressource; mais l'hiver, « tout leur fait la guerre. Au dedans, la faim dévore leurs en- « trailles; au dehors, le froid glace leurs membres, et rend leur « chair presque morte. Il leur faudroit plus de nourriture, des « vêtemens meilleurs, un toit, un lit, des chaussures, et mille « autres nécessités. Ce qu'il y a de plus triste dans leur situation, « c'est que la rigueur du temps leur ôte tout moyen de travailler « pour se nourrir. Puis donc qu'à présent leurs besoins se mul- « tiplient, puisqu'ils n'ont pas la ressource du travail, puisque « personne ne loue leurs services, et ne les emploie à aucun ou- « vrage, suppléons à tous les moyens qui leur manquent, enga- « geons les personnes charitables à leur tendre la main, et pre- « nons pour collègue de notre ambassade, le bienheureux Paul, « ce père tendre, ce grand protecteur des pauvres. »

cours, et conclure de ce calcul, que si dix ou même un plus grand nombre de riches, se chargeoient de l'entretien d'un seul pauvre, il n'y auroit plus de pauvres dans toute la ville! Sa charité embrassoit tous les hommes sans distinction. C'est un malheureux, disoit-il, il est pressé par la faim; soulageons le, nourrissons-le, quel qu'il soit, quelle qu'ait été sa vie, quels que soient ses sentimens. Voulons-nous lui faire des reproches, donnons-lui d'abord et faisons-lui ensuite des réprimandes : il les recevra plus volontiers, il en profitera davantage, quand il verra que ce n'est pas pour nous dispenser de lui donner que nous le reprenons.

La fermeté et le courage de ce saint évêque étoient supérieurs à tout. A l'exemple du bienheureux Paul, il pouvoit défier toutes les créatures de le séparer de l'amour de Dieu. Rien ne pouvoit l'arrêter dans ce qu'il croyoit être de son devoir : il alloit droit à son but sans détourner d'aucun côté ses regards. Les reproches des hommes ou leurs éloges, leurs applaudissemens ou leurs censures, étoient incapables de le faire fléchir. Ni la puissance ne l'intimidoit, ni la foiblesse ne le touchoit, aux dépens de la justice, aux dépens de la gloire et des intérêts du souverain Maître. Nulle douleur, nulle peine, nulle affliction ne pouvoit l'abattre. Ce n'étoit pas insensibilité; car, qui jamais s'attendrit davantage sur les souffrances d'autrui? Relégué dans un pays affreux, dans le pays le plus contraire à sa foible constitution, accablé d'infirmités, dépouillé de sa dignité épiscopale, calomnié par ses ennemis triomphans, persécuté dans sa personne et dans celle de ses amis,

il conserve une sérénité d'ame parfaite ; il écrit à ses amis sans se permettre aucune plainte, aucun reproche amer ; il compose un ouvrage en forme de discours, où il offre beaucoup d'exemples d'un courage magnanime au milieu des tribulations et des persécutions, où il déploie toutes les richesses d'une imagination brillante : comme si son ame sublime eût été placée dans une région supérieure, au-dessus des tempêtes furieuses qui éclatoient contre sa personne.

Nous avons montré dans l'abrégé de sa vie, comment son zèle ne se ralentit pas même alors, comment du lieu même de son exil, il s'occupoit encore du bien des églises éloignées et voisines, il travailloit encore à la conversion des idolâtres : fidèle imitateur de Paul, qui, dans les chaînes, parloit, écrivoit, agissoit toujours, soit par lui-même, soit par ses disciples, auxquels les fers de leur maître donnoient encore plus de confiance. C'est ce zèle, autant que l'heureuse facilité qu'il avoit reçue pour manier la plume et la parole, qui lui a fait composer tant de discours et d'homélies pour l'instruction des peuples d'Antioche et de Constantinople, et qui l'engageoit à reprendre souvent le même sujet, jusqu'à ce qu'il vît ses auditeurs éclairés, touchés et changés ; car, c'étoit le salut des peuples et la gloire du Seigneur, qu'il cherchoit, et non la vaine gloire des hommes. C'est ce zèle, qui sur le siége d'une grande ville lui faisoit porter plus loin ses regards, ne lui permettoit pas de s'arrêter dans cet espace, mais lui ordonnoit de ne se prescrire d'autres bornes que celles de toute la terre.

Son zèle fut toujours aussi doux et aussi modéré qu'il étoit ardent et actif. « N'attaquons pas nos ad-« versaires avec aigreur ni emportement, disoit-il « dans un de ses discours ; montrons-nous modé-« rés dans la dispute, parce qu'il n'est rien de plus « fort que la douceur et la modération. Si l'amitié « des hérétiques et des infidèles, ajoute-t-il, nous « est nuisible, retirons-nous et fuyons ; s'ils ne « nous font aucun tort pour la piété, tâchons de « les attirer à nous ; si, sans être utile à votre ami, « vous en recevez quelque préjudice, gagnez du « moins, en vous retirant, de n'avoir éprouvé aucun « mal. Fuyez l'amitié des hérétiques et des infidèles « si elle vous est préjudiciable, fuyez seulement, « ne contestez pas, ne disputez pas avec animo-« sité. » Dans l'homélie sur la parabole de l'ivraie, il loue le zèle des serviteurs du père de famille, qui, voyant paroître l'ivraie, lui demandent la permission d'aller l'arracher : il loue ce zèle comme partant d'une bonne intention, mais il le blâme parce qu'il étoit indiscret et qu'il auroit eu des suites funestes. Le père de famille défend à ses serviteurs d'aller arracher l'ivraie pour empêcher les guerres, les meurtres, l'effusion de sang ; car, dit le sage pontife, on ne doit pas faire mourir les hérétiques, parce qu'autrement on feroit de la terre le théâtre d'une guerre cruelle et implacable.

Saint Jean Chrysostôme fut toujours aussi doux envers les autres que sévère pour lui-même. S'il s'emportoit quelquefois avec véhémence contre la dureté de l'avarice, contre les excès de la cupidité, contre les lâchetés de l'envie, contre la fureur de

ses ennemis cruels, c'est qu'il étoit sensible, vertueux et compatissant, c'est que le sentiment de l'injustice le révoltoit, c'est que sa vertu généreuse s'indignoit contre les vices surtout qui décéloient de la méchanceté et de la bassesse, c'est qu'il étoit vivement touché en voyant souffrir tant de misérables, lorsqu'un seul homme enfermoit dans ses coffres, ou consumoit dans la mollesse et la débauche, des trésors dont il pourroit soulager leur misère.

Ce n'étoit pas un caractère violent et dur qui lui inspiroit ces sorties véhémentes contre l'injustice en général et contre certains vices; c'étoit encore moins un esprit de hauteur et d'orgueil. Qui jamais fut plus humble avec des talens distingués, si capables d'enorgueillir celui qui les possède? On a vu cet humble disciple de l'Évangile renoncer aux exercices du barreau qui pouvoient lui inspirer de la vanité; on l'a vu, lorsqu'il étoit encore jeune, refuser l'épiscopat, pour lequel il ne se croyoit ni assez de vertus ni assez de connoissances; on l'a vu s'éloigner des hommes, s'enfoncer dans la solitude, y mener la vie la plus simple et la plus austère; on l'a vu, âgé de quarante ans, consentir avec peine à être ordonné prêtre, témoigner toute sa surprise au peuple, auquel il parle pour la première fois, de ce qu'il a été élevé à un aussi grand honneur, donner, dans cette circonstance et depuis encore, les plus grandes marques d'humilité, rester toujours soumis à son évêque Flavien comme un fils à son père, conserver la plus grande modestie au milieu des plus grands succès, consacrer dans un rang subalterne

Son zèle fut toujours aussi doux et aussi modéré qu'il étoit ardent et actif. « N'attaquons pas nos ad-
« versaires avec aigreur ni emportement, disoit-il
« dans un de ses discours ; montrons-nous modé-
« rés dans la dispute, parce qu'il n'est rien de plus
« fort que la douceur et la modération. Si l'amitié
« des hérétiques et des infidèles, ajoute-t-il, nous
« est nuisible, retirons-nous et fuyons ; s'ils ne
« nous font aucun tort pour la piété, tâchons de
« les attirer à nous ; si, sans être utile à votre ami,
« vous en recevez quelque préjudice, gagnez du
« moins, en vous retirant, de n'avoir éprouvé aucun
« mal. Fuyez l'amitié des hérétiques et des infidèles
« si elle vous est préjudiciable, fuyez seulement,
« ne contestez pas, ne disputez pas avec animo-
« sité. » Dans l'homélie sur la parabole de l'ivraie, il loue le zèle des serviteurs du père de famille, qui, voyant paroître l'ivraie, lui demandent la permission d'aller l'arracher : il loue ce zèle comme partant d'une bonne intention, mais il le blâme parce qu'il étoit indiscret et qu'il auroit eu des suites funestes. Le père de famille défend à ses serviteurs d'aller arracher l'ivraie pour empêcher les guerres, les meurtres, l'effusion de sang ; car, dit le sage pontife, on ne doit pas faire mourir les hérétiques, parce qu'autrement on feroit de la terre le théâtre d'une guerre cruelle et implacable.

Saint Jean Chrysostôme fut toujours aussi doux envers les autres que sévère pour lui-même. S'il s'emportoit quelquefois avec véhémence contre la dureté de l'avarice, contre les excès de la cupidité, contre les lâchetés de l'envie, contre la fureur de

ses ennemis cruels, c'est qu'il étoit sensible, vertueux et compatissant, c'est que le sentiment de l'injustice le révoltoit, c'est que sa vertu généreuse s'indignoit contre les vices surtout qui décéloient de la méchanceté et de la bassesse, c'est qu'il étoit vivement touché en voyant souffrir tant de misérables, lorsqu'un seul homme enfermoit dans ses coffres, ou consumoit dans la mollesse et la débauche, des trésors dont il pourroit soulager leur misère.

Ce n'étoit pas un caractère violent et dur qui lui inspiroit ces sorties véhémentes contre l'injustice en général et contre certains vices ; c'étoit encore moins un esprit de hauteur et d'orgueil. Qui jamais fut plus humble avec des talens distingués, si capables d'enorgueillir celui qui les possède ? On a vu cet humble disciple de l'Évangile renoncer aux exercices du barreau qui pouvoient lui inspirer de la vanité ; on l'a vu, lorsqu'il étoit encore jeune, refuser l'épiscopat, pour lequel il ne se croyoit ni assez de vertus ni assez de connoissances ; on l'a vu s'éloigner des hommes, s'enfoncer dans la solitude, y mener la vie la plus simple et la plus austère ; on l'a vu, âgé de quarante ans, consentir avec peine à être ordonné prêtre, témoigner toute sa surprise au peuple, auquel il parle pour la première fois, de ce qu'il a été élevé à un aussi grand honneur, donner, dans cette circonstance et depuis encore, les plus grandes marques d'humilité, rester toujours soumis à son évêque Flavien comme un fils à son père, conserver la plus grande modestie au milieu des plus grands succès, consacrer dans un rang subalterne

ses talens à la ville d'Antioche dont il ne pensa jamais à sortir, dont il ne seroit jamais sorti de son gré ; on l'a vu enfin, par l'entremise d'un officier de l'empire, qui, muni d'un ordre du prince, joint l'artifice à la violence, être enlevé de sa patrie comme un criminel d'état, et monter malgré lui sur le siége de Constantinople. Ses ennemis lui ont reproché d'être fier et superbe, parce qu'il étoit incapable de toute basse complaisance, de toute flatterie lâche et servile, et qu'il auroit cru déshonorer son ministère, s'il se fût prêté aux passions des grands.

Un reproche révoltant que lui faisoient encore ses ennemis, et que leur haine rangea parmi les chefs d'accusation, c'étoit de manger seul, et cela, disoient-ils, par gourmandise. Des raisons de tempérament, son goût pour l'étude, et surtout une bien louable économie, lui avoient fait adopter et suivre l'usage de manger seul. Il étoit sujet à de fréquens maux de tête et à des dégoûts qui ne lui permettoient point de placer ses repas à des heures réglées. Appliqué à l'étude de l'Ecriture sainte et à la composition de ses divines homélies, il restoit souvent jusqu'au soir sans prendre de nourriture. Enfin, comme il multiplioit ses aumônes, il ménageoit ses revenus, et réduisoit au plus bas les dépenses de sa table. Qu'on n'aille pas croire cependant que ce prélat charitable négligeât les devoirs de l'hospitalité : les étrangers trouvoient toujours une table décemment servie dans une maison voisine de la sienne. Il s'étoit livré, dans sa jeunesse, à des austérités excessives qui, ayant ruiné son tempérament, l'obligèrent à quitter sa solitude et

à retourner à Antioche. Son esprit sage et raisonnable, qui, en morale, sut toujours prendre le juste milieu sans jamais se jeter dans les extrêmes, lui fit apercevoir bientôt son erreur; il sentit dès lors, il enseigna par la suite, que le corps n'est pas un ennemi qu'il faille exterminer, qu'on doit le réduire en servitude, mais non le faire périr, que si nous ne devons pas engraisser cet esclave de peur de le rendre insolent, nous devons au moins le nourrir pour ne pas le mettre hors d'état de service. Sans nulle recherche dans sa nourriture et dans ses vêtemens, éloigné de toutes délices et de tout luxe, notre vertueux pontife menoit une vie simple, sobre, frugale, austère, la plus propre à entretenir la santé, à soutenir la foiblesse, à maintenir les facultés de l'esprit, les qualités de l'ame, et même la vigueur du corps.

Recueillons les traits que nous venons de développer, et pour tracer son portrait en raccourci, d'après l'histoire de sa vie et la lecture de ses ouvrages, disons: Chrysostôme fut un prélat doux et ferme, un bel esprit humble et mortifié, un génie sublime et populaire. Son imagination naturellement fleurie, et l'ame la plus tendre, embrasée des plus beaux feux de la charité chrétienne, imprimoient à ses paroles un caractère qui manqua, je puis le dire, aux Cicéron et aux Démosthène eux-mêmes : il étoit grand et il étoit aimable.

Avant de nous occuper du génie et de l'éloquence du grand Chrysostôme dont il me reste à parler, je vais dire un mot de quelques sentimens qu'on pourroit lui attribuer, en lisant ses discours, et sur lesquels il est bon de prendre une juste idée.

Né et élevé dans la foi catholique, il y fut toujours inviolablement attaché, et il se montra l'enfant le plus soumis de l'Eglise, comme il en étoit l'ornement et la lumière. Il paroîtroit cependant par plusieurs passages de ses écrits, qu'il n'admettoit pas la confession faite aux prêtres, mais la confession faite à Dieu seul; il paroîtroit aussi que son sentiment sur la grace et le libre arbitre étoit que l'homme commence, et que la grace de Dieu achève.

Par rapport au premier article, lorsque le saint docteur parle formellement de confession faite à Dieu seul, on doit entendre non la confession sacramentelle, mais cet examen de nos fautes que nous devons faire tous les jours sous les yeux du Seigneur. Lorsqu'il parle en général de confession, on doit l'entendre de confession sacramentelle, de confession faite aux prêtres, d'après les passages clairs et formels, où il dit en propres termes, qu'il faut montrer ses plaies aux prêtres, que les prêtres ont reçu le pouvoir de purger la lèpre du péché, de remettre les péchés commis après le baptême (Edit. Bénéd. t. 2, p. 42; t. 1, p. 384.)

Quant à la grace et au libre arbitre, le dogme de l'Eglise est que nous avons besoin de la grace même pour commencer à bien agir, et que c'est notre fidélité à répondre aux premières graces qui nous en attire de nouvelles. Si dans quelques passages saint Jean Chrysostôme semble dire formellement que l'homme commence et que la grace de Dieu vient à son secours pour aider ses efforts et achever l'ouvrage, ce qui fut ensuite l'erreur des sémipélagiens, c'est sans doute que, la question n'ayant pas encore

été agitée, ce saint pontife s'exprimoit sans aucune défiance, d'une manière peu exacte et en apparence contraire à la vérité du dogme; mais il étoit orthodoxe dans le cœur et il n'auroit pas tardé à corriger l'inexactitude de son langage, pour peu qu'il s'en fût aperçu lui-même, ou que d'autres le lui eussent fait remarquer.

Nous allons enfin considérer saint Jean Chrysostôme comme orateur, et faire voir qu'il méritoit vraiment le surnom de Bouche-d'Or. Nous examinerons ce que la nature avoit fait pour lui, ce qu'il prit de son siècle, ce qu'il ajouta à son siècle, comment l'éducation et l'étude perfectionnèrent ses talens naturels, la nouvelle carrière qu'il s'ouvrit et qu'il fournit avec tant de gloire.

On dit communément et l'on pense que les poètes sont créés par la nature, et les orateurs formés par le travail et l'étude. Cette espèce d'adage trop vague a besoin d'explication; et, en ne parlant ici que de l'orateur, je vais tâcher de montrer que, même après que le travail et l'étude auront tout fait pour lui, il ne sera rien encore s'il n'a reçu de la nature les qualités fondamentales sans lesquelles il n'y aura jamais d'orateur. Je suppose donc qu'un homme, jaloux de se distinguer dans le grand art de la parole, sache parfaitement la langue dans laquelle il veut parler et écrire; que, sans ignorer aucune partie des arts, des sciences et des lettres, il connoisse bien surtout l'objet principal dont il s'occupera, la religion, les lois ou la politique; qu'il ait bien étudié les hommes en général et en particulier ceux qu'il se propose d'instruire et de

belle dans saint Jean Chrysostôme que dans Platon, dans Isocrate et dans Démosthène. Quoique l'empire romain fût dans sa décadence, il avoit conservé néanmoins encore quelques traits de cette grandeur et de cette majesté antique qui imprimoit le respect aux peuples, et qui élevoit le courage de ceux qui en faisoient partie. Une religion nouvelle, sublime dans ses dogmes et dans sa morale, avoit renouvelé le monde, et étoit devenue la religion de l'empire. Les plus beaux génies, les plus distingués par leur savoir et par leur éloquence, se faisoient gloire d'être ses disciples et ses défenseurs. Nouvellement sortie de l'oppression où elle avoit longtemps gémi, affranchie des rudes et continuelles persécutions qu'elle avoit essuyées, l'Eglise levoit enfin la tête avec assurance, elle se montroit après de longs orages toute brillante de clarté, revêtue de cette force et de cette vigueur que donnent les contradictions, les maux et les disgraces.

Ce fut alors que parut Chrysostôme pour la couvrir d'un nouvel éclat. Ce grand homme interrogea la Religion, qu'il avoit à défendre contre les hérétiques et les infidèles, les saintes Ecritures dont il devoit s'appuyer, les anciens orateurs qu'il connoissoit parfaitement, les hommes qu'il avoit à instruire, les ressources de son génie; et d'après toutes ces considérations, il se traça un plan de travail et il se fit une manière qui lui étoit propre, lorsqu'il eut quitté sa solitude, lorsqu'on l'eut déterminé enfin à parler en public, emploi qu'il sembloit fuir lorsque tout paroissoit l'y appeler. Il chercha et discuta les preuves qui établissent la vérité

de la Religion, la nature de ses dogmes, l'excellence de sa morale; il examina toutes les raisons par lesquelles on peut réfuter et confondre ses adversaires. Enfermé dans une caverne, éloigné du bruit et du tumulte, séparé de tout commerce, il fit une étude profonde de l'Ecriture sainte, il travailla à en découvrir les sens les plus vrais et les plus naturels, à y saisir de nouveaux aperçus, à en tirer de grands résultats. Le ton naïf et intéressant de ses histoires, le style sublime et dont rien n'approche des cantiques et des prophètes, la simplicité noble et touchante des évangiles, le langage plein d'onction qui règne dans les épitres des apôtres, la force et la profondeur réunies au pathétique dans celles de Paul, aucune des beautés des livres saints n'avoit échappé aux réflexions de ce génie ardent et avide d'apprendre ; il en avoit nourri et formé son style : cette lecture lui avoit donné une variété de couleurs, une onction, une élévation, que ne connoissoient pas les orateurs d'Athènes. Il avoit bien étudié ces orateurs, et surtout le véhément Démosthène, chez lequel il a pris la manière large et étendue, le ton fier et majestueux, la force, la subtilité et l'accumulation des raisonnemens, la vivacité du dialogue qui anime le discours, la liberté de la marche, tout, en un mot, excepté l'austère précision et l'exacte sobriété. Son imagination riche et féconde, comme celle d'Homère, le portoit naturellement à multiplier les images et les comparaisons ; il s'y porta bien plus volontiers encore, lorsqu'il vit que c'étoit le goût de son siècle et des hommes auxquels il parloit. Mais ses images, toujours

simples et naturelles, toujours nobles et relevées, fortifient le discours en même temps qu'elles l'embellissent (1). Ses comparaisons sont toujours justes et propres à rendre les vérités plus sensibles; il les prend dans tous les objets et dans tous les êtres de la nature, dans les arts et les sciences dont il étoit fort instruit, quelquefois dans les usages de la vie les plus ordinaires, très souvent dans les combats des chars, de la course et du pugilat, dans ces jeux qui, après un si long cours d'années, avoient encore conservé de la dignité et de l'importance parmi les Grecs. Il charme l'oreille de ses auditeurs par l'harmonie de ses phrases; il les frappe et les étonne par la richesse de ses expressions, par la beauté de ses pensées, par l'éclat de ses images, il attire leurs applaudissemens (2); mais ce n'est qu'un moyen et un appât pour s'emparer de leur attention. Dès qu'il en est maître, prenant un ton plus grave et plus austère, il condamne les applaudissemens qu'ils lui donnent, il les reprend avec force des vices dont ils ne se sont pas corrigés, des vertus qu'ils ont négligé d'acquérir. Il sait, sans

(1) Les images employées par saint Jean Chrysostôme sont bien différentes de celles qu'employoient la plupart des orateurs de son temps, qui sont presque toutes guindées, forcées, recherchées, souvent ignobles et basses.

(2) Il faut prendre le mot d'*applaudissemens* dans le sens propre; car, par un abus bien singulier, du temps de saint Jean Chrysostôme, on applaudissoit l'orateur dans l'église. Il se plaint souvent de cet abus, et il auroit voulu le supprimer; mais il paroît qu'il ne put jamais y réussir. Il obtenoit des applaudissemens plus que tout autre par la beauté de son style; mais il n'en abusoit pas: il en usoit pour se rendre maître de ses auditeurs, et les reprendre avec plus de force.

bassesse, descendre au ton populaire, et se mettre à la portée du peuple dans les matières les plus abstraites. Il avoit observé, sans doute, qu'un avocat qui a une cause à plaider, qu'un orateur qui délibère dans un conseil, doivent se tenir, l'un dans les bornes de sa cause, l'autre dans les limites de la délibération, que l'objet de leur discours étant prescrit, ils ne sont maîtres ni de l'abandonner, ni de ne pas le remplir, qu'ils doivent le traiter en entier, et s'en écarter le moins qu'il est possible. Au contraire, le pasteur qui instruit est libre en général de prendre tel objet d'instruction qu'il juge à propos, de choisir dans cet objet telle ou telle partie; quelquefois même il croit pouvoir se permettre des écarts qu'autorisent certaines circonstances, ou le simple besoin de varier le discours et d'en rompre l'uniformité. D'après ces observations, et persuadé, d'ailleurs, qu'on ne doit pas surcharger la mémoire de ceux à qui l'on parle, surtout quand on parle au peuple, notre orateur n'a garde d'épuiser ses sujets, il n'y prend que quelques réflexions auxquelles il s'arrête, et que l'esprit le plus simple peut retenir aisément. Il revient sur le même sujet à plusieurs reprises, et ne le quitte pas qu'il ne voit les fidèles parfaitement instruits, ou entièrement corrigés. Il se permet, dans quelques discours, des digressions qui y jettent en même temps plus d'intérêt et de naturel. Dans les plans qu'il se trace, c'est l'avantage de ses auditeurs, et non la régularité qu'il consulte. Il cherche à les instruire sans les fatiguer, et en les intéressant. Il converse avec eux, c'est à eux qu'il parle. Dans la

conversation la plus sérieuse et la plus instructive, loin qu'on se fasse une loi de s'attacher à un objet unique, de le diviser régulièrement en plusieurs parties, de le suivre sans jamais se permettre de s'éloigner de la division, on passe ordinairement d'une réflexion à une autre, souvent un mot donne occasion de discuter un fait essentiel ou une vérité importante. On se retire sans s'être ennuyé, et ayant beaucoup appris. C'est le procédé que suit notre illustre pontife, c'est le but qu'il se propose dans ses homélies, qui sont vraiment des homélies (1).

En cela, je le répète, il consultoit l'avantage de ses auditeurs ; il consultoit aussi son génie facile, souple, riche, fécond, rempli d'une doctrine abondante. Libre et varié comme la belle nature, qui, finie et régulière dans les détails, semble jeter au hasard les grandes masses : ici elle place des coteaux qu'elle revêt elle-même de bois touffus, ou qu'elle permet à l'homme de décorer de belles vignes et de riches moissons ; là, c'est une superbe forêt qui s'étend au loin ; un ruisseau coule dans la vallée, partage le terrain, l'embellit et l'anime ; ce sont des prairies, des campagnes, des places incultes, des endroits cultivés, des arbres, des maisons ; dans l'éloignement, un fleuve promène majestueusement ses eaux ; une haute montagne, dont les aspects sont variés, domine les coteaux et les vallons. De tous ces objets, il résulte un spectacle infiniment agréable, bien supérieur à la régulière et

(1) Le mot d'*homélie* veut dire proprement *entretien*, *conversation*.

ennuyeuse monotonie de nos jardins ; c'est ainsi que Chrysostôme, dont l'esprit n'a pas besoin de se marquer, pour ainsi dire, des bornes qui fixent son attention, ou qui remédient à sa stérilité, jette, avec un désordre plein d'art, parce qu'il intéresse ceux qui l'écoutent, les richesses qu'il tire d'un fonds inépuisable, d'un génie abondant et flexible. Le sentiment et le pathétique sont placés à côté du raisonnement et de la discussion ; un morceau travaillé avec soin est voisin d'un autre qui est négligé en apparence ; des observations fines sur les mœurs et sur le caractère des hommes, suivent ou précèdent une sortie véhémente contre leurs vices et contre leurs affections criminelles. Le simple et le sublime, le ton relevé et populaire, les phrases harmonieuses et coupées, la diction étendue et précise, animée et tranquille, tout, en un mot, chez lui, est mêlé avec un intérêt qui attache. Une partie qui lui est propre, et où il me semble admirable, ce sont les exordes ou préambules qu'il met à la tête de la plupart de ses discours. Le plus souvent ils sont pris de quelque événement particulier, de quelque circonstance où se trouvent ses auditeurs, où il se trouve lui-même. Ils se présentent toujours avec un ton noble et imposant, quelquefois même avec toute l'élévation et toute la majesté de la poésie.

Pour moi, je ne crains pas d'avancer que, malgré ses défauts, Chrysostôme est un des plus grands orateurs qui aient paru, non seulement dans l'Eglise, mais dans le monde, et qu'il va de pair avec Cicéron et Démosthène. Je place ces trois orateurs à la tête de tous les autres; et voici sur quoi je fonde

mon opinion. Les anciens, sans doute, avoient une juste idée de l'éloquence, d'après les comparaisons qu'ils emploient pour nous en offrir une image. C'est le feu répandu dans une forêt qui s'étend partout, qui dévore tous les objets qu'il rencontre, et qui forme bientôt un vaste embrasement, un incendie immense; c'est un fleuve large et profond qui coule avec plus ou moins de rapidité, selon que la pente du terrain est plus ou moins rapide; c'est un torrent qui, formé de plusieurs ruisseaux réunis et des neiges abondantes de la montagne, se précipite à flots pressés et va inonder toute la plaine; c'est la neige elle-même qui tombe en abondance et à gros flocons, et qui a bientôt blanchi les monts et les vallées. Oui, l'abondance est la première et principale qualité qui constitue l'orateur du premier ordre; abondance qui naît d'une nature féconde par elle-même et enrichie d'un grand fonds de doctrine. Une seconde qualité, qui n'est pas moins essentielle, c'est la souplesse et la variété des tons: le grand orateur doit pouvoir réussir(1) également dans le style simple, le tempéré et le sublime. Ajax étoit plus fort qu'Achille, mais Achille étoit en même temps fort et souple, et par là il étoit bien supérieur à Ajax. Or, les trois orateurs en qui je trouve le plus une abondance qui ne s'épuise jamais, et la force réunie à la souplesse, ce sont les trois que j'ai nommés et que je range dans

(1) Nul n'a porté plus loin la perfection des trois styles, dit Cicéron en parlant de Démosthène dans son livre intitulé *de l'Orateur*, nul n'a été plus élevé dans le sublime, ni plus délicat dans le simple, ni plus sage dans le tempéré.

la même classe. Sans entreprendre le parallèle de ces trois orateurs, sans essayer de leur assigner à chacun leur place, je remarque seulement à l'avantage de Démosthène, que sa force, sa véhémence et son élévation sont bien plus soutenues; que son abondance est toute de choses, de raisonnemens et de pensées. Saint Jean Chrysostôme, en général, a beaucoup moins de sagesse et de sobriété que les deux autres. Son éloquence est plus variée, plus riche et plus facile que celle de Cicéron lui-même: il semble que la parole ne lui coûtoit pas plus qu'à un vase plein de se répandre; mais il se livroit trop à cette facilité extrême, il revient trop souvent sur la même idée: son imagination le jette dans des digressions trop multipliées et trop étendues, dans des raisonnemens et des idées qui ne sont pas toujours justes (1), lui fait épuiser les détails et l'empêche de s'arrêter à propos. Cet homme si simple et si austère dans ses mœurs, dans ses vêtemens et dans sa nourriture, si ennemi du luxe dans sa personne et dans celle des autres, se laisse entraî-

(1) Les raisonnemens foibles et peu justes que l'on rencontre quelquefois dans les Pères grecs viennent de ce qu'ils travailloient fort vite, étant chargés de beaucoup d'occupations et ayant à parler fréquemment au peuple; ils viennent aussi, et en grande partie, du goût de leur siècle, où les rhéteurs et les sophistes avoient donné un grand cours aux raisons qu'ils appeloient probables. Mais les Pères ne songeoient pas assez que le mensonge, qui veut faire illusion, peut employer des raisons probables; au lieu que la vérité, qui se propose de convaincre, ne doit faire usage que de preuves démonstratives. C'est un principe que nous avons tiré d'une saine critique, qui, dans ces temps éloignés, il faut en convenir, n'avoit pas fait le même progrès que de nos jours.

ner, en écrivant, dans un luxe vraiment asiatique (1).

Tels sont les défauts qui frappent d'abord, lorsqu'on lit saint Jean Chrysostôme ; mais si l'on y fait quelque attention, on verra que la plupart de ces défauts ne sont qu'apparens, que c'étoit dans l'orateur un art véritable, employé à dessein pour fixer l'attention de ceux qui l'écoutoient, et pour les instruire avec plus de fruit. Chrysostôme parloit fréquemment, il parloit pour instruire le peuple, et un peuple qui aimoit les comparaisons et les images; il croyoit donc devoir varier son style à l'infini, afin de prévenir le dégoût ; devoir étendre sa diction et ne pas craindre de se répéter, afin de se faire mieux comprendre ; de rendre les vérités plus faciles à saisir, ou de les imprimer plus fortement dans l'ame; car montrer la même idée sous plusieurs formes, c'est moins la répéter, que la réitérer, pour ainsi dire, afin de la mieux graver dans l'esprit de ceux qui écoutent. En prodiguant les comparaisons et les images, il flattoit le goût de ses auditeurs, mais ce n'étoit que pour leur rendre ses instructions plus sensibles, ce n'étoit, comme je l'ai dit plus haut, que pour acquérir le droit de les reprendre avec plus de force. L'austère précision de Démosthène n'auroit pas convenu dans le siècle et dans les circonstances où parloit notre illustre pontife; il devoit donc l'éviter loin de la rechercher. Il sentoit que s'il avoit voulu donner à ses discours toute la perfection

(1) Même dans les beaux siècles de la Grèce, il régnoit en Asie une certaine éloquence qu'on appeloit asiatique, éloquence où il y avoit trop d'images, d'ornemens et de luxe.

et toute la régularité qu'il pouvoit y mettre, ce travail lui auroit fait perdre beaucoup de temps, et auroit nui, plutôt que servi, à l'effet qu'il vouloit produire. Quelques-uns de ses discours, où le raisonnement est aussi pressé que dans Démosthène, annoncent que dans l'occasion il auroit pu parler comme lui; au lieu que l'orateur d'Athènes n'auroit peut-être pas trouvé dans son génie les mêmes ressources que l'orateur d'Antioche trouvoit dans le sien. On verra, à la suite de ce Discours préliminaire, des extraits tirés de saint Jean Chrysostôme, qui confirment la plupart de nos réflexions, et qui montrent les procédés qu'il suivoit dans ses instructions admirables. Au reste, en convenant de bonne foi de ce qu'il pourroit avoir de répréhensible, gardons-nous de reprendre en lui, d'après nos préjugés, ce qui est vraiment louable, et de blâmer sa manière d'après la nôtre, lorsque nous devrions réformer la nôtre d'après la sienne. Je m'explique; et je vais faire quelques réflexions sur l'éloquence de la chaire parmi nous.

Ceux qui ont lu nos sermonaires, ou qui ont composé eux-mêmes des sermons, pourront être choqués, surtout du désordre apparent qui règne dans les homélies et discours de saint Jean Chrysostôme; ils croiront que nous lui sommes bien supérieurs dans cette partie, et en général, ce qui semble un préjugé presque universel, que nous l'emportons de beaucoup sur les anciens pour l'ordre et pour la méthode. Je crois qu'ils sont dans l'erreur, et voici en peu de mots, sur ce sujet, mes idées, que je vais tâcher de rendre sensibles.

On peut distinguer, selon moi, deux sortes de méthodes : la méthode logique, et la méthode oratoire. La méthode logique est celle qui suit la marche naturelle des idées, qui établit une proposition, d'où elle tire une conséquence, de laquelle elle en déduit une autre, et ainsi jusqu'à la fin. La méthode oratoire est celle qui examine, non ce que demande la rigueur logique, mais ce que veulent les dispositions de ceux à qui l'on parle, l'intérêt et les sentimens qu'on se propose de leur inspirer. La méthode logique est une, et n'est pas très difficile à saisir ; la méthode oratoire est diversifiée à l'infini, et pour la trouver, il faut un sens profond, un esprit étendu, une grande connoissance des hommes en général, et en particulier de ceux que l'on a à persuader. Par exemple (car les exemples sont souvent plus propres à convaincre, que les raisonnemens), la harangue de Démosthène sur la Couronne, est peut-être un chef-d'œuvre de disposition oratoire : tout y est placé avec art pour produire un grand effet ; le bon sens et le génie ont tout arrangé dans cet admirable discours ; mais on n'y découvre pas la moindre trace de méthode logique. Loin de la rechercher, cette méthode, tout grand orateur la fuit, parce qu'elle décèle un art qu'il veut cacher, parce qu'étant trop froide et trop symétrique, elle nuiroit aux effets et aux mouvemens qu'il veut produire. L'exactitude logique, se dit-il à lui-même, voudroit que je plaçasse d'abord, telle raison, telle preuve, telle réflexion ; je les placerai ailleurs, parce qu'il faut auparavant détruire une prévention et un préjugé, ou parce qu'elles sortiront et frapperont davantage dans

telle place et après tel objet. Le peintre qui dessine un grand tableau, dispose-t-il ses figures le compas à la main? en imagine-t-il qui soient de même grandeur pour les mettre à la file les unes des autres? ce seroit-là, s'il est permis de le dire, une procession et non une disposition de figures. Il les ordonne toutes avec un art supérieur, pour qu'elles produisent, chacune, un effet particulier et qu'elles contribuent à l'effet total. Le général d'armée n'a pas, sans doute, une seule manière de ranger ses troupes en bataille. Il examine les diverses situations du terrein, de quel côté le vent souffle, où le soleil brille, l'ordre de bataille de ses adversaires, les sentimens habituels et actuels des troupes ennemies et des siennes, leur lâcheté ou leur courage, leur impétuosité ou leur lenteur; souvent même dans la mêlée, il change quelques-unes de ses dispositions. L'orateur raisonne et procède comme le peintre et le général d'armée. Les anciens, dans leurs discours, suivoient la méthode oratoire, nous suivons dans les nôtres la méthode logique; je le demande, est-ce nous qui entendons mieux qu'eux, ou est-ce eux qui entendoient mieux que nous à disposer un discours de la manière la plus propre à faire obtenir le succès désiré? Nous leur sommes supérieurs, en général, dans les simples traités et dans les livres, par la raison, sans doute, que nous leur sommes fort inférieurs dans les harangues et dans les discours.

Nos sermons, sans parler de nos autres pièces d'éloquence, sont de vrais traités. Ainsi un sermon sur l'aumône, est un traité sur l'aumône, un sermon

sur la prière, est un traité sur la prière, et ainsi des autres. Nos grands prédicateurs font rarement deux sermons sur le même sujet; cela doit être : quand on s'est épuisé snr un sujet, et qu'on a tout dit, on n'a plus rien à dire.

Personne n'admire plus Bourdaloue que je ne fais, et je suis bien loin de vouloir déprimer cet orateur célèbre, comme quelques-uns l'ont entrepris de nos jours. C'est un homme profond, doué d'une excellente dialectique; sous ce rapport, il n'a point son égal. On lui a reproché de raisonner trop, et d'être plus théologien qu'orateur. Mais on n'a pas fait assez d'attention que les principes de ses raisonnemens, il les puise presque toujours dans le bon sens, dans le cœur de l'homme, dans la vie civile, et qu'il les présente avec un ton d'autorité qui impose. Ce que je lui reproche, ce n'est donc pas de raisonner trop (Démosthène raisonnoit presque autant), mais de raisonner avec trop d'ordre, d'un ton trop uniforme, et d'épuiser ses sujets. Il auroit pu faire plusieurs sermons de ce qui chez lui n'en compose qu'un seul, en répandant plus de mouvemens et de figures, et en se permettant quelquefois des digressions qui rompent l'uniformité, et qui jettent du naturel dans le discours Quelques-uns ont dit de Bourdaloue, que c'étoit Nicole éloquent. C'est en même temps un reproche et un éloge : il devoit être éloquent sans être Nicole. Nos plus beaux sermons sont de grandes machines, de vastes édifices, qui demandent infiniment d'art et de travail, qui coûtent beaucoup à ceux qui les composent, et profitent peu, en géneral, à ceux qui les entendent. Ce n'est

pas avec cet appareil qu'on doit instruire. On prétend que Bourdaloue employoit toute une année à composer certains sermons : c'étoit, j'ose le dire, bien du temps de perdu ; et les Pères ne s'étoient jamais avisés de consacrer des années entières à la composition de certaines de leurs homélies. On a recueilli et publié, il y a quelques années, les sermons qui restent de Bossuet. Je les ai lus, et je dirai franchement quelle impression a faite sur moi cette lecture. Quelque négligés qu'ils soient pour le style, quoique ce ne soient pour la plupart que de simples canevas, la forme m'en a paru beaucoup meilleure que celle des sermons de Bourdaloue; j'y ai trouvé plus de traits et de mouvemens. L'orateur ne se pique pas d'embrasser un sujet tout entier qu'il épuise, il en détache une portion à laquelle il s'arrête, qu'il développe d'une manière instructive et intéressante; l'objet des sermons étant plus simple et moins compliqué, devoit moins fatiguer la mémoire des auditeurs, et y laisser plus de traces. La marche en est plus libre; et à tous égards, ils ont plus de rapport avec les homélies des Pères.

On sera peut-être surpris que je n'aie pas rangé ce grand homme dans la classe des premiers orateurs. Il a vraiment dans ses oraisons funèbres, qui sont ses belles pièces d'éloquence, plus de pompe, de grandeur et d'élévation, que Démosthène, Cicéron et saint Jean Chrysostôme; mais il ne parcourt pas comme eux tous les styles, il ne descend pas avec la même facilité du sublime au simple, il ne prend pas aussi aisément tous les tons : il est élevé et abondant, mais non pas souple ; et la souplesse est une

qualité essentielle à l'orateur pour produire dans tous les cas l'effet qu'il désire. La souplesse manquoit encore plus à Bourdaloue qui marche toujours sur la même ligne, et qui ne varie presque jamais ses tons. Massillon a de la souplesse; il est brillant, simple et sublime à son gré; il convainc et persuade, il émeut et raisonne, selon qu'il le juge à propos; il parle tour à tour au cœur, à l'esprit, à l'imagination, mais on désire chez lui l'abondance de choses, cette abondance, soit d'images et d'idées sublimes que l'on admire dans Bossuet, soit de raisonnemens forts et pressans qui frappent et qui entraînent dans Bourdaloue. A une imagination riche et fleurie, Fénélon joignoit une ame tendre et sensible: aussi réussissoit-il parfaitement dans le genre orné et même dans le simple, mais non pas en général quand il falloit de la force et du sublime. On composeroit un orateur du premier ordre si l'on fondoit ensemble les vertus principales de ces quatre grands hommes que le seul saint Jean Chrysostôme me semble réunir dans un degré presque supérieur.

Je ne sais pas si j'ai lu quelque part, ou si c'est simplement un fait que j'ai entendu dire à d'autres, que Massillon se repentoit d'avoir suivi la méthode qu'il avoit trouvée établie, de diviser et subdiviser les sermons; qu'il auroit voulu, s'il eût continué la carrière de la prédication, se bien remplir d'une grande vérité, y réfléchir quelque temps, la bien examiner sous tous ses rapports, et ensuite, sans avoir rien écrit, parler de plénitude (1), simple-

(1) M. de Fénélon conseille avec raison de s'accoutumer à parler quelquefois sans avoir écrit: il explique très bien tous les avantages

ment, mais avec onction et avec force à la manière des Pères. Ceux-ci assurément n'écrivoient pas toujours quand ils avoient à parler au peuple, ou n'écrivoient qu'après avoir parlé ; quelques-uns même prétendent que la plupart de leurs discours qui nous sont parvenus, ont été copiés et recueillis, pendant qu'ils les débitoient, par des écrivains qu'on appeloit *notaires* (1). Quoi qu'il en soit de cette opinion, les sermons des Pères n'étoient pas, comme les nôtres, des discours d'appareil, précédés d'un texte souvent pris dans un sens contraire au véritable ; c'étoient de vraies homélies, où ils expliquoient l'Écriture sainte, où avec une familiarité noble ils instruisoient solidement le peuple de ce qu'il devoit croire et pratiquer ; c'étoient en un mot de simples instructions, mais pleines de force, de dignité et de pathétique, et qui souvent même offrent toutes les finesses de pensées et tous les agrémens de style dont ce genre peut être susceptible.

Voilà ce que j'ai pensé, il y a long-temps, sur l'éloquence de la chaire. Ce qui m'a confirmé dans mes idées, et ce qui m'a enhardi à les mettre au jour, c'est d'avoir vu que mes sentimens étoient en grande partie ceux du célèbre archevêque de Cambrai, dans ses dialogues sur l'éloquence. Ce grand prélat, digne du siècle de Chrysostôme par son génie, par ses lumières et par sa piété tendre, auroit

qui peuvent en résulter. Mais il faut pour cela avoir acquis un grand fonds de doctrine, et avoir écrit d'abord. Il faut aussi se tracer un plan qui fixe l'imagination et qui l'empêche de divaguer.

(1) On appeloit *notaires* des écrivains qui copioient par notes les discours, tandis qu'on les prononçoit.

désiré entre autres choses, qu'il n'y eût que les pasteurs qui parlassent dans l'église, et le matin, au milieu de la célébration des mystères, au milieu des cérémonies augustes de la religion dont leurs instructions feroient partie; et non le soir où l'on n'est pas censé préparé de même, où l'on est plus disposé à dormir qu'à entendre. Je suis parfaitement de son avis, et je souhaiterois qu'il n'y eût que deux sortes de prédicateurs dans l'église; les pasteurs représentant les premiers évêques ou chorévêques, ou des prêtres prêchant sous leurs yeux; et les missionnaires figurant les apôtres, qui iroient prêcher les grandes vérités de la Religion dans les villes et dans les campagnes. Les pasteurs, en parlant au peuple, s'imagineroient être au milieu de leur famille, ils chercheroient à instruire les fidèles confiés à leurs soins, ils les connoîtroient, ils seroient connus d'eux; ils leur feroient des instructions qui seroient pour eux, et non de ces discours d'appareil, qui peuvent être prononcés partout, parce qu'ils ne conviennent spécialement nulle part; ils ne craindroient pas, ils se feroient même une règle de revenir à plusieurs reprises sur certains sujets, afin de mieux inculquer les vérités, afin que ces vérités, selon le langage de saint Jean Chrysostôme, versées goutte à goutte, pussent pénétrer jusqu'au fond des ames. Il me semble que chez nous un de nos prédicateurs qui monte en chaire pour annoncer la parole sainte, dit au peuple qui est venu pour l'entendre : Je viens vous prêcher aujourd'hui, par exemple sur la mort; la multiplicité de mes tableaux pourra surcharger votre mémoire, et empêcher

qu'aucun ne fasse sur vous une assez forte impression ; mais n'importe, je vous dirai tout aujourd'hui, parce que j'ai tout renfermé dans un seul discours, et que je ne reprendrai plus le même sujet.

Nous avons distingué chez nous le sermon du prône, sans faire assez d'attention que dans la force du terme *sermon* signifie la même chose qu'homélie, c'est-à-dire, instruction en forme de conférence et d'entretien. Nous nous sommes imaginé faussement que le sermon devoit être travaillé avec beaucoup d'art, de soin et d'appareil, que le style en devoit être toujours relevé et soutenu, que le prône au contraire devoit être fort simple et presque négligé pour le fonds des choses et pour la diction. De là, ceux qui se sentent du talent pour la grande éloquence ont dédaigné le prône, ils ont dédaigné l'état de pasteur du second ordre, cet état si respectable dans l'ordre civil et dans l'ordre ecclésiastique. De là, les prédicateurs se rendent étrangers à toutes les fonctions saintes du ministère des autels pour se livrer entièrement à la prédication, qui de la manière dont nous l'avons conçue, et au point où nous l'avons placée, demande vraiment un homme tout entier, un homme qui ne soit distrait par aucun autre travail. De là, les curés et leurs coopérateurs, persuadés que toute idée, toute pensée, toute figure grande et sublime, leur sont interdites dans leurs prônes, craignent de trop élever leur style et leur ton. Qu'ils lisent pour dissiper leurs craintes, pour corriger les erreurs des autres et les leurs propres, qu'ils lisent les homélies des Pères, et surtout celles de saint Jean Chrysostôme, homélies qui étoient de

vrais prônes ; ils y verront un langage simple et populaire, relevé par toutes les beautés du style et de la langue qu'ils parloient, quelquefois par des pensées fines et délicates, très souvent par cette sublimité et cette noblesse d'idées et d'images qu'inspirent les grandes vérités de la Religion à un homme rempli et pénétré de la grandeur des divines Écritures.

J'ai parlé suffisamment des pasteurs, je vais dire un mot des missionnaires. Représentant les apôtres, ils doivent prêcher avec une simplicité apostolique. Mais ces apôtres qu'ils doivent prendre pour modèles, comment prêchoient-ils donc? J'ouvre le livre qui renferme leurs actes, j'y trouve quelques-uns de leurs discours; je lis leurs épîtres : je ne vois nulle part de belles phrases, des phrases artistement arrangées pour flatter l'oreille, mais partout un ton grave et austère, de la noblesse, de l'onction et de la force; je vois des hommes qui, pénétrés de la grandeur d'une Religion sublime qu'ils annoncent, en parlent toujours avec dignité, et croiroient, s'ils se permettoient des trivialités et des bouffoneries, insulter ceux qui les écoutent ou auxquels ils écrivent, se déshonorer eux-mêmes, et outrager la Religion dont ils sont les hérauts et les ministres : je vois des hommes qui expliquent les Écritures, qui s'appuient des Écritures, qui reviennent sans cesse sur les Écritures. J'insiste là-dessus, parce qu'en général nos prédicateurs ne s'occupent pas assez dans leurs sermons à expliquer l'Écriture sainte.

Il est des défauts de l'esprit qui plaisent dans certains hommes, comme il est des défauts du corps

qui siéent dans certaines personnes; on doit leur laisser ces défauts sans essayer de les imiter, parce qu'on risqueroit en voulant le faire de se rendre ridicule. Par exemple, la richesse des images, l'éclat des pensées, l'abondance d'expressions, le luxe de style, plaisoient certainement dans saint Jean Chrysostôme, soit parce que c'étoit le goût de son siècle; soit parce que tout ce luxe, cet éclat, cette richesse et cette abondance ne lui coûtoient rien, couloient chez lui de source, soit parce que ces défauts qui ne sont pas des défauts chez lui, étoient accompagnés d'un ton grave et sérieux, d'un fonds inépuisable de doctrine, et rachetés par une foule de beautés réelles qui sont de tous les siècles et de tous les pays. Un orateur chez nous qui voudroit imiter cette manière sans avoir les mêmes ressources et la même facilité, passeroit pour un écrivain frivole qui court après des ornemens puériles.

Les discours où Chrysostôme déploie le plus les richesses de sa belle élocution, ce sont les Panégyriques des Martyrs. M. de Fénélon, dont j'ai déjà cité plus haut le témoignage, trouvoit nos panégyriques trop guindés et non assez naturels. Il voudroit qu'un panégyrique ne fût autre chose qu'un tissu des faits principaux de la vie d'un saint, mais que ce récit fût vif, pressé, plein de mouvemens, que chaque mot donnât une haute idée du saint, fût une instruction pour l'auditeur, et qu'on accompagnât les faits de toutes les réflexions morales les plus convenables. Quoique nous ayons peut-être surpassé tous les peuples et les anciens même dans le panégyrique et dans l'éloge, on peut cependant

nous reprocher qu'en général nous y avons introduit trop de déclamation et trop d'appareil. Le grand, l'admirable Bossuet nous a peut-être gâté le goût. Ces réflexions éloquentes et sublimes sur la vanité des choses humaines, ces grandes et magnifiques images, ce style pompeux, élevé, exalté, monté presque toujours au ton des prophètes, tout cela est merveilleux chez cet illustre orateur et vraiment digne de notre admiration, parce que tout cela étoit naturel chez lui, étoit soutenu d'une science profonde. On a admiré Bossuet, on a voulu l'imiter; et ses imitateurs nous ont donné, et nous donnent encore tous les jours un fracas de mots, un bruit de paroles, une vaine enflure, une diction guindée et boursoufflée, qu'ils prennent pour de la grande éloquence, tandis que rien n'est plus contraire à une éloquence saine et véritable. Je voudrois donc, avec le sage et judicieux Fénélon, plus de simplicité et de naturel dans les oraisons funèbres, et surtout dans les panégyriques. Ceux qui nous sont restés de saint Jean Chrysostôme sont fort simples pour le fond des choses : ce n'est qu'un petit nombre de faits principaux précédés ou accompagnés de réflexions morales. La diction en est grande et noble; mais l'orateur, comme je l'ai dit déjà, s'y livre trop à son luxe ordinaire de style : l'enthousiasme de la louange le jette quelquefois dans des exagérations qui sont vraiment de mauvais goût.

J'ai montré plus haut que le désordre qui semble régner dans les homélies de notre savant pontife est un art et un moyen d'intéresser davantage les auditeurs par le ton libre d'une conversation noble et

soutenue. Apprenons de lui à simplifier nos divisions et à mettre plus de liberté dans notre marche, mais donnons quelque chose à l'usage. Simplifions, je le répète, nos divisions, mais ne les excluons pas tout-à-fait, de crainte que des auditeurs accoutumés à des discours exactement et symétriquement divisés, ne croient apercevoir dans les nôtres un désordre fatigant et une confusion désagréable.

Je m'arrête un moment aux divisions, et je dis : Certains sujets offrent naturellement une division exacte et régulière, nous devons saisir alors ce que le sujet présente, lorsque rien, d'ailleurs, ne s'y oppose. Dans Cicéron, la harangue pour la loi Manilia, et dans Démosthène, celle contre Aristocrate, sont divisées avec toute l'exactitude et toute la régularité qu'on peut désirer; ce qui annonce que ces sortes de divisions (d'après la méthode que j'ai appelée logique, quoique dans un discours il ne s'agisse pas toujours de propositions qui peuvent se déduire les unes des autres, mais souvent aussi de faits et de pensées qui peuvent s'enchaîner suivant un ordre exact), que ces divisions, dis-je, n'étoient pas inconnues aux anciens, qu'ils savoient en faire usage lorsque le sujet sembloit le demander, et que l'intérêt de leur cause ne s'y opposoit pas. Il existe chez nous un ministère important, j'ai presque dit sacré : celui qui en est chargé, devient l'orateur de la raison, de la loi, de la société tout entière, dont les grands intérêts, remis entre ses mains, en permettant à son éloquence les grandes pensées et les grands mouvemens, lui commandent une méthode austère. L'avocat général ne peut procéder avec trop d'ordre,

parce que son intérêt et son but est d'instruire des hommes éclairés, graves, sérieux, et jamais de les surprendre. Quant aux panégyriques et aux oraisons funèbres, et généralement aux éloges et aux discours d'appareil, ils peuvent, ou même ils doivent être divisés avec beaucoup d'art, parce que l'auditeur s'y attend, parce qu'il n'ignore pas que ces harangues sont préparées et travaillées avec beaucoup de soin. On doit cependant éviter, comme un défaut véritable, la marche trop compassée de Fléchier, et prendre plutôt pour modèle, la marche de Bossuet, qui est plus libre et par conséquent plus intéressante. Je finis par les instructions chrétiennes adressées au peuple, qui sont ici notre objet principal : il est certain que pour être utiles, elles doivent être plus simples qu'elles ne sont maintenant parmi nous ; nous devons nous rapprocher, autant que nous pourrons, de la méthode de saint Jean Chrysostôme, en donnant, je le répète, quelque chose à l'usage.

Ce que nous devons prendre hardiment dans cet illustre orateur, et ce que nous devons nous efforcer d'imiter, ce sont ces belles formes d'éloquence répandues dans tous ses écrits, ces figures vives et touchantes qui les animent, cette manière large et étendue, cette diction pleine et harmonieuse, cette onction et ce pathétique qui partent du cœur et qui s'adressent au cœur, cette attention à ne pas surcharger la mémoire des fidèles par des instructions trop compliquées, à nourrir et à pénétrer son style, des expressions et des pensées de l'Ecriture sainte, à en rapporter les histoires, à en proposer les exem-

ples, les explications savantes et instructives qu'il en donne, les tours rapides et précis par lesquels il anime les passages multipliés qu'il en cite.

L'Ecriture sainte est le livre des livres, le livre par excellence, c'est là que nous trouvons les preuves de notre croyance et des règles de conduite, les fondemens du dogme et de la morale, c'est l'arsenal où nous devons aller prendre les armes pour défendre notre foi contre ceux qui l'attaquent, c'est le livre que citoit Jésus-Christ, qu'étudioient et citoient les apôtres et les Pères, qu'ils expliquoient aux fidèles. Celui, surtout, qui se destine à instruire le peuple, ne doit lire les autres livres, qu'autant qu'ils lui expliquent celui-là, il doit lire celui-là avant tout sans s'en rapporter à la foi d'autrui, il doit l'étudier, travailler à en découvrir les sens naturels, figuratifs et moraux; cette étude doit être la principale, toutes les autres ne doivent être qu'accessoires.

Qu'on me permette de rappeler ici une parole vulgaire. On dit communément chez nous, *Prêcher comme un docteur*. Que veut dire, dans notre langage, *prêcher comme un docteur*? Cela veut dire, prêcher froidement, sans intérêt, sans chaleur, sans force, sans noblesse, comme un homme qui n'a étudié que la scholastique, laquelle dessèche et refroidit l'ame. Que vouloit dire, du temps des Pères, *prêcher comme un docteur?* cela signifioit, prêcher avec la science des Écritures, en développer les sens les plus cachés avec un style lumineux, combattre les ennemis de la foi, attaquer le vice, exhorter à la vertu, avec toute l'onction et toute la véhémence, avec toute la dignité et toute l'élévation, que l'on

quand on la connoît un peu, qu'elle n'est pas aussi ingrate ni aussi rebelle que quelques écrivains nous la représentent. Ce qui m'a le plus embarrassé en traduisant cet orateur, c'est son abondance; et c'est là que tous ceux qui en ont traduit des morceaux ou un certain nombre de discours, me paroissent avoir échoué. Les uns, tels que Marsilly, de Bonrecueil, Fontaine, les abbés de Bellegarde et Le Merre (1), faute d'avoir assez dégagé ses longues phrases, sont tombés dans une diffusion insupportable. Les autres, tels que l'abbé de Maucroix et Rollin lui-même, en voulant le resserrer, l'ont desséché, et décharné; ils n'ont donné qu'un corps maigre à la place d'un corps plein d'embonpoint. Pour moi, il m'a semblé que l'éloquent Chrysostôme devoit plaire par son abondance même. Je me suis figuré un grand arbre chargé de fruits, mais avec beaucoup de feuilles, et qui étend au loin ses pompeux rameaux. Si, sous prétexte de ne laisser que les fruits,

(1) Paul Ant. de Marsilly (c'est-à-dire, le Maître et de Sacy son frère, car Marsilly est un nom supposé) a traduit le Commentaire sur tout l'évangile de saint Matthieu. Nous avons du P. Joseph Duranty de Bonrecueil les Panégyriques des Martyrs de saint Jean Chrysostôme, et les lettres du même. Les lettres sont fort bien traduites, et il n'y a guère à redire que quelques phrases qui ne sont pas assez dégagées, et des tournures épistolaires trop modernes. Nicolas Fontaine a traduit tous les Commentaires sur les épîtres de saint Paul, l'abbé Le Merre les Homélies sur saint Jean, l'abbé de Bellegarde les Homélies sur la Genèse et sur les Actes, et un assez grand nombre de discours choisis: les traductions de ces trois derniers sont bien inférieures à celles des deux autres. L'abbé de Maucroix a traduit les homélies au peuple d'Antioche. On trouve la traduction de plusieurs morceaux de saint Jean Chrysostôme dans le second tome du Traité des Études de Rollin, à l'article où il parle de l'éloquence de la chaire.

je retranche les feuilles, je coupe les branches, il ne restera qu'un arbre déplaisant à la vue, au lieu de cet arbre majestueux et superbe qui imposoit aux regards. Je me suis donc étudié à rendre saint Jean Chrysostôme agréable même par son abondance : ceux qui le liront dans ma traduction jugeront si j'ai réussi. Je n'ai pas épargné les soins pour le bien traduire ; et il n'est pas de discours sur lequel je ne sois revenu bien des fois pour tâcher de lui donner partout des formes gracieuses.

Au reste, la traduction présente m'a beaucoup moins coûté que celle des orateurs d'Athènes ; et cela devoit être. Ayant déjà traduit un grand nombre de discours, j'ai acquis quelque facilité, non pour traduire plus promptement d'abord, mais pour traduire plus sûrement; et en conséquence j'ai employé moins de temps à la correction. J'ajoute que les objets dont traite saint Jean Chrysostôme ne sont pas aussi étrangers à notre langue que ceux dont parlent les orateurs de l'ancienne Grèce. La morale est de tous les pays et de tous les siècles; et la morale chrétienne a été développée chez nous par tant d'écrivains, que les expressions et les tours doivent être assez faciles à trouver. Il est néanmoins certaines phrases qui m'ont coûté beaucoup, qu'il m'a fallu méditer souvent et long-temps, pour parvenir à rendre les belles formes que j'avois admirées dans le grec (1).

(1) Qu'on me permette de rapporter ici en grec un endroit de saint Jean Chrysostôme, qui m'a paru parfaitement beau, soit pour le fond des choses, soit pour le tour de la phrase ; il est tiré du Panégyrique de saint Julien dont la traduction se trouve dans

Le choix des diffentes pièces que je voulois faire entrer dans ma traduction, n'est pas ce qui m'a coûté le moins de peine. J'ai parcouru deux fois le Chrysostôme entier, c'est-à-dire douze forts in-folio (1), pour tâcher de prendre ce qu'il y a de plus intéressant pour les homélies, discours et extraits. Je sens que, malgré mon attention, dans une telle abondance de richesses, on pourroit composer encore,

le tome 3. Je mettrai à côté la manière dont j'ai essayé de le traduire.

Τίνος οὖν ἕνεκεν τοῖς μὲν ἀθληταῖς τοῖς ἔξωθεν ὁμοῦ καὶ αἱ νίκαι καὶ οἱ στέφανοι· τοῖς δὲ ἀθληταῖς τῆς εὐσεβείας οὐχ ὁμοῦ καὶ αἱ νίκαι καὶ οἱ στέφανοι, ἀλλὰ μετὰ τοσοῦτον τὸ διάστημα τοῦ χρόνου; ἵδρωσαν, πόνησαν ἐνταῦθα, μυρία ὑπέμειναν τραύματα, καὶ οὐκ εὐθέως αὐτοὺς στεφανοῖ; οὐχὶ, φησὶν, οὐ γὰρ δέχεται ἡ φύσις τοῦ παρόντος βίου τὸ μέγεθος ἐκείνης τῆς τιμῆς. Ἐπίκηρος ὁ παρὼν αἰών ἐστι καὶ ἐβραχύς· ἄπειρος ἐκεῖνος, καὶ ἀθάνατος, καὶ ἀτελεύτητος. Διὰ τοῦτο τοὺς μὲν πόνους συνεκλήρωσε τῷ βραχεῖ καὶ προσκαίρῳ αἰῶνι· τοὺς δὲ στεφάνους ἐταμιεύσατο τῷ ἀγήρῳ καὶ ἀθανάτῳ· ἵνα καὶ τῶν πόνων τὸ φορτικὸν ὑποτέμνηται τῇ ὀλιγότητι τοῦ χρόνου συγκαταλυόμενον, καὶ τῶν στεφάνων ἡ ἀπόλαυσις μένῃ διαρκὴς καὶ ἀτελεύτητος, τῇ τῶν ἀπείρων αἰώνων ἐκείνων ἀθανασίᾳ συμπαρεκτεινομένη.

D'où vient donc que pour les athlètes profanes les couronnes suivent de près les victoires, tandis que pour les athlètes de la foi les victoires sont séparées des couronnes par un long intervalle de temps? Les saints ont éprouvé ici-bas des peines et des fatigues, ils ont reçu mille blessures ; et ils n'ont pas été couronnés dans l'instant même. Non, sans doute; parce que la nature de la vie présente ne comporte pas la grandeur de la récompense future. La vie présente est courte et fragile; la récompense future est immense, infinie, éternelle. Si donc Dieu a enfermé les peines dans le court espace d'une vie passagère, s'il a réservé les couronnes pour une vie incorruptible et inaltérable, c'est afin que le fardeau des peines soit allégé par la brièveté du temps qui les termine, et que la jouissance des couronnes, sans être bornée par aucun terme, se prolonge dans l'éternité des siècles.

(1) Saint Jean Chrysostôme a commenté presque toute l'Écriture dans une longue suite d'homélies éloquentes, sans parler de beaucoup de sermons, traités et commentaires sur différens objets particuliers.

de ce que j'ai laissé, plusieurs volumes qui seroient lus avec intérêt. Mais j'espère du moins que les traductions que j'offre aujourd'hui au public seront suffisantes pour donner une idée du génie et du caractère de l'illustre orateur que je voudroit faire connoître.

J'ai recueilli des pièces d'éloquence de tous les genres, homélies et discours sur différens objets de morale et autres, panégyriques et mystères. Dans les homélies, discours et traités que je n'ai pas cru devoir traduire, j'avois aperçu plusieurs morceaux de marque, de belles preuves de la Religion bien présentées, des points de morale éloquemment discutés; je les ai rassemblés pour les traduire. Ces extraits ont doublé ma peine, et ont prolongé mon ouvrage plus que je ne pensois, parce que, autant que j'ai pu, je n'ai rien omis de ce qui m'a paru piquant et propre à intéresser. J'ai placé quelques-uns de ces extraits à la suite des homélies et discours avec lesquels ils ont du rapport.

J'ai traduit sur l'édition des Bénédictins, à laqu'elle je me suis attaché; mais j'ai eu l'attention de marquer à quel tome et à quelle page répondent les discours et extraits que je traduis, dans les éditions de Fronton du Duc et de Savile.

Voici l'ordre que j'ai suivi pour la distribution des matières. Dans le premier volume j'ai placé d'abord quelques extraits sur l'éloquence, tirés de saint Jean Chrysostôme; c'est, pour ainsi dire, la rhétorique de ce grand orateur tirée de lui-même. Viennent ensuite quelques-unes de ses homélies au peuple d'Antioche, quelques-uns de ses discours sur divers

objets de morale, et un choix de lettres écrites de son exil; j'ai choisi celles qui peuvent le mieux faire connoître son ame active, tendre et sensible. Le second volume renferme plusieurs discours et homélies sur différens objets de morale et autres; le troisième, des panégyriques et des mystères, avec quelques extraits sur la religion; dans le quatrième enfin sont contenus la suite des extraits.

Je puis dire en un mot que je n'ai rien négligé pour que cet ouvrage puisse servir à la gloire de l'Église, dont saint Jean Chrysostôme étoit un des principaux ornemens, à l'instruction des orateurs sacrés et même profanes, qui peuvent trouver chez lui des modèles d'éloquence, et à l'édification des simples fidèles.

****

EXTRAITS

TIRÉS

DE S. JEAN CHRYSOSTÔME,

où l'on voit

SES SENTIMENS SUR L'ÉLOQUENCE SACRÉE, SON ZÈLE A INSTRUIRE LE PEUPLE, ET L'EMPRESSEMENT DU PEUPLE A L'ENTENDRE.

J'AI cru qu'avant de lire les discours de saint Jean Chrysostôme, on ne seroit pas fâché de voir ce que pensoit de l'éloquence sacrée cet illustre orateur qui l'a exercée avec tant d'édification et de succès, combien il étoit zélé pour rompre le pain de la parole aux fidèles confiés à ses soins, et combien le peuple étoit empressé de l'entendre. C'est ce qu'on verra dans les extraits qui suivent, et on le verra d'après lui-même. On l'entendra s'exprimer avec cette éloquence également forte et douce, profonde et facile, majestueuse et simple, embellie, fortifiée, animée par une grande variété d'images.

Les deux premiers extraits sont tirés du Traité sur le Sacerdoce, ouvrage justement estimé, dont je tâcherai de donner une idée à la tête des extraits qui suivront les discours, et qui commenceront par le premier livre sur le sacerdoce. Qu'il suffise de savoir ici que ce traité, distribué en six livres, est un dialogue entre saint Jean Chrysostôme et un de ses amis nommé Basile, qui n'étoit ni le grand Basile, évêque de Césarée, ni l'évêque de Séleucie, mais un autre Basile que nous ne connoissons pas,

ou du moins sur lequel les savans ne sont pas d'accord. On avoit offert à saint Jean Chrysostôme l'épiscopat qu'il avoit refusé ; il justifie son refus en montrant la dignité du sacerdoce, toutes les grandes qualités de l'esprit et du cœur que demande cet important ministère.

Le premier extrait est tiré du quatrième livre. On y parle de l'éloquence polémique, c'est-à-dire de l'éloquence avec laquelle il faut défendre le dogme attaqué par les hérétiques ; on y fait voir combien le pontife doit être instruit pour se garantir lui-même de l'erreur, et pour empêcher que les fidèles n'y tombent. Après un magnifique éloge de saint Paul, on prouve que cet apôtre n'étoit pas dépourvu d'éloquence, comme l'ont pensé quelques-uns : on le prouve par le succès de ses prédications, et par l'excellence des épîtres qu'il nous a laissées, épîtres dans lesquelles il instruit et les chefs des églises et les simples fidèles.

Le second extrait est le livre cinquième tout entier. Saint Jean Chrysostôme y traite de ce que nous appelons l'éloquence de la chaire, c'est-à-dire de cette éloquence par laquelle un orateur sacré instruit les peuples sur les grandes vérités de la religion, sur les mystères qu'ils doivent croire et sur la morale qu'ils doivent pratiquer. Sans entrer dans le détail des talens et des études qu'elle exige, du fond et de la forme des discours, il montre combien l'éloquence dont il parle est nécessaire à un pontife, combien elle demande de travail, de courage et de vertu, soit pour maintenir la réputation qu'on se sera faite par son talent, soit pour se mettre au-dessus des applaudissemens et des éloges, soit pour résister aux persécutions et aux manœuvres de l'envie et de la jalousie, soit pour ne pas se moutrer soi-même envieux et jaloux du talent des autres. Saint Jean Chrysostôme fait sur tous ces objets des réflexions fort intéressantes.

EXTRAIT

DU IV.e LIVRE

SUR LE SACERDOCE.

Édition des Bénédictins, tome 1, p. 407; de Fronton du Duc, t. 4, p. 61; de Savile, t. 6, p. 34.

IGNOREZ-VOUS que l'Eglise, ce corps mystique, est sujet à plus de maladies, et reçoit plus d'atteintes que nos corps mortels, qu'elle perd plus aisément la santé, et qu'elle la recouvre plus difficilement? Les médecins ont inventé pour leurs malades, une infinité de remèdes, d'instrumens divers, d'alimens qui leur sont propres; souvent la nature seule de l'air a suffi pour les rétablir; quelquefois un doux sommeil qui vient à propos, dispense le médecin de prendre aucune peine. Mais ici l'on ne trouve rien de semblable. Si l'on retranche l'impression du bon exemple, il ne reste qu'un moyen pour guérir les malades spirituels: l'instruction et la parole. C'est là l'instrument, l'aliment, la température de l'air la meilleure; c'est là ce qui tient lieu de remède, de fer et de feu. Quand même il faudroit brûler et couper, il faut toujours employer la parole; et si elle ne peut rien, tout le reste est inutile. C'est par elle que nous tirons l'ame de sa léthargie, ou que nous réprimons

ses emportemens ; par elle nous retranchons ce qui est superflu, nous suppléons ce qui manque ; par elle en un mot, nous prenons tous les moyens propres à opérer la santé de l'ame. La conduite d'un autre homme peut exciter notre émulation, et nous servir d'exemple pour régler parfaitement notre vie ; mais lorsque les esprits sont malades et imbus de mauvaises doctrines, alors la parole est d'un grand secours, non seulement pour garantir les fidèles, mais encore pour combattre les infidèles et les hérétiques. Si l'on étoit armé du glaive de l'esprit et du bouclier de la foi jusqu'à pouvoir opérer des miracles, et fermer la bouche par des prodiges aux esprits les plus rebelles, il ne seroit pas besoin du secours de la parole, ou plutôt même alors, loin d'être inutile, elle seroit absolument nécessaire. Le bienheureux Paul, quoique célèbre par ses miracles, en a fait usage. Un autre apôtre nous exhorte à ne pas négliger le talent de la parole : *Soyez toujours prêts*, dit-il, *à répondre lorsqu'on vous demandera raison de votre espérance* (1. Pierre. 3. 15.). Et si tous les apôtres ensemble ont confié à Etienne le soin des veuves, c'étoit uniquement pour avoir le temps de s'occuper du ministère de la parole. Toutefois nous ne serions pas si jaloux d'acquérir le talent de la parole, si nous avions le don des miracles ; mais si, sans qu'il nous reste aucune trace de ce don éclatant, nous sommes environnés d'ennemis qui ne nous laissent aucun repos, nous devons nécessairement y suppléer par la force de l'éloquence, pour être en état de repousser leurs traits, et pour les percer des nôtres avec plus d'avantage.

Ainsi travaillons avec la plus grande ardeur *pour que la parole de Jésus-Christ habite en nous avec plénitude* (Coloss. 3. 16.). Ce n'est pas pour un seul genre de combat que nous avons à nous préparer : nos guerres sont de diverse nature, nos ennemis sont de différente espèce. Et ces ennemis ne se servent pas tous des mêmes armes, ils ne nous attaquent pas de la même manière. Veut-on soutenir le combat contre tous, il faut connoître les ruses de tous ; il faut être en même temps, archer, frondeur, centurion, tribun, général, simple soldat, savoir combattre également dans l'infanterie, dans la cavalerie, dans un vaisseau, sur une brèche. A la guerre, chacun repousse l'ennemi, suivant l'espèce de milice qu'il a embrassée : il n'en est pas de même dans les combats spirituels ; et si celui qui veut vaincre ne connoît pas tous les genres d'artifices, le démon trouvât-il un seul endroit mal gardé, c'est par là qu'il introduit ses satellites pour ravager le troupeau de Jésus-Christ : il n'ose approcher s'il voit que le pasteur possède toutes les connoissances, et n'ignore aucune de ses manœuvres. Nous devons donc nous munir de toute part. Lorsqu'une ville est bien fortifiée, elle se rit des ennemis qui l'assiégent, et leur présente de tout côté un front redoutable. A-t-on fait la moindre brèche à ses murs, tout le reste de son enceinte, quelque fort qu'il soit, ne peut la mettre à l'abri d'insulte. C'est ainsi que la cité de Dieu, lorsque les lumières et la prudence du pasteur la défendent de tout côté, comme un mur solide, voit tous les artifices de ses ennemis tourner à leur honte et à leur confusion, et tient tous ceux qui

l'habitent à l'abri des coups et du péril ; mais si l'on peut l'entamer dans une partie, quoiqu'on ne la renverse pas tout entière, cette partie entraîne, pour ainsi dire, la ruine du tout. Que gagnerons-nous, en effet, de combattre avec succès contre les gentils, si les juifs pillent nos trésors ; d'être vainqueurs de ces deux ennemis, si les manichéens ravagent nos champs ; de triompher des manichéens, si les fatalistes (1) égorgent le troupeau renfermé dans l'étable ? Qu'est-il besoin de rapporter toutes les hérésies inventées par le démon ? Si un pasteur ne réussit pas à les repousser toutes, le loup, par le moyen d'une seule, pourra dévorer le plus grand nombre des brebis. Ordinairement c'est du soldat qui reste ferme et qui soutient le combat, qu'on doit espérer la victoire ou appréhender la défaite. Ici c'est tout le contraire : souvent un combat livré contre d'autres fait triompher ceux mêmes qui, se tenant dans l'inaction, n'ont eu aucune part à la mêlée, et n'ont pris aucune peine. Souvent un disputeur malhabile, percé de sa propre épée, sert également de risée à ses amis et à ses ennemis. Je m'explique, et je vais tâcher de me faire entendre par des exemples.

Les partisans des folies de Valentin et de Marcion, et ceux qui sont atteints de la même maladie, rejettent du catalogue des divines Écritures, la loi donnée par Dieu à Moïse ; les juifs respectent cette même loi jusqu'à s'obstiner à l'observer ponctuel-

(1) Fatalistes, hérétiques qui prétendoient que nous sommes gouvernés par un destin absolu. Les manichéens, Valentin, Marcion, et les autres, sont assez connus par les livres que tout le monde a entre les mains.

lement contre la volonté du Seigneur, et malgré le temps qui a fini sa durée. Attentive à éviter l'excès des uns et des autres, l'Église tient un juste milieu : elle refuse de se soumettre au joug de la loi, et ne permet pas qu'on la méprise; elle en fait l'éloge quoiqu'elle soit abolie, parce qu'elle fut autrefois utile. Il faut que celui qui veut combattre contre les uns et les autres, soit fidèle à observer cette sage circonspection. Car si, voulant apprendre aux juifs que c'est à contre-temps qu'ils sont attachés à l'ancienne loi, il commence par déclamer contre elle sans réserve, il donne prise aux hérétiques qui veulent décrier cette même loi; et si, empressé de fermer la bouche à ceux-ci, il l'exalte outre mesure, et la vante comme étant indispensable même encore à présent, il donne aux juifs occasion de triompher. Quant à ceux qui ont embrassé les fureurs de Sabellius ou celles d'Arius, ils se sont éloignés de la foi les uns et les autres en passant les bornes. Ils portent le nom de chrétiens; mais si l'on examine les dogmes, on trouvera que les uns ne diffèrent des juifs que par le nom, que les autres se rapprochent beaucoup de l'hérésie de Paul de Samosate, et qu'ils sont également hors de la vérité. Ici le pas est glissant, le chemin étroit et difficile, bordé de précipices à droite et à gauche, et l'on court risque, en voulant frapper l'un, d'être percé par l'autre. Si l'on dit que la divinité est une, Sabellius prend pour lui cette parole; si l'on considère en Dieu trois personnes différentes l'une de l'autre, le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, Arius s'en prévaut, et transporte dans la substance divine la distinction des personnes. Il faut

fuir également la confusion impie soutenue par l'un, et la distinction insensée défendue par l'autre, reconnoître que la divinité du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint est une, mais en admettant trois personnes bien distinctes. Je pourrois encore vous citer plusieurs autres sujets de dispute, dans lesquels, si l'on ne combat avec autant d'adresse que de courage, on sera exposé à recevoir mille blessures.

Qui pourroit détailler les querelles et les altercations domestiques, qui ne sont pas moindres que les combats du dehors, et qui donnent plus de peine à celui qui est chargé d'instruire? Les uns, par une curiosité blâmable, veulent examiner témérairement et au hasard ce qu'ils ne gagneroient rien de savoir, et ce qu'il leur est impossible d'apprendre. D'autres demandent compte à Dieu de ses jugemens, et s'efforcent contre toute raison de mesurer ce profond abyme: *Vos jugemens*, dit le Prophète, *sont un abyme sans fond* (Ps. 35. 7.). On en trouve peu qui étudient les dogmes de la foi et les règles de la morale; il en est beaucoup qui se jettent dans des questions trop sublimes, qui s'appliquent à chercher ce qu'on ne sauroit trouver, et dont la recherche offense Dieu. Car si nous voulons absolument savoir ce qu'il nous a caché lui-même, outre que nous ne le saurons pas, puisqu'il ne veut pas que nous le sachions, tout ce que nous gagnerons, ce sera de courir des risques dans une étude qu'il nous interdit. Malgré la justesse de ces remarques, si l'on ferme la bouche par autorité à ceux qui s'occupent de question qu'il est impossible de résoudre, on passera pour superbe et pour ignorant. Il faut

donc que celui qui gouverne use d'une grande prudence, pour détourner les fidèles de recherches aussi inutiles que dangereuses, et pour éviter de semblables reproches. Dans toutes ces circonstances, on n'a d'autre ressource que le secours de la parole ; si l'on est privé de cet avantage les esprits de ceux que l'on conduit, je dis des personnes foibles et curieuses, seront comme des barques au milieu des flots que le vent a soulevés. Il faut donc qu'un évêque ne néglige rien pour acquérir le don de la parole.

Pourquoi donc, me dit alors Basile, pourquoi saint Paul ne s'est-il pas appliqué à réussir dans cette partie? pourquoi, loin de rougir d'être dépourvu d'une belle élocution, déclare-t-il en termes formels qu'il ignore absolument l'art de la parole, et cela en écrivant aux Corinthiens, à ces hommes si grands amateurs de l'éloquence, si jaloux de s'y distinguer? Et c'est là, lui répondis-je, c'est là ce qui en a perdu un grand nombre, ce qui leur a fait négliger l'acquisition d'une vraie doctrine. Comme ils ne pouvoient pénétrer dans la profondeur des pensées de l'apôtre, ni comprendre le sens de ses paroles, ils se sont livrés sans honte et sans scrupule à une lâche oisiveté, affectant une ignorance que saint Paul ne reconnoît pas en lui, et dont il étoit aussi éloigné qu'aucun des hommes qui aient jamais paru dans le monde. Mais je parlerai ailleurs de la science de saint Paul, voici ce que je me contente de dire pour le moment : Quand nous le supposerions aussi peu versé dans l'art de la parole que quelques-uns le prétendent, que pourroient en conclure les

hommes de nos jours? Saint Paul avoit une vertu bien plus importante, bien plus efficace que la parole : il n'avoit qu'à se montrer, et, sans dire un mot, il étoit redoutable aux démons. Les hommes de nos jours auroient beau se réunir, verser des torrens de larmes et fatiguer le Ciel de leurs prières, ils ne pourroient opérer les prodiges qu'opéroient les simples vêtemens de Paul. Paul prioit, et les morts sortoient de leurs tombeaux, et il se signaloit par des miracles qui le faisoient regarder comme un dieu par les gentils. Avant de quitter ce monde, il fut jugé digne d'être ravi au troisième ciel, où il entendit des paroles qu'il n'est pas donné à la nature humaine d'entendre. Quant aux hommes de nos jours (je ne veux rien dire de fâcheux et de désagréable, je ne fais qu'admirer la puissance de l'apôtre sans prétendre insulter à leur foiblesse), comment ne tremblent-ils pas de se comparer à un tel homme?

Que si, laissant les miracles, nous passons à la vie de ce saint, nous examinons ses mœurs angéliques, on verra que ce généreux défenseur de la foi a remporté plus de victoires par la sainteté de sa vie que par l'éclat de ses prodiges. Que pourroit-on dire de son zèle, de sa douceur, des fréquens périls qu'il a courus, de tous les soins qu'il s'est donnés, de ses peines et de ses sollicitudes continuelles pour les églises, de sa condescendance pour les foibles, de ses afflictions sans nombre, des persécutions nouvelles qu'il a subies, de ses morts journalières? Quel pays du monde habitable, quel continent, quelle mer a ignoré les combats de ce juste? les contrées même inhabitées l'ont connu, et l'ont souvent recueilli lors-

qu'il étoit à la veille de périr. Il a éprouvé tous les genres de persécutions, il a remporté toutes les espèces de victoires; il ne cessa jamais de combattre et d'être couronné. Mais je ne sais comment je me suis laissé entraîner à faire injure à ce grand homme en voulant faire son éloge. Ses vertus sont au-dessus de tous les discours, et autant au-dessus des miens, que je suis au-dessous des orateurs les plus éloquens. Cependant, comme le bienheureux Paul nous jugera moins par le succès que par la volonté, je ne puis m'empêcher de rapporter encore un trait de lui qui surpasse tous les autres autant qu'il surpassoit lui-même tous les hommes. Quel est donc ce trait? Après avoir pratiqué tant de vertus, après avoir obtenu tant de couronnes, il désiroit d'être précipité dans l'enfer (1), d'être livré à des supplices éternels, pour la conversion et le salut de ces mêmes juifs qui l'avoient souvent lapidé, qui avoient attenté à ses jours. Quel homme aima jamais autant Jésus-Christ? Quel nom donner à cet amour surnaturel, à ce sentiment sublime dont il étoit animé? Et nous nous comparerons encore à cet apôtre, après toutes les graces qu'il a reçues d'en haut, après toutes les vertus qu'il a trouvées en lui-même, et qu'il a manifestées au dehors! ne seroit-ce pas le comble de la présomption?

Maintenant je vais tâcher de prouver que saint Paul

(1) *D'être précipité dans l'enfer.* C'est ainsi que saint Jean Chrysostôme explique le passage où saint Paul dit qu'il a désiré d'être anathême et séparé de Jésus-Christ pour ses frères selon la chair. Cette explication me paroît plus naturelle que celle qu'en donnent la plupart des interprètes, qui n'ont pas assez considéré qu'il ne faut point prendre à la lettre ce qui est dans saint Paul une effusion de sentiment, un transport et une espèce d'enthousiasme de charité.

n'étoit pas aussi dépourvu d'éloquence qu'on le croit communnément. On regarde comme entièrement dépourvu d'éloquence, non seulement celui qui n'est pas exercé dans tous les artifices d'une élocution profane, mais encore celui qui ne sait pas combattre pour les intérêts de la vérité; et l'on a raison. Or saint Paul ne dit pas qu'il étoit peu versé dans ces deux parties, mais seulement dans l'une des deux. C'est ce qu'il confirme en distinguant exactement l'une et l'autre, et en disant formellement qu'il étoit peu versé dans l'art de la parole, mais qu'il avoit travaillé à acquérir la science (2. Cor. 11. 6.). Si je cherchois dans lui la douceur d'Isocrate (1), la fierté de Démosthène, la gravité de Thucydide, l'élévation de Platon, on pourroit m'opposer le témoignage même de cet apôtre. Mais sans le comparer à aucun de ces écrivains célèbres, sans parler de tous les ornemens d'une éloquence profane, sans considérer la beauté de la diction et les graces du langage, je conviens que Paul ignoroit les agrémens du style, que ses mots sont arrangés simplement et sans aucun art, pourvu qu'on m'accorde qu'il possédoit la science et la profondeur du dogme, pourvu qu'afin de couvrir sa lâcheté personnelle, on ne prive pas cet homme incomparable de la plus grande de ses qualités et du plus beau de ses éloges.

Comment, je vous le demande, comment a-t-il confondu les juifs, habitans de Damas, lorsqu'il n'avoit pas encore opéré de prodige (Act. 9. 22.)?

(1) *La douceur d'Isocrate.....* Saint Jean Chrysostôme peint d'un seul mot le vrai caractère des quatre illustres écrivains qu'il cite : c'est une preuve qu'il les avoit bien étudiés.

comment a-t-il vaincu dans la dispute les juifs grecs? et pourquoi étoit-il envoyé à Tarse? n'est-ce point parce qu'il l'emportoit par la force de la parole, et qu'il pressoit tellement ses adversaires, qu'irrités de leur défaite, ils cherchoient à le faire périr (Act. 9. 29.)? Il ne s'étoit encore signalé par aucun miracle; et l'on ne pourroit dire que l'éclat de ses prodiges le fesoit admirer du peuple, que ses antagonistes étoient accablés du poids de sa réputation, puisqu'alors il ne triomphoit que par la force de la parole. Par quelles armes combattoit-il les judaïsans d'Antioche (Gal. 2. 11.)? Ce sénateur de l'Aréopage, ce citoyen d'une ville superstitieuse, ne le suivit-il pas avec sa femme, uniquement frappé par son éloquence (Act. 17. 34.)? Comment Euthyche tomba-t-il d'une fenêtre (Act. 20. 9.)? n'est-ce point parce qu'il avoit veillé une grande partie de la nuit pour entendre ses instructions? A Thessalonique, à Corinthe, à Ephèse, dans Rome même, Paul n'employoit-il pas les jours entiers et les nuits entières à expliquer les Écritures (Act. 17. 18.)? Faut-il rapporter ses disputes avec les épicuriens et les stoïciens? Nous nous étendrions outre mesure, si nous voulions détailler toutes les circonstances dans lesquelles il a fait usage de la parole. Puis donc qu'il y a eu souvent recours, et avant d'opérer des prodiges et lorsqu'il en opéroit, voudra-t-on encore ne voir qu'un homme entièrement dépourvu d'éloquence, dans celui qui étoit admiré surtout pour l'éloquence qu'il faisoit éclater dans ses discours et dans ses disputes? Pourquoi les Lycaoniens le prenoient-ils pour Mercure (Act. 14. 11.)? C'étoient les prodiges qui fesoient regarder Paul et

Barnabé comme des dieux; mais c'étoit l'éloquence, et non plus les prodiges, qui fesoit regarder Paul en particulier comme Mercure.

Et par où l'a-t-il emporté, lorsqu'il vivoit, sur tous les apôtres ? par où est-il encore célébré dans tous les pays du monde et dans toutes les bouches? par où est-il singulièrement admiré chez les juifs et chez les gentils, comme chez les chrétiens? n'est-ce point par la vertu de ses épîtres; vertu qui a été une source de biens inestimables pour les fidèles d'alors jusqu'à ceux de nos jours, et qui le sera encore pour ceux qui viendront après nous jusqu'au dernier avénement de Jésus-Christ? Non, tant que le genre humain existera, Paul ne cessera d'instruire les hommes; ses écrits ne cesseront de fortifier et de munir toutes les églises du monde comme un mur d'airain et de diamant. Cet apôtre est encore au milieu de nous comme un généreux athlète, captivant les intelligences pour les soumettre à Jésus-Christ, détruisant les raisonnemens humains, et renversant toute hauteur qui s'élève contre la connoissance de Dieu (2. Cor. 10. 5.). C'est par les épîtres qu'il nous a laissées, écrits admirables et pleins d'une sagesse divine, qu'il opère tous ces grands effets. Ces mêmes écrits qui nous servent merveilleusement à détruire les faux dogmes et à établir les vrais, ne nous sont pas d'une moindre utilité pour bien régler notre vie. Maintenant encore avec le secours des épîtres de Paul, les chefs des églises forment, perfectionnent, et conduisent à une beauté spirituelle la vierge pure qu'il a fiancée à Jésus-Christ (2. Cor. 11. 2.). C'est avec ces mêmes épîtres qu'ils guérissent

les maladies et qu'ils maintiennent la santé de cette divine épouse. Tels sont les remèdes que nous a laissés cet homme si peu éloquent, remèdes qui ont autant d'efficacité que le savent par expérience ceux qui en font un continuel usage.

Il n'en faudroit pas davantage pour vous convaincre que saint Paul ne négligeoit point la morale; mais écoutez ce qu'il dit en écrivant à son disciple : *Appliquez-vous à la lecture, à l'exhortation et à l'instruction* (1. Tim. 4. 13.) ; il ajoute le fruit qu'il en retirera : *car*, dit-il, *en agissant de la sorte, vous vous sauvez vous-même et ceux qui vous écoutent* (1. Tim. 4. 16.). Et encore : *Il ne faut pas que le serviteur du Seigneur s'amuse à contester, mais il doit être modéré envers tout le monde, patient et capable d'instruire* (2. Tim. 2. 24.). Et plus loin il lui dit : *Quant à vous, demeurez ferme dans les choses que vous avez apprises, et qui vous ont été confiées ; sachant de qui vous les avez apprises, et considérant que vous avez été nourri dès votre enfance dans les lettres saintes, qui peuvent vous enseigner la voie du salut* (2. Tim. 3. 14. et 15.). Il continue : *Toute écriture qui est inspirée de Dieu, est utile pour instruire, pour corriger, et pour former à la justice, afin que l'homme de Dieu soit parfait* (2. Tim. 3. 16.). Ecoutez encore ce qu'il dit à Tite en parlant de l'élection des évêques : *Il faut qu'un évêque soit fortement attaché à la parole de vérité telle qu'on la lui a enseignée, afin qu'il puisse convaincre ceux qui s'y opposent* (Tit. 1. 7. et 9.). Comment donc un homme

sans éloquence pourra-t-il convaincre ceux qui s'opposent à la saine doctrine et leur fermer la bouche? Qu'est-il besoin de lire et d'étudier les Ecritures, s'il faut s'en tenir à une ignorance grossière? Ce sont là des défaites et des prétextes pour couvrir notre lâcheté et notre paresse.

Ces préceptes de saint Paul, dira-t-on, s'adressent aux évêques; aussi nous parlons maintenant des évêques. Mais écoutez ce que ce même apôtre dans une autre épître, dit aux simples fidèles : *Que la parole de Jésus-Christ habite en vous avec plénitude et vous remplisse de sagesse* (Col. 3. 16.). *Que votre entretien*, dit-il ailleurs, *toujours accompagné d'une douceur édifiante, soit assaisonné du sel de la discrétion, afin que vous sachiez comment vous devez répondre à chacun* Col. 4. 6.). C'est à tous les fidèles qu'il s'adresse, lorsqu'il dit qu'ils doivent être prêts à répondre à chacun. *Edifiez-vous*, écrit-il aux Thessaloniciens, *édifiez-vous les uns les autres, ainsi que vous faites* (1. Thess. 5. 11.). Lorsqu'il parle des pontifes, il dit : *Que les pontifes qui gouvernent bien soient doublement honorés, principalement ceux qui travaillent à la prédication de la parole et à l'instruction des peuples* (1. Tim. 5. 17.). La manière d'instruire la plus parfaite, est de conduire ses disciples par ses actions et par ses paroles, à la vie bienheureuse dont Jésus-Christ nous a tracé le plan. Non, il ne suffit pas de *faire* pour bien instruire ; ce n'est pas moi qui le dis, mais le Sauveur lui-même : *Celui qui fera*, dit-il, *et qui enseignera, sera grand dans le royaume des*

Cieux (Matth. 5. 19.). Si la parole n'étoit pas distinguée de l'action, il étoit inutile d'ajouter le second précepte; il suffisoit de dire : *Celui qui fera.* Mais en distinguant les deux préceptes, le Sauveur montre que toute la morale roule sur les actions et sur les paroles, et que toutes les deux sont nécessaires pour une parfaite édification. N'entendez-vous pas ce que dit au pontife d'Ephèse ce vase choisi de Jésus-Christ? *C'est pourquoi veillez, en vous souvenant que je n'ai point cessé ni jour ni nuit durant trois ans d'avertir avec larmes chacun de vous* (Act. 20. 31.). Qu'avoit-il besoin de larmes, d'avertissemens et de discours, puisque sa vie apostolique brilloit avec tant d'éclat? La sainteté de la vie contribue beaucoup sans doute à l'accomplissement des préceptes, quoiqu'elle seule n'opère pas tout; mais lorsqu'on dispute sur le dogme, et que tous s'autorisent des mêmes écritures, quelle vertu, quelle force une vie sainte aura-t-elle alors? A quoi serviront tant de fatigues et de peines, lorsqu'après un long travail, on tombera, faute de connoissances, dans l'hérésie, et qu'on se séparera du corps de l'Eglise? Or j'en sais plusieurs à qui ce malheur est arrivé. Quel avantage retirera-t-on d'une conduite régulière? aucun, sans doute; elle ne sera pas plus utile qu'une foi pure avec des mœurs corrompues. C'est pour cela surtout que celui qui est chargé d'instruire les autres, doit être exercé dans de pareils combats. En supposant qu'il reste ferme lui-même, qu'il ne soit pas ébranlé par ses adversaires, lorsque cette multitude d'esprits foibles et simples à la tête desquels il est placé, verront leur chef vaincu

et hors d'état de répondre, ils imputeront la défaite à la foiblesse de la doctrine, plutôt qu'à celle du défenseur ; et par l'ignorance d'un seul homme, tout un grand peuple tombe dans la perdition. Quand ils n'embrasseroient pas absolument le parti contraire, ils commencent à douter des points sur lesquels ils étoient le plus fermes, ils ne croient plus avec la même certitude, les articles sur lesquels leur foi paroissoit inébranlable ; et telle est l'agitation de leurs esprits, occasionnée par la défaite de leur maître, qu'ils ne tardent pas à faire un triste naufrage. Il n'est pas besoin, mon cher Basile, de vous apprendre, à vous qui le savez parfaitement, dans quel abyme et dans quel gouffre de flammes précipite un malheureux pontife, la perte de chacun des fidèles causée par son ignorance. Est-ce donc une marque d'orgueil et de vanité, de n'avoir pas voulu causer la ruine d'une infinité d'ames, et de m'exposer moi-même à de plus grands supplices que je n'en avois à craindre ? Qui pourroit le dire ? personne, à moins qu'on ne se plaise à faire de vains reproches, et à triompher des malheurs d'autrui.

LIVRE CINQUIÈME

SUR LE SACERDOCE.

Bén. tom. 1, p. 415; Fr. D. t. 4, p. 71; Sav. t. 6, p. 40.

Nous avons montré suffisamment dans ce qui précède combien un évêque doit être instruit pour sortir avec honneur des combats qu'il livre pour la vérité; je vais traiter maintenant un objet d'un usage beaucoup plus étendu, je veux dire le travail que demandent les instructions adressées au peuple; travail qui entraîne une foule d'inconvéniens, et qui expose à une infinité de périls : ou plutôt c'est moins à l'objet même qu'il faut s'en prendre qu'aux personnes qui ne savent pas s'en servir, puisque par lui-même il produit les plus grands biens, il procure le salut des fidèles et celui du pontife prudent et vertueux qui sait en faire usage.

D'abord, le plus grand nombre des fidèles ne veulent pas regarder ceux qui les instruisent comme leurs maîtres; mais dédaignant le rôle de disciples, ils prennent celui de spectateurs dans les jeux profanes; et comme, dans ces jeux, la multitude se partage et favorise tel ou tel combattant, ainsi, dans l'Eglise, les fidèles divisés favorisent tel ou tel orateur, sont disposés bien ou mal pour les discours

qu'ils entendent. Un autre inconvénient qui n'est pas moindre, c'est que s'il arrive à un orateur d'insérer dans ses discours des pensées d'autrui, il est exposé à de plus grands reproches que s'il voloit une somme d'argent. Souvent même, sans avoir rien emprunté à personne, il est aussi décrié sur un simple soupçon de plagiat que s'il étoit réellement coupable. Mais, que dis-je qu'il ne lui est pas permis d'emprunter les pensées des autres? on ne souffre pas même qu'il se serve plusieurs fois des siennes propres : car c'est plutôt pour s'amuser de nos discours que pour en profiter, que la plupart nous écoutent; ils viennent nous entendre comme s'ils venoient juger des talens d'un acteur ou d'un musicien; et ces ornemens d'une belle élocution que plusieurs condamnent, nous deviennent aussi nécessaires qu'à des sophistes obligés de disputer les uns contre les autres. Il faut donc une ame forte et courageuse, une ame bien au-dessus de notre foiblesse, pour réprimer cette malheureuse disposition du peuple à n'écouter que ce qui lui plaît, pour amener la multitude à entendre des instructions profitables, en sorte qu'elle se conforme aux vues de l'orateur sans que l'orateur se prête à ses goûts : ce qu'on n'obtiendra jamais qu'en joignant à un mépris généreux des louanges un vrai talent pour la parole; l'un sans l'autre serait inutile. En effet, si en se mettant au-dessus des louanges, on ne montre pas dans ses discours une douceur assaisonnée de sel (Col. 4. 6.), on est méprisé de ses auditeurs, et l'on ne tire aucun fruit de son courage à les reprendre. D'un autre côté, si étant doué d'une vraie éloquence, on se

laisse vaincre par le désir des applaudissemens (1), on cause dès lors au peuple, autant qu'à soi-même, le plus grand préjudice, parce que le désir des louanges fait qu'en parlant on s'occupe plutôt de la satisfaction de ceux qui écoutent, que de leur utilité. Et comme celui qui n'est pas esclave d'une vaine réputation, mais qui manque du talent de la parole, sera incapable, il est vrai, de céder aux caprices de la multitude, mais ne tirera pas un grand avantage de cette disposition généreuse, faute de pouvoir parler : ainsi celui qui, avec la faculté de rendre le peuple meilleur, se laisse entraîner par l'amour des éloges, sera jaloux de prononcer des discours agréables plutôt que des discours utiles, parce qu'il voudra acheter à ce prix le vain bruit des applaudissemens. Il faut donc qu'un excellent pontife réunisse ce double avantage, de peur que le défaut de l'un ne détruise l'effet de l'autre; car si, dans une grande assemblée, il commence par dire des choses propres à frapper les chrétiens lâches et dissolus, mais qu'ensuite venant à s'embarrasser et à se troubler, il soit forcé de rougir, tout le fruit de ses discours s'évanouit aussitôt. Les hommes sur qui tombent ses reproches, piqués de ses réprimandes, ne pouvant s'en venger autrement, se permettent des railleries sur son incapacité, et croient par là couvrir leurs désordres. Il faut donc que, comme un excellent cocher dans l'arène, il marche avec art entre ces deux

(1) Il faut entendre ici et ailleurs le mot d'*applaudissemens* dans le sens propre; car du temps de saint Jean Chrysostôme, on se permettoit d'interrompre dans l'église même l'orateur sacré par des applaudissemens.

vertus, afin de pouvoir user à propos de l'une et de l'autre. Oui, sans doute si avec une éloquence victorieuse, il se met au-dessus de tous ceux qui l'écoutent, il pourra alors, selon qu'il le jugera convenable, employer tour-à-tour la sévérité et la douceur envers tous les fidèles qui sont sous sa direction : sans cela, il ne lui est guère possible de réussir.

Mais la grandeur d'ame ne doit pas seulement s'étendre au mépris des louanges, elle doit encore aller plus loin pour que l'avantage en soit complet. Que faut-il donc encore mépriser? la malignité et l'envie. Un pontife ne doit ni appréhender outre mesure, ni mépriser absolument, les reproches déplacés et les blâmes mal fondés auxquels il se trouve exposé par sa place; mais il doit s'empresser à les arrêter, quelque faux qu'ils puissent être, et de quelque part qu'ils viennent : car la bonne et la mauvaise réputation ne dépendent que trop d'une multitude téméraire, qui, accoutumée à écouter et à parler sans examen, dit au hasard tout ce qui s'offre à son esprit, sans nul égard à la vérité. Ainsi l'on ne doit pas mépriser le peuple, mais travailler à détruire les mauvaises impressions dans leur naissance, en cherchant à ramener les esprits prévenus, quelque déraisonnables qu'ils soient, et en ne négligeant rien pour dissiper les mauvais bruits. Mais si, malgré tous nos efforts, ceux qui nous blâment persistent dans leurs sentimens, il faut mépriser leurs discours, parce que si on se laisse abattre par ces disgraces, on ne pourra rien produire de grand et d'admirable. La tristesse et les inquiétudes continuelles ne sont que trop propres à ôter à l'ame toute sa vigueur, et à

la jeter dans le découragement. Un évêque doit être disposé envers les peuples qu'il gouverne, comme un père à l'égard de ses enfans lorsqu'ils sont encore dans le premier âge. On ne voit un père ni mortifié des pleurs et des violences de son enfant, ni fier de ses ris et de ses caresses : ainsi un pontife ne doit ni se laisser enorgueillir par les louanges du peuple, ni se laisser abattre par ses censures, lorsque les unes et les autres sont déplacées.

Cela est difficile, mon respectable ami, peut-être même impossible. Je ne sache pas qu'il soit jamais arrivé à un homme de n'être point satisfait lorsqu'on le loue (1); or, s'il est sensible à la louange, n'est-il pas naturel qu'il la recherche et qu'il l'ambitionne? et peut-il la rechercher, sans être affligé et désolé lorsqu'il ne l'obtient pas? Ceux qui s'applaudissent de leurs richesses, ne pourroient, sans une extrême douleur, se voir réduits à l'indigence ; ceux qui sont accoutumés à vivre dans les délices, ne pourroient supporter une vie simple et frugale : il en est de même de ceux qui aiment les éloges. Non seulement, lorsqu'on les reprend sans raison, mais lorsqu'on les loue avec réserve, leur ame est comme tourmentée par une faim qui la dévore, surtout lorsqu'ils ont été accoutumés à recevoir des louanges, ou qu'ils en voient donner à d'autres. Quels embarras, quels chagrins ne doit pas éprouver celui qui entre dans la carrière de l'instruction avec ce désir! Il est aussi peu possible à son ame d'être

(1) On ne peut trop admirer la noble franchise que montre dans tout cet endroit un saint qui aux talens les plus brillans joignoit l'humilité la plus profonde.

exempte de soucis et de peines qu'à la mer d'être sans vagues et sans flots.

En effet, eût-on reçu de la nature le talent rare de la parole, on n'est point pour cela dispensé d'un travail assidu. Comme ce talent dépend moins du génie que de l'étude (1), l'eussions-nous porté au plus haut degré, il nous abandonnera bientôt si nous n'avons soin de l'entretenir par la réflexion et par un exercice continuel. Ce sont donc les plus habiles qui doivent travailler davantage (2), parce qu'ils courent risque de déchoir à proportion qu'ils sont élevés au-dessus des autres. On ne reproche pas à ceux qui n'ont qu'un talent médiocre de ne produire que des choses communes; quant à ceux qui excellent dans l'éloquence, s'ils ne surpassent toujours l'idée que l'on a conçue de leur mérite, ils essuient des reproches de toute part. Les uns obtiennent de grandes louanges par de petits succès; si les autres n'étonnent par des productions admirables, non seulement ils sont privés d'éloges, mais ils éprouvent les censures du plus grand nombre des auditeurs, qui jugent moins d'après les discours que d'après la réputation des personnes. Il faut donc, je le répète, que celui qui surpasse les autres en talent, travaille plus que les autres. Il ne lui est pas permis, ce qui

(1) *Dépend moins du génie que de l'étude.* Nous naissons éloquens comme nous naissons poëtes; mais l'éloquence demande beaucoup plus d'étude que la poésie, soit pour fortifier son talent par l'exercice, soit pour acquérir un fonds de doctrine convenable.

(2) *Ce sont donc les plus habiles qui doivent travailler davantage.* C'est d'après ce principe que Démosthène et Cicéron étoient en même temps les plus grands orateurs et les hommes les plus laborieux de leur siècle.

n'est que trop dans la nature humaine, de ne point réussir toujours de même; mais si tous les discours qu'il prononce ne répondent pas à l'opinion qu'on a de son éloquence, il ne remportera que trop ordinairement des censures et des railleries amères. On ne fait pas attention que les peines et les inquiétudes de l'esprit, qu'un accablement de tristesse, quelquefois un emportement de zèle, obscurcissent nos lumières, empêchent que ce que nous avons imaginé ne coule naturellement comme nous l'avons imaginé; et qu'en général un homme ne peut être le même partout, ni réussir en tout, qu'il peut échouer quelquefois, et se montrer inférieur à son propre mérite. On ne veut faire aucune de ces réflexions; mais on juge un orateur aussi rigoureusement que si l'on jugeoit un être au-dessus de l'humanité. Ajoutons qu'il n'est que trop ordinaire d'oublier toutes les circonstances dans lesquelles il a eu les succès les plus éclatans, et si par hasard il échoue dans quelque occasion, même peu importante, de remarquer aussitôt ce mauvais succès, de le saisir avec affectation, et de s'en souvenir toujours. Oui, la plus légère disgrace a plus d'une fois porté atteinte à la réputation des plus grands orateurs.

Vous voyez, mon cher ami, que plus un homme a de talent pour la parole, plus il a besoin d'application et d'étude. J'ajoute que la patience lui est plus nécessaire qu'elle ne le fut jamais à ceux qui travaillent dans d'autres genres. Plusieurs lui en veulent et s'obstinent à le persécuter sans aucun motif, sans avoir autre chose à lui reprocher que de s'être fait un nom; il faut qu'il supporte avec courage leur

jalousie cruelle. Comme ils ne peuvent cacher la haine injuste qu'ils ont conçue contre lui, ils ne lui épargnent ni les critiques, ni les invectives; ils le décrient et le calomnient tantôt sourdement, tantôt ouvertement. Si une fois il se montre trop sensible à toutes les persécutions de l'envie, il ne tardera pas à se laisser abattre par le chagrin. Ses envieux ne cherchent pas seulement à se venger de sa gloire par eux-mêmes, ils ont recours à d'autres pour mieux réussir. Souvent ils vont prendre un orateur médiocre, qu'ils exaltent dans leurs éloges, et qu'ils admirent outre mesure. Les uns le font uniquement par ignorance, les autres le font surtout par envie (1), moins pour faire admirer un homme qui n'est nullement admirable, que pour déprimer celui qui est justement estimé. Ce généreux athlète n'a pas seulement à lutter contre ces manœuvres, mais encore contre l'impéritie de tout le peuple. Comme il n'est pas possible que les assemblées chrétiennes soient formées de tous gens instruits, comme le grand nombre des fidèles qui les composent sont ignorans, que les autres, quoique plus éclairés, ne sont rien en comparaison des vrais connoisseurs, qui sont fort rares, il doit arriver, sans doute, que le plus éloquent n'est pas toujours le plus applaudi, et que souvent même il se retire sans avoir obtenu de ses auditeurs aucune marque de satisfaction. Il faut opposer une ame courageuse à toutes ces persécutions diverses, pardonner à ceux qui nous dépriment par ignorance,

(1) Ici le texte est un peu embarrassé; j'y ai fait quelques changemens d'après ce qui suit.

plaindre ceux qui le font par envie, comme étant vraiment à plaindre et dignes de pitié, et se persuader que ni les uns ni les autres n'ont rien diminué de nos talens. Un excellent peintre, supérieur à tous les artistes de sa profession, devrait-il se décourager parce qu'il verroit un de ses meilleurs tableaux, son tableau le plus soigné, méprisé par une multitude ignorante? Le juger mauvais, parce que des ignorans le jugent tel, ne seroit-ce pas comme s'il trouvoit admirable un tableau réellement mauvais, parce qu'il seroit admiré par des gens qui ne connoissent pas l'art? Un excellent artiste doit être lui-même juge de ses ouvrages (1) : insensible à l'opinion erronée de personnes non instruites, il doit croire que ses productions sont bonnes ou mauvaises lorsqu'elles sont jugées telles par le génie qui les a créées. Celui qui entreprend d'instruire les peuples, ne doit donc pas se laisser enivrer par les louanges qu'il en reçoit, ni se laisser abattre parce qu'elles lui manquent; mais travaillant ses discours selon qu'il plaît au Seigneur, qui seul doit être la règle et le terme de l'excellence de son travail, il ne doit ni rejeter les louanges des hommes s'ils le louent, ni les rechercher avec inquiétude, et s'affliger s'ils les lui refusent. Il sera suffisamment, il sera abondamment récompensé de ses travaux, s'il peut se rendre le témoignage

(1) *Un excellent artiste doit être lui-même juge de ses ouvrages.* Principe fier, mais vrai, avancé hardiment par l'homme le plus humble. L'homme de génie, quand il a produit quelque chose de vraiment beau, se dit à lui-même en le regardant : *C'est beau. Et vidit quod esset bonum* (Gen. chap. 1.). Cette noble fierté est bien différente de la vanité ridicule d'un esprit médiocre qui s'applaudit seul de ses foibles productions.

qu'il a composé et travaillé ses discours pour plaire à Dieu. Que s'il se laisse emporter par le désir d'une louange frivole, ni ses talens, ni ses travaux ne lui serviront de rien. Un esprit qui ne peut se mettre au-dessus des critiques insensées de la multitude, se décourage, et ne peut plus donner à l'éloquence toute l'application qu'elle exige. Il faut donc s'accoutumer avant tout à mépriser les éloges, parce qu'il ne suffit pas, pour se maintenir dans la faculté de parler, d'en avoir le talent, si l'on n'y joint encore cette disposition.

Mais si vous voulez y réfléchir, vous verrez que celui même qui est dépourvu du talent de la parole, doit être aussi en garde contre le désir des louanges, que l'orateur le plus éloquent. En effet, s'il est esclave de l'opinion publique, il commettra nécessairement bien des fautes. Affligé de ne pouvoir égaler les plus grands orateurs, il se résoudra à leur porter envie, cherchera à les décrier, les critiquera au hasard, se permettra les manœuvres les plus odieuses; enfin, dût-il perdre son ame, il osera tout pour diminuer leur gloire et les rapprocher de sa médiocrité. J'ajoute que renonçant à tout travail, il tombera dans une espèce d'engourdissement, parce que, sans doute, rien n'est plus propre à abattre et à jeter dans une inaction totale, celui qui, n'ayant pas la force de se mettre au-dessus d'une vaine réputation, ne peut avec les plus grandes peines ne s'en faire qu'une médiocre. Un laboureur réduit à cultiver un champ ingrat et pierreux, renonce bientôt à travailler, à moins qu'il n'ait par lui-même beaucoup d'ardeur, ou que la nécessité ne le presse. Eh! si les

plus éloquens ont besoin de tant d'exercice pour entretenir les talens qu'ils ont reçus de la nature et fortifiés par l'étude, quelles difficultés celui qui n'a pas un grand fonds de doctrine, qui est obligé de s'exercer sur le lieu même du combat, quelles difficultés, dis-je, quels embarras, quel trouble n'éprouvera-t-il point pour obtenir avec de grands efforts quelque léger avantage? Mais s'il se voit surpasser en éloquence par un homme d'un rang inférieur, c'est alors qu'il lui faut une force d'ame singulière pour ne pas succomber à l'envie, et n'être pas abattu par le chagrin. Oui, se voir sans peine surpasser en mérite par ceux qu'on surpasse en dignité, cela ne demande pas une ame commune et ordinaire, mais, pour ainsi dire, une ame d'une trempe céleste. Si l'homme éloquent qui l'efface est doux et modéré, son mal est supportable; s'il est audacieux, vain et arrogant, il lui fera désirer la mort chaque jour, tant il lui rendra la vie amère, en se prévalant ouvertement de la supériorité de ses connoissances, en le faisant l'objet de ses railleries secrètes, en attirant à lui une grande partie de son autorité, et voulant être tout lui-même. La facilité de parler, la faveur de la multitude, l'affection de tout le peuple fidèle, lui donnent un grand avantage. Ne savez-vous pas combien aujourd'hui les chrétiens désirent d'entendre de beaux discours, et que les hommes qui se distinguent le plus dans l'éloquence, sont considérés non seulement parmi les gentils, mais encore parmi les fidèles? Comment donc un orateur médiocre supportera-t-il la honte de voir que personne n'applaudit à ses paroles, qu'il fatigue ceux qui l'écoutent, qu'on attend la fin de

sa harangue comme la fin d'un supplice; tandis qu'un autre est écouté avec plaisir jusqu'à la fin du discours le plus long, et qu'on ne le voit qu'avec peine, ou finir de parler, ou se résoudre à garder le silence. Si ces inconvéniens, mon respectable ami, vous paroissent maintenant fort légers, faute de les avoir éprouvés, ils ne sont que trop suffisans pour éteindre l'ardeur de l'ame, et lui ôter toute sa force, à moins que s'arrachant soi-même à toutes les passions humaines, on ne s'étudie à ressembler aux puissances incorporelles, qui ne se laissent dominer ni par l'envie, ni par l'amour de la gloire, ni par aucune autre passion. Si donc il existe un homme capable de fouler aux pieds l'opinion publique, cette bête féroce et indomptable, s'il peut couper toutes les têtes de cette hydre, ou plutôt l'étouffer avant sa naissance, il pourra aisément repousser tous les autres assauts, et jouir enfin de la plus parfaite tranquillité. Mais s'il ne se met pas au-dessus de cette opinion, il prépare à son ame une guerre difficile, des troubles continuels, des chagrins cuisans, toutes les passions qui l'agitent le plus et la rendent malheureuse. Qu'est-il besoin de parcourir les autres difficultés qu'offre l'exercice de la parole, difficultés qu'on ne peut ni bien connoître ni bien reprendre, si l'on ne les a pas éprouvées soi-même.

ZÈLE DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME ET AMOUR POUR SON PEUPLE.

Extrait de la 44.e Homélie sur les Actes des apôtres. Bén. tom. 9, p. 335; Fr. D. t. 3; Nouv. Test. p. 389; Sav. t. 4, p. 856.

Il y a déjà trois ans, par la grace du Seigneur, que je vous prêche, sinon nuit et jour, comme saint Paul, du moins une ou deux fois la semaine; quel avantage est-il résulté de mes prédications? J'avertis, je reprends, je pleure, je m'afflige, sinon ouvertement, du moins secrétement. Les pleurs que l'on répand au dehors en toute liberté adoucissent les peines, au lieu que les larmes secrètes augmentent la douleur et resserrent l'ame. Lorsqu'on ressent un chagrin que l'on n'ose faire paroître dans la crainte d'être taxé de vanité, on souffre bien plus que si on pouvoit le manifester au dehors. Si donc je ne craignois que l'on ne me reprochât d'agir par un motif de vaine gloire, vous me verriez répandre tous les jours des torrens de larmes; mais je me contente de les laisser couler sans témoin dans ma retraite et dans ma solitude. Croyez-moi, j'ai désespéré de mon salut; mais touché des malheurs de mon peuple, je n'ai pas le loisir de déplorer les miens propres : tant vous êtes tout pour moi! Que je vous voie faire des progrès dans la vertu, la joie qui me pénètre m'empêche de sentir mes maux; au contraire, si

je ne vous vois pas profiter de mes conseils, la tristesse qui m'accable me fait oublier moi-même. Ainsi, quelque grandes que soient mes peines personnelles, je me réjouis du bien qui vous arrive, et quelque heureuse que puisse être ma situation, je m'afflige de ce que vous éprouvez de fâcheux. Eh! quelle joie peut goûter un pasteur lorsque son troupeau est en désordre? quelle vie peut-il mener, quelle espérance peut-il avoir, avec quelle confiance peut-il se présenter devant le Seigneur? Je suppose qu'il soit sans reproche, qu'il n'ait pas de punition à craindre, qu'enfin il soit innocent et pur du sang de tous, cela n'empêchera pas qu'il ne souffre des maux insupportables. Quoiqu'un père ne doive pas être repris pour ses enfans, cependant il s'afflige pour eux et se tourmente. N'est-ce point pour nos pasteurs, direz-vous, un sujet de confiance, un titre à la protection divine, de veiller pour notre salut? Mais ils veillent comme devant en rendre compte, ce qui paroît terrible à plusieurs. Pour moi c'est moins ce compte qui m'effraie que la crainte de vous voir périr. Que je rende compte ou non, ce n'est pas ce qui m'embarrasse. Puissiez-vous être sauvés, quand je devrois rendre compte, et être repris comme n'ayant pas rempli exactement tous mes devoirs? Mon inquiétude n'est pas que vous soyez sauvés par mes soins, mais seulement que vous le soyez de quelque manière que ce puisse être. Vous ne connoissez pas quelle est la nature et la force d'un enfantement spiritnel; celui qui est dans les douleurs de cet enfantement, aimeroit mieux en être déchiré sans relâche, que de voir périr le moindre

de ceux auxquels il a donné la naissance. Comment vous persuaderai-je ce que je dis? Je ne veux point vous en fournir d'autre preuve que mes dispositions à votre égard. Je puis me rendre le témoignage que je n'ai rien négligé pour vous instruire; toutefois je ne laisse pas que de ressentir du chagrin, ce qui n'est que trop prouvé par toutes les peines que je prends et tous les soins que je me donne. Sans doute, je pourrois vous dire : Que m'importe? j'ai fait pour ma part tout ce que je devois, je suis innocent et pur du sang de vous tous ; mais ce n'est pas assez pour ma consolation. Si je pouvois vous ouvrir mon cœur et vous le montrer à découvert, vous verriez combien il s'est étendu, et que je vous y porte tous, hommes, femmes, enfans; car telle est la force de la charité, qu'elle étend l'ame et la rend plus vaste que le ciel. *Donnez-nous une place dans votre cœur*, écrivoit saint Paul aux Corinthiens (2. Cor. 7. 2.); *puisque, sans excepter personne, nous vous avons renfermés tous dans l'étendue de notre ame* (2. Cor. 6. 11 et 13.). Je vous dis maintenant comme l'apôtre : *Donnez-nous une place dans votre cœur.* Ce grand homme portoit dans le sien tous les habitans de Corinthe : *Etendez pour moi votre cœur*, leur disoit-il, *comme j'ai étendu le mien pour vous.* Ici je ne vous adresserai pas les paroles de l'apôtre, parce que je sais que vous m'aimez et que vous me portez dans votre cœur. Mais quel avantage peut me revenir de l'amour que j'ai pour vous ou de celui que vous avez pour moi, si je n'ai pas réussi à vous inspirer l'amour pour Dieu? ce n'est que le sujet et la matière d'une plus grande afflic-

tion. Je n'ai rien à vous reprocher d'ailleurs : *Je vous rends le témoignage que vous ne refuseriez pas, s'il étoit possible, de vous arracher les yeux pour me les donner* (Gal. 4. 15.). Moi, en récompense, je suis prêt, non seulement à vous prêcher l'Evangile, mais à vous faire le sacrifice de ma vie. Nous aimons et nous sommes aimés; mais ce n'est point de cela qu'il s'agit pour le moment. Aimons d'abord Jésus-Christ : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, c'est le premier commandement. Voici le second qui est semblable à celui-là : Vous aimerez votre prochain comme vous-même* (Matth. 22. 37. et 39.). Nous pratiquons le second commandement; mais nous avons besoin vous et moi de pratiquer aussi le premier avec toute l'ardeur convenable. Aimons donc Jésus-Christ comme il veut être aimé; vous savez quelles récompenses sont réservées à ceux qui aiment le Fils unique du Très-Haut dans toute la sincérité de leur ame.

UTILITÉ DE CAUSER DE LA TRISTESSE A NOS AUDITEURS. — EMPRESSEMENT DU PEUPLE A ÉCOUTER SAINT JEAN CHRYSOSTÔME.

Extrait de la 9.e des onze Homélies imprimées pour la première fois dans l'édition des Bénédictins, t. 12, p. 382.

Je vous ai fait dernièrement une vive impression en vous parlant des théâtres et des jeux du cirque ; je

suis content et je me réjouis selon cette parole de l'apôtre : *Quel est celui*, dit saint Paul, *qui me réjouira, sinon celui qui aura été attristé par moi* (2. Cor. 2. 2.)? Je vois un grand fruit qui résulte de cette tristesse. Il faut que les remèdes qui guérissent les ulcères, mordent sur les plaies pour en faire sortir le sang corrompu ; de même un discours qui pique l'auditeur commence à le corriger. Et comme dans nos corps, une chair morte ne sent ni les remèdes qui agissent, ni le fer qui coupe, ni les caustiques qui brûlent, et que, quoi que l'on fasse, elle ne peut revenir à la santé, parce qu'elle a perdu le principe de la guérison : de même dans les ames, celles qui sont insensibles ne changeront pas facilement ; au lieu que celles qui savent rougir, qui peuvent, dans les réprimandes, éprouver de la honte, de la tristesse et de la douleur, annoncent qu'elles ne tarderont pas à sortir de leurs désordres. Pénétré de cette idée, le bienheureux Paul étoit content et satisfait lorsqu'il voyoit les fidèles concevoir de la tristesse ; au lieu qu'il désespéroit de ceux qui n'éprouvoient pas cette tristesse salutaire : *Ces hommes*, disoit-il, *qui ayant perdu tout remords et tout sentiment, s'abandonnent à la dissolution, et se plongent avec une ardeur funeste dans toute sorte d'impuretés* (Ephes. 4. 19.). Celui qui n'éprouve pas cette douleur utile, pourra-t-il jamais se corriger avant d'avoir appris à son cœur à être sensible. Puis donc que vous avez montré de la sensibilité, j'ai la plus grande espérance de voir votre réforme ; car si une seule instruction vous a causé une peine si cuisante, de

si vives inquiétudes, un trouble intérieur si considérable, il est clair qu'une seconde et une troisième achèveront de vous corriger et de vous guérir.

Et pour vous convaincre que je ne cherche pas à vous flatter en vous parlant de la sorte, vous avez rendu vous-mêmes témoignage à la vérité de mes paroles, par les sentimens que vous avez manifestés il y a quelques jours. Vous qui aviez ressenti une peine si vive, dont la conscience avoit été si agitée et si troublée, vous reparûtes le dimanche suivant en plus grand nombre, vous nous formâtes un plus brillant auditoire, et vous montrâtes plus d'ardeur à nous entendre. Vous attendiez les paroles qui devoient sortir de notre bouche, avec la même impatience que les petits de l'hirondelle attendent la nourriture que doit leur apporter leur mère. Notre frère, évêque de Galatie (1), étoit venu à Constantinople; en vertu de la loi de l'Eglise qui ordonne de bien accueillir les étrangers, et par égard pour sa vénérable vieillesse, nous voulions lui faire hon-

(1) Le grec dit simplement : *notre frère, qui étoit venu de Galatie*, sans dire *évêque*, ni *à Constantinople*. L'éditeur bénédictin pense que cet évêque ou prêtre de Galatie étoit un évêque ou prêtre goth dont il est parlé dans l'homélie précédente, et que saint Jean Chrysostôme avoit fait parler avant lui dans une église de Constantinople. Mais il est certain que l'homélie d'où est tiré l'extrait n'a pas suivi immédiatement la précédente, puisque l'orateur y annonce en propres termes avoir expliqué dans la dernière instruction le passage de saint Paul: *Qui quum sit splendor gloriæ*..... dont il n'est pas dit un mot dans l'homélie huitième. J'ai cherché, sans pouvoir la trouver, une homélie où fût expliqué ce passage. J'ai ajouté *à Constantinople*, parce que saint Jean Chrysostôme parle ici comme évêque, et que par cette raison et par d'autres, il est fort probable que l'homélie a été prononcée à Constantinople.

neur, et nous lui avions cédé le droit de parler à notre place ; vous fûtes fâchés, vous vous récriâtes tous, comme si vous eussiez été affamés depuis longtemps ; vous vouliez absolument entendre nos discours qui vous avoient repris avec force, qui vous avoient causé de la tristesse, du trouble et de la douleur. Vous agissiez comme un tendre enfant qui repris et frappé par sa mère, loin de s'écarter d'elle et de la fuir, la suivroit en pleurant, s'attacheroit à un des pans de sa robe, se traîneroit après elle avec des cris pitoyables. Ainsi je triomphe, je tressaille de joie, et je m'applaudis d'avoir à parler devant un si grand peuple qui me témoigne tant d'affection et un tel empressement à m'entendre. Rien de plus doux et de plus agréable pour moi ; c'est ma lumière et ma vie, que de trouver des auditeurs dans de si heureuses dispositions, des auditeurs qui ne veulent pas seulement applaudir à mes paroles, mais se corriger ; qui, loin de se retirer, quoique repris avec force, recourent à celui qui les reprend. Je suis donc porté moi-même avec plus d'ardeur à vous entretenir. Je vais continuer aujourd'hui et achever le sujet que j'ai entamé il y a quelques jours, sans me permettre de réprimandes, pour ne point faire tort aux auditeurs courageux et vigilans, en employant toute l'instruction à faire des reproches à ceux qui sont plus lâches et moins attentifs sur eux-mêmes.

LES SUJETS ÉTENDUS NE DOIVENT PAS ÊTRE TRAITÉS EN UN SEUL DISCOURS.

Exorde de la 5.e homélie contre les anoméens sur l'incompréhensibilité de la nature de Dieu. Bén. tom. 1, p. 480; Fr. D. t. 1, p. 337; Sav. t. 6, p. 416.

LORSQU'ON veut traiter un sujet fort étendu, qui ne pourroit être épuisé ni dans un seul discours ni dans un seul jour, mais qui demanderoit et plusieurs jours et plusieurs discours, je pense qu'on ne doit pas surcharger l'attention des auditeurs de toute l'instruction à-la-fois, mais la diviser en plusieurs parties, l'alléger, pour ainsi dire, par cette division, et la rendre plus facile à saisir. La parole, l'ouie, et en général tous nos sens ont des règles, des bornes et des mesures qu'on ne peut jamais enfreindre et passer sans que tout l'effet en soit perdu. Quoi de plus doux, quoi de plus agréable que la lumière et les rayons du soleil? Cependant quelque doux, quelque agréables qu'ils puissent être, s'ils frappent nos yeux avec excès, ils sont dès lors à charge et incommodes. C'est pour cela que Dieu a réglé que la nuit remplaceroit le jour, afin que, recevant nos yeux fatigués, elle abaisse nos paupières, endorme nos prunelles, repose notre vue, et la rende plus propre à contempler le spectacle du jour suivant. C'est pour cela que la veille et le

sommeil, opposés l'un à l'autre, ont pour nous des charmes, surtout lorsqu'ils sont mêlés l'un avec l'autre dans une juste mesure; et nous regardons comme quelque chose de doux la lumière, ainsi que le sommeil qui ferme nos yeux à la lumière. Tant il est vrai de dire que l'excès est partout à charge et fatigant; tandis qu'un usage modéré des choses est aussi agréable qu'utile. C'est pour cela que nous-mêmes, quoique nous parlions depuis quatre ou cinq jours sur l'incompréhensibilité de la nature de Dieu, nous ne terminerons pas encore aujourd'hui ce sujet, mais que nous laisserons encore reposer votre attention après lui avoir donné la partie seulement qu'elle est capable de porter.

MÊME SUJET QUE LE PRÉCÉDENT. — EXHORTATION AUX HOMMES DU MONDE A LIRE L'ÉCRITURE SAINTE.

Exorde du 3.e discours sur le Lazare. Bén. tom. 1, p. 736 ; Fr. D. t. 5, p. 54 ; Sav. t. 5, p. 242.

La parabole du Lazare n'a point procuré un médiocre avantage aux pauvres et aux riches : elle a appris aux uns à supporter facilement leur pauvreté; elle n'a pas permis aux autres de s'enorgueillir de leurs richesses, mais elle les a convaincus, par les faits mêmes que celui qui vit dans les délices, qui ne fait part à personne de ses biens, est le plus à

plaindre des hommes. Nous allons encore traiter aujourd'hui le même sujet, à l'exemple de ceux qui exploitent les mines, et qui, lorsqu'ils ont découvert plusieurs veines d'or, y creusent à plusieurs reprises, et ne les abandonnent pas qu'ils n'aient épuisé tout ce qu'ils aperçoivent. Revenons donc où nous sommes restés dernièrement, et reprenons notre discours où nous l'avons laissé. Nous aurions pu en un seul jour vous expliquer toute cette parabole; mais nous avons moins cherché à vous dire beaucoup de choses à-la-fois, qu'à bien graver nos instructions dans votre mémoire, et à vous faire sentir que c'est en les retenant que vous en recueillerez un grand fruit spirituel. C'est ainsi que procède une mère tendre, qui veut accoutumer l'enfant qu'elle allaite à une nourriture solide. Si elle versoit dans sa bouche beaucoup de vin à-la-fois, elle ne gagneroit rien, parce que l'enfant rejetteroit ce qu'on lui donne, et mouilleroit les vêtemens qui couvrent sa poitrine; mais si elle lui verse la liqueur tranquillement et goutte à goutte, elle la lui fait prendre tout entière, sans qu'il éprouve aucune peine. De même nous, nous ne vous avons point versé toute la coupe de l'instruction à-la-fois, de crainte que vous ne rejetassiez la liqueur sacrée qu'elle renferme; mais nous l'avons distribuée en plusieurs jours, laissant reposer votre attention dans les jours d'intervalle, afin que ce que nous avons déjà déposé dans vos esprits y soit gardé fidèlement, et que ce que nous avons à y mettre de nouveau, vous le receviez avec une ame libre, avec une ame déjà fortifiée par d'utiles préceptes. C'est

pour cela que souvent je vous annonce, plusieurs jours d'avance, les objets dont je dois vous entretenir, afin que dans l'intervalle, prenant vous-mêmes le livre, examinant tout l'endroit qu'on vous explique, voyant ce qui a été dit et ce qui reste à dire, vous soyez mieux disposés à entendre ce qui doit suivre.

Aussi je vous exhorte toujours, et je vous exhorterai sans cesse à ne point vous contenter de prêter ici l'oreille aux instructions publiques, mais à vous occuper continuellement dans vos maisons à lire les divines Ecritures. C'est le conseil que je ne cesse de donner à ceux mêmes que je vois en particulier. Et qu'on ne m'allègue pas ces raisons froides et si condamnables : Je suis attaché aux tribunaux, j'administre les affaires de la ville, j'exerce une profession, j'ai une femme, je nourris des enfans, je gouverne une maison, je suis un homme du siècle; ce n'est pas à moi à lire l'Ecriture, mais à ceux qui se sont séparés du monde, qui habitent les sommets des montagnes, et dont la vie est toujours retirée. Quoi! mon frère, ce n'est pas à vous à lire l'Ecriture, parce que vous êtes distrait par mille soins! C'est à vous, plutôt qu'à ceux dont vous parlez, lesquels n'ont pas autant besoin du secours des divines Ecritures que ces hommes qui sont investis d'une foule d'affaires. Les solitaires, éloignés de la place publique, et de tout le tumulte qui nous entraîne, qui se sont formé des cabanes dans le désert, qui n'ont de commerce avec personne, mais qui méditent utilement dans le calme d'un loisir paisible, et comme à l'abri d'un port tranquille, ont très peu de dangers à

craindre pour leur salut; nous, au contraire, qui sommes, comme au milieu d'une mer orageuse, agités par les flots, exposés à commettre une infinité de fautes, nous avons besoin d'être consolés sans cesse et soutenus par les livres saints. Placés loin du combat, les solitaires reçoivent peu de blessures; vous qui êtes toujours sur le champ de bataille, et qui recevez de continuelles atteintes, vous avez besoin de plus de remèdes. Une femme vous irrite, un fils vous chagrine, un esclave échauffe votre bile, un ennemi vous tend des piéges, un ami est jaloux de vos succès, un rival vous supplante, souvent même un juge vous menace, la pauvreté vous afflige, la mort de vos proches vous jette dans le deuil, la prospérité vous enfle, l'adversité vous abat; la colère, les soucis, la tristesse, l'affliction, la vanité, l'orgueil, toutes les passions vous assiégent de toute part et vous font violence, mille traits sont lancés sur vous de tout côté : vous avez donc sans cesse besoin de prendre des armes dans l'Ecriture.

EXHORTATION A LIRE L'ÉCRITURE SAINTE. — MANIÈRE DONT SAINT JEAN CHRYSOSTÔME INSTRUISOIT SON PEUPLE.

Extrait de la 3.e homélie sur le titre : *In principium actorum*. Bén. tom. 3, p. 72; Fr. D. t. 5, p. 585; Sav. t. 8, p. 112.

APPLIQUONS-NOUS à la lecture des livres saints, ne nous contentons pas d'y donner deux heures dans

la semaine, parce qu'il ne suffit point pour nous sauver de les lire en passant; mais occupons-nous-en sans cesse, et que chacun retourné dans sa maison les lise avec attention, qu'il examine le sens des endroits que nous avons expliqués, s'il veut tirer de cette lecture un profit solide et durable. L'arbre dont parle le prophète David, qui est planté près d'un ruisseau (Ps. 1. 3.), ne communique pas avec l'eau deux ou trois heures, mais pendant tont le jour et pendant toute la nuit; aussi est-il orné d'un feuillage épais, aussi est-il chargé de fruits en son temps, quoiqu'aucune main d'homme ne l'arrose. Comme il est planté près d'un ruisseau, il pompe par ses racines mêmes une humidité dont les heureux effets coulent par des espèces de veines et se communiquent à toutes les parties. Ainsi le fidèle qui lit continuellement les divines Ecritures, qui se place près de ces ruisseaux sacrés, quoique personne ne les lui explique, y puise par cette lecture assidue, comme par des racines, les plus salutaires avantages. C'est pour cela, et parce que je vous sais occupés de beaucoup de soins et d'affaires, que je ne vous présente pas trop d'objets à-la-fois, que je vous fais avancer tranquillement et peu à peu dans le sens des Ecritures, afin de graver plus profondément les choses dans votre esprit par la lenteur des explications. La pluie qui tombe avec impétuosité coule sur la surface de la terre sans pénétrer dans l'intérieur; au lieu que celle qui tombe doucement pénètre peu à peu comme l'huile, s'insinue comme par des veines dans les entrailles de la terre, les remplit d'une humidité utile qui les féconde et les

rend propres à produire une grande abondance de fruits. C'est ainsi que je vous distile peu à peu l'Ecriture sainte, qui ressemble à une nuée spirituelle, et dont les sens et les paroles sont comme une pluie précieuse que je vous verse goutte à goutte, afin qu'elle pénètre jusqu'au fond de vos cœurs. Il y a déjà quatre jours que je vous entretiens sur un mot seul, sans avoir encore épuisé ce qu'il renferme; mais il vaut mieux fouir dans un petit espace, et y creuser toujours pour y trouver un riche et important trésor, que de se fatiguer sans fruit à remuer une grande superficie de terrain. Je ne doute pas que plusieurs ne se lassent, ne s'ennuient de cette lenteur; mais insensible à leurs reproches, je ne songe qu'à votre utilité. Il est juste que ceux qui marchent plus vite attendent leurs frères qui sont plus lents et qui ne sauroient les suivre.

L'EMPRESSEMENT DES AUDITEURS A ÉCOUTER ANIME L'ORATEUR; IL NE DOIT PAS CRAINDRE DE SE RÉPÉTER.

Extrait de la 4.[e] homélie sur la Genèse. Bén. tom. 4, p. 28; Fr. D. t. 2, p. 31; Sav. t. 1, p. 22.

Je me suis peut-être plus étendu que je ne voulois; mais je me suis trouvé entraîné par la suite des choses comme par le cours rapide d'un fleuve. C'est vous en grande partie qui en êtes cause par le plaisir que vous témoignez à écouter nos discours. Rien,

non rien, n'anime plus un orateur, et n'est plus propre à lui fournir une grande abondance de pensées, que l'empressement de ses auditeurs à l'entendre. Au contraire, lorsqu'ils sont inattentifs et indifférens, ils le ralentissent et le dessèchent, quelque éloquent qu'il puisse être. Pour vous, par la grace du Seigneur, quand nous serions plus muets qu'une pierre, vous pourriez exciter notre zèle par le vôtre, réveiller notre lenteur, nous engager, malgré nous, à vous dire des choses utiles et propres à vous édifier. Puis donc, comme dit saint Paul, que vous êtes remplis de connoissances divines, et que vous êtes en état d'instruire les autres (Rom. 15. 14.), nous vous conjurons de travailler à vous sanctifier avec plus d'ardeur que jamais dans ce saint temps de jeûne, et de ne pas vous fatiguer si nous nous répétons fréquemment. Il ne m'est pas pénible, puis-je vous dire avec le même saint Paul, et il vous est avantageux que je revienne souvent sur les mêmes objets (Philip. 3. 1.). Notre ame, naturellement languissante, demande à être excitée sans cesse par d'utiles exhortations; et de même qu'il est nécessaire que le corps prenne tous les jours de la nourriture, de peur qu'un excès de foiblesse ne le rende incapable de remplir ses fonctions : ainsi l'ame a besoin d'une nourriture spirituelle et d'un bon réglement de vie, afin que l'habitude de la vertu lui donne des forces, et la mette hors des atteintes de l'esprit impur.

L'EMPRESSEMENT DU PEUPLE A ENTENDRE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME SOUTIENT CET ORATEUR.

Commencement de la 3.e homélie sur le titre: *In principium actorum*. Bén. t. 3, p. 71; Fr. D. t. 5, p. 582; Sav. t. 8, p. 111.

QUAND je considère la foiblesse et la stérilité de mon génie, je tremble et j'hésite lorsqu'il me faut entretenir ce nombreux auditoire; mais quand je fais réflexion sur l'ardeur que vous témoignez tous à l'envi, sur cette avidité à nous entendre que rien ne peut rassasier, je me rassure et me ranime, je me dispose avec zèle à instruire tout ce grand peuple. Votre empressement seroit capable d'exciter et de réveiller l'esprit le plus pesant et le plus engourdi, de lui donner des ailes légères, de lui faire prendre un généreux essor. Les animaux qui, pendant l'hiver, se cachent dans le creux des rochers, abandonnent leurs retraites quand ils voient paroître la belle saison, ils se montrent et ils participent avec tous les êtres à la joie que les beaux jours inspirent: ainsi mon esprit resserré et comme renfermé dans sa médiocrité, sort de l'espèce d'engourdissement où le retient sa foiblesse, quand il voit combien vous êtes empressés à entendre la parole sainte; il tressaille avec vous, il se réjouit au milieu des prés et des champs fleuris de la divine Ecriture.

LONGUEUR DES EXORDES.

Extrait de la 5.[e] homélie sur le changement des noms. Bén. t. 3, p. 120; Fr. D. t. 5, p. 169; Sav. t. 5, p. 285.

Il me reste à me justifier sur la longueur de mes exordes, et à dire pourquoi j'en fais d'aussi longs. Pourquoi donc cet usage de notre part? Nous parlons à un grand peuple, à des hommes qui ont des femmes, qui gouvernent des maisons, qui vivent d'un travail journalier, qui sont engagés dans les affaires du siècle; et ce qui est plus fâcheux encore que cette occupation continuelle, c'est que nous ne les trouvons ici qu'une fois la semaine. Or, comme nous voulons leur faire mieux entendre ce que nous avons à leur dire, nous cherchons par le moyen de longs exordes à leur rendre nos instructions plus claires. Celui qui n'a d'autre travail que l'étude de l'Ecriture sainte, n'a pas besoin d'être préparé pour suivre les discours qui l'expliquent, il comprend aussitôt l'orateur et saisit à l'instant le sens des passages. Mais un homme qui passe la plus grande partie de sa vie dans les affaires du siècle, et qui ne donne que fort peu de temps à nos instructions, n'en retire aucun fruit s'il n'y est préparé par de longs exordes, et s'il ne voit qu'on lui en facilite de toute part l'intelligence. Un second motif, qui n'est pas moin-

dre que celui dont nous venons de parler, c'est que plusieurs de ceux qui viennent ici n'y viennent pas souvent. Il est donc nécessaire de louer ceux qui viennent, et de blâmer ceux qui ne viennent pas, afin d'inspirer plus d'ardeur aux uns, et de corriger la négligence des autres. Un troisième motif, c'est que nous traitons souvent des sujets fort étendus, sur lesquels il faut s'arrêter trois ou quatre jours, et qu'il seroit impossible d'épuiser en un seul. On ne peut donc se dispenser au second jour de reprendre la fin de la première instruction, pour qu'étant adaptée au commencement de la seconde, l'explication soit plus facilement saisie par ceux qui n'étoient pas présens, et pour que ceux-ci ne trouvent point les choses obscures, faute d'en voir la suite.

APPLAUDISSEMENS.

Extrait de la 30.e homélie sur les Actes des apôtres. Bén. tom. 9, p. 238; Fr. D. t. 3; Nouv. Test. p. 276; Sav. t. 4, p. 784.

Il est beaucoup d'orateurs jaloux d'obtenir les applaudissemens du peuple, qui sont au comble de leurs vœux s'ils les ont obtenus, et pour qui le silence des auditeurs, s'ils les écoutent jusqu'à la fin sans applaudir, est un vrai supplice. Ainsi, par un désordre déplorable qui règne dans l'Eglise, vous, mes frères, vous cherchez moins à entendre des

discours qui vous touchent, que des discours qui vous flattent par le bruit et l'arrangement des paroles, comme si vous entendiez des musiciens et des joueurs de luth; et nous, telle est notre foiblesse et notre complaisance malheureuse, que nous nous prêtons à vos désirs au lieu de les combattre. C'est comme si un père voyant malade un enfant qu'il aime avec tendresse, au lieu de ne lui donner que ce que demande son état actuel, lui prodiguoit tout ce qui peut flatter son goût, et que pour répondre aux reproches du médecin, il lui dît : Que voulez-vous que je fasse? je ne puis laisser pleurer cet enfant. Quoi! malheureux! ennemi de celui à qui vous avez donné la naissance (car je ne saurois appeler un tel homme du nom de père), ne vaudroit-il pas mieux rétablir la santé de votre enfant en lui causant un déplaisir passager, que de lui occasionner de longues douleurs en lui accordant ce qui le flatte pour le moment? Voilà à peu près ce qui nous arrive. Nous cherchons dans nos discours les fleurs du langage et l'harmonie des paroles; nous cherchons à être agréables plutôt qu'à être utiles, à être admirés plutôt qu'à instruire, à plaire plutôt qu'à toucher, à nous retirer avec les applaudissemens du peuple plutôt qu'à régler les mœurs de ceux qui nous écoutent. Je vous l'avouerai de bonne foi (et pourquoi ne pas convenir ingénument de la vérité?), lorsque je suis applaudi en parlant, je ne puis m'empêcher d'y être sensible, je me livre à une joie intérieure dont je ne suis pas le maître; mais lorsque, rentré dans ma maison, je songe que ces mêmes personnes qui m'ont applaudi n'ont retiré

aucun fruit de mes discours, que même les applaudissemens leur ont fait perdre le fruit qu'ils auroient pu en recueillir, je m'afflige, je gémis, je pleure, comme ayant parlé en vain ; je me dis à moi-même : Quelle utilité me revient-il de tant de travaux, si mes auditeurs ne veulent point profiter de mes instructions?

J'ai souvent eu la pensée de faire un réglement pour empêcher qu'on n'applaudisse, pour vous obliger d'écouter en silence et avec la modestie convenable. Ecoutez-moi tranquillement, je vous en conjure, et si vous le voulez, réglons dès à présent par une loi, que l'on n'applaudira plus dans l'église, que l'on se contentera d'admirer en silence si l'on veut admirer, comme personne n'en empêche, que l'on donnera toute son attention à retenir ce qu'on aura entendu... Eh quoi! vous applaudissez encore! Je veux faire un réglement pour empêcher qu'on n'applaudisse, et vous n'avez pas la patience de m'entendre (1)!.... La modestie que je demande sera la source d'une infinité de biens, et nos instructions alors seront une école de sagesse. Les philosophes païens parloient autrefois sur toute sorte de matières sans être applaudis. Les apôtres prêchoient, et l'on ne voit nulle part qu'ils fussent interrompus par des applaudissemens. Etablissons une loi qui ne peut être que fort utile et aux orateurs et aux auditeurs, en réglant la manière la plus sage d'en-

(1) Pour entendre cet endroit et un autre qui suit, il faut supposer que saint Jean Chrysostôme, interrompu par des applaudissemens, en fait un reproche à ses auditeurs, et qu'ensuite il reprend le fil de son discours. J'ai mis ce qui exprime le reproche entre plusieurs points.

tendre et de parler. Si après avoir applaudi, on retenoit ce que l'on a entendu, quoique même alors les applaudissemens ne fussent d'aucune utilité, je ne tiendrois pas à rigueur de peur qu'on ne m'accusât de manquer de délicatesse; mais puisque, loin de procurer aucun avantage, ils sont très nuisibles, faisons disparoître cet obstacle, supprimons des transports indécens, réprimons les saillies d'une joie peu chrétienne. Jésus-Christ a prêché sur la montagne sans être interrompu par des acclamations dans toute la suite de son discours. Je ne fais aucun tort à ceux qui voudroient applaudir, je leur fournis au contraire une plus grande occasion d'admirer. Il vaut bien mieux, après avoir imprimé le discours dans sa mémoire, y applaudir sans cesse dans sa maison et dans la place publique, que de s'en retourner chez soi sans avoir profité de ce que l'on a entendu, sans savoir pourquoi l'on a applaudi. L'auditeur dans ce dernier cas ne se rend-il pas ridicule? ne doit-on pas le prendre pour un homme qui flatte ou qui se moque? Il déclare que l'orateur a bien parlé, et il ne peut rendre compte de ce qu'il a dit. N'est-ce pas là une pure flatterie? On pardonne à ceux qui entendent des joueurs de luth ou des acteurs tragiques, de ne pouvoir répéter leurs chants et leurs rôles; mais lorsqu'il ne s'agit ni de déclamation, ni de musique, mais de sentimens et de pensées de morale, dont tout le monde peut rendre raison, n'est-on pas blâmable de ne pouvoir expliquer pourquoi on a applaudi l'orateur?

Rien de plus convenable dans l'église que le silence et la modestie : le bruit et les acclamations sont faits

pour les théâtres, pour les bains, pour les cérémonies profanes, pour les places publiques. Les dogmes et les maximes que l'on débite ici demandent du silence, de la tranquillité, de l'application, un port paisible où l'on soit à l'abri des flots.

Je vous supplie d'y faire attention. Je cherche tous les moyens pour procurer le salut de vos ames; et celui que je vous propose est un des plus efficaces pour nous autant que pour vous-mêmes. Il nous empêchera de nous laisser emporter par l'amour de la vaine gloire, par le vain bruit des applaudissemens; il nous portera à vous dire des choses utiles plutôt qu'agréables, et, sans nous occuper de l'harmonie des phrases et de la beauté du style, à ne songer qu'à vous inspirer des sentimens et des maximes de vertu. Entrez dans l'atelier d'un peintre, et remarquez le silence qui y règne. Comportez-vous ici de la même manière, d'autant plus que les couleurs que nous employons ne sont pas faites pour peindre des portraits ordinaires, mais des tableaux sublimes.... Eh quoi! vous applaudissez toujours! Est-ce donc une chose si difficile de corriger cet abus? et cette coutume chez vous est-elle passée en nature?... La langue nous sert de pinceau, l'Esprit-Saint est l'artiste qui dirige l'ouvrage. Je vous le demande, excite-t-on du bruit et du tumulte dans la célébration des mystères, lorsque l'on administre le baptême, et dans les autres cérémonies sacrées? Tout le monde n'est-il pas tranquille? et ne voit-on pas régner ce silence qui est le plus bel ornement des cieux? Les gentils nous reprochent de faire tout par ostentation, par un motif de vaine

gloire : si nous pouvions corriger l'abus des applaudissemens, l'on verroit bientôt s'éteindre le désir des premières places. Si l'on aime à être applaudi, que l'on se contente de l'être après qu'on aura parlé, et qu'on aura recueilli le fruit du discours. Etablissons, je vous y exhorte, établissons la loi de tout faire pour la gloire de Dieu, pour exécuter sa volonté sainte, et pour ressentir les effets de son infinie miséricorde.

MÊME SUJET.

Extrait de l'homélie 3.e contre les anoméens, sur l'incompréhensibilité de la nature de Dieu. Bén. t. 1, p. 471; Fr. D. t. 1, p. 326; Sav. t. 6, p. 409.

Vous avez donné à mes paroles les plus grands applaudissemens, vous les avez approuvées de la manière la plus éclatante; mais montrez par vos œuvres l'estime que vous faites de mes discours. L'occasion de me convaincre que vous en avez profité n'est pas loin; que l'instruction soit suivie sur-le-champ de la prière (1). Les louanges et les applaudissemens que je demande, ce sont les œuvres. Exhortez-vous donc les uns les autres à rester en place comme vous faites, et si quelqu'un veut se

(1) Plusieurs fidèles se permettoient de sortir après l'instruction, sous prétexte qu'ils pouvoient prier chez eux.

retirer, soyez attentifs à le retenir, afin que, recevant la double récompense et de l'ardeur pour votre salut, et du zèle pour celui de vos frères, vous adressiez des prières à Dieu avec plus de confiance, et que vous l'étant rendu propice, vous puissiez obtenir les biens présens et futurs.

MÊME SUJET.

Extrait de la 4.e homelie sur le titre : *In principium actorum*. Bén. tom. 3, p. 84; Fr. D. t. 5, p. 835. L'homélie ne se trouve pas dans Saville.

Qu'aucun de vous n'écoute négligemment et sans fruit les discours spirituels. Car ce n'est point au hasard et sans motif que je fais de longs exordes, mais pour que vous puissiez mieux retenir les instructions que je vous adresse. Ne vous contentez donc pas de m'avoir donné de vains applaudissemens. Non, ce ne sont point vos louanges, c'est votre salut que je demande et dont je m'occupe. Les acteurs sur le théâtre reçoivent les applaudissemens du peuple, c'est là leur récompense ; mais nous, ce n'est point pour cela que nous sommes entrés en lice, mais pour recevoir du Seigneur une récompense éternelle. Voilà pourquoi nous vous exhortons sans cesse à graver profondément nos discours dans votre mémoire. En effet, comme les plantes qui ont poussé de profondes racines, ne

peuvent être renversées par les vents qui viennent les assaillir ; de même plus les maximes spirituelles sont profondément enracinées dans les esprits, moins elles sont sujettes à être arrachées par le choc des affaires profanes.

MÊME SUJET.

Dans l'exorde de l'homélie sur le passage : *Si esurierit inimicus tuus.* Bén. t. 3, p. 157; Fr. D. t. 5, p. 193; Sav. t. 5, p. 304.

Quel avantage puis-je retirer de vos applaudissemens, si je ne vous vois faire aucun progrès dans la vertu ? Quel dommage peut-il résulter pour moi d'être écouté sans être applaudi, si je vois votre piété s'augmenter et s'accroître ? Le mérite de celui qui parle ne consiste pas dans les applaudissemens de ceux qui l'écoutent, mais dans le vif amour qu'il sait leur inspirer pour Dieu : ce qui fait sa gloire, ce n'est pas un vain bruit qui passe fort vite, mais une ferveur utile qui reste toujours. Dès que les applaudissemens sont sortis de la bouche, ils se dissipent aussitôt et se perdent dans les airs ; au lieu que la conversion des auditeurs obtient une récompense durable, immortelle, et à celui qui persuade et à ceux qui sont persuadés. Les témoignages éclatans de votre satisfaction procurent ici-bas une gloire passagère à celui dont vous écou-

tez les discours ; les accroissemens de votre piété le rempliront de la plus grande confiance devant le tribunal de Jésus-Christ où il doit paroître.

MÊME SUJET.

Extrait de la 17.[e] homélie sur saint Matthieu. Bén. t. 7, p. 193 ; Fr. D. t. 1 ; Nouv. Test. p. 222 ; Sav. t. 2, p. 125.

Vous applaudissez à mes discours ; mais ce ne sont point des applaudissemens ni des acclamations que je recherche. Tout mon désir est que vous écoutiez nos instructions avec modestie et avec intelligence, et que vous soyez fidèles à les mettre en pratique. Ce sont là les acclamations que je demande, les applaudissemens que j'ambitionne. Que si vous vous contentez de louer ce que je dis, sans le pratiquer, vous n'en mériterez que de plus vifs reproches, des châtimens plus rigoureux, et ce sera pour nous un plus grand sujet de honte et de risée. Vous n'êtes pas ici au théâtre ; vous ne vous assemblez pas pour écouter des acteurs et pour leur applaudir. C'est ici une école toute sainte ; tout ce que vous avez à faire est de mettre en pratique ce que vous entendez, et de témoigner votre docilité par vos œuvres. Ce sera alors seulement que je me croirai amplement récompensé de toutes mes peines.

EFFETS QUE PRODUISOIENT LES APPLAUDISSEMENS SUR SAINT JEAN CHRYSOSTÔME; COMMENT ILS L'ENGAGEOIENT A PROLONGER SES DISCOURS.

Extrait de la première homélie, contre ceux qui disoient que le monde est gouverné par les démons. Bén. tom. 2, p. 247; Fr. D. t. 5, p. 690; Sav. t. 6, p. 681.

Comme je prolongeois mon discours à l'infini et plus que je n'avois jamais fait, plusieurs appréhendoient que la multitude de mes paroles n'étouffât votre ardeur; mais il est arrivé le contraire. Vous avez redoublé d'attention, et votre désir de m'entendre s'est enflammé de plus en plus. Quelle en est la preuve ? Les applaudissemens à la fin étoient plus multipliés et vos cris plus éclatans. Il est arrivé en un mot, ce qui arrive dans les fournaises. Et comme dans les fournaises la lumière du feu n'est point d'abord très brillante, mais que quand la flamme s'est étendue sur toutes les matières qu'elle doit embraser, elle s'élève fort haut : de même dans le jour dont je parle, vous n'étiez pas d'abord très échauffés, mais lorsque le discours s'est prolongé, et que s'étendant sur toutes les parties du sujet, l'instruction est devenue plus abondante, alors, sans doute, alors votre désir de m'écouter s'est enflammé davantage, les applaudissemens ont éclaté avec plus de force. J'ai parlé plus long-temps

que je ne me l'étois proposé, et j'ai passé les bornes, ou plutôt je n'ai point passé les bornes; car j'ai coutume de mesurer l'étendue de mes instructions, moins sur la longueur de mes discours que sur la disposition des auditeurs. Celui qui trouve des auditeurs disposés à l'ennui, a beau resserrer son instruction, il les fatiguera toujours : au lieu que celui qui les trouve déjà échauffés, éveillés et attentifs, quelque long temps qu'il parle, ne satisfait pas encore leurs désirs.

UTILITÉ DE VARIER SON LANGAGE DANS LES INSTRUCTIONS.

Commencement de l'homélie sur le XLI.e psaume. Bén. tom. 5, p. 130; Fr. D. t. 3, p. 145; Sav. t. 1, p. 609.

Vous étiez étonnés, il n'y a pas long-temps, du grand nombre de choses que nous trouvions à dire dans une matière stérile (1); et moi j'admirois en même temps votre ardeur et votre intelligence, j'admirois votre patience à nous suivre, quoique notre discours se prolongeât et que le sujet offrît de grandes difficultés. Mais ni la longueur du discours, ni la difficulté du sujet n'ont pu ralentir votre ardeur. Pour vous récompenser de la peine que vous avez prise à nous entendre, nous allons vous parler dans un langage plus facile et plus po-

(1) L'orateur parloit sur Melchisédech.

pulaire. Car on ne doit pas toujours tenir tendue l'attention des auditeurs, parce qu'on risqueroit de les fatiguer; on ne doit pas non plus les amuser toujours, parce qu'on s'exposeroit à les amollir; mais il faut employer une diction tantôt plus serrée et plus vive, tantôt plus fleurie et plus agréable. Lorsque les loups attaquent le troupeau, le pasteur laisse la flûte champêtre pour prendre la fronde; de même nous, à présent que nous n'avons plus à convaincre les juifs (1), qui sont plus féroces que des loups, laissons la fronde et prenons la flûte harmonieuse; abandonnons l'aspérité et la vivacité du langage qui convient à la dispute, et revenons à un ton plus doux et plus facile en faisant résonner la lyre de David (2).

L'ORATEUR DOIT, DANS SES INSTRUCTIONS, REVENIR SOUVENT SUR LE MÊME SUJET.

Exorde de la première homélie sur David et Saül. Bén. tom. 4, p. 748; Fr. D. t. 2, p. 841; Sav. t. 7, p. 10.

LORSQU'IL s'est formé anciennement dans nos corps une tumeur dure et enflammée, il faut beau-

(1) Saint Jean Chrysostôme avoit composé et prononcé plusieurs discours contre les juifs; j'en ai traduit deux que l'on verra dans ce volume.

(2) Après ce début, saint Jean Chrysostôme place un lieu commun fort agréable sur l'utilité du chant en général, et en particulier du chant des Psaumes dans l'église. On le verra parmi les extraits que je donne de cet orateur.

coup de temps et de peine, il faut tout l'art du médecin dans l'application des remèdes pour dissoudre cette tumeur sans péril. De même, lorsqu'on veut extirper entièrement une passion qui s'est fortifiée dans l'ame, et qui s'y est enracinée, il ne suffit pas, pour opérer une réforme, d'instruire pendant un seul jour ou pendant deux, il faut revenir sur le même sujet à plusieurs reprises et pendant plusieurs jours, si l'on veut parler non par un motif de vaine gloire et pour l'agrément de ceux qui écoutent, mais pour leur utilité et pour leur bien. C'est à cause de cela qu'en parlant des sermens, je vous ai entretenus pendant plusieurs jours de suite sur le même sujet; et qu'aujourd'hui encore en parlant de la haine, je vous ferai plusieurs instructions de suite sur cette matière, autant que je le pourrai : car il me semble que la manière d'instruire est de ne pas abandonner un sujet quelconque, que nous n'ayons vu le plein succès de nos discours. L'orateur qui parle aujourd'hui sur l'aumône, demain sur la prière, un autre jour sur la modération ou sur l'humilité, ne pourra réussir à imprimer aucune de ces vertus dans l'ame de ses auditeurs s'il passe ainsi continuellement d'un sujet à un autre. Veut-il y introduire les vertus ou en chasser les vices, il ne doit pas cesser de les instruire sur un objet et se permettre de passer à un autre, qu'il ne voie ses premières instructions avoir bien pris racine chez eux. Ainsi les maîtres qui apprennent à lire aux enfans, ne les font passer aux syllabes que quand ils connoissent parfaitement toutes les lettres.

****

HOMÉLIES

CHOISIES

DE S. JEAN CHRYSOSTÔME,

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE DEUXIÈME AU PEUPLE D'ANTIOCHE, SUR LES STATUES.

Les homélies de saint Jean Chrysostôme au peuple d'Antioche, sur les statues, sont célèbres dans l'histoire de l'éloquence. Voici ce qui y donna occasion. L'empereur Théodose avoit épuisé le trésor par des largesses considérables faites aux soldats dans des fêtes célébrées en son nom et au nom de son fils. Ne voulant pas laisser tarir cette source de la prospérité des états, il songea aux moyens de remettre des fonds dans ses coffres. Il imposa une contribution extraordinaire, que subit sans aucune résistance toute la Syrie, à l'exception d'Antioche, ville qui, par sa grandeur, par son opulence, par la beauté de sa situation et de ses édifices, étoit considérée comme la capitale de l'Orient. La sédition commença par ceux qui composoient le conseil de la ville, auxquels on avoit fait la lecture des lettres de l'empereur. Affligés et outrés de la somme exorbitante qu'on leur demandoit, ils soulèvent par leurs plaintes, la multitude, qui, grossie d'une

foule d'étrangers et d'esclaves, se porte aux plus grands excès, attaque les statues de l'empereur, sans épargner celles de l'impératrice Flaccile qui étoit morte, ni la statue équestre de Théodose le père. On arrache les statues de leur base, on les brise en morceaux, et l'on en abandonne les débris aux enfans qui les traînent par les rues de la ville. La sédition s'apaisa presque d'elle-même, et à l'emportement le plus furieux succéda un calme sombre et lugubre. Les habitans consternés avoient horreur de leur propre conduite : la honte, les remords, la crainte, tenoient tous les cœurs accablés. On verra dans saint Jean Chrysostôme lui-même le tableau qu'il fait des citoyens dont les uns restent enfermés dans leurs maisons sans oser en sortir, les autres les abandonnent pour fuir dans les forêts et sur les montagnes; le morne silence et la solitude affreuse qui régnoient dans toute la ville d'Antioche. Les magistrats faisoient comparoître devant leur tribunal ceux qu'on avoit arrêtés à la fin de la sédition. Honteux de n'avoir rien fait pour empêcher le crime, ils se montroient plus sévères pour le punir. Après avoir fait essuyer aux coupables les plus violentes tortures, ils firent périr les uns par l'épée, d'autres par le feu; ils en livrèrent plusieurs aux bêtes; ils ne firent pas même grace aux enfans. Tant de supplices ne rassuroient pas ceux qui restoient : après tant de coups redoublés, la foudre sembloit toujours gronder sur leurs têtes; et ils craignoient que la colère du prince n'éclatât sur leur ville avec la plus grande rigueur.

Ce fut dans ces circonstances, sept jours après la sédition, arrivée un peu avant le carême de l'année 387, selon le calcul de la plupart des savans, que saint Jean Chrysostôme parla au peuple d'Antioche au nom de l'évêque Flavien qui l'avoit ordonné prêtre, il y avoit près de deux ans. La moitié de son homélie roule sur la circonstance malheureuse où se trouvoit la ville, il en fait la peinture la plus touchante dans un style qu'on trouvera peut-être trop plein d'images pour un homme affligé; mais l'orateur, rempli de la lecture de l'Écriture sainte, et surtout des prophètes, emprunte leur langage pour déplorer la triste

situation de sa patrie. Il s'efforce de ranimer le courage de ses auditeurs abattus; il leur reproche de n'avoir point profité de sa dernière instruction : négligence à laquelle il impute les excès sur lesquels ils gémissent maintenant. Ensuite (et c'est comme la seconde partie de son discours) il entreprend d'expliquer un passage de saint Paul, par lequel il montre d'une manière fort étendue l'incertitude et les inconvéniens des richesses, les avantages de la pauvreté, qu'il établit surtout en comparant le pauvre au riche dans les principales circonstances de la vie. Il finit par un magnifique éloge du prophète Élie, qui, au sein de la pauvreté, ne possédant qu'un seul manteau, jouissoit de la plus grande considération.

Au reste, observons que l'homélie qui précède, où il ne pouvoit pas encore être question des statues, ainsi que quelques autres qui suivent où il n'est point parlé des statues, sont cependant comprises dans les vingt et une homélies intitulées: *Au peuple d'Antioche, sur les statues.*

Lorsque l'orateur parle de l'attentat qu'avoit commis la ville d'Antioche, et des malheurs qu'il lui avoit causés ou qu'il lui faisoit craindre, il en parle toujours avec une éloquence pleine de force et d'onction, propre à instruire ses auditeurs, à les consoler et à les corriger, à les mettre au-dessus de toutes les disgraces, et à leur inspirer la plus grande confiance dans le Seigneur : il profite de la disposition où il les trouve pour les ramener à la crainte de Dieu, et au soin de leur salut éternel.

HOMÉLIE DEUXIÈME

AU PEUPLE D'ANTIOCHE,

SUR LES STATUES.

Bén. tom. 2, p. 20; Fr. D. t. 1, p. 22; Sav. t. 6, p. 461.

Que dirai-je, mes frères, et de quoi vous entretiendrai-je dans ces jours de tristesse? ce sont des larmes qu'il faut aujourd'hui, et non des paroles, des lamentations, et non des discours; il faut adresser des vœux au Ciel, et non des instructions aux hommes: tant est grave l'attentat dont nous nous sommes rendus coupables! tant le coup affreux que nous nous sommes porté à nous-mêmes, supérieur à tout remède humain, ne peut être guéri que par un secours céleste! Ainsi après avoir tout perdu, Job étoit assis sur un fumier; ses amis étoient accourus au bruit de ses malheurs; du plus loin qu'ils l'aperçurent, ils déchirèrent leurs vêtemens, se couvrirent de cendre, et poussèrent des cris lamentables (Job. 2. 12.). Toutes les villes d'alentour devroient accourir de même vers la nôtre, gémir sur l'événement qui nous désole, et partager nos douleurs. Job étoit alors assis sur un fumier, aujourd'hui notre ville

est comme enveloppée d'un vaste filet. Le démon alors avoit exercé sa rage sur tous les troupeaux, sur tous les biens de l'homme juste ; aujourd'hui il s'est déchaîné contre notre ville entière. C'est Dieu qui dans l'une et l'autre circonstance a laissé un libre cours à la malice de cet esprit impur ; il vouloit donner plus d'éclat à la vertu du juste par la grandeur des épreuves, il veut nous rendre plus sages par l'excès de l'affliction. Qu'il me soit donc permis de gémir sur nos maux présens ; je me suis tu pendant sept jours comme les amis de Job (Job. 2. 13.), je puis donc enfin rompre le silence, et déplorer les malheurs communs.

Hélas ! quel ennemi jaloux de notre bonheur a porté envie à nos prospérités ? D'où est venue la triste révolution dont nous sommes les témoins ? Rien jusqu'alors de plus majestueux que notre ville ; rien de plus déplorable que sa situation actuelle. Ce peuple si doux, si bien réglé ; ce peuple, comme un coursier généreux, dressé par un écuyer habile, si docile à la voix et à la main de ses chefs, est devenu tout-à-coup rebelle au point de se livrer à des excès inouis et sans exemple. Je pleure maintenant et je gémis moins sur la rigueur de la peine dont nous sommes menacés, que sur la fureur à laquelle nous nous sommes abandonnés sans réserve. Oui, quand même le prince ne seroit pas animé contre nous, quand il ne seroit pas irrité, quand il ne songeroit pas à nous punir, pourrions-nous, dites-moi, supporter la honte de nos emportemens criminels? La douleur qui m'accable ne me laisse pas la liberté de vous instruire ; je ne puis que gémir et pleurer,

je puis à peine ouvrir la bouche et proférer quelques mots; tant l'excès de l'affliction, comme un frein, enchaîne ma langue et arrête mes paroles! Quoi de plus heureux que notre ville avant le triste événement dont nous gémissons tous! quoi de plus malheureux aujourd'hui et de plus à plaindre! Semblables à des abeilles qui bourdonnent autour de leur demeure, on voyoit tous les jours une foule d'habitans remplir et parcourir la place publique; tous nos voisins admiroient cette immense multitude qui donnoit la vie à notre cité. Mais cette cité florissante est devenue tout-à-coup déserte; une frayeur mortelle nous chasse tous et nous éloigne comme la fumée chasse les abeilles. Ce que le prophète Isaïe disoit de Jérusalem en déplorant son désastre, ne s'est que trop vérifié à notre égard: *Notre ville est comme un chêne dépouillé de ses feuilles, et comme un jardin sans eau* (Is. I. 30.). Un jardin qui ne reçoit plus les eaux salutaires qui l'arrosoient, ne montre que des arbres desséchés, sans feuilles et sans fruits; ainsi Antioche se trouve déserte, abandonnée de presque tous ses habitans, parce qu'elle ne reçoit plus aucun secours d'en-haut. Notre patrie, qui offroit à tous les yeux un spectacle si agréable, n'est plus qu'un objet affligeant pour la vue. Tous fuient le sol qui les a nourris comme un filet et un piége, tous l'abandonnent comme un gouffre et un abyme, tous s'éloignent comme dans un incendie. Lorsqu'une maison est embrasée, non seulement ceux qui l'habitent, mais encore tous les voisins, se retirent avec précipitation, et chacun s'empresse de sauver sa personne. Ainsi, maintenant que la colère

du prince, comme un incendie fatal, menace de venir bientôt fondre sur nous, chacun s'empresse de se retirer et de sauver ses jours, avant que le feu gagnant de proche en proche n'arrive jusqu'à lui.

Nos calamités, quoique trop réelles, ont quelque chose d'étrange et d'incroyable. Sans que l'ennemi nous poursuive, nous fuyons; sans avoir livré de combat, nous abandonnons notre pays, comme si nous étions emmenés en captivité; sans avoir soutenu les assauts des barbares, sans avoir vu la face de l'ennemi, nous éprouvons les mêmes maux que les captifs d'un vainqueur superbe. Tous les peuples voisins apprennent maintenant nos disgraces: nos citoyens qui s'enfuient et qui sont reçus dans leurs murs, les instruisent du coup funeste qui vient de nous être porté. Mais je ne m'afflige pas de cette triste circonstance, je n'en rougis pas. Ah! que toutes les villes voisines apprennent les malheurs de notre cité, afin que, partageant l'affliction de cette métropole (1), elles élèvent de concert leurs voix vers le Souverain des cieux, et que toutes d'un commun accord lui demandent le salut de leur mère commune. Antioche, il n'y a pas long-temps, a été violemment agitée par un tremblement de terre; aujourd'hui les cœurs de ses citoyens sont livrés à de violentes inquiétudes: alors c'étoient les fondemens des maisons qui étoient ébranlés; aujourd'hui ce sont les ames des habitans qui sont tristement émues. La mort se présente chaque jour à nos yeux:

(1) Nous avons observé dans le sommaire qu'Antioche étoit considérée comme la capitale de l'Orient.

nous vivons dans de continuelles terreurs; et plus misérables que des criminels qui attendent dans la prison l'exécution de leur sentence, nous éprouvons dans toute sa rigueur le supplice du fratricide Caïn. Le siége que nous essuyons est d'un genre tout-à-fait nouveau, il est bien plus cruel que les siéges ordinaires : ceux qui sont investis par l'ennemi, renfermés dans leurs murs, ne sont exclus que des dehors de leur ville. Pour nous, renfermés chacun dans l'intérieur de nos maisons, nous n'osons pas même nous montrer dans la place publique; et comme des assiégés ne peuvent impunément sortir de leurs murs par la crainte des ennemis qui les environnent, de même le plus grand nombre de nos citoyens ne peuvent sortir impunément, ni paroître en public, parce qu'ils redoutent ces hommes qui de tout côté observent les innocens comme les coupables, les enlèvent du milieu de la place, et traînent tout le monde sans distinction devant les tribunaux. Aussi les personnes libres sont-elles retenues et comme enchaînées au fond de leurs demeures avec leurs esclaves : Qui est-ce qui a été arrêté aujourd'hui? qui est-ce qui a été traîné en prison? qui est-ce qui a subi le supplice? demandent-elles sans cesse avec inquiétude, désirant d'apprendre ces nouvelles, dans le plus grand détail, de la bouche de ceux par qui elles peuvent être instruites sans danger, obligées chaque jour de déplorer les malheurs d'autrui, tremblant pour elles-mêmes, mourant à chaque instant de frayeur, et plus malheureuses que si elles étoient mortes réellement.

Celui qui par hasard se trouve à l'abri de ces

craintes et de ces alarmes, veut-il se rendre dans la place publique, les tristes objets qu'il y rencontre le forcent bientôt de rentrer dans sa maison. Un ou deux hommes qui, l'œil baissé en terre, marchent d'un air morne et taciturne, voilà tout ce qu'il aperçoit dans ce même lieu où peu de jours auparavant les citoyens se rassembloient en foule comme les flots de la mer. Toute cette multitude est maintenant disparue; et de même qu'une vaste campagne dépouillée du plus grand nombre de ses arbres, n'offre plus qu'un spectacle aussi déplaisant qu'une tête qui a perdu la plus grande partie de sa chevelure: ainsi le sol de notre ville dont la plupart des habitans se sont enfuis, et où l'on ne voit plus que quelques hommes épars, est devenu un objet désagréable qui répand sur les yeux du spectateur un nuage de tristesse. La terre que nous habitons, le ciel même, semble avoir changé pour nous de nature, et le soleil ne paroît plus briller de son éclat ordinaire. Non que les élémens ne soient plus les mêmes, mais nos yeux obscurcis par la douleur ne sont plus disposés de même pour recevoir l'éclat des rayons qui les frappent. Ainsi nous voyons s'accomplir les paroles d'un prophète dans ses lamentations: *Le soleil*, disoit-il, *se couchera pour eux en plein midi, et le jour sera converti en ténèbres* (Amos. 8. 9.). Ce n'est pas que l'astre qui nous éclaire se cache, ni que le jour disparoisse; mais, sans doute, des hommes plongés dans l'affliction ne peuvent voir, même en plein midi, la lumière, que la tristesse, comme un nuage épais, dérobe à leurs regards; et telle est sans doute notre situation actuelle. De quelque côté

que nous tournions les yeux, soit que nous les jetions sur le sol de la ville, sur ses murs, sur ses colonnes ; soit que nous les promenions sur les objets d'alentour, nous ne croyons plus voir qu'une nuit affreuse, une obscurité profonde : tant la plus extrême consternation règne et domine partout ! Un morne silence, une solitude pleine d'horreur, ont remplacé le tumulte agréable d'une multitude en mouvement ; et comme si tous les citoyens fussent ensevelis sous terre, toute la ville maintenant muette, toutes les langues comme enchaînées par le malheur qui nous opprime, présentent partout le calme triste et lugubre que laissent après elles les dévastations d'un ennemi dont le fer et la flamme ont tout ravagé et tout consumé. C'est bien aujourd'hui qu'on peut s'écrier avec le prophète : *Appelez les femmes qui pleurent dans les funérailles ; faites venir les plus habiles* (1) (Jér. 9. 17.). Que tous les yeux, comme des fontaines, s'ouvrent pour verser des larmes en abondance. Collines, affligez-vous ; lamentez-vous, montagnes. Invitons toutes les créatures à prendre part à nos disgraces. Une ville puissante, la capitale de tout l'Orient, est peut-être à la veille d'être effacée de dessus la terre. Celle qui comptoit dans son sein un nombre infini d'enfans, a perdu tout-à-coup ses enfans, et se voit entièrement délaissée. Eh ! qui pourroit la secourir dans ses maux ? Celui que nous avons outragé n'a point d'égal dans ce monde ; c'est un prince élevé au-dessus de

(1) On louoit chez les Hébreux, ainsi que chez les Romains, des femmes pour pleurer dans les funérailles.

tous les hommes, le chef de tous les mortels. Recourons donc au Souverain des cieux, et implorons son assistance. Non, si le secours d'en-haut nous manque, il ne nous reste aucun moyen de réparer la faute horrible dont nous nous sommes rendus coupables.

Ici j'aurois voulu finir de parler : car ceux dont l'ame est oppressée par la douleur, n'aiment pas à s'étendre en longs discours; mais comme une nuée épaisse venant à couvrir la surface du soleil, nous dérobe tout son éclat, de même, lorsqu'un nuage de tristesse enveloppe notre ame, il ferme le passage aux paroles, il les étouffe, et les retient au dedans de nous; effet qui s'opère également dans celui qui écoute et dans celui qui parle. Le même obstacle qui empêche que la parole ne sorte de la bouche de l'un avec sa facilité ordinaire, fait qu'elle ne peut s'introduire dans le cœur de l'autre avec l'efficacité qui lui est propre. Ainsi les juifs opprimés par un roi cruel, assujettis à des travaux pénibles, n'avoient pas le courage d'entendre Moïse qui les entretenoit souvent de leur délivrance (Exod. 6. 9.), parce que la tristesse fermoit leurs cœurs et leurs oreilles à tous les discours. J'aurois donc voulu moi-même terminer ici ce que j'avois à vous dire; mais quand je viens à considérer que le nuage qui par sa nature intercepte quelquefois les rayons du soleil, cède souvent lui-même aux rayons de cet astre, qui le pénètre peu à peu, le divise, et se découvrant enfin tout entier, se montre à nos regards dans toute sa splendeur : j'espère que mon discours produira aujourd'hui chez vous le même

effet; que, pénétrant vos ames par une chaleur utile il s'y arrêtera quelques momens, dissipera le nuage de tristesse qui les obscurcit, et par des instructions solides leur rendra enfin la paix et la sérénité. Prêtez-moi donc, je vous supplie, quelque attention, ne fermez pas l'oreille à mes paroles, écartez un peu la douleur qui vous accable. Reprenons notre ancien usage, et montrant ici le même zèle que nous montrâmes toujours, jetons toutes nos peines dans le sein de Dieu. Cette confiance en son secours pourra mettre fin à nos disgraces, et s'il voit que nous écoutons attentivement sa parole, que la rigueur des temps ne diminue rien de notre application à la méditer, il s'empressera de nous recevoir, il fera succéder le calme à la tempête. Le chrétien a cet avantage sur les infidèles, qu'il supporte courageusement le malheur, et que soutenu par l'espérance des biens futurs, il se met au-dessus de tous les maux de cette vie. Appuyé sur la pierre ferme, le fidèle ne peut être renversé par les vagues qui viennent l'assaillir. Oui, à quelque hauteur que s'élèvent les flots de la tentation, ils ne peuvent arriver jusqu'aux pieds de celui qui est placé dans un lieu élevé, à l'abri de tous leurs assauts. Ne nous laissons donc pas abattre : le Dieu qui nous a créés est plus occupé de notre salut que nous-mêmes; nous ne veillons pas à ce qu'il ne nous arrive aucun mal autant que ce même Dieu qui nous a donné une ame, et avec elle tous les avantages dont notre nature est susceptible. Que ces espérances vous soutiennent, et vous fassent écouter nos instructions avec votre empressement ordinaire.

Dernièrement je vous entretins assez long-temps sur une matière importante (1); vous me suiviez tous avec la plus grande attention sans rien perdre de ce que je vous disois. Je vous rends grace de cette ardeur à m'écouter, et je la regarde comme une des récompenses de mes travaux. Mais je vous en demandois encore une autre, vous vous le rappelez, sans doute: et que vous demandois-je? de reprendre publiquement et de punir les blasphémateurs, de réprimer ces hommes dont les actions et les paroles outragent la Divinité. Ce n'étoit pas de moi-même que je vous tenois ces discours, c'étoit Dieu, à qui l'avenir est connu, c'étoit Dieu lui-même qui offroit ces réflexions à vos esprits. En effet, si dès lors nous avions puni ces audacieux coupables, ce que nous voyons maintenant ne seroit pas arrivé. Quand nous aurions couru des risques pour nos jours en cherchant à les faire rentrer dans l'ordre, n'auroit-il pas mieux valu essuyer de leur part des violences qui nous auroient mérité la couronne du martyre, que de craindre aujourd'hui et de trembler à cause de leurs excès, et d'attendre la mort à chaque instant? La faute n'est l'ouvrage que d'un petit nombre, et les reproches en retombent sur toute la ville. Nous sommes tous dans la frayeur pour quelques criminels, nous subissons tous la peine de leurs

(1) Saint Jean Chrysostôme, dans l'homélie première au peuple d'Antioche, que nous donnerons par la suite, parle fort au long des raisons pour lesquelles Dieu permet que les saints soient affligés dans cette vie. Il exhorte, en finissant, ceux qui l'écoutent, à reprendre avec force les blasphémateurs, et à les traiter sans ménagement, même aux risques d'en être maltraités eux-mêmes.

emportemens. Si nous avions arrêté le mal dans le principe, et que nous les eussions obligés de s'éloigner ; si du moins nous avions travaillé à les corriger, à guérir des membres malades, nous n'éprouverions pas la crainte que nous éprouvons aujourd'hui. Nos citoyens en général, je le sais, sont par eux-mêmes sages et honnêtes : ce sont de misérables étrangers, des gens sans aveu, venus d'autres pays chez nous, hommes perdus, et scélérats déterminés ; ce sont eux qui ont commis l'attentat dont nous gémissons. Aussi je ne cessois pas de crier contre les coupables, d'élever la voix pour vous dire : Punissons les excès des blasphémateurs, travaillons à les corriger s'il est possible, occupons-nous de leur salut quand même ce soin nous exposeroit à la mort. La réforme nous procurera de grands avantages. Ne laissons pas outrager le Souverain de tous les hommes. Notre négligence à arrêter le désordre pourroit jeter la ville dans quelque affreuse calamité : voilà ce que je disois, et vous voyez ce qui est arrivé ; vous voyez combien nous sommes punis de notre indifférence. Vous avez laissé outrager Dieu, et Dieu a permis qu'on outrageât le prince. Nous appréhendons tous de subir le dernier supplice, terreur qui est la juste punition de notre mollesse. Etoit-ce donc à tort et sans motif que je vous avertissois, que je vous fatiguois, que je vous importunois ? Mes avertissemens et mes importunités n'ont rien produit alors ; agissons du moins aujourd'hui, et devenus sages par le malheur, réprimons les excès des coupables, fermons la bouche des blasphémateurs ; ce sont des sources de mort qu'il

faut retrancher sans délai. Opérons d'utiles réformes, et nous ferons cesser entièrement les maux qui accablent notre ville. L'église, non, l'église n'est pas un théâtre où l'on doive venir entendre des discours agréables. Il faut sortir d'ici éclairé et touché, il faut emporter de nos assemblées, non une satisfaction frivole, mais des avantages solides. C'est en vain que vous venez nous entendre, si après avoir goûté un plaisir passager, vous vous retirez sans recueillir d'ailleurs aucun fruit de nos discours. A quoi me servent vos louanges, vos cris d'admiration, vos applaudissemens? Mes paroles justifiées par vos œuvres, voilà mon éloge : et ce ne sera point quand vous vous bornerez à une admiration stérile, mais quand vous agirez avec ardeur, que je serai satisfait, et que j'aurai lieu de m'applaudir moi-même. Que chacun corrige donc son prochain : *Edifiez-vous les uns les autres*, dit saint Paul (1. Thess. 5. 11.). Si nous négligeons ce précepte, les fautes de chaque particulier plongeront toute la ville dans les plus horribles disgraces. Vous le voyez, quoique nous n'ayons eu aucune part à l'attentat qui vient d'être commis, nous éprouvons les mêmes terreurs que les coupables, nous tremblons que le prince ne nous enveloppe tous dans son juste courroux. Et il ne suffit point, pour nous justifier, de dire : Je n'étois pas présent, je n'ai eu aucune part à la rebellion : vous serez puni pour cela même, vous subirez les derniers châtimens parce que vous n'étiez pas présent, que vous n'avez pas empêché le désordre, que vous n'avez pas réprimé les séditieux, que vous ne vous êtes

pas exposé pour l'honneur du prince. Vous n'avez point participé à la révolte, je vous loue et je vous approuve; mais vous n'en avez point arrêté les fureurs, et en cela vous méritez des reproches. On nous fera les mêmes réponses par rapport à Dieu, si nous voyons d'un œil indifférent les outrages faits à sa Majesté divine. Le serviteur qui avoit enfoui son talent (Matth. 25. 24.), ne fut pas jugé pour des fautes personnelles, puisqu'il avoit rendu tout son dépôt; il fut jugé pour ne l'avoir point fait valoir, pour ne l'avoir point déposé à la banque : c'est-à-dire, c'est pour n'avoir point instruit son prochain, pour ne l'avoir point averti, repris, conseillé, pour n'avoir point corrigé les méchans dans le crime, c'est pour cela qu'il a été condamné sans miséricorde aux plus cruels supplices. J'espère qu'à présent du moins vous aurez le courage de reprendre les blasphémateurs, et que vous ne souffrirez pas que Dieu soit outragé. Quand même personne n'y exhorteroit, les tristes événemens dont nous avons été les témoins, ne sont que trop propres à persuader aux plus insensibles de s'occuper à l'avenir de leur propre salut.

Mais il est temps d'alimenter vos ames de la nourriture ordinaire, de la nourriture sacrée que nous fournissent les épîtres de saint Paul. Nous allons vous servir pour mets spirituel les paroles saintes dont vous avez entendu la lecture. Quel est donc le passage qui nous a été lu aujourd'hui? *Avertissez*, dit l'apôtre, *les riches de ce siècle de ne pas se livrer à l'orgueil* (1. Tim. 6. 17.). Quand il dit les riches de ce siècle, il veut faire entendre qu'il

est d'autres riches, les riches du siècle futur, tels que Lazare, qui étoit pauvre dans cette vie, et qui est riche dans l'autre, qui possède pour toujours, non de l'or, de l'argent, ni toutes ces matières que le temps corrompt et détruit, mais ces biens ineffables *que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus*, et *que l'esprit de l'homme ne peut comprendre* (1. Cor. 2. 9.); car la vraie richesse, la véritable opulence, consiste à jouir de ces biens qui ne peuvent recevoir ni altération, ni changement. Ce n'étoit pas ainsi qu'étoit riche, ce riche superbe et cruel qui dédaignoit Lazare; dans ce sens il étoit le plus pauvre des mortels, aussi lorsque plongé dans les enfers il ne demandoit qu'une goutte d'eau, il ne put l'obtenir, tant l'indigence où il se vit alors étoit extrême! L'apôtre a donc appelé ces sortes de riches, les riches de ce siècle, parce que leurs richesses s'évanouissent avec la vie présente. Non, elles ne vont pas au-delà de cette vie, elles ne les accompagnent pas lorsqu'ils en sortent; souvent même elles les abandonnent avant ce dernier voyage; et c'est ce que veut dire le même apôtre quand il ajoute : *Et de ne pas compter sur l'incertitude des richesses* (1. Tim. 6. 17.). Rien, sans doute, rien d'aussi peu sûr que les richesses. L'argent, je l'ai dit plus d'une fois, et je ne cesserai de le répéter, l'argent est un esclave fugitif, ingrat et perfide; quand on le chargeroit de mille liens, il emporte ses liens et s'enfuit. En vain ceux qui le possèdent doublent-ils les portes et les serrures pour l'enfermer, vainement ils apposent des gardes pour empêcher qu'on ne l'en-

lève, il séduit ses gardes mêmes, et, les entraînant comme sa chaîne, il s'enfuit avec eux, en sorte qu'on ne gagne rien à le faire garder. Quoi de moins sûr que les richesses ? je le répète. Quoi de plus malheureux que ces hommes qui prennent tant de peines et de soins pour augmenter une possession aussi passagère et aussi peu solide, sans écouter ce que dit le prophète : *Malheur à ceux qui s'appuient sur leurs forces, et qui se glorifient de la multitude de leurs richesses* (Ps. 48. 7.) ! Pourquoi malheur au riche ? *Il amasse*, dit le même David, *et il ignore pour qui il amasse* (Ps. 38. 17.). Le travail est certain, la jouissance incertaine. Vous travaillez souvent et vous vous fatiguez pour vos ennemis. Souvent après votre mort, votre héritage passe à ceux qui vous ont fait et qui ont cherché à vous faire le plus de mal, cet héritage qui vous a coûté tant de crimes dont d'autres recueillent tout le fruit.

Mais il est à propos d'examiner pourquoi l'apôtre ne dit pas : Avertissez les riches de ce siècle de ne point s'enrichir, avertissez-les de se réduire à la pauvreté, avertissez-les de se dépouiller de leurs biens ; mais *Avertissez-les de ne point se livrer à l'orgueil.* C'est qu'il étoit convaincu que la source et le principe de l'attachement aux richesses, sont l'orgueil, et que si l'on savoit se modérer, on ne se donneroit point tant de peine pour augmenter cette possession ; car, je vous le demande, pourquoi le riche se fait-il accompagner de tant d'esclaves, de tant de parasites, de tant de flatteurs ? pourquoi enfin tout ce faste dont il s'environne ? Ce n'est que

par orgueil et non pour le besoin, c'est afin de donner aux autres hommes une plus magnifique idée de lui-même. Le même apôtre savoit encore que les richesses ne sont pas défendues, si l'on s'en sert uniquement pour le besoin. Ce n'est pas le vin qui est un mal, c'est l'ivresse ; de même ce ne sont pas les richesses qui sont un mal, mais la cupidité et l'avarice. Ne confondons pas le riche avec l'avare. L'avare n'est pas riche : l'avare est toujours dévoré de désirs ; or celui qui désire toujours ne sera jamais dans l'abondance. L'avare est le gardien, non le possesseur de ses richesses ; il en est l'esclave, non le maître. Il donneroit plutôt de son sang que de l'or qu'il a enfoui ; cet or est pour lui un dépôt qu'il retient et qu'il garde avec autant d'attention que si on lui défendoit d'y toucher. Il use aussi peu de ses possessions que si elles lui étoient étrangères ; et elles lui sont vraiment étrangères ; car des biens dont il ne pourroit se résoudre à faire part aux autres, dont il ne voudroit pas soulager les besoins de l'indigence, de quelque punition qu'on menaçât son avarice, peut-on dire que ses biens lui appartiennent? peut-on dire qu'il ait la possession d'une fortune dont il n'a pas même la libre jouissance? J'ajoute que saint Paul n'est pas dans l'usage de donner à tous les mêmes préceptes, mais qu'il condescend à la foiblesse de ceux qui l'écoutent, comme a fait Jésus-Christ. Ce divin Maître ne dit pas au riche qui vient le trouver pour l'interroger sur la vie éternelle : Allez, vendez tous vos biens ; mais sans parler encore de ce conseil, il lui donne d'autres préceptes. Et lorsque ce même riche, l'interro-

geant de nouveau, lui demande ce qu'il lui reste à faire, il ne lui dit pas absolument : Vendez tous vos biens, mais : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous possédez* (Matth. 19. 21.). J'abandonne à votre choix cette démarche, je vous en laisse le maître, je ne vous en fais pas un précepte absolu. De même saint Paul ne parle pas aux riches de pauvreté, mais d'humilité, pour se prêter à la foiblesse de ses auditeurs, et parce qu'il savoit que la modération les feroit bientôt renoncer à l'orgueil et à l'empressement de s'enrichir. Après les avoir avertis de ne pas se livrer à l'orgueil, il leur montre le moyen d'éviter cette passion ; et quel est ce moyen ? c'est de leur faire connoître la nature des richesses, de leur apprendre combien elles sont incertaines et peu sûres. Aussi, au premier précepte en ajoute-t-il un second : *Et de ne pas compter sur l'incertitude des richesses.*

Celui-là est riche, non qui possède beaucoup, mais qui donne beaucoup. Abraham étoit riche, il n'étoit pas avare. Il n'envioit pas la maison et les biens de son prochain ; mais il se plaçoit comme en sentinelle pour examiner s'il ne passeroit pas quelque étranger ou quelque pauvre, afin de soulager un indigent ou d'accueillir un voyageur. Il n'habitoit point sous des lambris dorés, mais dans une tente dressée au pied d'un chêne, dont le feuillage le mettoit à l'abri, et cette demeure simple (1) étoit plus noble, plus auguste, plus distinguée que les

(1) J'ai un peu resserré l'orateur dans cet endroit et transposé quelques idées.

palais des rois. Quel est le roi qui ait reçu des anges dans son palais ? Abraham a reçu des esprits célestes dans une tente rustique, dans une habitation faite à la hâte : glorieux privilége dont il a été redevable, non à l'éclat de son domicile, mais aux vertus qui décoroient son ame, et aux richesses précieuses renfermées au dedans de lui-même. A l'exemple de ce patriarche, répandons nos biens dans le sein des pauvres, décorons nos ames plutôt que nos maisons. Eh ! n'est-il pas honteux de couvrir nos murs de marbres inutiles, et de laisser Jésus-Christ même marcher nu ? A quoi vous servent, dites-moi, vos demeures magnifiques ? vous ne les emportez pas avec vous; votre ame seule fera le voyage. Dans le péril qui nous presse maintenant, que nos édifices superbes nous garantissent et nous mettent à l'abri ! non, ils ne le pourroient pas. Vous m'êtes témoins de ce que je dis, vous qui abandonnez vos maisons pour vous retirer dans les déserts, vous qui redoutez vos propres demeures comme des filets et des piéges. Que nos richesses viennent maintenant à notre secours, mais elles sont inutiles dans les circonstances fâcheuses où nous nous trouvons. Or si pour fléchir le courroux d'un mortel, elles ont si peu de pouvoir, à plus forte raison n'en auront-elles aucun devant le tribunal incorruptible du souverain Juge. Si lorsqu'un homme est irrité, l'or ne nous sert de rien, à quoi nous servira-t-il, et quelle sera sa vertu pour apaiser la colère d'un Dieu qui n'a aucun besoin de nos richesses ? Bâtissons-nous des maisons pour nous procurer des asyles, et non pour satisfaire votre vanité. Ce qui excède le nécessaire

est superflu, et par conséquent incommode. Vous prenez une chaussure trop large; elle vous embarrasse et vous empêche de marcher; ainsi une maison trop vaste vous empêche d'avancer vers le ciel. Voulez-vous vous construire de grandes et magnifiques demeures, je ne m'y oppose pas; mais que ce ne soit point sur la terre. Construisez-vous dans le ciel des tentes où vous puissiez recevoir vos frères, des tentes inaltérables et indestructibles.

D'où vient cette fureur à poursuivre des biens fugitifs et terrestres? Rien de si perfide que les richesses. Elles sont aujourd'hui avec vous, demain elles seront contre vous; elles provoquent de tout côté l'envie; ce sont des ennemis domestiques, des compagnons dangereux. Vous m'êtes témoins de ce que j'avance, vous qui enfouissez et qui cachez avec tant d'inquiétude votre or et votre argent, cet or et cet argent qui vous exposent maintenant aux plus affreux périls. Les pauvres, vous le voyez, sont exempts de soucis et libres d'inquiétude, tandis que les riches éprouvent mille embarras, et vont cherchant de toute part en quel lieu ils pourront enfouir leur or, à quelles mains ils pourront le confier. Eh! pourquoi, riches du siècle, pourquoi chercher de malheureux mortels comme vous? Jésus-Christ est prêt à recevoir votre or et à vous garder ce dépôt. Que dis-je, il est prêt à le garder? il le fera profiter même, il vous le rendra avec usure sans que personne puisse l'enlever de ses mains. Et il ne se contente pas de garder vos richesses, il vous paie d'avoir bien voulu les lui confier, en vous mettant à l'abri des dangers auxquels elles vous exposent. Les hommes

qui reçoivent nos dépôts exigent notre reconnoissance pour le soin qu'ils prennent de les garder : Jésus-Christ, au contraire, loin d'exiger de vous aucun retour, est reconnoissant lui-même d'avoir reçu vos dépôts, et ne vous demande aucune récompense pour garder vos richesses. Serions-nous donc excusables, si, négligeant de nous adresser à celui qui peut garder nos trésors, qui même nous est obligé des soins qu'il se donne, qui paie notre confiance en nous comblant des plus grandes faveurs, de faveurs ineffables; si, dis-je, négligeant de nous adresser à Jésus-Christ, nous remettions ces mêmes trésors à des hommes foibles, qui veulent qu'on leur ait obligation, et qui ne rendent jamais que le dépôt tel qu'ils l'ont reçu ?

Vous êtes étranger et voyageur ici-bas; votre patrie est dans le ciel : transportez-y tous vos biens, afin de jouir dès ce monde de la récompense qui vous est réservée dans l'autre. Celui qui soutenu par de grandes espérances, étend ses vues dans l'avenir, goûte dès cette vie les douceurs du royaume céleste. Rien de plus propre à réparer votre ame et à la perfectionner, que de vivre dans l'espoir des biens futurs, et de transporter dans le ciel vos richesses pour vous occuper avec toute l'attention convenable de la partie la plus précieuse de vous-même. Ceux qui s'appliquent uniquement à embellir leur maison, brillans et magnifiques au dehors, négligent leur ame, et la laissent dans un état d'abandon qui défigure la beauté de ses traits. Mais si, peu attentifs à l'éclat extérieur d'un vain faste, ils emploient tous leurs soins à orner leur intérieur, à décorer la partie d'eux-

mêmes la plus noble, elle deviendra dès lors une habitation digne de Jésus-Christ : or quoi de plus heureux que d'avoir Jésus-Christ même pour hôte? Voulez-vous vous enrichir, ayez Dieu pour ami, et vous serez le plus riche des hommes. Voulez-vous vous enrichir, ne vous laissez pas dominer par l'orgueil. La modestie est utile, non seulement pour la vie future, mais dans la vie présente. Rien de si exposé à l'envie qu'un homme riche; et si l'arrogance se joint à ses richesses, il se trouve alors placé sur un double précipice, et tous lui déclarent une guerre cruelle. Mais si vous savez vous modérer, votre humilité arrête les fureurs de l'envie, et vous n'en possédez que plus sûrement tous vos biens. Car tel est le caractère de la vertu, qu'elle nous procure dès ce monde une récompense solide.

Ne vous enorgueillissez donc pas des richesses, ni d'aucun autre avantage terrestre. Si celui qui est fier des qualités spirituelles, se perd lui-même, combien plus se perdra celui qu'une prospérité temporelle rend vain et superbe! Pensons à la foiblesse de notre nature, rappelons-nous la multitude de nos fautes; et ce sera un motif suffisant pour nous humilier. Ne me dites pas : J'ai des trésors en réserve pour tant et tant d'années, j'ai des milliers de talens d'or, mes revenus augmentent tous les jours. Tout ce que vous pourrez me dire ne sera que de vaines paroles. Souvent toute cette fortune est enlevée de votre maison en une heure, en un moment, avec la même promptitude qu'un vent impétueux dissipe une poussière légère. Toute la vie est pleine de pareils exemples, les Écritures sont remplies de ces leçons.

Aujourd'hui riche, demain pauvre. Aussi n'écouté-je qu'avec pitié ces clauses des testamens : Qu'un tel ait la propriété de mes terres ou de ma maison, et un autre la jouissance. Nous avons tous la jouissance des richesses, personne n'en a la propriété. Quand elles nous resteroient pendant toute notre vie, sans être sujettes à aucune révolution, ne faudroit-il pas toujours à la mort les céder à d'autres malgré nous, et passer dans un autre monde, dépouillés de la propriété de ces biens dont nous n'aurons fait que jouir quelques instans. D'où il résulte que le seul moyen d'avoir la propriété des richesses, c'est d'en mépriser la jouissance, d'en dédaigner la possession. Celui qui, nullement attaché à ses biens, les jette dans le sein des pauvres, en fait un usage utile; ils l'accompagnent au sortir de cette vie, et loin d'en perdre la propriété à la mort, c'est alors au contraire qu'il les retrouve avec des intérêts immenses, lorsqu'au jour du jugement il a le plus besoin de leur secours, lorsqu'on nous redemande à tous le compte de nos actions. Si donc un riche veut avoir et la jouissance et la propriété de ces biens, qu'il s'en détache ici-bas : sinon, ils se sépareront de lui dans les derniers momens; souvent même, après l'avoir exposé à mille périls, après lui avoir causé mille maux, ils l'abandonneront avant cette heure fatale, et il aura la douleur, non seulement d'éprouver une révolution soudaine, mais encore de gémir sous le fardeau d'une indigence à laquelle il n'étoit point préparé.

Il n'en est pas de même du pauvre, parce que ce n'est pas dans des matières inanimées, dans l'or et

l'argent, qu'il met sa confiance, mais en Dieu seul *qui pourvoit abondamment à tous nos besoins* (1. Tim. 6. 17.). Aussi sa condition est-elle plus assurée que celle du riche, dont la fortune est exposée à de fréquens et cruels revers. Quand je dis que le Seigneur *pourvoit abondamment à tous nos besoins*, voici ma pensée. Il distribue à tous les hommes d'une main libérale des avantages beaucoup plus essentiels que les richesses, tels que l'air, l'eau, le feu, le soleil, et autres biens de cette nature. Non, on ne peut dire que le pauvre ait une moindre jouissance que le riche des rayons qui nous éclairent ou de l'air que nous respirons; ils en jouissent également l'un et l'autre. Pourquoi donc Dieu a-t-il rendu communs les biens les plus importans, les plus essentiels, les plus nécessaires à la conservation de notre être, et qu'il n'a pas rendu communes les richesses qui sont moins importantes et moins précieuses? pourquoi! c'est afin de mettre notre vie en sûreté, et de nous fournir des occasions de signaler notre vertu. En effet, si les avantages les plus nécessaires n'étoient pas communs, peut-être les riches, n'écoutant qu'une injuste cupidité, auroient-ils voulu étouffer les pauvres; car s'ils cherchent à envahir tout l'or qui existe, à plus forte raison auroient-ils prétendu jouir seuls de biens plus précieux que l'or. D'un autre côté, si les richesses étoient communes, et que tous les hommes pussent les posséder également, on n'auroit pas eu d'occasion d'exercer l'aumône et de signaler sa bienfaisance. Afin donc de mettre en sûreté nos jours, le souverain Être a voulu que les élémens, conservateurs de

notre vie, fussent communs; mais il n'a pas voulu que les richesses fussent communes, afin que nous puissions mériter des louanges et des couronnes, afin qu'aussi ennemis de la cupidité, qu'amis de la justice, nous partagions nos trésors avec les indigens, et qu'ainsi nous ayons un moyen de réparer et d'expier nos fautes. Dieu vous a fait riche, pourquoi vous faites-vous pauvre? Dieu vous a fait riche pour soulager les indigens, et pour racheter vos péchés par vos libéralités envers vos frères. Il vous a donné des biens, non afin que, renfermés dans des coffres, ils ne servent qu'à votre perte, mais pour que, distribués par d'utiles largesses, ils puissent contribuer à votre salut. Il en a rendu la possession incertaine et passagère, afin d'éteindre l'ardeur de votre amour pour ces avantages périssables. Car si les riches, malgré la fragilité de leurs richesses, malgré les dangers où elles les exposent, sont toujours enflammés de passion pour elles, que n'auroient-ils donc pas fait si la possession en eût été stable et permanente? qui de leurs semblables auroient-ils épargné? quelles veuves, quels orphelins, quels pauvres auroient-ils ménagés?

Ainsi ne regardons pas les richesses comme un grand avantage : ce n'est pas un grand avantage d'être possesseur de grands biens, mais de posséder la crainte de Dieu et l'amour de sa loi. Aujourd'hui, par exemple, un homme juste qui auroit une parfaite confiance en Dieu, fût-il le plus pauvre des mortels, pourroit se mettre à l'abri des maux présens. Il lui suffiroit de lever les mains au ciel, d'implorer le secours d'en-haut; et l'orage suspendu sur sa tête

seroit à l'instant dissipé : tandis que les plus riches dépôts d'or sont plus inutiles que la boue pour nous garantir des malheurs qui nous menacent. Et ce n'est pas seulement dans notre situation actuelle, mais dans une maladie, aux approches de la mort, et dans toute autre disgrace, que l'on reconnoîtra combien les richesses sont impuissantes par elles-mêmes, combien elles sont peu propres à nous consoler dans les adversités qui peuvent nous survenir.

Si l'opulence pouvoit avoir quelque avantage sur la pauvreté, ce seroit par rapport aux délices qu'elle peut goûter sans cesse, et à la volupté continuelle de ses repas. Mais c'est à la table des pauvres que l'on goûte vraiment ces délices; le pauvre jouit tous les jours d'une plus grande volupté que nos riches sensuels. Et ne soyez pas surpris de ce discours, ne le prenez pas pour un paradoxe; c'est une vérité certaine dont je vais vous convaincre d'une manière sensible. Vous savez, sans doute, et vous convenez tous, que ce n'est point la nature des alimens, mais la disposition de ceux qui les prennent, qui fait l'agrément des repas. Je m'explique. Celui qui se présente à une table avec la faim, goûtera une nourriture simple avec plus de satisfaction que les mets les plus délicats, les mets apprêtés par la main la plus habile; au lieu que celui qui, ainsi que le riche, n'attend pas le besoin, et que la faim ne conduit pas à la table, ne trouvera aucun goût aux mets les plus exquis, parce que son appétit n'est pas excité. Ici, mes frères, j'en appelle à votre propre expérience et au témoignage de l'Ecriture. Voici en

quels termes elle s'exprime : *L'ame rassasiée dédaigne le rayon de miel ; l'ame pressée de la faim trouve de la douceur dans ce qui est amer* (Prov. 27. 7.). Quoi de plus doux cependant que le miel? mais il n'est pas agréable pour celui qui n'éprouve pas la faim. Quoi de plus rebutant que l'amertume? mais l'amertume a des douceurs pour celui qui manque du nécessaire. Or il est évident que le pauvre apporte à ses repas le besoin et la faim, et que le riche n'attend ni l'un ni l'autre; d'où il arrive que celui-ci ne goûte jamais une volupté pure et réelle.

Ce que nous venons de dire de la faim avant le repas, qu'elle fait tout l'agrément des nourritures, peut s'appliquer de même à la soif; et il n'est pas moins vrai que la soif rend agréable le breuvage le plus simple, qu'elle fait boire l'eau même avec délices. C'est ce que le prophète a voulu faire entendre par ces paroles : *Il les a rassasiés du miel tiré du rocher* (Ps. 80. 17.). Toutefois nous ne lisons nulle part dans l'Ecriture que Moïse ait tiré le miel des rochers, mais nous voyons partout qu'il en a fait jaillir des fontaines d'eau claire et limpide. Que veut donc dire l'Ecriture, car elle est incapable de mentir? Comme les Israélites, altérés et fatigués par le besoin, rencontrèrent tout-à-coup des eaux fraîches, le prophète voulant exprimer le plaisir qu'ils éprouvèrent alors, donne le nom de miel à l'eau : non que l'eau eût changé de nature, mais la disposition de ceux qui buvoient lui donnoit une douceur que n'a pas le miel même. Vous comprenez comment la soif peut rendre toute boisson agréable.

Aussi voit-on souvent que le pauvre, fatigué, épuisé, tourmenté par une soif ardente, boit avec délices une eau fraîche et pure : tandis que le riche superbe, en buvant les vins les plus exquis, des vins parfumés de l'odeur des roses, est bien loin d'éprouver la même satisfaction.

On peut raisonner de même par rapport au sommeil. C'est moins le duvet délicat, c'est moins un lit superbe où brillent l'or et l'argent, c'est moins le silence qui règne dans toute la maison, c'est moins tous ces avantages et d'autres semblables, qui procurent un sommeil doux et tranquille, que le travail, la fatigue, et l'usage de ne chercher le repos que lorsqu'on éprouve le besoin de dormir, lorsque les yeux appesantis se ferment d'eux-mêmes. L'Écriture s'accorde encore ici avec l'expérience pour confirmer ce que nous disons. Salomon, nourri dans les délices, voulant exprimer cette vérité, disoit : *L'esclave goûte les douceurs du sommeil, soit qu'il prenne peu ou beaucoup de nourriture* (Eccl. 5. 11.). Pourquoi a-t-il ajouté ces mots : *soit qu'il prenne peu ou beaucoup de nourriture?* La faim et l'intempérance causent également l'insomnie; l'une, parce qu'elle dessèche les poumons, et qu'endurcissant les paupières, elle ne permet pas même aux yeux de se fermer; l'autre, parce qu'elle gêne et arrête la respiration, et qu'elle fait éprouver des douleurs cruelles. Mais tel est le privilége du travail, que l'un ou l'autre de ces deux inconvéniens n'empêche pas l'esclave de dormir. Après s'être tourmenté tout le jour pour servir ses maîtres, sans avoir pu respirer un instant, épuisé, harassé, il

trouve à la fin de la journée le plaisir du sommeil comme la juste récompense de ses fatigues. Et c'est un effet de la bonté de Dieu que le plaisir ne s'achette pas au prix de l'or, mais qu'il soit le fruit d'un genre de vie dur et pénible suivi par système ou par nécessité. Quelle différence entre le riche et le pauvre! Le riche, couché sur le duvet, veille souvent toute la nuit, et, malgré tous ses soins pour dormir tranquillement, il ne peut jouir de cette satisfaction. Le pauvre, après avoir travaillé tout le jour, laisse tomber ses membres fatigués, et avant de les avoir étendus, goûte déjà un sommeil paisible et profond, digne et légitime salaire de son labeur et de ses peines.

Puis donc que, dans l'usage des moyens propres à réparer la nature, le pauvre trouve plus de douceurs et de satisfactions que le riche, les richesses mériteroient-elles encore d'être recherchées avec tant d'ardeur, puisqu'elles sont privées du seul avantage qu'elles paroissent avoir sur la pauvreté? Aussi Dieu dès le commencement a-t-il condamné l'homme au travail, moins pour le châtier et le punir que pour l'instruire et le corriger. Lorsqu'Adam couloit des jours tranquilles, exempts de peine, il s'est vu chassé du Paradis terrestre; lorsque Paul menoit une vie dure et laborieuse, et que, comme il le dit lui-même, il travailloit jour et nuit sans repos et sans relâche, il s'est vu transporté au troisième ciel. Ne nous plaignons donc point de la peine et du travail, puisque même avant de nous obtenir le royaume céleste, ils nous procurent ici-bas la plus grande récompense, sans doute un plaisir pur, prix de ce

qu'ils nous ont coûté ; et non seulement un plaisir pur, mais, ce qui est bien plus essentiel, une santé inaltérable. Le riche est assailli d'une foule de maladies fâcheuses : le pauvre est dispensé de recourir à l'art du médecin ; ou, s'il tombe quelquefois malade, il se rétablit bientôt, parce qu'il est muni d'un corps robuste, et qu'il se trouve éloigné de tout ce qui peut l'amollir.

La pauvreté est un avantage important pour qui la supporte avec courage ; c'est un trésor qu'on ne sauroit nous ravir, un soutien qui ne nous manquera jamais, une possession qui ne peut nous nuire, un asyle à l'abri de toutes les attaques. Mais le pauvre, dira-t-on, est plus sujet à éprouver les injustices; mais le riche a plus d'ennemis à craindre. Le pauvre est méprisé et outragé ; le riche est envié. Le pauvre est moins facile à vaincre que le riche, qui donne mille avantages, mille prises au démon comme à ses ennemis, et que ses possessions immenses rendent esclave de tout ce qui l'entoure. Comme il a besoin d'une infinité de personnes, il est obligé de flatter une infinité de personnes, de leur faire la cour avec bassesse. Le pauvre, s'il sait être sage, est invincible, et le démon même ne peut triompher de lui. Job étoit fort, avant de tomber dans la pauvreté ; mais c'est après avoir perdu tous ses biens qu'il acquit de nouvelles forces, et qu'il remporta sur le démon une victoire éclatante.

J'ajoute que le pauvre, avec de la sagesse, est même à l'abri de l'injure, et ce que je disois du plaisir de la table, qu'il résulte moins de la délicatesse des alimens que de la disposition de ceux qui les

prennent, je le dis aussi de l'injure qui dépend moins de l'intention de ceux qui la font que de la disposition de ceux qui la souffrent. Je m'explique. On vous accable de paroles injurieuses : si vous méprisez ces paroles, si vous ne les écoutez pas même, si vous vous mettez au-dessus des traits qu'on vous lance, vous n'avez pas été injurié. Et comme avec un corps d'airain nous ne pourrions être blessés, quand on lanceroit sur nous des traits de toute part (car ce n'est pas tant la main d'où partent les traits qui fait les blessures que la nature des corps qui en sont le but): de même ici ce n'est pas la fureur de ceux qui outragent, mais la foiblesse de ceux qui sont outragés, qui constitue l'injure et l'affront. La vrai sagesse nous met à l'abri des outrages et des insultes. On vous a outragé de paroles, mais vous n'y avez fait aucune attention, vous n'y avez éténullement sensible; vous n'avez donc pasété outragé; vous avez porté un coup, vous n'en avez pas reçu. En effet, lorsque l'auteur d'un outrage voit que le trait injurieux n'est pas parvenu à celui qu'il avoit dessein de mortifier, c'est lui seul alors qui éprouve une peine réelle, et le silence de ceux qu'il attaque fait retourner contre lui-même le coup qu'il vouloit porter à d'autres.

Réglons-nous donc en tout par la sagesse ; et la pauvreté, loin de nous causer aucun préjudice, nous procurera les plus grands avantages, elle nous comblera de biens et de gloire. Je vous le demande : Qu'y avoit-il de plus pauvre qu'Elie? mais il l'emportoit sur tous les riches par cela même qu'il étoit pauvre, et que les vertus dont son ame étoit enrichie lui avoient fait embrasser par choix la pauvreté. Ce

grand prophète regardoit toutes les richesses de ce monde comme au-dessous de lui, comme peu dignes de la noblesse de sa nature et de la grandeur de son ame. S'il n'eût pas été dans ces principes, il ne se seroit pas réduit à un seul manteau ; mais comme il ne faisoit aucun cas de tous les avantages frivoles de ce siècle, comme tous les monceaux d'or n'étoient à ses yeux que des amas de boue, il se contentoit du plus simple vêtement. Aussi le roi d'Israël recouroit-il à ce pauvre ; et celui qui possédoit une immense quantité d'or étoit jaloux de converser avec celui qui ne possédoit qu'un manteau ; tant ce manteau étoit plus éclatant que la pourpre des rois, tant la caverne du juste étoit plus magnifique que les palais des princes ! Aussi, lorsqu'il fut transporté dans le ciel, le prophète ne laissa-t-il à son disciple que son manteau. Avec ce manteau, lui dit-il, j'ai combattu le prince des démons ; prenez-le, et couvrez-vous-en comme d'une armure : car la pauvreté est une arme puissante, un refuge assuré, une tour inébranlable. Elisée reçut le manteau comme un riche héritage ; et c'étoit en effet un riche héritage plus précieux que tous les trésors ensemble. Elie dès lors exista, pour ainsi dire, doublement : il étoit à-la-fois dans le ciel et sur la terre.

Je sais que vous enviez le bonheur du juste Elisée, et que vous voudriez jouir de l'avantage dont il a hérité de son maître. Mais est-il difficile de prouver que nous tous qui participons aux mystères (1), nous

(1) *Aux mystères*, c'est-à-dire, à la communion eucharistique. Car alors célébrer les mystères, étoit ce que nous appelons à présent célébrer le sacrifice de la messe ; communier étoit participer aux mystères.

avons reçu de Jésus-Christ un bien infiniment plus estimable? Élie a laissé son manteau à son disciple; le Fils de Dieu, en montant au ciel, nous a laissé sa propre chair. Élie s'est dépouillé; Jésus-Christ a emporté avec lui ce qu'il nous laissoit (1). Ainsi ne perdons pas courage, ne nous lamentons pas, ne craignons pas le malheur des temps; le Dieu qui, après être mort sur la croix pour nous tous, a bien voulu encore nous communiquer sa chair et son sang, que ne fera-t-il pas aujourd'hui pour notre salut? Animés par ces espérances, invoquons-le sans cesse, adressons-lui nos prières, ne négligeons rien pour nous maintenir par la suite dans la vertu, afin de pouvoir éviter les dangers présens et mériter les biens futurs. Puissions-nous les obtenir ces biens ineffables par la grace et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui toute gloire soit rendue au Père et à l'Esprit-Saint dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) *Ce qu'il nous laissoit*, c'est-à-dire, son corps, son sang, son ame et sa divinité, en un mot toute sa personne réelle, telle qu'elle existe dans le ciel. Ce passage, ainsi que plusieurs autres, prouve invinciblement la croyance établie dans l'Église, au temps de saint Jean Chrysostôme, de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE TREIZIÈME AU PEUPLE D'ANTIOCHE, SUR LES STATUES.

Le gouverneur et les magistrats d'Antioche avoient envoyé à l'empereur des couriers pour l'informer de la sédition et des excès commis par les habitans. Flavien, évêque d'Antioche, plus respectable encore par sa sainteté que par son grand âge, étoit parti peu de temps après avec le dessein de fléchir le prince, et de l'amener à des sentimens plus doux. Il se flattoit de prévenir les couriers qui avoient été arrêtés dans leur course par divers accidens; mais quoiqu'il fît une extrême diligence, il ne put les atteindre. Ils arrivèrent avant lui, et leur rapport excita dans Théodose cette violente colère dont les premiers accès étoient toujours prompts et terribles. Il étoit moins irrité du renversement de ses propres statues que des outrages faits à celles de Flaccile et de son père. L'ingratitude d'Antioche redoubloit encore son courroux. Il avoit distingué cette ville entre toutes celles de l'empire par des marques de bienveillance : il l'avoit embellie de superbes édifices; il avoit même promis de venir incessamment l'honorer de sa présence. Son premier mouvement fut de la détruire de fond en comble, et d'ensevelir les habitans sous ses ruines. Mais étant revenu de cet accès d'emportement, il choisit le général Hellébique, et Césaire, maître des offices, pour l'exécution d'une vengeance plus conforme aux règles de la justice. Il chargea ses commissaires d'informer contre les coupables, avec pouvoir de vie et de mort. Il leur donna ordre de fermer le théâtre, le cirque et les bains publics, d'ôter à la ville ses privilèges et la qualité de métropole; de la réduire à la con-

dition d'un simple bourg soumis à Laodicée son ancienne rivale, qui, par ce changement, deviendroit métropole de la Syrie; de retrancher aux pauvres la distribution de pain qui étoit établie dans Antioche comme dans Rome et dans Constantinople. Hellébique et Césaire étant partis avec ces ordres rigoureux, rencontrèrent Flavien et redoublèrent sa douleur. Le saint évêque continua sa route avec plus d'empressement pour obtenir quelque grace. Les deux commissaires se hâtent d'arriver en Syrie. La renommée qui les devance renouvelle la terreur dans Antioche : on publie qu'ils viennent à la tête d'une troupe de soldats qui ne respirent que le sang et le pillage. Les ordres moins rigoureux dont ils étoient chargés, et qu'ils exécutèrent avec toute la modération qui pouvoit leur être permise, calmèrent un peu les esprits des habitans. On commença à se persuader que le prince ne vouloit pas ruiner Antioche, puisqu'il confioit sa vengeance à des ministres si doux et si équitables. Cependant les deux commissaires ne pouvoient s'empêcher d'exécuter les ordres de l'empereur. Ils firent de nouvelles informations dont saint Jean Chrysostôme fait la peinture la plus touchante ; les principaux de la ville sont arrêtés par leurs ordres et conduits en prison.

Ce fut dans ces circonstances que saint Jean Chrysostôme, qui, pendant l'absence de Flavien, s'étoit efforcé de calmer les craintes et les inquiétudes du peuple d'Antioche, qui avoit toujours continué ses instructions en y mêlant les motifs les plus propres à leur faire espérer le pardon de leur faute, ou à leur faire mépriser généreusement la mort; ce fut, dis-je, dans ces circonstances que l'orateur chrétien adressa la parole au peuple. Il le félicite d'être enfin sorti de ses alarmes, et de voir succéder le calme à l'orage. Après une description très étendue et fort pathétique des informations rigoureuses faites au nom et en présence des commissaires, il reprend un sujet qu'il avoit commencé à traiter dans l'homélie précédente; il parle de la loi naturelle, de la conscience, et des divers moyens que la bonté divine emploie pour nous ramener à la vertu, ou pour nous y conformer. Il régnoit un abus parmi les

habitans d'Antioche; ils se permettoient un usage indiscret des sermens dans les circonstances publiques et particulières. Saint Jean Chrysostôme vouloit déraciner cet abus; il y revient sans cesse dans presque toutes les homélies qui précèdent; il reconnoît dans celle-ci que la plupart des habitans se sont corrigés; mais il désireroit que l'on vît dans tous une réforme entière. Il les exhorte, en finissant, à joindre une ardeur efficace au zèle qui l'anime pour leur salut, parce qu'en vain s'intéressera-t-il vivement à leur perfection, s'ils n'y travaillent eux-mêmes avec toute l'ardeur dont ils sont capables.

J'ai ajouté à la fin de cette homélie quelques réflexions sur la loi naturelle, tirées de la douzième homélie au peuple d'Antioche.

HOMÉLIE TREIZIÈME

AU PEUPLE D'ANTIOCHE,

SUR LES STATUES.

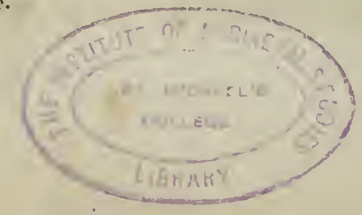
Bén. t. 2, p. 133; Fr. D. t. 1, p. 147; Sav. t. 6, p. 546.

Je commencerai par les mêmes paroles dont je me servis hier et le jour d'auparavant, et je dirai encore: Dieu soit béni! quelle différence entre les jours passés et les jours présens! quel orage alors grondoit sur nos têtes! de quel calme jouissons-nous aujourd'hui! Le tribunal redoutable établi dans la ville jetoit le trouble dans l'ame de tous les citoyens, et rendoit le jour aussi triste que la nuit même. Non que les rayons du soleil eussent perdu de leur éclat, mais nos yeux étoient obscurcis par la crainte et par la tristesse. Afin donc de rendre notre joie encore plus vive, je vais rapporter une partie des alarmes que nous avons éprouvées: ce récit pourra nous être utile à nous et à ceux qui viendront après nous. Il est agréable, lorsqu'on est sauvé du naufrage, lorsqu'on est arrivé au port, de se rappeler l'agitation des flots, la violence des vents et de la tempête. C'est un plaisir pour ceux qui ont été

malades, quand ils ont recouvré la santé de faire aux autres le détail des maladies qui les ont conduits aux portes de la mort. Oui, sans doute, quand les maux ont disparu, nous avons d'autant plus de satisfaction à en parler, que l'ame n'est plus oppressée par la crainte, et que le souvenir des maux qui ont précédé nous fait mieux sentir la douceur de notre bien-être actuel.

Effrayés par les supplices dont on les menaçoit, la plus grande partie des citoyens s'étoient retirés dans les déserts, dans le fond des vallées, dans les lieux les plus obscurs et les plus inconnus; chassées de tout côté par l'épouvante, les femmes fuyoient les maisons, les hommes la place publique, et l'on voyoit à peine une ou deux personnes marcher ensemble, la mort peinte sur le visage. Nous nous transportâmes donc au Prétoire (1) pour voir les suites de cette malheureuse affaire; et là à la vue des restes de la ville rassemblés, ce qui nous étonnoit davantage, c'est qu'au milieu de cette multitude qui assiégeoit les portes, il régnoit un morne et profond silence comme dans une solitude parfaite: tous se regardoient les uns les autres, et chacun, sans oser interroger son voisin ni répondre à ses questions, se tenoit en garde et dans la défiance, parce qu'il en avoit déjà vu plusieurs enlevés tout-à-coup de la place publique, et traînés dans les prisons. Ainsi tous en commun nous portions nos regards au ciel, nous élevions nos mains en silence, attendant notre secours d'en-haut, invoquant le

(1) Prétoire, lieu où s'assembloient les juges pour rendre la justice.



Seigneur, le conjurant d'assister les malheureux qui alloient subir un jugement, d'adoucir le cœur des juges, de les porter à rendre une sentence favorable. Et comme ceux qui des bords de la mer aperçoivent des infortunés qui font naufrage, séparés d'eux par un vaste océan, hors d'état de les joindre, de leur présenter une main secourable, de les arracher au péril qui les menace, leur tendent les bras de dessus le rivage, versent des larmes, supplient Dieu de les assister au milieu de la tempête : de même, nous, sans pouvoir proférer une parole, nous invoquions en esprit le Très-Haut, nous le conjurions de présenter la main aux malheureux qui alloient paroître au tribunal, comme s'ils eussent été jetés au milieu des flots, de ne pas permettre qu'ils fussent engloutis et que la sentence des juges leur fît essuyer un triste naufrage.

Voilà ce qui se passoit devant les portes du Prétoire. Pénétrant plus avant dans les cours, nous apercevions un spectacle plus effrayant encore ; des troupes de soldats armés de piques et d'épées, étoient placées en cet endroit pour donner toute sûreté aux juges renfermés dans les salles. Tous les parens des accusés, leurs femmes, leurs mères, leurs filles, leurs pères, se tenoient aux portes du tribunal : or dans la crainte que si les accusés étoient traînés au supplice, leurs parens hors d'eux-mêmes et ne pouvant tenir contre un pareil spectacle, n'excitassent quelque trouble et quelque tumulte, les soldats les intimidoient pour les écarter, et jetoient d'avance la frayeur dans leur ame. Mais ce qu'il y avoit de plus touchant, on voyoit la mère et la

sœur d'un des infortunés qui attendoient leur sentence, couchées aux portes de la salle où étoient les juges, se rouler par terre à la vue de tous les assistans, le visage voilé, et pénétrées de toute la honte du malheur qu'elles n'avoient que trop lieu de craindre. Sans être accompagnées de personne, sans amie ni suivante, seules au milieu de tant de soldats, dans l'extérieur le plus simple et le plus négligé, elles se traînoient aux portes du tribunal plus affligées et plus souffrantes que ceux mêmes qui subissoient le jugement, Entendant les paroles des bourreaux, les coups de verges, les gémissemens des misérables sur lesquels ils tomboient, et ressentant à chaque coup de plus cruelles douleurs que ceux mêmes qui étoient frappés : en effet, comme la preuve des charges dépendoit de la déposition des esclaves mis à la torture, lorsqu'elles entendoient les coups de verges dont on frappoit quelque malheureux pour lui faire déclarer les coupables, lorsqu'elles entendoient ses gémissemens, elles levoient les yeux au ciel, elles conjuroient le Très-Haut de lui donner le courage et la patience, elles trembloient que n'ayant pas la force de supporter les tourmens, il ne se trouvât comme dans la nécessité de dénoncer leurs parens et de les perdre ; enfin elles étoient dans l'état de navigateurs battus par les flots. Lorsque ceux-ci aperçoivent de loin une vague qui s'élève, qui s'enfle par degré, et qui menace d'engloutir leur navire, ils sont morts d'épouvante avant qu'elle ne soit venue crever sur eux : de même ces malheureuses femmes, à chaque parole, à chaque gémissement qu'elles entendoient,

tremblant que les esclaves vaincus par les douleurs de la torture, ne fussent forcés de déclarer un de leurs proches, s'alarmoient et se représentoient mille morts. Les tourmens n'étoient pas moins cruels au dehors qu'au dedans du tribunal. Les bourreaux tourmentoient les uns; la force impérieuse de la nature et le trouble intérieur des entrailles, tourmentoient les autres. Les lamentations des accusés et celles de leurs proches se faisoient entendre également. Les juges eux-mêmes gémissoient au fond de leur ame, affligés de se voir contraints de présider à cette scène douloureuse.

Moi, qui étois présent, qui voyois des mères et leurs filles, auxquelles leur sexe et leur condition imposoient une retraite sévère, paroître alors aux yeux des hommes; qui voyois étendues sur la poussière des personnes accoutumées à reposer sur le duvet; qui enfin voyois des femmes environnées dans leurs maisons d'esclaves et de suivantes attentives à les servir, entourées du faste de l'opulence, dépouillées maintenant de tout cet appareil, se traîner aux pieds des assistans, implorer leur compassion, supplier chacun d'eux de protéger pour sa part et de défendre leurs parens qu'on alloit juger : témoin de ce spectacle lugubre, je m'écriois avec l'Ecclésiaste : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité* (Eccl. 12. 8.). Je sentois que cette autre parole n'étoit que trop confirmée par ce qui se passoit sous nos yeux : *Toute la gloire de l'homme est comme la fleur des champs ; l'herbe sèche, et la fleur tombe* (Is. 40. 6 et 17.). Alors sans doute les richesses, la naissance, les titres, les amis, tous les autres avan-

tages s'évanouissoient, devenoient inutiles par l'attentat dont on poursuivoit la punition. Et comme un oiseau dont on a enlevé les petits, lorsqu'il ne retrouve plus à son retour la tendre famille à laquelle il apportoit la nourriture accoutumée, encore qu'il ne puisse l'arracher des mains d'un chasseur cruel, vole cependant autour de lui, et témoigne par là toute sa douleur : de même les femmes dont les fils enlevés de leurs bras dans leurs maisons, étoient tenus renfermés, comme pris dans un filet et dans un piége, ces malheureuses mères séparées de leurs enfans qu'elles ne pouvoient joindre, qu'elles ne pouvoient arracher des mains de leurs satellites, montroient du moins toute leur affliction en s'efforçant d'approcher, en se roulant aux portes du tribunal, en gémissant et en se lamentant. Frappé de ce spectacle, je pensois au jugement dernier, à ce jugement terrible, et je me disois à moi-même : Si une mère, une sœur, un père, si nul autre, quelque innocent qu'il puisse être, ne peut soustraire des accusés à leurs juges qui ne sont que des hommes, qui pourra nous secourir dans le jugement redoutable de Jésus-Christ ? qui osera dire un mot en notre faveur ? qui entreprendra de dérober des coupables aux supplices éternels auxquels ils seront condamnés ? Toutefois c'étoient les premiers de la ville, les principaux de la noblesse qui étoient alors jugés ; et ils se seroient trouvés trop heureux si, dépouillés de leur fortune et de la liberté même, on leur eût permis seulement de vivre.

Les approches de la nuit augmentoient encore les inquiétudes de tous les citoyens ; ils attendoient

avec impatience l'issue du jugement; ils demandoient à Dieu que la sentence pût être différée, ils le prioient d'inspirer aux juges la volonté de remettre tout à la décision du prince, persuadés que ce délai pourroit opérer quelque heureux changement. Tout le peuple adressoit donc en commun des prières à un Dieu plein de miséricorde, il le conjuroit de sauver les restes de la ville, de ne pas permettre qu'elle fût ruinée de fond en comble. Tous invoquoient le Ciel et faisoient ces demandes les larmes aux yeux. Mais aucune de ces représentations ne put alors fléchir les juges, qui n'étoient occupés qu'à informer scrupuleusement de l'attentat commis envers l'empereur. Ils finirent par faire charger de chaînes les accusés; et l'on vit passer au milieu de la place publique, pour être jetés en prison, des hommes riches, qui entretenoient des coursiers superbes, qui avoient donné des jeux publics, et qui pouvoient citer mille occasions où ils avoient prodigué leurs richesses pour le plaisir ou pour l'utilité du peuple. On confisqua tous leurs biens, et on scella leurs portes du sceau public. Les femmes chassées des maisons de leurs époux se voyoient réduites à l'état déplorable de la femme de Job. Elles alloient de maison en maison, et passoient d'un lieu à un autre pour chercher un asyle. Il leur étoit d'autant plus difficile d'en trouver, que chacun appréhendoit qu'on ne lui fît un crime d'avoir reçu un parent des coupables, et de lui avoir rendu quelque bon office. Ceux que l'on punissoit avec une telle sévérité, se trouvoient trop heureux, au milieu de tant d'afflictions, de pouvoir au moins conserver

leurs jours: ni la perte des biens, ni celle de l'honneur, ni l'affront d'être traînés en prison à la vue de tout le peuple, rien en un mot ne les touchoit. L'excès de leurs disgraces et la crainte d'un plus grand mal encore, avoient préparé leur ame, et l'avoient affermie contre leurs maux actuels. Ils sentoient alors combien la pratique de la vertu est facile, et que c'est uniquement faute de réflexion et de vigilance qu'il nous en coûte tant pour prendre de l'empire sur nous-mêmes. Ces hommes, pour qui les moindres pertes étoient si sensibles, saisis d'une frayeur violente, se voyoient tranquillement dépouiller de tous leurs biens, et regardoient comme un bonheur insigne qu'on ne leur ôtât pas la vie. Si donc nous étions bien pénétrés de la crainte de l'enfer et des tourmens horribles qui attendent les pécheurs, nous ferions sans regret à la loi de Dieu le sacrifice de nos fortunes et de nos personnes, convaincus que nous y gagnerions infiniment, que nous en retirerions l'inestimable avantage d'être délivrés des maux à venir.

Le récit lamentable que je viens de vous faire a pu attrister vos ames et consterner vos cœurs; mais qu'aucun de vous ne m'en sache mauvais gré! Comme je dois vous entretenir d'idées un peu abstraites, et que j'ai besoin de votre part d'une attention plus recueillie, j'ai voulu, en vous offrant le tableau de vos infortunes, remplir vos ames d'une tristesse salutaire, qui, vous élevant au-dessus des soins de cette vie, vous rendît plus attentifs, et plus disposés à recevoir mes paroles.

J'ai assez prouvé dans le discours précédent, qu'il

existe une loi naturelle, une loi qui nous enseigne ce qui est honnête et ce qui ne l'est pas ; mais pour vous convaincre de plus en plus de cette même vérité, je vais la reprendre aujourd'hui et la traiter de nouveau. Nous sommes tous une preuve que Dieu en formant l'homme lui a donné la connoissance du vice et de la vertu. Nous avons honte de commettre une faute devant ceux mêmes qui dépendent de nous: et souvent un maître qui alloit visiter une courtisane, venant à rencontrer un de ses esclaves un peu vertueux, a rougi, et est rentré dans sa maison. Nous accuse-t-on d'un trait de méchanceté, nous prenons le reproche pour une injure; éprouvons-nous quelque dommage, nous traînons en justice celui qui nous le cause : tant il est vrai que nous savons distinguer le vice de la vertu! Aussi Jésus-Christ, pour nous apprendre qu'il ne nous commande rien d'extraordinaire, rien qui passe les forces de notre nature, mais que ses préceptes étoient déjà gravés au fond de notre ame, Jésus-Christ, après le récit de plusieurs béatitudes, disoit : *Faites aux autres hommes ce que vous voulez qu'ils vous fassent* (Matth. 7. 12.). Il n'est pas besoin de longs discours, de lois fort étendues, d'un grand nombre de préceptes : votre volonté doit vous servir de loi. Voulez-vous qu'on vous fasse du bien, faites du bien aux autres ; voulez-vous qu'on soit touché de vos maux, soyez touché des maux de votre prochain ; voulez-vous qu'on ne vous épargne pas les louanges, n'en soyez pas avare pour autrui ; voulez-vous être aimé, aimez ; voulez-vous qu'on vous accorde des distinctions, distinguez vous-même les autres, soyez à

vous-même votre juge et votre législateur. Craignez aussi de faire aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fissent. Par ce second précepte, Dieu nous détourne du mal, comme par le premier il nous porte à la pratique du bien. Vous ne voudriez pas être outragé, n'outragez pas votre frère; vous ne voudriez pas qu'on vous portât envie, ne portez envie à personne; vous ne voudriez pas être trompé, ne trompez jamais. En un mot, si dans toutes nos démarches, nous nous en tenons à ces deux principes, nous n'aurons pas besoin d'autres préceptes. Dieu a mis dans notre esprit la connoissance de la vertu, et il en a laissé à notre volonté l'exercice et la pratique.

Je vais tâcher de rendre cette vérité encore plus claire, supposé qu'elle ait encore besoin d'être éclaircie. Pour savoir si la sagesse est une vertu, nous n'avons besoin ni de préceptes ni de discours. Cette connoissance est gravée au dedans de nous-mêmes, et il n'est pas nécessaire de nous fatiguer, de prendre beaucoup de peine, de faire de grandes recherches pour nous convaincre que la sagesse est une chose bonne et utile; nous sommes tous d'accord sur cet article, et personne ne dispute sur ce qui est du ressort de la vertu. Ainsi nous croyons que l'adultère est une action mauvaise, et nous n'avons besoin ni de leçon ni d'étude pour nous assurer que c'est un mal; mais dans ces sortes de jugemens nous trouvons tous en nous-mêmes les instructions convenables. Nous louons la vertu que nous ne pratiquons pas, comme nous haïssons le vice auquel nous nous abandonnons; et c'est un des plus grands bienfaits

de Dieu d'avoir rendu notre conscience et notre volonté, antérieurement à toute pratique, amies de la vertu et ennemies du vice. Ainsi, je le répète, la connoissance de l'une et de l'autre est gravée dans l'ame de tous les hommes, et nous n'avons pas besoin de maître pour savoir les distinguer. Quant à la pratique, elle est remise entre les mains de la volonté, et elle exige de notre part des efforts et du travail. Pourquoi? c'est que si Dieu eût tout abandonné à la nature, nous n'aurions mérité dès lors ni prix ni couronne. Et comme la brute ne pourroit recevoir ni éloge ni récompense pour les qualités qu'elle doit à un instinct naturel, de même nous ne recevrions aucun salaire de nos vertus, parce que les qualités naturelles sont moins l'ouvrage et le mérite de celui qui les possède que de celui qui les donne. Voilà donc pourquoi Dieu n'a pas tout abandonné à la nature. Il n'a pas permis non plus que la volonté portât seule tout le fardeau, qu'elle fût chargée seule de la connoissance et de la pratique, de peur que le travail de la vertu ne la rebutât; mais la conscience nous fait connoître ce qui est bien, et la volonté donne pour sa part le travail nécessaire pour le pratiquer. Il ne nous en coûte aucune peine pour connoître que la sagesse est une vertu, parce que cette connoissance est naturelle; mais pour pratiquer cette même sagesse, il faut réprimer nos affections déréglées, n'épargner aucune peine ni aucun travail, parce que la pratique de la vertu, ne venant pas de la nature, ainsi que la connoissance de cette même vertu, demande toute notre attention et toute notre vigilance. Mais un autre moyen par

lequel Dieu nous allége encore le fardeau des devoirs, c'est de nous faire produire sans aucun effort plusieurs bons mouvemens. Par exemple, il nous est naturel à tous de nous indigner en voyant des malheureux qu'on opprime, au point que nous devenons sur-le-champ ennemis des hommes injustes, quoique nous n'ayons pas souffert de leur injustice; il nous est naturel de nous réjouir pour ceux qui sont secourus et défendus dans l'oppression, de nous attendrir sur les malheurs d'autrui, et de nous chérir mutuellement, amour fraternel que nous trouvons toujours au dedans de nous-mêmes, quoique dans certaines circonstances il cède à de méprisables passions et à un vil intérêt. Convaincu de cette bienveillance réciproque, le Sage a dit : *Tout animal aime son semblable, et l'homme aime son prochain* (Eccl. 13. 19.).

L'Être suprême nous fournit, outre la conscience, plusieurs voies pour nous instruire. Il donne les pères aux enfans, les maîtres aux esclaves, les maris aux épouses, les instituteurs aux jeunes-gens, les législateurs et les juges aux citoyens, enfin les amis à leurs amis. Souvent nos ennemis ne nous sont pas moins utiles que nos amis mêmes; et lorsqu'ils nous reprochent nos fautes, ils nous réveillent malgré nous, et nous engagent à nous corriger. Or, Dieu nous ouvre toutes ces sources d'instructions, afin qu'il nous soit plus facile de connoître et de pratiquer ce qui nous est vraiment utile, la multitude des motifs qui nous y portent ne nous permettant pas de le perdre de vue. Si nous méprisons nos parens, les magistrats nous feront rentrer dans le de-

voir. Nous mettons-nous au-dessus des magistrats, nous ne pourrons jamais échapper aux reproches de la conscience. Fermons-nous l'oreille à cette voix intérieure, dédaignons-nous ses avertissemens, l'opinion publique opérera notre réforme. Si nous bravons cette opinion, la crainte des lois pourra nous rendre plus sages. Jeunes, nous sommes réglés par nos pères et par nos instituteurs; les législateurs et les juges prennent leurs places, et nous contiennent lorsque nous sommes plus avancés en âge. Les esclaves négligens sont ramenés au devoir, sans parler des autres moyens, par l'autorité de leurs maîtres, et les femmes par celle de leurs maris. En un mot, nous trouvons de toute part des digues qui nous arrêtent et qui nous empêchent de nous laisser entraîner dans le vice. A tout ce que nous venons de dire, ajoutez les maladies et les divers contre-temps, qui sont pour nous de rudes, mais d'utiles leçons. La pauvreté nous contient, les dangers nous arrêtent, les punitions nous corrigent, sans parler de mille autres freins semblables. Un père, un instituteur, un magistrat, un juge, un législateur ne vous en impose pas; vous n'êtes sensible ni aux réprimandes d'un ami, ni aux reproches d'un ennemi; vous n'êtes contenu et corrigé ni par un mari, ni par un maître, ni par la conscience; mais les infirmités corporelles font souvent cesser le désordre, mais les punitions judiciaires répriment les plus audacieux. Et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les malheurs d'autrui nous sont fort utiles à nous-mêmes, et que les peines infligées à d'autrés nous instruisent comme si elles tomboient sur nous. La même chose a

lieu dans les bonnes actions; et comme on devient meilleur en voyant les méchans punis, ainsi on est quelquefois excité à bien faire en voyant les bons se bien conduire.

C'est ce qui est arrivé par rapport à l'usage indiscret des sermens (1). Plusieurs qui ont vu d'autres renoncer à cette habitude criminelle, frappés de cet exemple, y ont renoncé eux-mêmes. Qu'on ne me dise pas que le plus grand nombre s'est corrigé : cela ne suffit point, je veux que tous se corrigent; et tant que je verrai des coupables, je ne puis me taire. Le bon Pasteur avoit cent brebis, et tout occupé d'une seule qui étoit égarée, il ne songeoit pas aux quatre-vingt-dix-neuf qui lui restoient, jusqu'à ce qu'il eût trouvé celle qui étoit perdue, et qu'il l'eût rendue au troupeau (Matth. 18. 12.). Ne voyez-vous pas qu'il en est de même du corps? Un seul ongle nous est-il enlevé par un accident, tout le corps s'afflige pour la partie malade. Ne me dites donc point qu'il en reste fort peu qui ne se soient pas corrigés; mais considérez que le peu qui reste pourra corrompre les autres. Il n'y avoit à Corinthe qu'un seul fornicateur, et saint Paul gémissoit comme si toute la ville eût été souillée (2. Cor. 2.). L'apôtre avoit raison, sans doute; il savoit que si le coupable n'étoit pas corrigé, le vice ne tarderoit pas à faire des progrès, et infecteroit bientôt toute la ville. J'ai vu dernièrement les principaux d'Antioche chargés de chaînes dans le tribunal, et traînés au milieu de la

(1) *Des sermens*, ou des juremens; car le mot grec peut se rendre par celui de serment ou de jurement. Il y a des circonstances où j'ai dû employer l'un sans pouvoir user de l'autre.

place publique. Quel traitement pour de tels personnages ! s'écrioient les uns. Il ne faut pas s'étonner, disoient les autres : dans les crimes qui attaquent le prince, on ne considère pas le rang des sujets; mais dans les crimes qui attaquent Dieu, doit-on considérer le rang des hommes?

Pleins de ces réflexions, travaillez, mes frères, à vous exciter vous-mêmes ; car, tout notre zèle est inutile si vos efforts ne le secondent. Pourquoi ? c'est qu'il n'en est pas de l'instruction comme des autres arts : l'artiste qui a commencé un vase en or ou en argent, le retrouve le lendemain dans l'état où il l'avoit laissé la veille. Tous les ouvriers, de quelque profession qu'ils soient, lorsqu'ils retournent à leurs ouvrages, les retrouvent pareillement tels qu'ils les avoient quittés. C'est tout le contraire pour nous, parce que nous ne fabriquons pas des vases inanimés, mais que nous formons des ames raisonnables ; aussi nous arrive-t-il de ne pas vous trouver tels que nous vous laissons, et après que nous avons pris beaucoup de peine pour vous redresser et vous corriger, pour vous rendre plus fervens, vous rencontrez dans le monde, au sortir de nos instructions, mille écueils qui détruisent notre ouvrage, et qui nous préparent de nouvelles difficultés encore plus grandes. Je vous conjure donc de seconder nos travaux, et de vous montrer, après nous avoir entendu, aussi jaloux de votre salut éternel, que nous nous montrons dans nos discours zélés pour votre réforme. Que ne puis-je mériter pour vous ! que ne puis-je vous assurer la récompense de ce que je pourrois faire de bien ! je

ne vous aurois pas fatigués et importunés. Mais non, cela n'est pas possible, et Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. De même qu'une tendre mère, qui voit son fils tourmenté par la fièvre, assise près de ce fils malade que consume une ardeur brûlante, lui dit en soupirant : O mon cher enfant! que ne puis-je souffrir pour toi ! que ne puis-je faire passer dans mes veines le feu qui te dévore ! Ainsi moi je vous dis : Que ne puis-je travailler et mériter pour vous tous ! Mais je le répète cela n'est pas possible, il faut absolument que chacun rende compte de ses actions, et l'on ne verra personne, au sortir de ce monde, puni ou récompensé pour un autre. Je gémis donc et je m'afflige quand je songe que je ne pourrai au jour du jugement vous défendre et vous justifier, moi surtout qui n'aurai pas assez de crédit auprès du Seigneur, et quand j'aurois ce crédit, je ne suis ni plus saint que Moïse, ni plus juste que Samuel. Quoiqu'ils fussent arrivés au comble de la vertu, Dieu ne permit pas que leur zèle pût suppléer à la froideur et à l'indifférence des hommes de leur nation. Puis donc que nous sommes punis et sauvés par nos propres œuvres, je vous exhorte, entre autres choses, à remplir avec zèle le précepte sur les sermens, afin qu'emportant d'ici d'heureuses espérances, vous puissiez obtenir les biens qui vous sont promis, par la grace et la bonté de Jésus-Christ notre Seigneur, par qui et avec qui la gloire soit au Père et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SUR LA LOI NATURELLE.

Bén. tom. 2, p. 127; Fr. D. t. 1, p. 141; Sav. t. 6, p. 542.

(*Voyez fin du sommaire*, p. 98.)

DIEU, en formant l'homme, grava dans son cœur la loi naturelle. Et qu'est-ce que la loi naturelle? c'est la connoissance intime que la nature nous donne du bien et du mal. Nous n'avons pas besoin de maître pour apprendre que la fornication est un mal, et que la continence est un bien; nous le savons par nous-mêmes; en voici la preuve: Lorsque Moïse, établissant ses lois, dit: *Vous ne tuerez point* (Deut. 5. 17.), il n'ajoute pas: Car l'homicide est un mal, mais il dit simplement: *Vous ne tuerez point*. Il ne nous donne pas de leçon sur le crime, il nous en intime la défense. Pourquoi donc, après avoir dit: *Vous ne tuerez point*, n'ajoute-t-il pas que l'homicide est un mal? C'est que la nature nous l'a appris avant sa défense, et qu'il nous parle comme à des hommes qui le savent et qui en sont parfaitement instruits. Mais lorsqu'il parle d'un autre précepte qui ne nous est pas connu par la nature, il ne se contente pas de défendre l'action, il donne la raison de la défense. Par exemple, lorsqu'il établit le sabbat, et qu'il dit: *Vous ne travaillerez point dans le septième jour* (Exod. 20. 10.), il ajoute: *Parce que dans le septième jour Dieu s'est reposé du travail de la création* (Exod. 20. 11.). Et ailleurs encore,

après avoir donné divers préceptes, il ajoute : *Parce que vous avez été esclaves en Egypte* (Deut. 24. 22.). D'où vient donc qu'il ajoute la raison pour le sabbat et non pour l'homicide? C'est que le précepte du sabbat n'est pas un de ces préceptes primitifs que la nature nous enseigne, mais qu'il ne devoit durer qu'un certain temps, et ensuite être aboli; au lieu que les préceptes concernant le vol, la fornication et l'homicide, sont des préceptes essentiels d'où dépend la sûreté des hommes. Voilà pourquoi dans ces derniers le législateur s'en tient à une simple défense, sans donner de raison ni de leçon. Je puis encore prouver d'ailleurs que nous connoissons naturellement la vertu. Lorsqu'Adam eut péché, il se cacha. Or s'il n'eût point su qu'il avoit fait mal, il n'eût point cherché les ténèbres. Il n'existoit alors ni loi, ni législateur, ni écriture; comment donc Adam connut-il son crime et se cacha-t-il? Et il ne se contente pas de se cacher, il rejette sa faute sur sa compagne : *La femme que vous m'avez donnée*, dit-il à Dieu, *m'a présenté du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé* (Gen. 3. 12.); de son côté la femme rejette la faute sur le serpent.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE QUINZIÈME AU PEUPLE D'ANTIOCHE, SUR LES STATUES.

J'AI suivi pour l'ordre de ces homélies l'édition des Bénédictins; mais je suis persuadé avec le savant Tillemont, que cette homélie doit être reculée et placée avant plusieurs de celles qui précèdent, sans pouvoir dire quelle doit être sa vraie place. 1.° (et c'est la raison qu'apporte Tillemont) les premières paroles de l'homélie semblent annoncer qu'on n'étoit encore qu'à l'entrée du carême. 2.° L'orateur dit expressément que, sans qu'il ait été besoin de ses avis et de ses plaintes, les théâtres se sont fermés d'eux-mêmes, que le cirque est devenu désert, que les fidèles les abandonnent pour se réfugier dans les églises. Mais les commissaires étoient déjà arrivés, ils avoient signifié l'ordre de fermer les théâtres et le cirque. Saint Jean Chrysostôme, après cet ordre pouvait-il donc faire un mérite aux habitans d'Antioche d'avoir abandonné le cirque et les théâtres? 3.° Il insiste, dans une grande partie de cette homélie, sur les effets salutaires de la crainte; ce qui semble porter à conclure que les habitans d'Antioche éprouvoient pour lors les craintes les plus violentes; quoique ces craintes fussent beaucoup diminuées. 4.° Il parle encore, à la fin, des sermens, quoiqu'il se soit engagé, dit-il, dans la dernière instruction, à n'en plus parler. Or dans l'homélie quatorzième, qui roule presque tout entière sur les sermens, on ne voit pas que saint Jean Chrysostôme se soit engagé à n'en plus parler. C'est à la fin de la huitième homélie qu'il paroît prendre cet engagement: ce qui porteroit à croire que l'homélie quinzième ne devroit être que la neuvième.

Quoi qu'il en soit de cette courte dissertation, il est

certain que saint Jean Chrysostôme a prononcé cette homélie lorsque les habitans d'Antioche éprouvoient encore de vives craintes. Aussi s'étend-il sur les effets salutaires que produit la crainte dans les ames. Il parle ensuite assez au long des périls que nous avons à courir dans le monde, des piéges qui nous sont tendus de tout côté, et des moyens par lesquels nous pouvons nous en garantir. Une exhortation fort éloquente pour empêcher les fidèles de recourir aux sermens, termine cette homélie, une des plus belles sans doute de notre illustre orateur.

J'ai ajouté après l'homélie quelques réflexions du même orateur sur les sermens.

HOMÉLIE QUINZIÈME

AU PEUPLE D'ANTIOCHE,

SUR LES STATUES.

Bén. t. 2, p. 151; Fr. D. t. 1, p. 156; Sav. t. 6, p. 560.

Je devrois aujourd'hui, mes frères, et j'aurois dû le samedi précédent, parler du jeûne; mais qu'on ne soit pas étonné de ce que je vais dire. Dans les jours d'abstinence, il n'est pas besoin d'exhortation pour exciter à ce pieux exercice, la circonstance du temps y excite assez d'elle-même les plus indifférens. Mais, puisque plusieurs, avant d'entrer dans le jeûne, le préviennent et s'en dédommagent d'avance par les excès de la bouche, comme s'ils étoient à la veille d'éprouver les rigueurs d'un long siége, et que, lorsqu'ils sortent du jeûne, comme s'ils étoient délivrés d'une famine cruelle et d'une triste prison, ils courent à la table avec une ardeur indécente, se hâtant en quelque sorte de détruire par la débauche les fruits qu'ils ont pu recueillir de la tempérance, j'aurois dû alors et je devrois à présent parler de cette vertu. Cependant je n'en ai point parlé dernièrement, et je n'en parlerai point maintenant encore, parce que sans doute, la crainte du

malheur qui nous menace est suffisante pour vous instruire, et vaut mieux que toutes nos paroles et que toutes nos exhortations. Eh! quel est l'homme assez misérable pour s'abandonner à l'ivresse au milieu d'une pareille tempête? Quel est le cœur assez insensible, lorsque la ville est violemment agitée par la crainte, et menacée d'un triste naufrage, pour n'être pas sobre et attentif, pour n'être pas corrigé par le malheur des conjonctures plus efficacement que par tous les conseils et tous les discours? Non, la parole n'est jamais aussi puissante que la crainte, et nous n'en chercherons pas d'autres preuves que ce qui arrive présentement sous nos yeux. Combien ne nous sommes-nous pas épuisés en paroles, pour échauffer les ames les plus froides, pour les engager à s'éloigner des théâtres, et à renoncer aux excès qui s'y commettent! Ils ne s'en sont pourtant pas abstenus, et jusqu'à ce jour nous les avons vus courir aux spectacles illicites des danseurs, préférer les assemblées du démon aux nombreux concours de l'église de Dieu, et interrompre la gravité de nos chants par les clameurs insensées qui retentissent dans les jeux profanes. Mais aujourd'hui, sans qu'il ait été besoin de nos avis et de nos plaintes, les théâtres se sont fermés d'eux-mêmes, le cirque est devenu désert, et tandis qu'auparavant plusieurs de nos fidèles y couroient malgré nous, tous maintenant les abandonnent et se réfugient dans nos églises, tous viennent y implorer le Dieu que nous adorons.

Vous voyez donc de quelle utilité est la crainte. Si la crainte n'étoit pas un bien, les pères ne dou-

neroient pas des gouverneurs à leurs enfans, les législateurs ne donneroient pas des magistrats aux villes. Rien de plus affreux que l'enfer, mais rien de plus utile que la crainte de l'enfer, puisqu'elle nous obtient la couronne du royaume céleste. Où est la crainte, ne se trouve pas l'envie; où est la crainte, l'amour des richesses ne vient pas troubler l'ame; où est la crainte, la colère s'apaise, les mauvais désirs sont réprimés, les passions déréglées sont bannies; et de même que, lorsqu'une maison est gardée sans cesse par une troupe de soldats, ni brigand, ni assassin, ni aucun autre malfaiteur n'ose en approcher : ainsi, lorsque la crainte s'empare de nos ames, aucune passion déshonnête n'y entre facilement, toutes s'enfuient et se retirent, chassées de tout côté par la force impérieuse d'une frayeur salutaire; et ce n'est pas le seul avantage qu'elle nous procure, nous en recueillons un bien plus grand fruit encore. Non seulement elle chasse de notre cœur les passions criminelles, elle y introduit même toutes les vertus avec une extrême facilité. Où est la crainte, se trouve l'empressement à faire l'aumône, la ferveur de la prière, les larmes sincères et abondantes, les gémissemens pleins de componction. Non, rien ne consume davantage les péchés, rien ne fait plus accroître et fleurir la vertu que le sentiment d'une crainte continuelle : aussi est-on également éloigné, et de faire le bien lorsqu'on n'éprouve pas ce sentiment, et de faire le mal lorsqu'on l'éprouve.

Ne nous attristons donc pas aujourd'hui, ne nous laissons pas abattre par l'affliction présente, mais admirons les conseils de la sagesse divine, de cette

sagesse qui a relevé et rétabli notre ville par les moyens mêmes dont le démon s'étoit servi pour la renverser. Le démon avoit inspiré à quelques hommes pervers le projet d'outrager les statues de nos princes, afin que notre ville fût ruinée de fond en comble. Dieu a usé de cet événement même pour nous donner de plus grandes leçons, pour nous tirer de notre assoupissement par la crainte de la peine dont nous sommes menacés; et les artifices mêmes du démon ont produit le contraire de ce que vouloit cet esprit de malice. Notre ville se purifie de jour en jour, les carrefours, les rues et les places n'offrent plus de femmes débauchées, ne retentissent plus de chansons obscènes. De quelque côté que l'on porte ses regards, on ne voit partout que des larmes salutaires au lieu de ris immodérés, on n'entend que des paroles de bénédiction et de sagesse au lieu de paroles libres et déshonnêtes. Toute la ville semble être devenue une église. Les boutiques sont fermées comme dans un jour de fête, on accourt à l'envi dans nos temples, on y passe les journées entières à prier, et tous les habitans, d'une commune voix, invoquent le Très-Haut avec la plus grande ferveur. Quel discours, quelle exhortation eût pu produire cet effet? Quel espace de temps eût pu amener ce changement heureux? Ainsi rendons graces au Ciel de l'événement qui nous fait gémir; ne nous affligeons pas, ne nous désolons pas. Il est donc prouvé par ce que je viens de dire que la crainte est un bien.

Ecoutez Salomon raisonner sur cette même vérité, Salomon nourri dans les délices et revêtu du souve-

rain pouvoir. Et que dit ce monarque ? *Il vaut mieux aller dans une maison de deuil que dans une maison où le riche content célèbre un festin* (Eccles. 7. 3.). Comment ? que dites-vous ? Il vaut mieux aller dans un lieu qui n'offre que des larmes, des gémissemens et des lamentations, des images de tristesse et de désespoir, que dans un lieu qui présente la joie des danses, le son des instrumens, l'éclat des ris, une abondance de délices, et tous les plaisirs de la table ! Oui, sans doute. — Pourquoi cela ? — Pourquoi ? C'est que l'un engendre des idées licencieuses, et que l'autre fait naître de sages réflexions. Quiconque se rend aux festins des riches, ne reverra plus sa maison avec le même plaisir. Ce n'est qu'avec peine qu'il retournera vers sa femme, qu'il s'assiéra à une table simple, montrant un air chagrin à ses serviteurs, à ses enfans, à toute sa maison, et sentant plus vivement sa pauvreté, parce qu'il la compare à l'opulence d'autrui. Ajoutez qu'il porte envie au riche qui l'invite à ses repas : en un mot, un pareil commerce ne produit rien de bon. Il n'en est pas de même lorsqu'on visite ceux qui sont dans la douleur et dans le deuil. Là on trouve matière à une foule de réflexions utiles et chrétiennes. Dès qu'on entre dans la maison d'un mort, la vue d'un homme étendu sans vie et sans mouvement, la vue d'une femme qui se frappe la poitrine, s'arrache les cheveux, se déchire les joues, et s'abandonne à tout l'excès du désespoir ; cette vue resserre l'ame, la rend triste et sérieuse. Les parens et les amis du mort, assis l'un près de l'autre, gardent un morne

silence, et tout ce que chacun peut dire à son voisin, c'est que nous ne sommes que néant et corruption. Or, quoi de plus sage que ces paroles? Quoi de plus raisonnable que de reconnoître la fragilité de notre existence, la perversité de notre nature, et la frivolité des biens de ce monde, que de faire entendre, sinon dans les mêmes termes, du moins dans le même sens, cette parole admirable et profonde de Salomon : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité* (Eccles. 1. 2.)? Celui qui entre dans une maison de deuil, pleure aussitôt le malheureux qui n'est plus, quand même il seroit son ennemi. Combien donc n'est-elle pas préférable à une maison où la joie éclate? Dans l'une l'ami même éprouve l'envie, dans l'autre l'ennemi même verse des larmes. Mais n'est-ce pas une disposition infiniment agréable à Dieu de ne pas nous réjouir du malheur des personnes qui nous ont fait du mal? Nous tirons encore du spectacle que nous offre une telle maison d'autres avantages qui ne sont pas inférieurs. On se rappelle ses fautes, on songe au tribunal redoutable devant lequel tous les hommes doivent paroître, et au compte qu'ils doivent y rendre : eût-on essuyé de la part des hommes une infinité de maux, eût-on dans sa maison mille chagrins, on en apporte chez soi le remède; on pense que soi-même on sera bientôt dans le même état, que les plus superbes y seront aussi, que toutes les choses présentes, agréables ou fâcheuses, sont passagères : on dépose donc tout sentiment de tristesse, d'envie, de haine; et, déchargé de ce fardeau, on revient chez soi plus libre et plus léger. Dès lors

on devient plus doux, d'une humeur plus facile, on se montre plus honnête et plus sage, parce que la crainte des peines futures est entrée dans notre ame, et qu'elle y a consumé toutes les épines. Pénétré de cette vérité, Salomon disoit qu'il vaut mieux aller dans une maison de deuil que dans la maison du riche qui célèbre un festin. L'ame trouve dans l'une le calme et le repos : elle n'emporte de l'autre que des soucis et des peines ; l'une produit l'orgueil, et l'autre la crainte, source et principe de toute vertu. Si la crainte n'étoit pas un bien, le Fils de Dieu ne parleroit pas si souvent des peines et des supplices d'une autre vie. La crainte est pour nous un rempart assuré, et une tour inexpugnable.

Nous avons d'autant plus besoin de sûreté et de défense, que nous sommes environnés d'un plus grand nombre d'ennemis. *Apprenez*, dit le même Salomon dans ses préceptes de morale, *apprenez que vous marchez au milieu des piéges, et sur le bord des précipices* (Eccles. 9. 20.). Que de grandes leçons n'offrent pas ces paroles ! elles ne sont pas moins instructives que les premières; gravons-les donc chacun dans notre esprit, imprimons-les dans notre mémoire; et elles nous garantiront du péché, mais étudions-en d'abord le sens profond. Le Sage ne dit pas : Considérez que vous marchez au milieu des piéges, mais *apprenez*. Et pourquoi se sert-il de ce mot ? C'est comme s'il disoit : Les piéges sont cachés ; car nous disons qu'on nous tend un piége lorqu'on ne cherche pas ouvertement à nous perdre, mais que l'on cache de toute part, sous des apparences perfides, la mort qu'on veut nous

donner ou quelque tort qu'on veut nous causer : voilà pourquoi Salomon dit : *Apprenez*. Vous avez besoin de beaucoup de prudence et de circonspection. Les enfans couvrent de terre les piéges qu'ils tendent; c'est des plaisirs de la vie que le démon couvre les péchés ; mais étudiez ses ruses , et apprenez à les connoître. Se présente-t-il un gain à faire, ne regardez pas seulement le gain , mais voyez s'il ne cache pas le péché et la mort ; et s'il les cache, fuyez. S'offre-t-il une volupté et un plaisir, ne vous contentez pas de regarder le plaisir, mais examinez avec attention si cette amorce agréable ne recèle pas l'iniquité ; et si elle la recèle, retirez-vous. Quelqu'un veut-il nous donner un conseil, nous flatter, nous ménager , nous promettre des honneurs ou quelque autre bien , examinons attentivement les choses, considérons si par hasard il ne résultera pas pour nous quelque dommage ou quelque péril, des conseils que l'on nous donne, des honneurs qu'on nous promet, ou des paroles flatteuses qu'on nous adresse, et ne nous jetons point dans l'embarras par une précipitation indiscrète.

Si l'on n'avoit qu'un ou deux piéges à craindre , il seroit aisé de s'en garantir; mais écoutez comment Salomon s'exprime pour montrer combien ils sont multipliés. *Apprenez*, dit-il , *que vous marchez au milieu des piéges*. Il ne dit pas que vous marchez à côté des piéges, mais *au milieu des piéges*. Nous rencontrons partout des embûches et des précipices. On se rend dans la place publique, on y voit un ennemi , sa seule vue irrite; on voit un ami comblé de gloire, on est jaloux; on voit un

pauvre, on le méprise et on le dédaigne ; un riche, on lui porte envie; on voit quelqu'un insulté, on se révolte; on se sent insulté soi-même, on s'emporte; on aperçoit un objet séduisant, ses attraits captivent. Vous voyez quelle foule de piéges ; voilà pourquoi le Sage vous dit : *Apprenez que vous marchez au milieu des piéges*. Vous trouvez des piéges dans votre maison, vous en trouvez à votre table, vous en trouvez dans vos sociétés. Souvent nous avons cru pouvoir hasarder parmi nos amis une parole imprudente qui a pensé ruiner toute notre fortune. Examinons donc les choses avec l'attention la plus scrupuleuse. Souvent, faute d'être assez attentifs, notre épouse, nos enfans, nos amis, nos voisins, sont devenus pour nous des piéges.

Et pourquoi tous ces piéges, dira-t-on ? c'est afin que nous ne nous arrêtions pas sur la terre, mais que nous prenions notre essor vers le ciel. Tant que l'oiseau plane dans les régions supérieures, il n'est pas facile de le prendre ; de même vous, tant que vous portez en-haut vos regards, vous ne serez pas pris facilement dans un piége ou dans une embûche. Le démon est un oiseleur habile, placez-vous donc au-dessus de ses traits. Celui qui se place dans un lieu élevé, n'admirera aucun des biens de ce siècle, et comme sur le sommet d'une haute montagne les cités et les places fortes nous semblent d'une extrême petitesse, et que les hommes qui marchent ne nous paraissent que des fourmis qui s'agitent; de même si vous vous élevez aux idées sublimes d'une philosophie sainte, rien ne pourra vous frapper sur la terre, les richesses, la gloire, la puis-

sance, les honneurs, tous les avantages de ce monde, vous paroîtront petits et méprisables. C'est ainsi que toutes les prospérités de la vie présente paroissent bien peu de chose à saint Paul, et qu'elles étoient à ses yeux, plus inutiles que des êtres morts. C'est ce qui le faisoit s'écrier : *Le monde est crucifié pour moi* (Gal. 6. 14.); c'est ce qui lui faisoit donner cet avis aux fidèles : *Tournez vos pensées vers les choses d'en-haut* (Colos. 3. 1.). Que vouloit-il dire par *les choses d'en-haut ?* Où est le soleil ? où est la lune? Non. Où donc ? Où sont les anges, les archanges, les chérubins et les séraphins ? Non pas encore, mais *où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu son père* (Coloss. 3. 1.). Suivez le précepte de l'apôtre, et n'oubliez jamais que, comme les ailes ne servent de rien à l'oiseau s'il est pris dans le filet, mais qu'alors il s'agite inutilement ; de même, la raison ne vous sert de rien si vous êtes asservi à des désirs criminels, mais vous êtes toujours pris, quelles que soient vos vaines agitations. Les ailes sont données à l'oiseau pour éviter de tomber dans le filet ; la raison est donnée à l'homme pour se garantir des péchés.

Quelle excuse, quelle défense nous restera-t-il donc si nous sommes moins sages que des animaux déraisonnables ? Un oiseau qui est tombé dans le filet et qui s'en est échappé, un cerf qui s'est engagé dans la toile et qui s'en est arraché, ne se laisseront plus prendre facilement par les mêmes artifices. L'expérience est un maître qui les instruit, et leur apprend à se tenir sur leurs gardes. Pour nous, souvent pris dans les mêmes piéges, nous y

retombons toujours, et nous nous montrons moins prudens, moins attentifs que des animaux dépourvus de raison, nous qui avons reçu la raison en partage. Combien de fois la vue d'une femme ne nous a-t-elle pas fait éprouver mille peines, n'a-t-elle pas allumé chez nous une passion qui nous a cruellement tourmentés pendant plusieurs jours? Toutefois nous n'en sommes pas plus sages: avant qu'une première blessure soit guérie, nous nous jetons dans le même danger, nous nous laissons prendre par les mêmes attraits, le plaisir passager d'un simple regard nous livre à de longs et continuels tourmens. Ne perdons pas de vue les paroles de Salomon; et nous pourrons nous garantir de tous les périls. La beauté de la femme est un piége dangereux; ou plutôt ce n'est pas la beauté de la femme, mais la liberté des regards. En effet, ce ne sont pas les choses que nous devons accuser, mais nous-mêmes, et notre défaut de vigilance. Ne disons pas qu'il n'y ait point de femmes; mais qu'il n'y ait point d'adultères. Ne disons pas qu'il n'y ait point de beauté, mais qu'il n'y ait point de fornication. Ne disons pas qu'il n'y ait point de table, mais qu'il n'y ait point d'intempérance; car ce n'est pas la table, mais notre indiscrétion, qui fait l'intempérance. Ne disons pas: Tous les maux viennent de la nécessité de boire et de manger. Non, ce n'est point de là qu'ils viennent, mais de notre imprudence et de notre gourmandise. Le démon ne buvoit ni ne mangeoit, et l'orgueil l'a précipité du haut des cieux; saint Paul buvoit et mangeoit, et son humilité l'a transporté dans le ciel. Par combien de personnes n'en-

tends-je pas dire : Qu'il n'y ait point de pauvreté! Fermons la bouche à ceux qui se permettent de pareilles plaintes, ou plutôt de pareils blasphêmes. Disons-leur qu'il n'y ait point de foiblesse d'ame; car la pauvreté a procuré au monde une infinité de biens, et sans elle les richesses seroient inutiles. N'accusons donc ni la pauvreté ni les richesses, qui peuvent devenir entre nos mains, si nous le voulons, des instrumens de vertu. Un soldat courageux signale sa bravoure de quelque arme qu'il se serve; de bonnes et de mauvaises armes embarrassent également le soldat lâche et timide. Pour vous convaincre de cette vérité, rappelez-vous Job qui a été successivement riche et pauvre, et qui se servant de la richesse et de la pauvreté comme d'une arme, a triomphé par l'une et par l'autre. Dans l'opulence, il disoit : *Ma maison a toujours été ouverte au voyageur* (Job. 31. 32.); tombé dans l'indigence, il disoit : *Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté* (Job. 1. 21.). Dans le premier état, il signaloit sa charité; dans le second, il montra toute sa magnanimité. Vous de même, êtes-vous riche, distinguez-vous par l'aumône; êtes-vous devenu pauvre, montrez de la patience et du courage. Ni la pauvreté ni les richesses, ne sont un mal; elles ne le deviennent que par la disposition de celui qui est pauvre ou riche. Apprenons donc aux chrétiens à mieux juger des choses, et à ne pas calomnier les œuvres de Dieu, mais à condamner la volonté perverse de l'homme. Les richesses ne peuvent servir à un cœur foible, la pauvreté ne nuira jamais à une grande ame. Reconnoissons donc les piéges qui nous sont

tendus, et ayons soin de nous en éloigner; reconnoissons les précipices qui nous environnent, et n'en approchons pas.

La plus grande sûreté pour nous, est de ne pas fuir seulement le péché, mais ces actions qui nous jettent dans le péché, quoiqu'elles paroissent indifférentes. Je m'explique. Les ris et les propos bouffons, sans paroître des péchés en eux-mêmes, conduisent au péché. Souvent les ris produisent les paroles déshonnêtes, et les paroles déshonnêtes des actions plus déshonnêtes encore; souvent, des ris et des paroles, on en vient aux injures; des injures, aux coups; et des coups, aux meurtres. Voulez-vous donc vous garantir des grandes chutes, n'évitez pas seulement les paroles et les actions déshonnêtes, les coups et les meurtres, mais les ris immodérés et les propos bouffons, puisqu'ils sont le principe et l'origine de tous ces maux. Voilà pourquoi saint Paul dit aux fidèles : *Ne vous permettez jamais des propos insensés et bouffons* (Ephes. 5. 4.); car si ces propos paroissent des bagatelles, ils sont la source des plus tristes désordres. De même, quoique la somptuosité de la table ne paroisse point en effet un crime, elle engendre cependant l'ivresse, la fureur, les injustices, les rapines. Pour fournir au luxe des repas et au plaisir de la bonne chère, on n'épargne ni vols ni brigandages, on se livre à mille excès et à mille violences. Si donc vous fuyez le luxe et la bonne chère, en retranchant de loin le principe d'iniquité, vous avez supprimé la cause des injustices, des rapines, de l'ivresse, de tous les maux qui en sont les effets. Voilà pourquoi saint

Paul disoit encore qu'*une veuve qui vit dans les délices étoit morte toute vivante* (1. Tim. 5. 6.). Les spectacles, les combats de chevaux, le jeu, ne semblent pas à plusieurs des péchés réels; et ils introduisent dans le monde une foule de maux. En effet, la fréquentation des spectacles engendre la fornication, la débauche, tous les excès de la licence et du désordre. Le plaisir à regarder les combats de chevaux enfante les querelles, les injures, les coups, les outrages, de mortelles inimitiés. L'amour du jeu produit souvent les blasphêmes, les pertes de biens, les emportemens, les invectives, et mille autres effets plus tristes encore. Ne fuyons donc pas seulement les péchés, mais ces actions qui, quoiqu'elles paroissent innocentes, conduisent insensiblement au péché. Celui qui marche le long d'un précipice, quoiqu'il n'y tombe pas encore, tremble, et souvent la frayeur le trouble et l'y fait tomber. De même celui qui ne fuit pas le péché de loin, mais qui marche près du péché, vivra dans la crainte, et souvent tombera dans le péché. Celui qui regarde avec trop d'attention la femme de son prochain, quoiqu'il ne la déshonore pas, la convoite, et devient réellement adultère, suivant la parole de Jésus-Christ (Matth. 5. 28.) : on ne passe que trop souvent du désir à l'action, et l'on consomme le crime. Ainsi éloignons-nous du péché le plus qu'il nous est possible. Voulez-vous vivre avec sagesse, ne fuyez pas seulement l'adultère, mais les regards trop libres; voulez-vous être loin des paroles déshonnêtes, ne fuyez pas seulement les paroles déshonnêtes, mais les ris excessifs et les moindres désirs;

voulez-vous être éloigné du meurtre, fuyez les injures; voulez-vous éviter l'ivresse, fuyez le luxe et les dépenses de la table, coupez le vice dans sa racine. L'intempérance de la langue est un grand piége. *Les lèvres de l'homme*, dit le Sage, *sont pour lui un piége dangereux, et ses propres paroles causent sa perte* (Prov. 6. 2.). Réprimons donc principalement notre langue, interdisons-nous les invectives, les médisances, les propos insolens et obscènes, et l'usage criminel des sermens (1); car mon discours me conduit encore à cette instruction. Cependant je vous annonçai hier que je ne vous parlerois plus de ce précepte, parce que je vous en avois déjà entretenus suffisamment à plusieurs reprises. Mais que voulez-vous? jusqu'à ce que je vous voie corrigés, je ne puis renoncer à vous donner des conseils. Quoique saint Paul eût dit aux Galates : *Je ne veux plus m'occuper d'aucun de vous* (Gal. 6. 17.), on le voit néanmoins reparoître au milieu d'eux et les entretenir encore. Telles sont les entrailles d'un père; il annonce qu'il va abandonner ses enfans, et il ne les abandonne pas jusqu'à ce qu'il les voie changer de conduite.

Vous avez entendu aujourd'hui le prophète parler des sermens. *J'ai regardé*, dit-il, *et mes yeux ont aperçu une faulx volante, longue de vingt coudées et large de dix. Le Seigneur m'a dit: Que vois-tu? Je vois, lui ai-je dit, une faulx volante, longue de vingt coudées et large de*

(1) On verra tout-à l'heure qu'il faut employer ici le mot de *sermens*, et non celui de *juremens*. Voy. la note de la pag. 112.

dix. Elle entrera, dit le Seigneur, dans la maison de celui qui jure par mon nom, elle s'y arrêtera, et détruira les bois et les pierres (Zach. 5. 1, 2 et 4.). Que veulent dire ces paroles, et pourquoi la peine qui suit les sermens est-elle représentée sous la figure d'une faulx, et d'une faulx volante? C'est afin de vous faire sentir que la punition est certaine et inévitable. On pourroit se soustraire à une épée volante; mais qui pourroit échapper à une faulx qui comme une corde funeste enveloppe le cou de l'homme? Et si cette faulx a des ailes, peut-il rester quelque espoir de salut? Mais pourquoi détruit-elle les bois et les pierres de la maison du parjure? C'est afin que son châtiment instruise les autres. Comme la terre, lorsqu'il ne sera plus, doit couvrir son corps, sa maison détruite et les ruines de sa demeure avertiront les passans qui les verront de ne pas se permettre le même crime, s'ils craignent de subir la même peine : elles resteront toujours pour s'élever sans cesse contre le mort et pour l'accuser. L'épée n'est pas aussi perçante que le parjure; le coup que porte le parjure est plus mortel que celui du glaive. L'homme qui ne craint pas de se parjurer est déjà mort, quoiqu'il paroisse vivant, il a déjà reçu le coup fatal. Et comme le criminel à qui on a lu sa sentence, avant de sortir de la ville, d'arriver au lieu de son supplice, et de voir le bourreau s'emparer de lui, est déjà mort au sortir du tribunal : il en est de même de celui qui se parjure.

Pénétrés de cette réflexion, n'exigeons pas de nos frères le serment. Eh quoi ! vous faites jurer votre frère sur la table sainte ! vous l'immolez sur l'autel

même où Jésus-Christ s'immole pour lui ! Les brigands assassinent dans les chemins; vous, vous égorgez un fils sous les yeux de sa mère, en cela bien plus coupable que le meurtrier d'Abel ! Caïn a tué son frère dans un désert et ne lui a enlevé qu'une vie périssable : vous, c'est dans l'église même que vous tuez votre frère, que vous lui portez le coup d'une mort éternelle ! L'église est-elle faite pour nos sermens, et non pour nos prières ? La table sainte est-elle dressée pour que nous y fassions jurer nos frères? elle est dressée pour expier nos crimes, et non pour les sceller et les ratifier. Si vous ne respectez rien, respectez au moins le livre que vous présentez à celui dont vous exigez le serment. Ouvrez cet Evangile que vous avez entre les mains, sur lequel vous voulez qu'il jure, voyez ce qu'y dit Jésus-Christ du serment, tremblez, et retirez-vous. Que dit donc Jésus-Christ du serment dans l'Evangile? *Je vous dis de ne jurer pour aucune raison* (Matth. 5. 34.). Et vous, ô folie ! ô fureur ! vous prenez à témoin du serment la loi même qui défend le serment ! C'est comme si on vouloit prendre pour complice d'un meurtre le législateur même qui défend le meurtre. Je ne suis pas aussi touché, aussi affligé, lorsque j'apprends que des hommes ont été égorgés dans les chemins, que je gémis, que je pleure, que je frissonne, lorsque je vois un fidèle approcher de la table sainte, poser la main sur l'Evangile, et jurer sur ce livre vénérable. Quoi donc ! vous disputez une somme douteuse, et vous faites périr une ame ! Le gain que vous espérez équivaudra-t-il jamais au dommage que vous causez à votre ame et à celle de

votre frère? Si vous le croyez sincère et véridique, n'exigez pas de lui le serment. Si vous êtes convaincu que c'est un fourbe et un homme sans foi, ne le forcez pas de se parjurer. Je veux, direz-vous, me donner une pleine assurance. Mais c'est en n'exigeant pas le serment que vous vous donnerez cette assurance; car après l'avoir exigé, vous rentrerez dans votre maison, poursuivi par le remords, et par cette réflexion pénible : N'ai-je pas exigé en vain de mon frère le serment? ne s'est-il pas parjuré? ne suis-je pas la cause de son parjure? Au lieu que si vous n'exigez pas le serment, vous emporterez avec vous une grande consolation, vous rendrez graces au Seigneur, et vous direz : Dieu soit béni! je me suis contenu moi-même, je n'ai pas exigé le serment en vain et au hasard; périsse tout l'or, périssent toutes les richesses de la terre, pourvu que je sois assuré que je n'ai pas enfreint la loi et que je ne l'ai pas fait enfreindre à un autre.

Pensez à celui pour l'amour duquel vous n'avez pas exigé le serment, et cela suffira pour vous satisfaire et vous dédommager. Souvent dans une querelle violente nous supportons patiemment les plus grands outrages, et nous disons à celui qui nous insulte et qui nous frappe : Tu es un malheureux, je pourrois me venger de tes injures, repousser tes violences, mais ton protecteur me retient et m'arrête: et cela suffit pour notre satisfaction. Ainsi, lorsque vous êtes dans le dessein d'exiger le serment, contenez-vous vous-même, empêchez de jurer celui qui étoit prêt à le faire; dites-lui : Je pourrois vous faire jurer, mais Dieu me défend d'exiger le ser-

ment ; c'est lui qui me retient. Cela suffit pour la gloire du législateur, pour votre propre sûreté, et pour l'effroi de celui qui a accepté le serment. Oui, lorsqu'il verra que nous craignons de faire jurer les autres, il redoutera bien plus lui-même de se porter à jurer. Pour vous, si vous lui adressez les paroles que je vous dicte, vous vous en retournerez dans votre maison avec une pleine assurance. Ecoutez donc les préceptes de Dieu, afin que lui-même écoute vos prières. Vos paroles seront écrites dans le ciel, elles se présenteront au jour du jugement, elles plaideront pour vous, et couvriront la multitude de vos péchés.

Mais ce n'est pas seulement dans cette circonstance que nous devons agir d'après ce principe : nous devons l'appliquer à toutes les autres; et lorsque nous voulons faire pour Dieu un bien qui doit nous porter quelque préjudice, ne regardons pas seulement le préjudice qui en résultera, mais l'utilité que nous retirerons de ce que nous aurons fait pour Dieu. Par exemple, on vous a outragé, supportez-le patiemment ; et vous le supporterez patiemment et avec douceur, si vous pensez non pas à l'outrage, mais à la Majesté de celui qui vous ordonne de le souffrir avec patience. Vous avez fait l'aumône, songez moins à l'argent que vous avez sacrifié pour une bonne œuvre, qu'aux fruits que vous recueillerez de ce sacrifice. On vous a fait tort dans votre fortune, rendez graces à Dieu, et considérez, non la peine causée par le dommage que vous avez essuyé, mais l'avantage qui vous revient d'en rendre graces à Dieu. Si nous réglons ainsi notre ame, aucun des

maux de cette vie ne vous affligera, et les accidens les plus fâcheux nous deviendront profitables : les pertes, les afflictions, les insultes, nous seront plus douces et plus précieuses que les richesses, les plaisirs et les honneurs. Les événemens les plus contraires tourneront à notre avantage, nous jouirons dans ce monde d'une paix parfaite, et nous obtiendrons dans l'autre le royaume des Cieux. Puissions-nous y parvenir par la grace et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire, l'honneur et l'empire soient au Père et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

J'ai cru devoir placer après cette homélie que termine une sortie si éloquente contre les sermens, quelques réflexions sur le même sujet tirées de l'homélie quatorzième. (Bén. t. 2, p. 141; Fr. D. t. 1, p. 157; Sav. t. 6, p. 152.)

Je vous exhortai dernièrement à emporter chacun dans votre maison la tête de Jean-Baptiste, nouvellement coupée et encore toute sanglante; je vous disois de vous représenter cette tête élevant encore la voix pour vous dire : Détestez le serment qui a été mon meurtrier. Oui, sans doute, ce que ni la généreuse liberté du saint précurseur, ni la violente colère du prince qui se voyoit repris publiquement, n'avoient pu faire, le serment et la crainte mal entendue du parjure l'ont fait; c'est le serment qui a tranché cette tête vénérable. Je vous répète encore

aujourd'hui, et je ne cesserai jamais de vous répéter la même exhortation. Portez partout et montrez à tout le monde cette tête sacrée qui s'élève avec force contre les sermens. Quelque négligens, quelque peu attentifs que nous puissions être, ces yeux animés d'un saint zèle, ces yeux qui menacent d'un regard sévère les indiscrets qui se permettent des sermens, seront un frein puissant qui arrêtera notre langue, qui nous détournera de faire des sermens avec trop de légèreté.

Bientôt après l'orateur ajoute cette comparaison ingénieuse :

De même qu'une troupe d'enfans qui tirent de toutes leurs forces les uns contre les autres, et en sens contraire, une longue corde déjà fort usée, lorsque cette corde vient à se rompre, tombent tous à-la-fois sur le dos, et se blessent les uns à la tête, les autres à d'autres parties du corps : ainsi des hommes qui prêtent les uns contre les autres un serment contraire, lorsque le serment de toute nécessité vient à être rompu, tombent ensemble dans le gouffre du parjure, les uns en se parjurant, les autres en leur fournissant l'occasion de se parjurer.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE VINGT-UNIÈME AU PEUPLE D'ANTIOCHE, SUR LES STATUES.

Le savant Tillemont, dont j'ai déjà parlé dans l'homélie précédente, croit que l'ordre de plusieurs homélies au peuple d'Antioche sur les statues a été troublé; je suis entièrement de son avis, et je pense que l'homélie seizième, par exemple, doit être placée avant plusieurs de celles qui précèdent: Je n'entreprendrai pas, à l'exemple de Tillemont, de lui marquer sa vraie place, ainsi qu'à d'autres encore qu'il juge avoir été déplacées; cette entreprise seroit trop difficile, et d'ailleurs est étrangère à mon travail.

Lorsque les commissaires envoyés par l'empereur eurent établi un tribunal pour les informations, et que les citoyens, ne craignant plus pour la ruine entière d'Antioche, craignoient d'être cités à ce tribunal, les solitaires qui habitoient sur le sommet des montagnes voisines, descendirent dans la ville pour consoler le peuple. Saint Jean Chrysostôme, dans la dix-septième homélie (Bén. tom. 2, p. 172; Fr. D. tom. 1, p. 193; Sav. t. 6, p. 575.), rapporte la conduite qu'ils tinrent alors, et les discours qu'ils adressèrent aux commissaires. J'ai cru qu'on ne seroit pas fâché de voir ici cet endroit de l'homélie dix-septième. Le voici donc tel que je l'ai traduit dans notre langue :

Les commissaires envoyés par l'empereur pour informer de la sédition, avoient établi ce tribunal redoutable, devant lequel ils obligeoient tous les ha-

bitans d'Antioche de comparoître pour rendre compte des excès commis dans la ville ; tous étoient dans l'attente des plus cruels supplices : alors ces pieux anachorètes, qui habitent le sommet des montagnes, ont montré l'éminence de leur sagesse. Ces hommes qui étoient toujours demeurés renfermés dans leurs tentes et dans leurs cavernes, n'ont pas plutôt aperçu l'orage suspendu sur la ville d'Antioche, que, sans être appelés ni excités par personne, abandonnant leurs paisibles retraites, ils sont accourus de toute part comme des anges descendus du ciel. Antioche offroit alors une image de la Jérusalem céleste, elle se trouvoit toute remplie de ces saints, qui, par leur seule vue, consoloient les affligés, et les portoient à se mettre au-dessus de toutes les disgraces de ce monde. Eh ! qui, en les voyant, eût fait quelque cas de la vie, et n'eût pas méprisé la mort? Ce qu'il y avoit de plus admirable, c'étoit l'assurance généreuse avec laquelle ils abordoient les commissaires pour leur parler en faveur des criminels. Nous sommes prêts, leur disoient-ils, à verser notre sang et à donner nos têtes pour les arracher aux supplices. Ils leurs déclaroient qu'ils ne les quitteroient pas qu'ils n'eussent obtenu le pardon du peuple, ou la permission d'accompagner les coupables qui seroient envoyés à l'empereur. « Le prince « qui nous gouverne, disoient-ils, est religieux, il « est fidèle et vit dans la piété. Nous parviendrons « certainement à apaiser son courroux ; nous ne « permettrons pas, nous ne souffrirons pas que vous « abattiez aucune tête et que vous trempiez dans le « sang le glaive de la justice. Si vous êtes inexora-

« bles, nous sommes résolus à périr avec ceux pour « lesquels nous vous prions. Leur attentat est hor- « rible sans doute; mais, quelque énorme qu'il soit, « il n'excède pas la clémence de notre empereur. » On attribue même à l'un de ces illustres solitaires ces paroles pleines de force et de sagesse : « Les sta- « tues qui avoient été renversées, ont été relevées « aussitôt, et ont repris leur première forme ; la « faute a été aussi promptement réparée qu'elle avoit « été commise ; mais si vous détruisez les images « vivantes de Dieu, pourrez-vous jamais réparer une « telle perte ? Pourrez-vous rendre la vie aux hommes « que vous aurez fait mourir, et faire rentrer les « ames dans les corps ? »

Sur ces représentations des solitaires et de plusieurs autres, les commissaires différèrent le supplice des coupables, et se laissèrent déterminer à remettre à l'empereur la décision de leur sort.

Pendant que saint Jean Chrysostôme instruisoit et consoloit les habitans d'Antioche par des homélies éloquentes, Flavien, leur évêque, continuoit sa route. Dès qu'il fut arrivé à Constantinople, il se présenta devant l'empereur, parvint à le fléchir, et à obtenir une grace entière pour son peuple. L'homélie vingt-unième, qui est la vingtième dans les autres éditions, renferme les circonstances du départ de Flavien, le discours qu'il adressa à Théodose, la réponse de celui-ci, le retour de l'évêque, la joie de tout le peuple, et les réflexions morales de l'orateur.

Il n'y a personne qui ne connoisse et qui ne vante le discours de Flavien à l'empereur Théodose; ce discours néanmoins n'a jamais été traduit exactement. Les uns n'en ont donné que des extraits ; d'autres, qui ont voulu le traduire en entier, ont cru devoir le resserrer dans leur traduction, parce qu'ils le trouvoient d'une longueur excessive. Je conviens qu'il est réellement un peu long ;

mais, outre que saint Jean Chrysostôme a dû le rapporter tel qu'il avoit été débité par Flavien, il faut observer qu'il a été prononcé en présence d'un grand nombre d'assistans, quoiqu'il ne fût adressé qu'au seul Théodose, et que les Grecs en général étoient plus patiens que nous pour écouter de longues harangues. Nous voyons, dans Démosthène et dans Eschine, que les Athéniens avoient envoyé à Philippe, pour conclure la paix, dix députés, parmi lesquels étoient ces deux orateurs, que les dix députés lui firent chacun leur harangue, que celles de Démosthène et d'Eschine étoient fort longues. Quoi qu'il en soit de ces observations, j'ai traduit le discours le plus fidèlement qu'il m'a été possible, et je le donne tel qu'il existe dans saint Jean Chrysostôme. Quoique celui-ci annonce dans son homélie qu'il le tient d'un de ceux qui l'ont entendu, je crois qu'il vouloit en laisser tout le mérite à Flavien; mais que, dans la réalité, l'évêque s'étoit concerté, pour ce qu'il devoit dire à l'empereur, avec son prêtre, dont il reconnoissoit les talens distingués pour l'éloquence.

On verra à la suite de cette homélie un discours abrégé que saint Jean Chrysostôme met dans la bouche du même Flavien : je dirai de quelle homélie je l'ai pris.

On trouve dans Libanius deux discours adressés à Théodose, l'un pour l'engager à pardonner à la ville d'Antioche, et l'autre pour lui rendre graces du pardon qu'il a accordé à cette ville coupable. S'il a vraiment prononcé le premier discours, il l'a prononcé en son propre nom, et non comme député de la ville d'Antioche, ainsi qu'il l'annonce lui-même dans son exorde. Ce discours est encore plus long que celui de Flavien, ce qui justifie les réflexions que j'ai faites plus haut. Mais quelle différence entre l'un et l'autre! L'un, à mon avis (et je crois que tous ceux qui voudront les comparer en jugeront de même), n'est que la froide déclamation d'un sophiste, au lieu que l'autre est la riche et touchante composition d'un orateur vraiment éloquent.

HOMÉLIE VINGT-UNIÈME

AU PEUPLE D'ANTIOCHE,

SUR LES STATUES.

Bén. tom. 2, p. 213; Fr. D. t. 1, p. 223; Sav. t. 6, p. 595.

La parole, mes frères, que j'ai toujours mise à la tête de mes instructions depuis le danger qui nous menace, je l'emploierai encore maintenant dans le discours que je vous adresse, et je commencerai par vous dire : Béni soit Dieu, qui daigne aujourd'hui nous faire célébrer cette sainte fête dans la joie et dans l'alégresse, qui a rendu le chef à ses membres, le pasteur à ses ouailles, le maître à ses disciples, le général à ses soldats, le pontife à ses prêtres! Dieu soit béni, qui nous accorde bien au-delà de ce que nous lui demandions ! Nous nous serions contentés, sans doute, de nous voir enfin affranchis de nos maux, et c'étoit là l'objet de toutes les prières que nous adressions au Ciel. Mais un Dieu plein de bonté, un Dieu qui surpasse toujours infiniment nos demandes par la grandeur de ses bienfaits, nous a rendu notre père beaucoup plus tôt que nous ne l'attendions. Eh ! qui jamais eût espéré que dans un

intervalle de si peu de jours, il se mettroit en chemin, il parleroit au prince, il dissiperoit l'orage suspendu sur nos têtes, il repartiroit assez promptement pour revenir avant la sainte Pâque, et pouvoir célébrer cette fête avec nous. Ce que nous n'avions pas lieu d'attendre est donc arrivé : nous revoyons notre père, et nous ressentons une joie d'autant plus vive, que son retour a prévenu nos vœux et surpassé nos désirs. Ainsi rendons graces à un Dieu si bon pour toutes les faveurs qu'il nous prodigue. Admirons sa puissance, sa bonté, sa sagesse, et ses vues de miséricorde sur notre ville. Le démon vouloit la perdre sans ressource en lui faisant commettre un crime énorme; et Dieu, par ce même crime, a illustré davantage et la ville, et le pontife, et le prince; il a rendu par là même leur nom à jamais célèbre.

Antioche s'est couverte de gloire, parce que dans le péril qui la pressoit, sans implorer la protection des hommes les plus puissans, les plus riches, les plus accrédités auprès du prince, elle a eu recours à l'Eglise et au prêtre de Dieu, et qu'elle a mis toute sa confiance, tout son espoir, dans le secours d'en-haut. Après le départ du père commun, lorsqu'on cherchoit de tout côté à effrayer les prisonniers, lorsqu'on leur disoit que l'empereur, loin de s'apaiser, s'irritoit de plus en plus, qu'il songeoit à détruire entièrement la ville, lorsqu'on leur débitoit beaucoup d'autres nouvelles encore plus alarmantes, ils ne se sont pas laissé abattre; et sur ce que nous leur disions que les nouvelles étoient fausses, que c'étoit un artifice du démon qui vouloit jeter le trouble dans leur ame : Nous n'avons pas besoin de con-

solation, nous répondoient-ils ; nous savons à qui nous avons eu recours d'abord, et en qui nous avons mis toute notre espérance. C'est sur une ancre sacrée que nous avons fondé notre salut ; ce n'est pas à un homme que nous l'avons confié, mais à un Dieu tout-puissant. Nous sommes donc assurés que les choses se termineront heureusement pour nous ; car nous ne pouvons croire et il n'est pas possible qu'un semblable espoir soit jamais confondu. Quelles couronnes, quels éloges, de pareilles dispositions ne mériteront-elles point à notre ville ! quelle bienveillance ne lui attireront-elles point désormais de la part du Seigneur ! Il n'est pas, sans doute, non, il n'est pas d'une ame commune d'être aussi tranquille dans les plus violentes épreuves, de tourner ses regards vers Dieu, et, dédaignant toutes les ressources humaines, de ne soupirer qu'après ce secours divin.

Telle est la gloire dont s'est couverte la ville d'Antioche. Son vénérable pontife ne s'est pas moins signalé. Il a exposé sa vie pour le salut de son peuple; et lorsque tout sembloit s'opposer à son départ, son grand âge, la rigueur de la saison, la proximité de la fête, une sœur près de rendre les derniers soupirs, il s'est mis au-dessus de tous ces obstacles, il ne s'est pas dit à lui-même : Quoi donc ! la sœur unique qui me reste, une sœur qui a porté avec moi le joug de Jésus-Christ, qui a demeuré si long-temps avec moi, est près de rendre les derniers soupirs, et nous partirons ! nous l'abandonnerons ! nous ne la verrons pas dans ses derniers momens ! nous ne recueillerons pas ses dernières paroles ! Tout ce qu'elle demandoit chaque jour, c'est que nous

pussions lui fermer les yeux, lui rendre tous les autres devoirs que les mourans attendent de la tendresse de ceux qui leur survivent; et comme si elle étoit dépourvue de parens et d'amis, elle n'obtiendra rien de ce qu'elle espéroit obtenir, surtout d'un frère! elle rendra le dernier soupir sans voir celui qui est le plus cher à son cœur! circonstance douloureuse, plus cruelle que toutes les morts ensemble! Si j'étois éloigné, ne devrois-je pas, quoi qu'il m'en coûtât, accourir pour lui rendre ce triste et dernier office? et lorsque je suis près d'elle, partirai-je? l'abandonnerai-je? comment supportera-t-elle les jours de mon absence?... Il ne s'est permis aucune de ces réflexions; mais sacrifiant à la crainte de Dieu tous les liens du sang, il a senti que les calamités publiques font connoître le pontife, comme les tempêtes font connoître le pilote, et les combats le général. Tous les Juifs, tous les Grecs, s'est-il dit, ont les yeux ouverts sur nos actions; ne trompons pas les espérances qu'ils ont conçues de nous; n'abandonnons pas la ville dans le naufrage dont elle est menacée; mais jetant tous nos intérêts dans le sein de Dieu, donnons, s'il le faut, notre vie pour nos frères. Et voyez quelles ont été en même temps et la grandeur d'ame du pontife et la bonté infinie du Seigneur. Tous les avantages qu'il avoit sacrifiés, il les a obtenus tous comme la récompense de son zèle, il les a obtenus contre son attente pour mettre le comble à sa satisfaction. Il avoit consenti, pour le salut de la ville, à célébrer une grande fête dans un pays étranger, loin de ses enfans, et Dieu nous l'a rendu avant la sainte Pâque, pour que, cé-

lébrant avec nous cette fête, recevant ce prix de sa générosité, son ame en ressentît une joie plus vive. Il avoit affronté la rigueur de la saison, et pendant tout le cours de son voyage, il a joui du temps le plus doux. Il n'avoit pas considéré son grand âge, et il a terminé une longue route aussi facilement que s'il eût eu toute la vigueur de sa jeunesse. Il avoit abandonné une sœur mourante, les sentimens naturels n'avoient pu affoiblir son courage, et il l'a retrouvée vivante à son retour. Enfin, je le répète, il a obtenu tous les avantages dont il avoit fait généreusement le sacrifice. Telle est la gloire que le pontife s'est acquise auprès de Dieu et des hommes.

Quant au prince, l'événement qui nous a fait gémir a fait briller sa vertu, a donné plus de lustre à sa personne que l'éclat du diadême. D'abord il s'est annoncé comme devant accorder aux prêtres de Dieu ce qu'il auroit refusé à tous les autres; ensuite il a étouffé tout ressentiment, et nous a accordé sans aucun délai le pardon et la grace après lesquels nous soupirions.

Mais afin de vous faire mieux connoître la magnanimité du prince, la sagesse du pontife, et, plus que tout le reste, l'immense bonté du Seigneur, je vais vous rapporter quelques parties du discours qu'un père tendre a prononcé pour nous. Je dirai ce que j'ai appris d'un des assistans, car pour lui il a gardé sur tout cela le plus profond silence. Non moins magnanime que Paul, il cache soigneusement ses propres mérites; et lorsqu'on lui demande de toute part ce qu'il a dit au prince, par quels moyens il l'a touché et entièrement apaisé, il se contente de répon-

dre que ce grand succès n'est point son ouvrage, que le prince lui-même, docile aux inspirations de Dieu qui fléchissoit son cœur, a étouffé tout ressentiment et déposé son courroux; qu'il a parlé du soulèvement de notre ville et des outrages faits à la majesté impériale, aussi tranquillement que si l'injure ne le regardoit pas. Mais ce que nous cache l'humilité d'un saint évêque, Dieu l'a mis au grand jour. Et comment les choses se sont-elles passées? Je vais les reprendre d'un peu haut, et les exposer dans quelque détail.

Notre saint pontife étant sorti de la ville, plus affligé, plus consterné que nous-mêmes qui avions à redouter la colère du prince, rencontre en chemin les commissaires de l'empereur, qui se rendoient à Antioche pour informer de la sédition, et qui lui apprennent la rigueur des ordres dont ils étoient chargés. Il se représente alors les maux qui alloient accabler son peuple, les troubles, le tumulte, les inquiétudes, les alarmes, la fuite, les périls; un torrent de larmes coule de ses yeux, et ses entrailles se troublent, car c'est la coutume des pères, de s'affliger encore davantage lorsqu'ils ne peuvent être près de leurs enfans qui souffrent. C'étoit le sentiment qu'éprouvoit ce cœur tendre et sensible. Il ne gémissoit pas seulement sur les maux dont nous étions menacés, il ressentoit une peine cruelle d'être éloigné de nous lorsque ces maux viendroient nous assaillir; peine qui ne pouvoit être adoucie que par l'idée qu'il s'éloignoit pour notre salut. Lors donc qu'il eut entendu les commissaires de l'empereur, il pleuroit plus amèrement, il recouroit à Dieu, lui

adressoit de plus fréquentes prières, et passoit les nuits à l'invoquer. Il le conjuroit de permettre qu'il fût présent pour consoler son peuple dans l'affliction, de fléchir lui-même le cœur du prince, de l'amener à des sentimens plus doux. Arrivé dans la ville capitale, il entre dans le palais de l'empereur, se tient éloigné de sa personne, muet, immobile, les yeux baissés en terre, honteux et rougissant comme s'il eût commis lui-même les attentats pour lesquels il venoit demander grace. Il vouloit, par cet extérieur abattu et humilié, tourner l'esprit du prince vers la compassion avant de lui parler pour nous. Car la seule ressource qui reste à des coupables, est de garder le silence, sans chercher à défendre leur faute. Il vouloit donc toucher d'abord le prince, bannir de son ame les sentimens d'indignation et y introduire ceux de la pitié, afin de préparer les voies à ses discours. Ce fut ainsi que Moïse, lorsque le peuple fut tombé dans une faute énorme, se transporta sur la montagne, se tint muet et immobile jusqu'à ce que le Seigneur l'eût appelé et lui eût dit : *Laissez-moi anéantir ce peuple* (Exod. 32. 10.).

Dès que l'empereur vit le pontife versant des larmes, les yeux baissés en terre, il s'approcha de lui le premier, et fit voir par le discours qu'il lui adressa, l'impression que les larmes d'un pieux évêque avoient faite sur son cœur. Il ne lui parla pas en homme courroucé, irrité, indigné, mais en homme touché, attendri, vivement ému par la commisération. Ses paroles mêmes vont vous en convaincre. Il ne lui dit pas : De quelle commission vous êtes-vous chargé! Quoi ! vous venez demander grace pour des scélé-

rats, pour des criminels indignes de vivre, pour des révoltés, pour des séditieux, qui méritent les derniers supplices ! Sans employer de pareils discours, il prit un ton de douceur, un ton d'apologie mêlé de majesté. Il fit l'énumération des bienfaits dont il avoit comblé notre ville dans toutes les occasions depuis qu'il étoit assis sur le trône impérial, et à chacun des bienfaits il ajoutoit : *Étoit-ce donc là la reconnoissance que je devais en attendre ?* De quelle faute ont-ils voulu me punir? avoient-ils rien à reprocher, je ne dis pas seulement à moi, mais aux morts (1) qu'ils n'ont pas respectés dans leurs outrages. Ce n'étoit point assez pour eux de s'emporter contre les vivans ; ils n'auroient pas cru, sans doute, signaler assez leur fureur s'ils n'eussent outragé encore ceux qui ne sont plus. Nous étions coupables à leur égard, ils le pensent ainsi ; mais ils devoient au moins épargner les morts qui ne leur ont fait aucun mal, auxquels ils ne pouvoient faire aucun des reproches qu'ils nous font. Ne préférai-je pas toujours leur ville à toutes les autres? n'étoit-elle pas plus chère à mon cœur que ma patrie même? ne me promettois-je pas sans cesse, n'avois-je pas fait vœu et même serment d'y faire un voyage ?

Pour lors le saint évêque donnant un libre cours à ses gémissemens et redoublant ses larmes, ne garda plus le silence ; car il voyoit qu'en se défendant lui-même l'empereur aggravoit notre faute : « Oui, Prince, dit-il en soupirant du fond du cœur

(1) *Aux morts*, à l'impératrice Flaccile et au père de Théodose, dont les séditieux avoient outragé les statues.

et pleurant amèrement, oui, prince, nous l'avouons, et nous aurions mauvaise grace de le nier, vous avez toujours honoré Antioche d'un amour vraiment paternel. Aussi le plus grand de nos déplaisirs, c'est de voir que les démons on porté envie au bonheur d'une ville qui vous fut toujours si chère, c'est de voir que nous nous sommes montrés si ingrats envers notre bienfaiteur, et que nous avons irrité un père qui nous aime si tendrement. Renversez de fond en comble la ville d'Antioche, réduisez-la en cendres; que l'épée de vos soldats dévore tous ses habitans; en un mot, faites-lui subir les plus affreuses disgraces : non, vous ne nous aurez pas encore suffisamment punis. Nous avons prévenu votre rigueur, et nous nous sommes imposé à nous-mêmes un supplice plus cruel que mille morts. Eh! que pourroit-il y avoir pour nous de plus accablant que de sentir que nous avons irrité sans raison un prince qui nous à comblés de bienfaits, et dont nous sommes si tendrement aimés, de sentir que toute la terre apprendra et condamnera l'excès de notre ingratitude? Si les barbares étoient venus fondre sur notre ville, s'ils avoient renversé les murs, brûlé les maisons, emmené les citoyens captifs, ce seroit une moindre disgrace. Pourquoi? C'est que tant que vous seriez à la tête de l'empire et rempli pour nous de bienveillance, nous aurions l'espoir d'être bientôt affranchis de nos maux, de recouvrer notre liberté, d'être rétablis dans notre première splendeur; au lieu qu'étant privés de votre affection, ayant perdu vos bonnes graces, qui étoient pour nous le plus sûr rempart, à qui pourrions-nous désormais avoir recours?

qui pourrions-nous implorer après avoir irrité un maître si doux et un père si indulgent? Si donc l'attentat de nos citoyens est vraiment horrible, ils en subissent déjà la punition, et une punition bien cruelle : ils n'osent regarder aucun des autres hommes, ils ne peuvent même envisager librement le soleil, parce que la honte abaissant leurs paupières, les oblige de fermer les yeux. Plus misérables que des captifs, toute liberté leur est ravie; l'humiliation la plus profonde est leur état habituel. Tout occupés de la grandeur des maux qui les accablent, ils considèrent l'attentat qu'ils ont commis; ils l'ont sans cesse devant les yeux, et croient voir toute la terre s'élever contre leur crime avec plus de force que celui même qu'ils ont outragé.

« Mais si vous le voulez, Prince, vous pouvez guérir ces blessures, vous pouvez remédier à ces maux. Souvent, entre particuliers, les plus violentes querelles ont été le principe d'une amitié sincère et solide. La conduite que Dieu a tenue à l'égard du genre humain vous indique celle que vous devez tenir envers nous. Lorsque le Seigneur eut créé l'homme, qu'il l'eut placé dans le Paradis terrestre, et décoré des plus beaux priviléges, affligé de son bonheur le démon en fut jaloux, il parvint à le faire déchoir de sa dignité. Mais loin d'abandonner l'homme, Dieu trouva dans sa chute même une raison pour lui donner de nouvelles marques de son amour, pour mortifier davantage notre ennemi irréconciliable. Agissez, Prince, d'après cet exemple. Les démons ont fait tout ce qu'ils ont pu pour enlever votre bienveillance à une ville que

vous chérissiez pardessus toutes les autres. Instruit de leurs mauvais desseins, imposez-nous la peine que vous jugerez à propos, mais ne nous ôtez pas vos bonnes graces; et même je le dirai, quelque surprenant qu'on le trouve, témoignez-nous encore plus d'amour que par le passé, remettez Antioche au nombre des villes qui vous sont les plus chères, si vous voulez mortifier les anges de malice qui ont cherché à vous aliéner de nous. Songez que si vous détruisez notre ville, si vous la ruinez de fond en comble, vous agirez au gré de ces esprits impurs; au lieu que si, apaisant votre courroux, vous nous faites grace, si vous déclarez que vous continuez à nous aimer comme auparavant, vous leur porterez le coup le plus sensible, vous tirerez d'eux la plus éclatante vengeance en leur faisant voir que leurs projets perfides, loin de réussir, ont opéré le contraire de ce qu'ils désiroient. Ainsi, Prince, vous nous devez le pardon que je sollicite; vous ne pouvez refuser votre compassion à une ville à laquelle les ennemis de notre salut n'ont porté envie que parce que vous la chérissiez. Non, ils ne lui auroient pas fait sentir si cruellement les effets de leur jalousie, si vous ne l'aviez si tendrement aimée. C'est donc vous-même (je puis le dire avec vérité), oui, c'est vous, c'est votre affection pour notre ville, qui avez causé les maux que nous souffrons.

« L'embrasement, la destruction totale d'Antioche, seroit pour nous quelque chose de moins dur que les plaintes dont vous avez accompagné votre apologie. Vous avez été, dites-vous, plus insulté, plus outragé que ne le fut jamais aucun des princes vos

prédécesseurs; mais si vous le voulez, ô le plus clément, le plus sage, le plus pieux des hommes, cet outrage même sera pour vous une couronne plus noble et plus brillante que votre diadême. Votre diadême est en même temps la preuve de votre vertu, et le témoignage de l'affection du prince qui vous associa à l'empire; mais la couronne que vous obtiendra votre clémence, sera votre unique ouvrage, le seul mérite de votre sagesse, et l'on ne sera pas aussi frappé de l'éclat dont brille votre front que touché de la victoire que vous aurez remportée sur vous-même. On a renversé vos statues; vous pouvez vous en ériger de plus précieuses. Pardonnez aux coupables, ne leur faites subir aucun châtiment, et votre image sera érigée, non dans la place publique, en bronze et en or, décorée de pierres d'un grand prix, mais dans tous les cœurs, parée de ce qu'il y a de plus précieux au monde, de la bonté et de la miséricorde, et vous aurez autant de statues qu'il y a et qu'il y aura jamais d'hommes sur la terre; car non seulement nous, mais nos enfans et tous nos descendans, apprendront ce trait de votre clémence, et tous vous admireront, tous vous chériront, comme s'ils en eussent eux-mêmes ressenti les effets.

« Et pour vous prouver que ce n'est point ici une flatterie, mais que vous jouirez véritablement dans la postérité de la gloire que je vous annonce, je vais vous rappeler une ancienne parole qui vous apprendra que la force des armées, l'éclat des richesses, la multitude des sujets, et d'autres avantages de cette nature, illustrent moins les princes que la

modération de l'ame et la douceur du caractère. Une troupe de séditieux ayant accablé de pierres la statue d'un de vos prédécesseurs, de l'illustre Constantin, plusieurs des courtisans de ce prince l'excitoient à poursuivre les coupables, à punir sévèrement une pareille insulte ; ils lui disoient qu'on avoit meurtri tout son visage à coups de pierre. On rapporte que ce généreux empereur ne fit que passer la main sur son visage, et leur répondit en souriant, qu'il ne se sentoit point blessé, que son front et sa tête n'avoient reçu aucune atteinte. On ajoute que cette réponse fit rougir ces hommes cruels, et leur ferma absolument la bouche. Toute la terre célèbre encore aujourd'hui cette parole, et l'éloignement des temps n'a rien diminué de la gloire qu'a valu au prince une telle sagesse, plus honorable pour lui que tous les trophées. Il a fondé plusieurs villes, subjugué un grand nombre de barbares, il s'est signalé par d'autres actions dont on a perdu le souvenir : mais cette parole a été célébrée jusqu'à ce jour ; nos enfans après nous, tous nos descendans l'apprendront. Que dis-je, ils l'apprendront ? ceux qui la rapportent, ceux à qui on en parle, se récrient tous ensemble, ils comblent à l'envi d'éloges et de bénédictions l'illustre mort qui l'a prononcée. Et si cette parole lui a obtenu une telle célébrité parmi les hommes, quelles couronnes ne lui a-t-elle pas méritées auprès d'un Dieu plein de miséricorde !

« Mais pourquoi vous parler de Constantin? pourquoi vous citer des exemples étrangers, lorsqu'il suffit de vous rappeler vous-même à vous-même,

et de vous animer par des traits qui vous soient personnels? Souvenez-vous de la lettre que vous écrivîtes par toute la terre, il y a quelques années, aux approches de la solennité de Pâques. Vous vouliez qu'on ouvrît les prisons, qu'on élargît les prisonniers, et, comme si cela ne suffisoit pas pour montrer votre clémence, vous ajoutiez encore : *Plût à Dieu que je pusse faire sortir les morts du tombeau, et les rendre à la vie!* Souvenez-vous maintenant, Prince, de ce généreux soupir ; voici le temps de faire sortir les morts du tombeau et de les rendre à la vie. Les habitans d'Antioche sont déjà morts, et avant que vous ayez prononcé votre sentence, la ville entière est placée sur les bords de l'abyme. Arrachez-la donc à cette situation affreuse, sans aucune peine, sans aucune dépense, sans épuiser votre trésor, sans attendre un moment plus favorable. Prononcez seulement un mot, et ce mot seul la tirera des ténèbres où elle est plongée. Qu'elle reçoive en ce jour de votre clémence un nouvel être. Non, elle ne sera pas aussi redevable à son premier fondateur, qu'à votre arrêt de grace qui la fondera de nouveau. Son fondateur lui a donné un foible commencement; vous, Prince, vous la relèverez de sa chute, lorsqu'elle étoit tombée d'un état de splendeur et de prospérité. Si vous l'aviez arrachée des mains de l'ennemi, ou délivrée des incursions des barbares, ce seroit une action que vous partageriez avec plusieurs princes, qui ont déjà sauvé de cette manière plusieurs autres villes : vous serez le premier et le seul qui sauverez une ville aussi coupable, et qui la sauverez contre

toute attente. Défendre et protéger ses sujets n'a rien que de naturel, c'est un acte ordinaire de la souveraine puissance ; au lieu que déposer tout courroux après avoir essuyé les plus cruels outrages, c'est un effort qui surpasse la nature humaine.

« Songez, Prince, qu'il ne s'agit pas seulement aujourd'hui de la ville d'Antioche, mais de votre gloire, ou plutôt de celle de tout le christianisme. Tous les peuples, les Juifs, les Grecs, et même les barbares (car ils sont instruits de notre faute), ont les yeux tournés vers vous, et attendent ce que vous allez prononcer sur notre sort. Si vous vous montrez doux et humain, tous à l'envi vous combleront de louanges, ils glorifieront Dieu, et se diront les uns aux autres : Quelle est la puissance de la religion chrétienne ! Un prince qui n'a point d'égal dans le monde, maître de tout perdre et de tout détruire, elle l'a contenu, elle l'a réprimé, elle lui a inspiré une modération dont un simple particulier seroit à peine capable ! Qu'il est vraiment grand le Dieu des chrétiens, qui change les hommes en anges, et les élève au-dessus de tous les sentimens de la nature !

« Ne vous faites pas de vaines terreurs ; ne vous imaginez pas que les autres villes seront moins soumises, qu'elles mépriseront votre autorité, si la faute d'Antioche reste impunie. Sans doute, si vous étiez hors d'état d'en tirer satisfaction, si nos citoyens, opposant la force à la force, eussent triomphé de votre puissance, vous seriez fondé à prendre ces alarmes ; mais s'ils sont pénétrés de frayeur,

s'ils sont déjà morts de crainte, s'ils sont prosternés à vos pieds dans ma personne, s'ils attendent chaque jour le dernier supplice, si, les yeux tournés vers le ciel, ils adressent leurs prières en commun, si, invoquant Dieu, ils le conjurent de se joindre à moi, et d'appuyer mes sollicitations, si enfin, comme s'ils étoient près de rendre les derniers soupirs, ils recommandent chacun leurs parens, vos craintes ne seroient-elles pas superflues? Non, si vous aviez donné l'ordre de les faire égorger tous, ils ne seroient pas dans une situation plus déplorable qu'ils ne sont depuis qu'ils ont offensé le meilleur des princes. Livrés à des frayeurs continuelles, ils ne s'attendent pas, quand le soir est venu, de revoir le lendemain, et n'espèrent pas, quand le jour paroît, d'arriver jusqu'au soir. Plusieurs qui vouloient se sauver dans des lieux abandonnés et inaccessibles ont été déchirés par les bêtes féroces. Non seulement les hommes, mais même de tendres enfans, des femmes libres et d'une condition distinguée, passent plusieurs jours et plusieurs nuits, retirés dans les cavernes, cachés dans le creux des vallées et dans l'enfoncement des déserts. Toute la ville éprouve une nouvelle espèce de captivité; et quoique ses maisons et ses murs subsistent encore, elle est plus malheureuse que les villes qui ont été réduites en cendres. Sans qu'aucun barbare se présente, sans qu'aucun ennemi paroisse, les habitans sont plus misérables que s'ils étoient faits prisonniers; et le simple mouvement d'une feuille les fait tous trembler chaque jour. Tous les peuples savent quel est l'excès de nos

maux ; et notre destruction entière ne seroit pas pour eux une meilleure leçon que le triste état où ils apprennent que nous sommes réduits. Ne craignez donc pas que les autres villes vous soient moins soumises. Leur ruine totale ne les instruiroit pas mieux que ne le sont maintenant les coupables par l'attente de la punition, et par une incertitude plus cruelle que tous les supplices.

«Ne prolongez pas davantage les afflictions des habitans d'Antioche, et permettez-leur enfin de respirer. Châtier ceux qui nous sont assujettis, les punir de leurs fautes, c'est une action facile pour tous les hommes ; épargner ceux dont nous avons reçu des outrages, leur pardonner des excès qui ne sembloient mériter aucun pardon, c'est un effort dont un ou deux hommes à peine sont capables, et encore moins si c'est un empereur qui a été outragé. Il est aisé de contenir une ville par la crainte ; mais vous concilier l'amour de tous les peuples, les rendre tous affectionnés à votre empire, les amener tous à former des vœux non seulement en commun, mais en particulier, pour la prospérité de votre règne, en un mot gagner l'affection d'une multitude d'hommes, c'est ce qu'on ne feroit pas aisément avec des sommes immenses, avec des troupes innombrables, et c'est ce qui ne vous coûtera aujourd'hui aucune dépense ni aucun travail. Les coupables à qui vous ferez grace, et les autres qui apprendront ce trait de votre clémence, seront également bien disposés à votre égard. A quel prix n'achetteriez-vous pas l'avantage de vous acquérir en un instant toute la terre, de persuader à tous

les hommes présens et à venir de faire pour votre personne les mêmes vœux qu'ils font pour leurs enfans?

« Mais, si les hommes doivent récompenser ainsi votre douceur, quelle récompense ne recevrez-vous pas de Dieu, non seulement pour l'action généreuse que vous ferez, mais pour toutes les actions pareilles qu'on fera par la suite? car si jamais, ce que je ne souhaite pas, des peuples se portoient aux mêmes excès que celui d'Antioche, et que les princes outragés voulussent poursuivre l'injure, votre modération et votre sagesse seroient pour eux une grande leçon qu'ils rougiroient de ne pas suivre, et un excellent modèle auquel ils auroient honte de ne pas se conformer. Ainsi vous serez l'exemple et la règle de tous les princes qui viendront après vous, et à quelque haut degré qu'ils portent la vertu, vous aurez toujours sur eux un insigne avantage. Non, ce n'est pas la même chose de donner soi-même le premier l'exemple d'une pareille douceur, ou d'imiter simplement les actions dont les autres nous fournissent le modèle. Personne ne pourra partager avec vous le prix d'une clémence qui n'appartiendra qu'à vous seul, et vous pourrez partager les plus beaux traits, dans le même genre, de tous ceux qui vous suivront; vous pourrez avoir la même part à leur gloire que des maîtres ont à celle de leurs disciples.

« Mais quand même aucun prince à l'avenir ne vous imiteroit, vous serez toujours assuré des éloges de toutes les générations futures. Considérez, en effet, quel honneur ce sera pour vous dans la postérité, que l'on puisse dire qu'une aussi grande ville ayant

mérité d'être châtiée et punie, lorsque tous les généraux, tous les gouverneurs, tous les magistrats et tous les juges étoient tremblans, effrayés, n'osoient ouvrir la bouche, intercéder pour un peuple malheureux, un seul vieillard, un ministre des autels, a fléchi par sa seule vue et du premier abord un prince tout-puissant, et que ce qu'un grand empereur auroit refusé à tous ses sujets, il l'a accordé à un seul pontife par respect pour les lois divines; oui, Prince, la ville d'Antioche n'a pas peu honoré votre personne auguste, en me chargeant d'une pareille ambassade. C'est donner de vous la plus magnifique idée, et annoncer à l'univers que dans tout votre empire vous savez distinguer les prêtres de Dieu, quelque foibles qu'ils soient par eux-mêmes.

«Mais ce ne sont pas seulement les habitans d'Antioche qui me députent aujourd'hui vers un empereur qu'ils ont offensé; c'est surtout le Maître des anges qui m'envoie dire au plus clément, au plus doux des souverains, que s'il remet leurs dettes aux autres hommes, le Père céleste lui remettra ses fautes. Rappelez-vous, Prince, ce jour où nous rendrons tous compte de nos œuvres, et songez que par la sentence que vous allez prononcer sur nous, vous pourrez effacer tous vos péchés sans aucun travail et sans aucune peine. Les ambassadeurs ordinairement vous apportent des ouvrages en or et en airain, et d'autres présens magnifiques; moi, c'est avec la loi sainte que je suis venu dans votre palais, et c'est le seul présent que j'offre à votre majesté impériale. Je vous exhorte à imiter votre Maître, qui, outragé

par nous chaque jour, ne cesse de nous combler de ses faveurs.

« Ne confondez pas mes espérances, ne trompez pas les promesses que j'ai faites à mon peuple ; et s'il faut vous instruire de la résolution que j'ai prise, sachez, Prince, que si vous vous laissez fléchir, si vous rendez à la ville d'Antioche votre affection première, si vous lui faites grace d'un juste courroux, j'y retournerai avec joie ; mais si vous lui enlevez votre ancienne bienveillance, non seulement je ne rentrerai plus dans la ville, je ne reverrai plus son territoire, mais y renonçant pour toujours, j'irai porter ailleurs ma douleur et mes peines ; car à Dieu ne plaise que je revoie jamais une patrie à laquelle le plus doux, le plus humain des princes aura refusé de rendre ses bonnes graces ! »

Ce fut par ces discours et par d'autres encore, que notre saint pontife fit sur l'empereur une telle impression qu'il éprouva le même embarras qu'avoit éprouvé anciennement Joseph. Ce patriarche, ému à la vue de ses frères, et disposé à verser des larmes, cachoit les sentimens de son cœur, parce qu'il ne vouloit pas encore se découvrir : ainsi le prince pleuroit au dedans de lui-même ; mais, à cause de tous les assistans, il cachoit son émotion, qu'il ne put cependant dissimuler jusqu'à la fin, et qui le trahissoit malgré lui. Sans hésiter un moment, il prononça ces seules paroles, qui relèvent la dignité de son rang plus que l'éclat du diadême : « Qu'y « a-t-il d'étonnant, dit-il en propres termes, que de « simples hommes pardonnent à des hommes qui les « ont outragés, lorsque le Maître du monde, des-

« cendu sur la terre, fait homme pour nous, et cru-
« cifié par ceux mêmes qu'il avoit comblés de bien-
« faits, invoquoit pour eux son Père et lui disoit :
« *Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils*
« *font* (Luc. 23. 34.) ? Qu'y a-t-il donc d'étonnant
« que nous pardonnions à des hommes nos sembla-
« bles ? » Ses paroles étoient sincères, comme le prouve toute sa conduite dans cette circonstance, et principalement ce que je vais dire. Le saint évêque vouloit rester pour célébrer avec lui la Pâque, il l'obligea de partir, de hâter son voyage, et de se montrer à ses enfans. « Je sais, dit-il, qu'ils éprouvent maintenant de cruelles inquiétudes, et qu'ils ne sont pas encore délivrés de toutes leurs craintes ; allez les consoler. S'ils voient leur pilote, ils ne se souviendront pas même de la tempête dont ils ont été battus, et perdront jusqu'à la mémoire de leurs maux. » Le pontife insistoit, et demandoit à Théodose qu'il envoyât son fils ; l'empereur voulant le convaincre qu'il ne gardoit aucun ressentiment, lui dit avec bonté : « Priez Dieu que tous les obstacles
« disparoissent, que je termine heureusement les
« guerres qui m'occupent, et j'irai les consoler moi-
« même. » Peut-on rien imaginer de plus doux qu'un tel prince ? Que les gentils soient confondus, ou plutôt qu'ils ne soient pas confondus, mais qu'ils soient instruits, et que renonçant à leurs erreurs, ils embrassent le christianisme dont ils reconnoîtront toute la vertu, et qu'ils apprennent du souverain et du pontife quelle est la sagesse de notre sainte loi. Le très pieux empereur ne s'en tint pas là, mais lorsque l'évêque fut parti et qu'il eut passé

la mer, plein d'une tendre sollicitude, il lui envoya des courriers, de crainte qu'il ne tardât trop dans sa route, et que célébrant la Pâque hors de la ville, la satisfaction des habitans ne fût pas complète. Quel père affectueux eût jamais pris de tels soins pour des enfans qui l'auroient outragé ?

Je vais encore rapporter un trait à la louange de notre saint pontife. Après avoir obtenu pour son peuple une grace entière, il ne se pressa pas comme étant jaloux d'apporter lui-même la lettre qui devoit dissiper notre affliction ; mais comme il marchoit trop lentement, il dépêcha un des courriers du prince, pour porter à la ville l'heureuse nouvelle dont il étoit chargé, de peur que les délais de son retour ne prolongeassent nos tristes inquiétudes; car s'il se hâtoit, ce n'étoit pas seulement pour porter lui-même des paroles de joie et de consolation, mais afin que notre patrie fût délivrée de ses craintes le plus tôt qu'il seroit possible.

Pour célébrer votre contentement, vous avez, mes frères, orné les places de guirlandes de fleurs, allumé des flambeaux dans toute la ville, dressé devant les maisons des lits de feuilles et de gazon, enfin tous à l'envi vous avez fait éclater votre alégresse, comme si Antioche étoit nouvellement fondée. Continuez toujours la même fête, mais d'une autre manière, couronnés de vertus et non de fleurs, faisant briller vos bonnes œuvres et non des flambeaux, et vous livrant à tous les mouvemens d'une joie spirituelle. Rendons à Dieu de continuelles actions de graces, non seulement pour nous avoir délivrés de notre affliction, mais pour avoir permis

que nous fussions affligés, et pour avoir illustré notre ville par ce double moyen. Annoncez, selon le langage du prophète, annoncez les prodiges de sa bonté à vos enfans, que vos enfans les annoncent à leurs enfans, et ceux-ci à la race future (Joel. 1, 3.); que tous, jusqu'à la consommation des siècles, apprenant les miséricordes du Seigneur sur notre ville, nous trouvent heureux d'en avoir éprouvé les grands effets; qu'ils admirent la clémence du prince qui a relevé Antioche de sa chute, et que, portés à la piété par ce grand exemple, ils profitent eux-mêmes de nos joies comme de nos peines: car les événemens présens pourront être utiles non seulement à nous, si nous n'en perdons jamais le souvenir, mais à ceux qui viendront après nous. Pénétrés de toutes ces réflexions, rendons, je le répète, rendons de continuelles actions de graces à un Dieu plein de miséricorde, à un Dieu qui ne nous a éprouvés par des maux que pour nous en délivrer. Que les saintes Écritures et notre propre expérience nous apprennent qu'il règle tout pour notre bien avec cette bonté qui lui est propre. Puissions-nous recevoir toujours des marques de cette bonté infinie, et obtenir le royaume des cieux par Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

EXTRAIT DE L'HOMÉLIE SIXIÈME.

Dans l'homélie sixième, saint Jean Chrysostôme, pour consoler les habitans d'Antioche, et leur donner une grande confiance dans la médiation de leur évêque, lui met dans la bouche un discours qui est comme l'abrégé de celui qu'on vient de voir, et qui peut trouver ici sa place. (Bén. tom. 2, p. 76; Fr. D. t. 1, p. 84; Sav. t. 6, p. 504.)

La proximité de la fête de Pâque est ce qui doit vous donner le plus de confiance. C'est aux approches et en considération de cette solennité sainte, que l'empereur envoya dans toute l'étendue de son empire une lettre pour délivrer tous les prisonniers. Notre pontife lui présentera cette lettre, il lui en fera la lecture, et le faisant souvenir de ses propres lois, il lui dira : Grand Prince, il n'est pas besoin que personne vous exhorte, rappelez-vous ce que vous avez fait vous-même : votre propre conduite vous offre un bel exemple de clémence. Vous n'avez pas voulu faire mourir des coupables, ferez-vous périr des innocens? Vous avez épargné, par respect pour la fête, des criminels convaincus, et condamnés par la voix de la justice; condamnerez-vous une foule d'hommes qui n'ont commis aucun crime, et cela, malgré la solennité d'une fête auguste? Non, Prince, ne le faites pas. Dans la lettre que vous écriviez à toutes les villes de votre empire, vous disiez : *Plût à Dieu que je pusse faire sortir les morts de leurs tombeaux !* C'est cette même clémence que nous implorons maintenant. Ce sont ces paroles de bonté que nous récla-

mons. La gloire des monarques consiste moins à soumettre leurs ennemis qu'à triompher de leur ressentiment et de leur colère. Vos victoires sur d'autres, sont dues en partie à vos capitaines et à vos soldats, le triomphe remporté sur vous-même appartient à vous seul, et nul ne partage avec vous la gloire de votre modération. Ce n'est pas assez d'avoir vaincu la férocité des barbares, il faut vaincre l'orgueil qu'inspire le pouvoir souverain. Que tous les infidèles apprennent qu'il n'est pas de puissance qui ne puisse être enchaînée par la crainte de Jésus-Christ. Glorifiez votre Maître en pardonnant à ceux qui partagent avec vous la qualité de ses serviteurs; glorifiez-le afin qu'il vous glorifie lui-même, afin qu'au jour de son redoutable jugement, il récompense votre douceur et votre bonté en vous regardant d'un œil doux et favorable.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE PREMIÈRE AU PEUPLE D'ANTIOCHE,

Cette homélie a été prononcée avant la sédition d'Antioche, avant le renversement des statues. L'orateur entreprend d'expliquer ce passage de la première Épître de saint Paul à Timothée: *Usez d'un peu de vin, à cause de la foiblesse de votre estomac et de vos maladies fréquentes.* Il examine toutes les difficultés qu'offre ce passage. Après un bel éloge de Timothée et quelques réflexions sur l'usage et l'abus du vin, il résout les difficultés proposées, en développant les diverses raisons pour lesquelles Dieu permet que les saints soient affligés dans cette vie. Il exhorte ses auditeurs à ne pas se scandaliser des disgraces qui arrivent aux justes, à redoubler d'ardeur quand il survient des obstacles, loin de se décourager; il finit par les animer contre les blasphémateurs dont les excès allument son zèle.

HOMÉLIE PREMIÈRE

AU

PEUPLE D'ANTIOCHE.

Bén. tom. 2, p. 1; Fr. D. t. 1, p. 1; Sav. t. 6, p. 447.

Vous venez d'entendre la voix de l'apôtre, cette trompette céleste, cette lyre spirituelle. Semblable à une trompette guerrière, elle effraie les ennemis en même temps qu'elle ranime les siens, et qu'échauffant leur courage, elle les met en état de repousser toutes les attaques du démon; semblable à une lyre harmonieuse, elle assoupit les passions déréglées, et instruit solidement notre ame en flattant notre oreille des sons les plus doux. Vous venez, dis-je, d'entendre l'apôtre donner à son disciple Timothée plusieurs instructions importantes. Il lui parle des ordinations: *N'imposez*, lui dit-il, *les mains légèrement à personne, et ne vous rendez point participant des péchés d'autrui* (1. Tim. 5. 22.). Il lui représente les affreux périls auxquels expose une telle prévarication, en lui annonçant que les évêques qui, par des ordinations indiscrètes, auront mis le vice en honneur, et lui auront confié

une partie de l'autorité, seront punis de toutes les fautes que pourront commettre des prêtres vicieux. *Usez d'un peu de vin*, lui dit-il ensuite, *à cause de la foiblesse de votre estomac et de vos maladies fréquentes* (1. Tim. 5. 28.). Il lui parle encore de la soumission des serviteurs, de la folie des avares, de l'orgueil des riches, et de beaucoup d'autres objets. Mais, comme il ne seroit pas possible de traiter tous ces objets en un seul jour, lequel prendrai-je, mes frères, pour nous servir d'entretien? Le chapitre (1) qu'on vient de nous lire, nous offre, comme dans une riche prairie, une infinité de fleurs diverses dont le choix m'embarrasse; ou plutôt la lecture des livres saints n'est pas seulement une prairie agréable, mais un jardin utile qui, avec un nombre infini de fleurs d'une odeur suave, nous présente une grande variété de fruits spirituels propres à nourrir nos ames. Que prendrai-je donc aujourd'hui dans ce qu'on nous a lu? Voulez-vous que je m'arrête au passage le plus simple, le plus facile à comprendre? Ce seroit mon avis, et je ne doute pas que ce ne soit aussi le vôtre. Quel est donc le passage le plus simple? n'est-ce pas celui qui paroît le plus à la portée de tous, celui qui paroît avoir le moins besoin d'explication? Celui-ci, par exemple : *Usez d'un peu de vin, à cause de la foiblesse de votre estomac et de vos maladies fréquentes*. Faisons donc rouler toute notre instruction sur ces seules paroles.

(1) Saint Jean Chrysostôme commence ce chapitre au verset 22 du chapitre 5 jusqu'à la fin de l'Epitre.

Que si je prends en ce jour une matière stérile, ne croyez pas que ce soit par vanité ni pour faire montre d'éloquence (c'est l'Esprit-Saint qui doit vous entretenir, c'est lui qui doit vous parler par ma bouche); mais je voudrois réveiller les chrétiens qui dans cet auditoire ont le moins d'ardeur, et leur apprendre que les divines Ecritures sont un riche trésor, qu'il n'y a pas un mot qu'on doive négliger. En effet, si les passages les plus simples et les plus ordinaires, qui semblent ne rien offrir d'essentiel, sont néanmoins très féconds, et renferment une doctrine profonde, à plus forte raison ceux qui annoncent par eux-mêmes un grand fonds d'instruction, rempliront-ils nos esprits et nos cœurs d'idées et de sentimens nobles et sublimes. Ne négligeons donc pas les pensées des Ecritures qui sont regardées comme simples; elles viennent de l'Esprit-Saint, et l'Esprit-Saint n'inspire que des pensées admirables, des pensées dignes de la magnificence de leur auteur. Ne négligeons rien, je le répète; et comme des ouvriers qui jettent dans le creuset des masses d'or qu'on a tirées de la mine, ne se contentent pas d'y prendre des barres de ce métal précieux, mais en recueillent avec attention les moindres grains, les moindres parcelles: de même, nous, qui tirons un or pur des mines riches des apôtres, non pour le jeter dans le creuset, mais pour enrichir l'ame de nos auditeurs, et qui dans cette vue allumons, non un feu matériel, mais le feu même de l'Esprit-Saint, nous devons recueillir soigneusement les moindres paroles des livres sacrés. Si ces paroles sont peu de chose, elles présentent un grand sens; ce sont des perles dont

le prix consiste moins dans leur grosseur que dans l'éclat solide dont elles brillent. Les écrivains profanes emploient beaucoup de mots pour ne rien dire; ils nous renvoient les mains vides, et l'on ne remporte aucun fruit de leurs longs et inutiles discours. Il n'en est pas ainsi des divines Ecritures; les moindres paroles qu'elles contiennent, pénétrées de la grace de l'Esprit-Saint, inspirent la sagesse, et il n'en faut souvent qu'une seule pour nous diriger durant tout le cours de notre vie. Puisque donc elles renferment de telles richesses, écoutez mes discours avec un empressement religieux, et ne perdez rien du sujet que j'ai dessein d'approfondir.

Plusieurs regardent comme superflu l'avertissement de saint Paul. Quoi ! disent-ils, Timothée ne pouvoit-il pas imaginer de lui-même ce qui étoit convenable à sa santé? falloit-il qu'il l'apprît de son maître? son maître devoit-il le lui enseigner? devoit-il le consigner dans une épître où il lui parle d'affaires si importantes, et le graver, pour ainsi dire, sur l'airain pour le faire passer à la postérité la plus reculée? Afin donc que vous sachiez que l'avertissement de saint Paul, loin d'être inutile, étoit des plus nécessaires, que c'est l'Esprit-Saint qui l'a dicté à ce grand apôtre pour être inséré dans ses Epîtres, et transmis aux siècles futurs, c'est ce que je me propose de vous faire voir, après que j'aurai répondu à une difficulté qui s'élève dans l'esprit de certaines personnes. Pourquoi, disent-elles, Dieu a-t-il permis qu'un homme si célèbre par ses miracles, dont les cendres mêmes, après sa mort, chassoient les démons, fût sujet à de telles infirmités? car il n'étoit

pas simplement infirme, mais ses infirmités étoient permanentes et continuelles, ne le laissoient pas respirer un moment. Qu'est-ce qui le prouve? Les paroles mêmes de saint Paul. Il ne dit pas *à cause de sa maladie*, mais *à cause de ses maladies ;* ni simplement *à cause de ses maladies*, mais *à cause de ses maladies fréquentes*, annonçant par là que ses infirmités étoient habituelles. Que cet exemple instruise ceux qui, dans les moindres indispositions, se permettent tant de mouvemens d'impatience !

Mais avançons dans notre sujet. Ce qui redouble l'étonnement, c'est qu'un saint auquel étoit confié le salut de toute la terre, fût habituellement accablé de maladies. S'il eût été un de ces hommes qui se sont retirés sur le sommet des montagnes, qui s'y sont construit de simples cabanes, qui mènent une vie tranquille à l'abri de la solitude, la chose seroit moins étonnante ; mais qu'un homme public, auquel étoit abandonné le soin de tant d'églises, qui gouvernoit avec tant de zèle de grandes villes, de grandes nations, en un mot le monde entier, qu'un tel homme ait été sujet à des maladies fréquentes, c'est là surtout ce qui peut frapper et interdire une raison peu attentive. Timothée devoit jouir d'une santé parfaite, sinon pour lui-même, du moins pour l'intérêt des fidèles. C'étoit dans l'Eglise un excellent général ; il faisoit la guerre non seulement aux gentils, mais aux démons et à leur chef. Tous les ennemis de l'Eglise ne cessoient de persécuter cette mère tendre ; ils cherchoient à dissiper ses enfans, à les réduire en servitude : le disciple de Paul pouvoit amener un

grand nombre d'hommes à la vérité, et il étoit infirme ! Quand son infirmité n'auroit pas fait d'autre tort au progrès de la prédication, elle pouvoit par elle-même ralentir les fidèles et les rendre plus négligens. Si des soldats, qui voient leur général détenu dans un lit, se sentent moins de courage, moins d'ardeur pour le combat ; combien plus les fidèles, qui voyoient leur maître, et un maître qui avoit opéré de si grands miracles, exténué, affoibli par de continuelles infirmités, devoient-ils sentir diminuer leur zèle?

On passe encore plus avant, et l'on demande pourquoi Timothée ne s'est pas guéri lui-même, ou pourquoi saint Paul ne lui a pas rendu ce bon office? Le maître et le disciple chassent les démons, ils font sortir du tombeau ceux qui y sont descendus, ils triomphent sans peine de la mort, et ils ne peuvent fortifier un tempérament foible ! Eux qui pendant leur vie et après leur trépas ont signalé leur puissance en tant de rencontres, n'ont su rétablir une santé affoiblie ! Je dis plus : saint Paul, après avoir opéré d'un seul mot de si grands prodiges, ne rougit pas d'écrire à Timothée d'avoir recours au vin pour sa guérison. Ce n'est pas que l'usage du vin soit criminel ; à Dieu ne plaise que nous adoptions les erreurs de certains hérétiques ! mais nous disons que saint Paul n'a pas rougi de ne pouvoir guérir, sans le secours du vin, de simples foiblesses d'estomac ; nous disons que, loin d'avoir de honte de donner ce conseil à son disciple, il a voulu le révéler aux générations futures. Voyez-vous comment nous avons creusé dans notre sujet? voyez-vous combien il offre

de questions importantes, et combien ce champ, qui paroissoit si aride, est devenu fertile? Mais il faut résoudre les difficultés que nous n'avons faites que pour réveiller votre attention, et pour affermir ensuite vos esprits ébranlés.

Avant de répondre aux questions que notre sujet présente, permettez-moi de vous entretenir de la vertu de Timothée, et du vif intérêt que saint Paul prenoit à son disciple. Pouvoit-il lui donner de plus grandes marques de tendresse que de s'occuper avec tant d'attention du rétablissement de ses forces, et, malgré le grand éloignement où il se trouvoit, malgré toutes les affaires dont il étoit accablé, de lui indiquer avec tant de soin un remède pour sa santé affoiblie? Quant à Timothée, quelle louange ne mérite pas sa vertu? Ennemi des délices et des plaisirs de la table, ses indispositions ne venoient que d'une excessive austérité et d'un jeûne trop sévère. Ce furent l'eau et l'abstinence qui détruisirent son tempérament. Pour preuve de ce que je dis, c'est que saint Paul ne lui conseille d'user d'un peu de vin qu'après lui avoir recommandé de ne plus se réduire à l'eau; ce qui annonce qu'il ne buvoit que de l'eau, et que c'étoit là ce qui avoit débilité son estomac. Mais qui n'admireroit la sagesse et le zèle de cet illustre disciple? Sa vie étoit toute céleste, et il étoit parvenu au comble de la perfection, comme le prouve le glorieux témoignage que lui rend son maître: *Je vous ai envoyé*, dit-il dans une ses Epîtres, *je vous ai envoyé Timothée mon très cher fils, qui est fidèle dans le Seigneur* (1. Cor. 4. 17.). Or ces paroles suffisent pour son parfait éloge. La vérité

habite sur les lèvres des saints, et leurs témoignages, libres de tout préjugé, ne sont suspects ni de haine ni de flatterie. Sans doute, il n'eût pas été aussi glorieux pour Timothée d'être fils de saint Paul selon la chair ; et ce qui le rend surtout admirable, c'est que, n'ayant avec cet apôtre aucune parenté charnelle, la parenté spirituelle, celle qui est l'ouvrage de la piété, et d'une attention extrême à copier fidèlement toutes les vertus d'un excellent original, c'est que cette parenté, dis-je, lui ait mérité l'avantage d'être son fils par adoption. Aussi voyons-nous ce disciple comme un jeune coursier porter à côté de son maître le joug de la foi, et traîner avec lui par toute la terre le char de l'Evangile, sans que la jeunesse ou les infirmités puissent rien diminuer de son ardeur, ni l'empêcher de marcher en digne émule sur les pas de cet ouvrier infatigable. C'est ce que témoigne saint Paul lui-même lorsqu'il dit de son disciple : *Que personne ne le méprise, car il travaille comme moi à l'œuvre du Seigneur* (1. Cor. 16. 10 et 11.) Vous voyez comme il reconnoît que son zèle égale le sien. Ensuite, de peur qu'on ne crût qu'il parloit ainsi pour le faire valoir, il prend les fidèles à témoin de la vertu de son fils bien-aimé : *Vous savez*, leur dit-il, *l'épreuve que j'ai faite de lui ; vous savez qu'il m'a secondé dans la prédication de l'Evangile comme un fils peut seconder son père. Vous connoissez par expérience toute l'étendue de sa vertu et toute l'ardeur de son zèle* (Philip. 2. 22.). Cependant, quoiqu'il fût parvenu à une si haute perfection, loin de présumer de lui-même, il étoit toujours dans la crainte et

dans l'inquiétude; il jeûnoit sans relâche, et n'imitoit pas la légèreté de ces personnes qui, après quelques mois de jeûne, renoncent aux austérités. Il ne se dit pas à lui-même : Qu'ai-je besoin de jeûner toujours? J'ai triomphé de mes passions, je m'en suis rendu maître, j'ai mortifié mon corps, j'ai effrayé et chassé les démons, j'ai ressuscité les morts, guéri les lépreux, je me suis rendu redoutable à toutes les puissances ennemies; qu'ai-je besoin maintenant du jeûne et de tous les avantages qu'on en retire? Il ne s'est permis aucune de ces réflexions, aucun de ces discours; mais plus il étoit rempli de vertus, plus il craignoit, plus il trembloit pour lui-même, en cela digne disciple de son illustre maître. C'est après avoir été ravi au troisième ciel, après avoir entendu des paroles ineffables, participé à des mystères augustes, après avoir parcouru toute la terre comme s'il avoit eu des ailes, que saint Paul écrivoit aux Corinthiens ces paroles : *Je crains qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même* (1. Cor. 9. 27.) Mais, si saint Paul, après s'être signalé par tant d'actions merveilleuses, étoit dans la crainte, lui qui pouvoit dire : *Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié au monde* (Gal. 6. 14.), combien plus ne devons-nous pas être dans la frayeur, à proportion des vertus que nous aurons acquises et des bonnes œuvres que nous aurons faites? Rien, non rien n'excite plus la rage du démon que de nous voir régler notre vie avec exactitude. C'est quand il s'aperçoit que nous avons fait de grands progrès dans la vertu, et que nous sommes parvenus au comble de la perfection, qu'il cher-

che à nous faire essuyer de tristes naufrages. Lorsqu'un homme du commun fait une chute, ce n'est pas un scandale pour l'Eglise ; mais lorsqu'un personnage dont la vertu éminente, comme placée en spectacle, le fait connoître partout et admirer généralement, cède à la tentation et succombe dans quelque occasion importante, il cause une grande ruine et un insigne dommage, non seulement parce qu'il tombe de haut, mais parce que son exemple en perd un grand nombre qui l'avoient pris pour modèle. Et de même que, quand la tête ou les yeux sont malades, tout le reste du corps languit et demeure sans action; ainsi, quand ces grandes lumières du christianisme viennent à s'obscurcir par le péché et à contracter quelque souillure, tout le corps de l'Eglise en souffre et semble perdre de sa pureté et de sa splendeur. Pénétré de ces réflexions, Timothée usoit de la plus scrupuleuse vigilance : il savoit à quels périls est exposée la jeunesse, combien elle est légère, inconstante, facile à séduire, et qu'elle a besoin sans cesse d'un frein qui l'arrête. Et assurément on peut dire que c'est comme un feu qui s'accroît de plus en plus par tous les objets environnans. C'est pour cela qu'il employoit tous les moyens pour éteindre cette flamme dangereuse, pour assujettir, en quelque sorte, ce cheval indomptable; il travailloit avec ardeur à réprimer ses fougues, à arrêter ses violences jusqu'à ce qu'il l'eût rendu souple, docile, prompt à suivre tous les commandemens de la raison. Que mon corps s'affoiblisse, disoit-il, et que mon ame se fortifie; que la chair soit mortifiée, et que l'esprit ne soit pas ralenti dans sa course vers

le ciel. Mais ce qu'on doit surtout admirer dans cet illustre disciple d'un grand maître, c'est qu'étant si foible, accablé de tant d'infirmités, il se soit montré plus actif que ceux mêmes dont la constitution est la plus saine et la plus robuste. On le voit voler tantôt à Ephèse, tantôt à Corinthe, dans l'Italie, dans la Macédoine, accompagner son maître sur terre et sur mer, partager ses combats et ses périls, sans que la foiblesse du corps ralentisse jamais l'activité de l'ame : tant le zèle selon Dieu a de vertu! tant il donne des ailes légères à celui qu'il anime! Et comme la vigueur et l'embonpoint du corps ne servent de rien à ceux dont l'esprit paresseux et lâche croupit dans une molle langueur, ainsi la foiblesse et les infirmités ne peuvent nuire aux ames actives et courageuses.

Il en est qui prennent le conseil que lui donne saint Paul, pour une permission de boire du vin avec excès. Mais ils se trompent; et si nous voulons examiner soigneusement les paroles de l'apôtre, nous trouverons qu'elles renferment une leçon de sobriété plutôt que d'intempérance. Il ne conseille à Timothée d'user de vin qu'après qu'il a reconnu que sa santé est entièrement affoiblie; et il ne le lui permet qu'avec de certaines mesures. Il ne lui dit pas : usez de vin, mais d'un peu de vin; avis qu'il nous donne à nous-mêmes plutôt qu'à Timothée, qui n'en avoit pas besoin. C'est pour nous qu'il écrit à son disciple; il nous marque les bornes dans lesquelles nous devons nous tenir : en ne nous permettant de prendre de vin que ce qui est nécessaire à notre santé, il veut que ce soit un remède et non un

poison, qu'il guérisse un mal sans en causer un autre. Un usage continuel de l'eau ne pourroit être aussi nuisible à certains tempéramens, que l'excès du vin leur seroit préjudiciable. Que de maladies le vin n'occasionne-t-il pas dans l'ame et dans le corps! C'est lui qui allume et qui fomente la révolte des sens contre la raison; c'est lui qui excite au-dedans de nous des guerres cruelles et de violentes tempêtes. Une trop grande abondance de pluies n'amollit pas et ne dissout pas la terre autant qu'une trop grande quantité de vin relâche tous les nerfs du corps et en affoiblit la vigueur. Fuyons donc l'excès de part et d'autre, et, sans négliger le soin de notre santé, réprimons les révoltes de la chair. Usons du vin, n'en abusons pas; craignons de faire d'un sujet de joie une source de douleur. Le vin a été donné à l'homme pour le réjouir et non pour l'attrister (Ps. 103. 15.). La raison des personnes ivres est assoupie et comme ensevelie dans d'épaisses ténèbres: au contraire, le vin pris modérément éveille l'imagination, et c'est un des moyens les plus propres pour réparer les forces du corps. Le passage que nous expliquons doit confondre l'erreur de ces hérétiques qui condamnent l'usage du vin comme absolument illicite. Si le vin étoit au nombre des choses défendues, saint Paul ne l'eût pas ordonné à son disciple. Le même passage sert aussi à instruire ces gens simples parmi les fidèles qui, quand ils voient des hommes dégradés par l'ivresse, au lieu de blâmer l'intempérance de l'homme, attaquent le présent de Dieu: Qu'il n'y ait pas de vin! disent-ils. Disons-leur: Qu'il n'y ait pas d'ivresse! Le vin est l'ouvrage du Seigneur, l'i-

vresse est l'ouvrage du démon : ce n'est pas le vin, c'est l'intempérance qui fait l'ivresse. Ne décriez pas le bienfait du Très-Haut, mais condamnez la folie de votre frère. Quoi donc ! au lieu de réprimer le coupable, vous outragez le bienfaiteur ! Ainsi fermons la bouche à ceux qui s'élèvent contre une liqueur salutaire, dont l'abus, et non l'usage, produit l'ivresse, la source et la cause de tous les maux. Le vin nous a été donné pour rétablir les forces du corps, et non pour détruire celles de l'ame, pour guérir les maladies de l'un, et non pour ruiner la santé de l'autre. Evitons de donner prise aux imprudens et aux insensés en usant avec excès du présent de Dieu. Qu'y a-t-il de plus triste et de plus misérable que l'ivresse? Un homme habituellement ivre est un mort vivant, un frénétique volontaire, un insensé qu'on abhorre, un malade qu'on ne plaint pas ; également inutile à l'état, à ses amis, à ses parens, à lui-même, c'est l'opprobre de l'espèce humaine. Sa vue seule révolte ; sa démarche, sa voix, son haleine, tout en lui est odieux et insupportable. Mais ce qui est le comble du mal, c'est que l'ivresse nous ferme la porte de la Jérusalem céleste ; elle nous prive des biens éternels, et après nous avoir dégradés dans ce monde, elles nous prépare pour l'autre d'horribles supplices. Corrigeons-nous donc de cette perverse habitude, si nous avons le malheur d'y être sujets ; et, suivant le conseil de l'apôtre, usons de peu de vin, puisque ce peu même, il ne le permet à son disciple que pour remédier à la foiblesse de son estomac. Oui, nous devons régler sur les circonstances et sur le besoin l'usage des boissons et des nour-

ritures, ne jamais passer les bornes de la nécessité, en un mot ne rien faire indiscrètement et au hasard.

Mais après vous avoir entretenus de la vertu de Timothée et de la tendresse de Paul pour ce cher disciple, il faut passer aux questions proposées, et y répondre. Quelles sont donc les questions que nous nous sommes faites? Reprenons-les ici, afin que la réponse soit plus claire. Pourquoi Dieu a-t-il permis qu'un homme aussi vertueux, aussi utile à son Eglise, ait eu une santé aussi foible et aussi chancelante? pourquoi n'a-t-il pu être guéri ni par lui-même ni par son maître? pourquoi ont-ils eu recours au vin pour fortifier un estomac affoibli? Voilà les questions que nous nous sommes faites; nous allons y répondre, afin que si l'on voit en butte non seulement aux maladies et aux infirmités, mais encore à l'indigence, à la faim, aux chaînes, aux tourmens, aux persécutions, aux calomnies, à toutes les calamités de la vie présente, de saints personnages, recommandables et distingués par leur patience dans les maux, on trouve, dans ce que nous dirons aujourd'hui, des moyens sûrs pour défendre la Providence divine contre ceux qui l'attaquent. Combien n'en avez-vous pas entendu faire ces questions? Pourquoi Dieu permet-il que la vertu soit persécutée par le crime, qu'elle succombe sous les efforts de la calomnie? pourquoi cet homme de bien a-t-il péri dans les flots? pourquoi cet autre est-il tombé dans un précipice? Nous pourrions citer beaucoup de saints de notre temps et du temps de nos ancêtres, qui ont essuyé un nombre infini d'afflictions diverses. Afin donc que vous découvriez la cause

de tous les événemens de cette vie, que vous n'ayez pas sujet de murmurer contre la Providence, que vous fermiez la bouche à ceux qui se permettent ces murmures, prêtez-moi une oreille attentive, et ne perdez rien de ce que je vais vous dire; je veux qu'à l'avenir vous n'ayez aucun sujet de vous troubler en voyant ce qui arrive tous les jours. Pourquoi Dieu permet-il que ses saints soient affligés de tant de manières? J'en trouve plusieurs raisons que je vais vous détailler.

Premièrement, c'est pour empêcher que les vertus sublimes et les œuvres merveilleuses des saints ne leur inspirent de l'orgueil. Secondement, c'est de peur qu'on ne les honore au-delà de ce qu'ils méritent, et qu'on ne les regarde comme de puissantes divinités plutôt que comme de simples mortels. En troisième lieu, c'est afin que la puissance du Seigneur éclate davantage, en se servant, pour triompher et pour étendre la foi en son nom, d'hommes accablés de maux et persécutés de toute part. Quatrièmement, c'est pour que la patience des saints eux-mêmes paroisse avec plus d'éclat, et qu'on voie qu'ils ne servent pas Dieu par intérêt, mais qu'ils ont pour lui un amour pur, puisqu'au milieu de toutes leurs tribulations, ils lui sont toujours également dévoués. J'ajoute que c'est pour nous occuper de la résurrection des morts; car lorsqu'on voit un juste, rempli de mérites, ne sortir de la vie qu'après avoir essuyé une infinité de disgraces, on songe malgré soi à un jugement futur, et l'on se dit à soi-même : Si les hommes ne laissent point sans récompense celui qui travaille pour eux, com-

bien plus Dieu ne laissera-t-il jamais sans couronne ceux qui pour lui se sont épuisés de peines et de travaux ? Or, s'il n'est pas possible qu'il les prive de leur récompense, il est de toute nécessité que ne l'ayant pas reçue dans ce monde, ils la reçoivent dans un autre. Une sixième raison, c'est afin que ceux qui éprouvent des adversités soient soulagés et consolés en voyant que les plus illustres et les plus saints personnages en ont éprouvé de pareilles, et même de plus grandes. Septièmement, c'est afin que, lorsqu'on vous exhorte à envisager la vertu des justes, et qu'on vous dit : Imitez le bienheureux Pierre, imitez le bienheureux Paul, la sublimité de leurs actions ne nous fasse pas croire qu'ils fussent d'une autre nature que vous, et qu'il vous est impossible de copier ces grands modèles. Huitièmement enfin, c'est pour vous apprendre en quoi consiste véritablement le bonheur et le malheur, quelles sont les personnes qu'on doit nommer heureuses ou appeler d'un nom contraire.

Telles sont les raisons pour lesquelles Dieu permet que les justes soient affligés ici-bas : je vais les appuyer du témoignage des divines Ecritures, et prouver clairement que les réflexions dont je vous ai fait part ne sont pas de moi, mais sont les inspirations de l'Esprit-Saint. Par là mes discours trouveront plus de croyance et plus d'autorité auprès de vous, et se graveront plus facilement dans votre mémoire.

Et d'abord, pour nous convaincre que les afflictions sont propres à rendre les saints plus humbles, à empêcher qu'ils ne s'enorgueillissent des œuvres et

des prodiges qu'ils opèrent, écoutons le roi prophète et le grand apôtre, qui tous deux s'expliquent de même. *Il est bon*, dit l'un, *que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne vos ordonnances pleines de justice* (Ps. 118. 71.). L'autre, après avoir dit qu'il a été ravi au troisième ciel, ajoute aussitôt : *Et de crainte que la grandeur de mes révélations ne m'inspirât de l'orgueil, Dieu a permis que je sentisse dans ma chair un vif aiguillon, qui est l'ange et le ministre de Satan* (1) (2. Cor. 12. 7.). Est-il rien de plus clair? Il appelle anges et ministres de Satan, non les démons, mais des hommes qui étoient les ministres et les suppôts de Satan, les infidèles, les tyrans, les gentils, qui l'attaquoient, qui le persécutoient sans cesse et sans relâche. Développons ses paroles. Dieu pouvoit, dit-il, m'épargner des afflictions fréquentes et des persécutions continuelles, mais de crainte que la grandeur de mes révélations ne m'inspirât de l'orgueil, ne me donnât une trop grande idée de moi-même, il a permis que les anges et les ministres de Satan me persécutassent de toutes les manières. Quoique Pierre, Paul, et d'autres encore, fussent de grands hommes, des hommes admirables, c'étoient néanmoins des hommes qui avoient besoin d'être sur leurs gardes pour se garantir de l'orgueil. On peut même dire que les saints en ont plus besoin que d'autres, parce qu'il n'est rien qui élève autant le cœur que le témoignage d'une vie parfai-

(1) Saint Jean Chrysostôme donne une explication extraordinaire de ce passage de saint Paul. On entend assez généralement ces mots, *un vif aiguillon*..... des mouvemens de la concupiscence.

tement régulière et irréprochable. Afin donc qu'ils soient à l'abri de toute présomption, Dieu permet qu'ils passent par des épreuves qui les rendent humbles et dociles.

Maintenant, pour vous faire voir que c'est surtout en éprouvant ses serviteurs par les afflictions, que Dieu manifeste sa puissance, écoutez l'apôtre dont nous avons déjà invoqué le témoignage; car de peur que vous ne répétiez les propos des gentils, de peur que vous ne disiez que c'est par foiblesse et par impuissance, que Dieu permet que ses fidèles serviteurs soient continuellement affligés et persécutés, examinez comment saint Paul s'appuie des disgraces mêmes qu'il leur envoie pour montrer qu'elles ne font que manifester davantage sa force, loin de décéler en lui de la foiblesse. Après avoir prononcé ces paroles : *Dieu a permis que je sentisse dans ma chair un vif aiguillon, qui est l'ange et le ministre de Satan*, et avoir exprimé par là ses épreuves fréquentes, il ajoute : *C'est pour cela que j'ai prié trois fois le Seigneur, afin que cet ange de Satan se retirât de moi; et il m'a répondu : Ma grace vous suffit; car ma puissance éclate surtout dans la foiblesse* (2. Cor. 12. 8 et 9.). C'est lorsque vous êtes foibles, dit-il, que je me montre plus fort; c'est par vous-mêmes, qui paroissez si foibles, que la prédication s'étend de plus en plus et se répand en tout lieu. Ainsi, c'est lorsqu'accablé de coups il fut jeté en prison, que saint Paul assujettit et enchaîna le geolier. Ses pieds et ses mains étoient chargés de chaînes; et au milieu de la nuit, lorsqu'il glorifioit le Seigneur, la

prison s'ébranle et les portes s'ouvrent. Vous voyez comme la puissance de Dieu éclate dans la foiblesse de l'homme. Si saint Paul étant libre eût ébranlé la prison, le prodige eût été moins admirable. Qu'il reste enchaîné, dit le Seigneur, et que les murs de la prison s'ébranlent, que les chaînes des prisonniers se brisent, afin que ma force se manifeste davantage, tous les prisonniers étant délivrés par un homme emprisonné et enchaîné. Ce qui donc frappa alors d'étonnement le gardien de la prison, c'est qu'un simple mortel, chargé de liens et gardé de près, ait pu par sa seule prière ébranler les fondemens du séjour où il étoit détenu, en ouvrir les portes, et mettre en liberté tous les prisonniers. Au reste, ce fut encore dans d'autres circonstances où se trouvèrent et le même Paul et les autres apôtres, qu'on put reconnoître que Dieu faisoit briller sa grace et signaloit sa puissance par leurs peines et leurs afflictions. Aussi disoit-il au généreux défenseur de son nom : *Ma grace vous suffit ; car ma puissance éclate surtout dans la foiblesse.*

Mais pour preuve qu'on auroit souvent honoré les saints au-delà de ce qu'ils méritent s'ils n'avoient été exposés à de grands maux, écoutez comment saint Paul avoit cette appréhension : *Que si je voulois me glorifier*, disoit-il, *je le pourrois faire sans être imprudent ; mais je me retiens de peur, que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi, ou de ce qu'il entend dire de moi* (2. Cor. 12. 6.). C'est-à-dire, je pourrois rapporter des miracles beaucoup plus extraordinaires ; mais je m'en abstiens, dans la crainte que la gran-

deur des prodiges que j'ai opérés ne donne de moi une trop grande opinion. C'est pour cela que quand saint Pierre eut redressé un boiteux, et que tous les témoins du miracle regardoient avec admiration celui qui en étoit l'auteur, il les arrête en leur déclarant que ce miracle n'étoit pas son ouvrage: *Pourquoi nous regardez-vous*, leur dit-il, *comme si c'étoit par notre puissance ou par notre sainteté que nous eussions fait marcher ce boiteux* (Act. 3. 12.)? Et à Listres, on vit même les peuples, frappés d'étonnement, amener des taureaux couronnés de fleurs pour les immoler à Paul et à Barnabé (Act. 14. 12.). Considérez la malice du démon. Il vouloit introduire l'idolâtrie dans le monde, en se servant des mêmes hommes par lesquels le Seigneur vouloit l'en bannir; il faisoit de nouveaux efforts pour faire reconnoître des dieux dans de simples mortels, comme il avoit fait jadis; car voici la source et la principale cause de l'idolâtrie : les peuples avoient regardé comme des dieux des héros qui avoient terminé de grandes guerres, gagné des batailles, fondé des villes, qui s'étoient occupés avec succès de leur gloire ou de leur félicité; ils leur avoient bâti des temples et érigé des autels. De là sont venues toutes ces divinités fabuleuses qui ont encore des adorateurs parmi les gentils. Ainsi donc, de peur que le même inconvénient n'eût lieu par rapport aux saints, Dieu a permis qu'ils fussent persécutés sans cesse, battus de verges, sujets à des infirmités humiliantes; il vouloit que la grande foiblesse de leur corps et les violentes épreuves qu'ils avoient à essuyer persuadas-

sent aux peuples que les auteurs des plus étonnans prodiges étoient de simples mortels, qu'ils ne faisoient rien par eux-mêmes, que la grace seule agissoit par leur ministère. En effet, si l'on a regardé comme des dieux des hommes qui n'avoient fait que des choses communes et naturelles, à plus forte raison auroit-on jugé dignes des honneurs divins, s'ils n'avoient été en proie à toutes les misères humaines, de saints personnages dont les œuvres ont surpassé ce qu'il y a de plus incroyable dans les histoires. Oui, si, lorsqu'ils étoient battus de verges, détenus en prison, précipités du haut des rochers, persécutés de toute part, exposés à de continuels périls, il s'est trouvé néanmoins des hommes qui, par une erreur impie, les ont pris pour des dieux, à plus forte raison les eût-on regardés comme tels, s'ils n'eussent été en butte à tous les maux de la vie présente.

La quatrième raison pour laquelle nous avons dit que les saints étoient affligés dans ce monde, c'est afin qu'on ne pense pas qu'ils servent Dieu dans l'espoir d'une prospérité temporelle. On voit souvent des hommes livrés au plaisir, lorsqu'on leur fait des reproches, qu'on les invite à ne pas craindre les peines qui accompagnent la pratique de la vertu, et qu'on loue devant eux le courage des saints dans les afflictions; on voit, dis-je, ces hommes révoquer en doute la vertu de certains justes, à l'exemple du démon qui a voulu mettre à l'épreuve la vertu de Job. Celui-ci étoit comblé de richesses et nageoit dans l'abondance. L'esprit impur à qui Dieu reprochoit sa perversité en y opposant l'exemple

d'un juste parfait, n'ayant rien à répondre, et ne pouvant ni justifier ses crimes, ni ternir les vertus d'un saint homme, recourt aussitôt à cette raison spécieuse : *Est-ce sans motif que Job vous honore? ne l'avez-vous pas comblé de biens lui et toute sa maison* (Job. 1.9 et 10.)*?* C'est par intérêt, dit-il, qu'il pratique la vertu, c'est parce que vous le faites vivre dans une grande abondance. Qu'a donc fait Dieu? Afin de nous apprendre que ce n'est pas par intérêt que ses saints l'honorent, il a dépouillé Job de tous ses biens, il l'a livré à l'indigence, et a permis qu'il fût en proie à l'infirmité la plus cruelle; ensuite s'adressant au démon, et lui reprochant les soupçons qu'il avoit eus contre son serviteur : *Job a persisté dans son innocence*, lui dit-il, *et c'est en vain que tu m'as engagé à le dépouiller de toutes ses richesses* (Job. 2. 3.). Les saints, oui, sans doute, les saints trouvent leurs récompenses dans la pratique même de la piété, et si un homme qui en aime un autre est suffisamment récompensé par le plaisir de l'aimer, s'il ne désire rien au-delà, si c'est pour lui le bien le plus précieux; à plus forte raison les justes pensent et agissent de même à l'égard du Seigneur. C'est pour en donner une preuve éclatante, que Dieu a accordé au démon plus qu'il ne lui demandoit. *Etendez votre main*, lui avoit dit cet esprit de malice, *et frappez Job lui-même* (Job. 1. 11.); Dieu lui répond : Je te l'abandonne, traite-le avec la rigueur que tu voudras. Dans les jeux profanes, les spectateurs ne peuvent bien juger de la force et de la souplesse d'un athlète, ne peuvent admirer la propor-

tion de tous ses membres, qu'après qu'il a quitté ses vêtemens : ainsi tant que Job est comme revêtu de ses richesses, on ne peut connoître tout son mérite; mais dès que ce généreux athlète est dépouillé de tous les avantages temporels, dès qu'il lutte tout nu contre les peines et les afflictions de la vie présente, c'est alors qu'il surprend les spectateurs, et qu'il réunit les applaudissemens des hommes et des anges, c'est alors que le ciel et la terre admirent toute l'étendue de sa patience, toute la force de son ame. Si le démon n'eût pas été lui-même le persécuteur de Job, il eût pu dire que Dieu l'avoit épargné, qu'il ne l'avoit pas éprouvé autant qu'il le pouvoit; mais Dieu a livré son serviteur à cet ange de ténèbres, il lui a permis de faire périr ses troupeaux, et de l'affliger dans sa chair. Je suis assuré de mon athlète, dit-il; ainsi je n'empêche point que tu lui fasses essuyer tous les combats que tu jugeras à propos. Des athlètes qui ont de la confiance dans leurs forces, se présentent hardiment à leurs adversaires, et leur donnent tous les avantages qu'ils peuvent désirer, afin que la victoire soit plus glorieuse : de même Dieu abandonne au démon toute la personne du juste, afin que ce juste l'ayant terrassé malgré tous les avantages qu'il avoit sur lui, sa couronne n'en soit que plus brillante. C'est un or pur, jette-le dans le creuset le plus ardent, éprouve-le de la manière qui te plaira, tu n'y trouveras aucune souillure.

Mais si les malheurs signalent la constance des justes, ils sont aussi pour nous une grande consolation dans nos disgraces. *Vous serez heureux*, dit

Jésus-Christ à ses disciples, *lorsque les hommes vous chargeront de malédictions, lorsqu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous alors, et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux; car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui vous ont précédés* (Matth. 5. 11 et 12.). *Mes frères*, dit saint Paul aux Macédoniens, pour les consoler, *vous êtes devenus les imitateurs des églises de Dieu qui ont embrassé la foi dans la Judée, ayant souffert les mêmes persécutions de la part de vos concitoyens que ces églises ont souffertes de la part de Juifs* (1. Thess. 2. 14.). Comment le même apôtre console-t-il les Hébreux? n'est-ce pas en leur faisant l'énumération des justes, dont les uns périrent dans les eaux et dans les flammes, les autres se cachèrent dans les montagnes et dans les cavernes, pressés par la faim et manquant de tout : tant il est vrai que la vue des misères d'autrui soulage les misérables!

Mais afin de vous convaincre que les adversités des saints sont des preuves évidentes de la résurrection, écoutez le même saint Paul qui dit : *A quoi me sert-il d'avoir combattu à Ephèse contre les bêtes féroces, si les morts ne ressuscitent pas! Si nous n'avions*, dit-il ailleurs, *d'espérance au Fils de Dieu que pour cette vie, nous serions les plus infortunés des hommes* (1. Cor. 15. 19 et 32.). Nous souffrons une infinité de maux dans la vie présente, si donc nous n'espérons pas une

autre vie, qu'y a-t-il de plus à plaindre que nous? D'où il résulte que tout ne finit pas avec la vie présente; et ce sont principalement les afflictions des saints qui le démontrent. Non, Dieu ne laisseroit jamais sans récompense, et sans une récompense abondante, les peines et les travaux de ses amis fidèles, qui, pendant leur vie ont passé par mille épreuves, ont été exposés à mille périls; or, s'il doit les récompenser, il est certain qu'il a préparé une vie plus heureuse et plus brillante, dans laquelle il doit couronner les athlètes de la vertu, les proclamer vainqueurs à la face de l'univers. Lors donc que vous voyez un juste affligé, persécuté, accablé d'infirmités et de besoins, ne terminant sa vie qu'après avoir essuyé mille disgraces, dites-vous à vous-même: S'il n'y avoit ni résurrection, ni jugement, Dieu n'auroit pas laissé partir de ce monde sans les avoir fait jouir d'aucun avantage, ceux qui ont tant souffert à cause de lui. D'où il est clair qu'il leur a préparé une vie beaucoup plus douce, beaucoup plus agréable; autrement, il n'auroit pas laissé tant de méchans couler leurs jours dans les plaisirs, et tant de justes gémir dans des afflictions continuelles. Mais comme il a disposé un autre ordre de choses, dans lequel il doit traiter chacun selon son mérite, punir les crimes, et récompenser les bonnes œuvres, c'est pour cela qu'il permet que l'homme de bien vive dans la détresse, et le méchant dans les délices.

Je vais tirer des divines Ecritures une nouvelle raison pour laquelle les saints sont persécutés dans cette vie. Et quelle est cette raison? c'est pour que

nous ne disions pas, lorsqu'on nous exhorte à la vertu, qu'ils étoient d'une autre nature que nous, que ce n'étoient point de simples mortels. Aussi un apôtre parlant du grand Elie, s'exprime en ces termes : *Elie étoit un homme, sujet aux mêmes misères que nous* (Jacq. 5. 17.). Vous le voyez, il infère que le prophète étoit un homme comme nous, de ce qu'il participoit aux mêmes misères. *Je suis un homme*, est-il dit au livre de la Sagesse, *qui éprouve les mêmes disgraces que vous* (Sag. 7. 1.): nouvelles preuves que les saints ne sont pas d'une autre nature que le reste des hommes.

Les afflictions des justes nous apprennent aussi quelle est la vraie félicité. Pour vous en convaincre écoutez ce passage de saint Paul : *Jusqu'à cette heure nous endurons la faim, la soif, la nudité, les opprobres, les peines et les travaux, nous n'avons point de demeure stable* (1. Cor. 4. 11.); et cet autre: *Le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfans* (Héb. 12. 6.). Pouvez-vous entendre ces passages sans vanter la condition, non de ceux qui sont plongés dans les délices, mais de ceux qui sont affligés et tourmentés à cause du Seigneur, sans envier le sort des hommes qui se montrent fidèles à pratiquer la vertu, et à suivre les voies de la piété. Le prophète s'exprime comme l'apôtre : *Leurs mains*, dit-il, *sont pleines des fruits de leur iniquité, leurs filles sont parées comme des temples, leurs celliers regorgent de biens, leurs brebis sont fécondes, et sortent des étables pour couvrir les campagnes; leurs murailles n'of-*

frent ni brèche ni ouverture, on n'entend dans leurs places publiques ni plainte ni soupir : on a appelé heureux le peuple qui jouit de cette brillante prospérité (Ps. 143. 11 à 15.). Et vous, prophète, que dites-vous? *Heureux est le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu* (Ps. 143. 15.). Ce n'est pas, dit-il, celui qui est comblé de richesses dont je vante le bonheur, mais celui qui est décoré de vertus, quoiqu'il soit accablé de maux.

Si à toutes les raisons que nous venons d'établir il faut en ajouter une nouvelle, je puis dire que l'affliction nous rend plus éprouvés. *L'affliction*, dit saint Paul, *produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance; et cette espérance n'est point trompeuse* (Rom. 5. 3 à 5.). Vous voyez que l'épreuve produite par l'affliction nous donne l'espérance des biens futurs, et que plus nous sommes affligés, plus nous avons sujet d'attendre un heureux avenir. Ainsi le patriarche Abraham disoit au riche plongé dans les enfers : *Lazare n'a éprouvé sur la terre que des maux, c'est pour cela qu'il reçoit maintenant des consolations* (Luc. 16. 25.). Il est encore une autre raison, celle dont j'ai parlé souvent ailleurs : c'est que si nous avons contracté quelques souillures, l'affliction les efface. *L'or s'éprouve par le feu*, dit le Sage, *et l'homme que Dieu reçoit au nombre des siens s'éprouve dans la fournaise de l'humiliation* (Eccl. 2. 5.). Ce n'est donc pas en vain que je vous disois que les tribulations de la vie présente nous donnent l'espoir de ressusciter un jour, et qu'elles rendent meilleurs ceux qu'elles éprouvent. Disons enfin, pour dernière

raison, que nos couronnes et nos récompenses s'étendent et se multiplient à proportion que nos maux s'accroissent et s'accumulent. *Les souffrances de la vie présente*, dit saint Paul, *n'ont aucune proportion avec cette gloire qui sera un jour découverte en nous* (Rom. 8. 18.).

Puis donc que nous voyons de tant de côtés pourquoi les saints sont affligés ici-bas, que nos réflexions nous instruisent nous-mêmes, et apprenons aux autres par notre exemple à souffrir les traverses de cette vie sans trouble et sans murmure. Ainsi, lorsque vous voyez un personnage d'une haute sagesse et d'une grande vertu, un ami de Dieu, être accablé de maux, ne vous scandalisez point, mon frère. Et encore lorsque vous voyez un homme occupé d'œuvres spirituelles, échouer, par les intrigues des méchans, dans une entreprise utile, ne soyez ni surpris ni troublé. On ne trouve que trop souvent des personnes foibles qui vous disent : Un tel allant visiter les saints lieux avec intention de soulager les pauvres de Jérusalem, a fait malheureusement naufrage; un autre, au milieu du même projet, est tombé entre les mains des brigands, il a tout perdu et a eu bien de la peine à se sauver lui-même. Que dirons-nous à cela ? aucun de ces accidens ne doit nous désespérer, ni ébranler notre foi. Un homme dans le cours d'une pieuse entreprise a fait naufrage; mais il a tout le mérite et recueille tout le fruit de sa bonne œuvre. Il n'a rien négligé de ce qui étoit en son pouvoir, il a amassé de l'argent, l'a mis à part, l'a pris et s'est embarqué; le malheur qui a fait échouer son dessein ne doit pas lui être imputé.

Mais pourquoi Dieu a-t-il permis ce contre-temps ? C'est afin d'éprouver sa vertu. Oui, mais ce sont des aumônes perdues pour les pauvres. Ah ! sans doute vous n'êtes pas aussi occupé des pauvres que Dieu qui les a créés. S'ils sont privés de ce secours, il peut leur en procurer d'ailleurs de plus abondans. N'ayez donc pas la témérité de lui demander raison de sa conduite, glorifiez-le en tout, et croyez qu'il ne permet certains événemens que par des vues profondes de sa sagesse. Non seulement il ménage, comme je viens de le dire, d'autres ressources aux pauvres dont on se proposoit de soulager l'indigence, mais encore il éprouve et rend plus ferme la vertu de celui qui a fait naufrage, et lui prépare une récompense plus abondante. Oui, assurément, rendre graces à Dieu dans les plus affreux malheurs, est beaucoup plus méritoire que de faire l'aumône, et l'on recueille un plus grand fruit du courage qui fait supporter la perte des biens que de la générosité qui les sacrifie aux besoins des indigens. C'est ce que démontre l'exemple de Job. Lorsqu'il étoit riche, il ouvroit sa maison aux pauvres, il partageoit ses biens avec eux. Mais il n'étoit pas aussi grand lorsqu'il ouvroit sa maison aux pauvres que lorsqu'il en apprenoit la chute sans murmurer. Il n'étoit pas aussi grand lorsqu'il couvroit les misérables de la laine de ses brebis, que lorsqu'ayant appris que le feu du ciel avoit fait périr tous ses troupeaux, il en rendoit graces à Dieu. Riche, il exerçoit sa bienfaisance ; devenu pauvre, il signala sa sagesse : dans le premier état, il secouroit les malheureux ; dans le second, il remercioit le Seigneur. Il ne s'est pas

dit à lui-même : Quoi donc ! ils sont péris ces troupeaux avec lesquels je nourrissois des milliers d'indigens ! Quand je n'aurois pas été digne de conserver mes richesses, ne devoient-elles pas du moins être épargnées pour l'avantage de ceux auxquels j'en faisois part ? Il n'a rien dit, il n'a rien pensé de semblable, mais il savoit que la Providence divine règle tout pour notre plus grande utilité. Et afin de vous convaincre qu'il porta un coup plus sensible au démon, lorsque, dépouillé de tout, il rendoit graces à Dieu, que lorsqu'étant comblé de biens il en soulageoit ses semblables, remarquez que, quand il étoit riche, le démon pouvoit élever des doutes, sans fondement il est vrai, sur sa vertu, il pouvoit l'accuser de ne servir le Seigneur que par intérêt ; mais lorsqu'il lui eut tout enlevé, et qu'il le vit toujours fidèle à son divin Maître, ce rare exemple de patience lui ferma la bouche, il resta muet, parce qu'alors, sans doute, le juste ne se montroit que plus grand et plus admirable. Oui, je le répète, supporter avec courage et actions de graces la perte de tous ses biens, est plus méritoire que de faire l'aumône au sein des richesses ; je l'ai prouvé par l'exemple de Job, qui étant riche exerçoit sa charité envers les hommes, et qui devenu pauvre signala son amour envers Dieu.

Ce n'est pas sans raison que je m'étends sur cette matière. Plusieurs se sont vu enlever tous leurs biens, lorsqu'ils en faisoient des aumônes et qu'ils en nourrissoient les veuves ; d'autres ont tout perdu par un incendie ; d'autres ont essuyé des naufrages ; d'autres, après avoir soulagé un grand nombre de

pauvres, sont tombés eux-mêmes, par les calomnies et la persécution, dans la misère la plus profonde; à l'indigence se sont jointes les maladies et les infirmités, et personne n'a entrepris de les secourir. Afin donc que vous ne répétiez pas ce qu'on dit assez communément : Tout est bouleversé, on ne connoît plus rien dans les choses humaines, ne perdez point de vue les réflexions que nous avons faites; elles suffisent pour arrêter ces plaintes et ces murmures. Un tel, dites-vous, a perdu toute sa fortune lorsqu'il faisoit tant d'aumônes. Eh bien! que s'ensuit-il de là? S'il rend graces à Dieu pour cette perte, il ne fera que mériter davantage l'amitié de son divin Maître : il ne recevra pas seulement le double comme Job, mais le centuple dans la vie éternelle. S'il souffre ici-bas, le courage à supporter toutes ses souffrances lui vaudra dans l'autre monde un plus magnifique trésor. C'est parce qu'il l'appelle à des combats plus honorables, que Dieu a permis qu'il passât d'un état d'opulence à la plus extrême pauvreté. Le feu du ciel est tombé sur votre maison, il l'a brûlée tout entière et a consumé tous vos biens : rappelez-vous ce qui est arrivé à Job, rendez graces à Dieu qui n'a pas empêché cet accident, quoiqu'il en eût le pouvoir; et vous en serez plus amplement récompensé que si vous eussiez déposé tous vos biens dans les mains des pauvres. Vous êtes réduit à l'indigence, pressé par la faim, exposé à mille périls : rappelez-vous Lazare qui, dans un abandon général, luttoit contre la pauvreté, contre la maladie, contre tous les maux, et cela quoiqu'il eût été fidèle à pratiquer la vertu; rap-

pelez-vous les apôtres qui combattoient contre la faim, la soif et la nudité ; rappelez-vous les prophètes, les patriarches, et tant de justes, qui n'ont pas vécu dans l'opulence et dans les délices, mais dans le besoin, dans l'affliction et dans la détresse.

Pénétrez-vous de ces vérités salutaires, et rendez graces au Seigneur de ce qu'il vous a accordé ici-bas le partage des saints, de ce qu'il vous a affligés, moins dans des vues de rigueur que par un excès d'amour. Non, jamais il n'auroit permis que les justes éprouvassent de pareils maux, s'il ne les eût tendrement aimés, puisque c'est par l'adversité même qu'il les a rendus plus grands et plus illustres. Rien ne lui est plus agréable que la résignation et l'action de graces, rien ne lui déplaît autant que les plaintes et les murmures. Ne soyons pas étonnés de toutes les traverses que nous avons à souffrir dans le cours de nos œuvres spirituelles. Les voleurs n'attaquent pas les maisons où ils ne trouveront que du chaume et de la paille, mais celles d'où ils pourront enlever beaucoup d'or et d'argent : ainsi le démon attaque principalement ceux qui forment de pieuses entreprises. La pratique de la vertu et les œuvres de charité ne nous exposent que trop à la haine et aux persécutions de l'envie. Mais nous avons une arme puissante, capable de repousser tous les traits d'un ennemi cruel, sans doute cette résignation magnanime qui nous fait rendre graces à Dieu dans les circonstances les plus fâcheuses. Abel a péri de la main de son frère lorsqu'il offroit au Seigneur un sacrifice (Gen. 4.).

Ce n'est point par haine pour le juste qui lui rendoit hommage que le Seigneur a permis ce fratricide, c'est plutôt par amour pour lui, c'est pour récompenser et sa piété et son martyre de deux couronnes immortelles. Moïse, en secourant un Israélite injustement opprimé, a couru des risques pour ses jours, et s'est vu obligé de prendre la fuite (Exod. 2.) : Dieu l'a permis afin que vous appreniez quelle est la patience des saints. Si dans nos entreprises spirituelles nous étions assurés de ne souffrir aucun mal, nous aurions d'autant moins de mérite que nous aurions moins à craindre. Mais ce qui rend les justes plus admirables dans l'exécution des œuvres pieuses, c'est qu'ils n'y renoncent pas malgré les périls qui menacent leurs biens et leur vie, malgré tous les maux qu'ils prévoient, c'est que la crainte de ces maux est incapable de ralentir leur ardeur. *Il est*, disoient les trois enfans de Babylone, *il est dans le ciel un Dieu qui peut nous retirer des flammes de la fournaise ; mais quoi qu'il arrive, nous vous déclarons, Prince, que nous n'honorons pas vos dieux, que nous n'adorons pas la statue d'or que vous avez fait élever* (Dan. 3. 17 et 18.). De même vous, lorsque vous voulez agir pour le Seigneur, prévoyez tous les dangers et tous les contre-temps qui accompagnent de pareilles entreprises, afin de n'être ni surpris ni troublé lorsqu'ils arriveront. *Mon fils*, dit le Sage, *si vous vous engagez au service du Seigneur, préparez-vous à souffrir* (Eccles. 2. 1.). Quiconque se dispose à combattre, ne peut espérer de couronne sans blessure. Entreprenez-vous de lutter contre le

démon, ne cherchez pas une vie tranquille et délicieuse. Ce n'est point pour ce monde, mais pour le siècle futur, que Dieu nous a promis le bonheur et la gloire. Lors donc qu'une bonne œuvre faite par vous ou par un autre, n'est payée que par des tribulations, réjouissez-vous et triomphez, puisque ces tribulations sont pour vous le gage d'une plus ample récompense. Ne vous découragez pas, ne vous relâchez pas; que votre ardeur, loin de se ralentir par les obstacles, croisse et s'anime davantage. Tourmentés, lapidés, battus de verges, habitant sans cesse les prisons, les apôtres prêchoient la vérité, non seulement lorsqu'ils étoient hors des périls, mais ils l'annonçoient avec plus d'ardeur au milieu des périls mêmes. On voit Paul prêchant, catéchisant, baptisant, dans la prison, dans les fers, dans le tribunal, dans les naufrages, au milieu des tempêtes, investi de dangers. Imitez ces saints personnages, et lorsque vous avez entrepris de bonnes œuvres, ne les abandonnez pas, n'y renoncez pas, quelques empêchemens que le démon vous suscite. Vous avez peut-être essuyé un naufrage en portant une somme d'argent pour les pauvres; mais Paul, en portant à Rome l'Évangile, plus précieux que tout l'or et tout l'argent du monde, n'a-t-il pas essuyé lui-même un naufrage, n'a-t-il pas éprouvé mille travers? *J'ai souvent voulu*, dit cet apôtre aux Thessaloniciens, *me rendre auprès de vous, mais Satan m'en a empêché* (1. Thess. 2. 18.). Dieu a permis tous ces obstacles pour faire éclater davantage sa puissance, pour montrer que, malgré tous les empêchemens suscités par le démon, la

prédication de sa parole se répandoit partout, et faisoit sans cesse de nouveaux progrès. Aussi saint Paul rendoit-il graces à Dieu en toute chose, parce qu'il savoit que les adversités le rendoient plus agréable à son divin Maître; plus il voyoit naître de difficultés, plus il redoubloit de zèle. Que le défaut de succès dans nos pieuses entreprises ne soit donc qu'un motif pour en former de nouvelles. Ne disons pas : Pourquoi Dieu a-t-il permis les obstacles? Il les a permis afin de vous fournir une occasion de signaler votre amour pour lui et votre zèle. Plus on aime, plus on est ardent à faire ce qui plaît à l'objet aimé. L'homme paresseux et lâche succombe dès le premier effort; l'homme actif et courageux s'anime par les difficultés mêmes; la résistance redouble ses forces, il agit pour sa part, et rend graces à Dieu, quel que soit l'événement. Agissons d'après ces principes. La résignation et la patience sont un riche et inépuisable trésor, ce sont de fortes et puissantes armes; l'impatience et les murmures augmentent et multiplient nos pertes loin de les réparer. Vous avez perdu vos biens, rendez graces au Seigneur; vous avez gagné votre ame et vous avez acquis de plus abondantes richesses en vous attirant une plus grande affection de la part de Dieu; si vous vous permettez les murmures et les blasphèmes, vous ne recouvrez pas vos biens, et vous abandonnez votre propre salut, vous sacrifiez votre ame.

Et puisque nous parlons maintenant de blasphèmes, la seule reconnoissance, mes frères, la seule grace que je vous demande pour cette instruction,

c'est de reprendre publiquement les blasphémateurs (1). Quand vous rencontrerez dans la ville un de ces audacieux, et que vous l'entendrez blasphémer insolemment, faites-lui les plus vifs reproches, et même, s'il le faut, faites-lui l'affront de le frapper sur la joue ; vous ne pouvez employer votre main à une œuvre plus sainte. Que si l'on vous traîne devant le juge comme ayant insulté un citoyen, paroissez hardiment devant le tribunal, et dites pour toute défense, que vous avez vengé le Roi suprême dont on blasphémoit le saint nom. Eh ! si l'on punit ceux qui traitent avec irrévérence le nom du prince, combien plus ne doit-on pas châtier quiconque se porte au même excès envers le Seigneur ? C'est un crime public, c'est une injure commune contre laquelle nous devons nous élever tous. Que les juifs et les gentils apprennent que les chrétiens sont les maîtres et les censeurs publics, qu'ils veillent au bon ordre dans la ville. Que les hommes insolens et pervers sachent qu'ils doivent redouter les serviteurs de Dieu, afin que, s'ils veulent proférer des blasphêmes, ils soient plus circonspects et plus timides, ils craignent qu'un chrétien ne les entende et ne punisse sur-le-champ leur impiété. Ne vous rappelez-vous pas le courage intrépide de saint Jean ? n'avez-vous pas lu avec quelle hardiesse il dit publiquement à un prince infracteur des lois du mariage : *Il*

(1) Il falloit que les blasphémateurs se portassent à de grands excès, et que les magistrats fussent bien négligens à les réprimer, pour que saint Jean Chrysostôme, dont le zèle étoit toujours dirigé par la douceur et par la prudence, se déterminât à donner les avis qui suivent.

ne vous est pas permis d'avoir la femme de Philippe votre frère (Marc. 6. 18.). Ce n'est ni un prince ni un magistrat que je vous conseille de reprendre ; ce n'est pour venger ni le mépris de la sainteté du mariage, ni les outrages faits à un de vos semblables, que j'anime votre zèle; mais je vous exhorte à corriger un de vos égaux qui insulte votre divin Maître. Dussiez-vous périr dans cette religieuse entreprise, loin de reculer, courez avec joie à cette espèce de martyre. On n'exigeoit pas de saint Jean qu'il sacrifiât aux idoles ; mais ne pouvant voir en silence de saintes lois outragées, il sacrifia sa tête, et c'est pour cela qu'on doit le regarder comme un vrai martyr. Combattez comme lui pour la justice jusqu'à la mort, et le Seigneur vous secondera. N'allez point me dire : Que me font les discours de ce particulier? il n'y a rien de commun entre lui et moi. Le démon est le seul avec lequel nous n'ayons rien de commun ; nous avons mille choses communes avec tous les hommes. Participant à la même nature, habitant la même terre, nourris des mêmes alimens, nous avons le même Maître, les mêmes lois, les mêmes espérances. Ne disons donc pas que nous n'avons rien de commun avec eux. Ce sont des paroles froides, ou plutôt des paroles criminelles, qui ne peuvent venir que du démon ; c'est une cruauté qui ne peut être inspirée que par cet esprit impur. Ne nous permettons pas un pareil langage, occupons-nous du salut de nos frères. Je vous promets et je vous annonce que, si tous ceux qui m'entendent, qui sont la moindre partie de la ville, mais la plus pieuse, veulent se partager le salut de leur prochain, on

verra bientôt la réforme de toute la ville d'Antioche. Si un seul homme zélé est capable de ramener tout un peuple, que ne doit-on pas attendre du zèle d'un si grand nombre de personnes ? Oui, si beaucoup de nos frères se perdent, c'est à notre négligence, c'est à notre foiblesse qu'il faut s'en prendre. Que dans une querelle violente on voie deux hommes aux mains, on accourt pour les séparer ; qu'un animal trop chargé tombe, on le relève : et l'on voit tranquillement ses frères courir à leur perte ! Un homme succombe sous le poids de sa colère, il tombe dans le blasphême ; approchez de lui charitablement, relevez-le par d'utiles réprimandes, par une rigueur salutaire, employez tour-à-tour la douceur et la force. Si nous savons nous régler nous-mêmes, et nous occuper du salut d'autrui, nos frères qui se seront corrigés nous en aimeront davantage, et, ce qui doit être pour nous le principal motif, nous jouirons des biens réservés à la vertu courageuse. Puissions-nous les obtenir ces biens par la grace et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui soient au Père et à l'Esprit-Saint, la gloire, la force et l'empire, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE VINGTIÈME AU PEUPLE D'ANTIOCHE, SUR LE PARDON DES INJURES.

CETTE homélie, dans les autres éditions, se trouve après celle où il est parlé du retour de Flavien et de la grace qu'il avoit obtenue pour son peuple; mais il est visible qu'elle doit la précéder, puisqu'elle a été prononcée une ou deux semaines avant Pâques, au lieu que l'autre l'a été ou le jour de Pâques même, ou peu de jours avant cette fête. Celle-ci roule sur le pardon des injures. L'orateur recueille tous les motifs qui doivent engager à pardonner sur-le-champ, à se réconcilier sur-le-champ; il détruit les prétextes que l'on apporte pour ne point pardonner, pour ne point se réconcilier; il parle en passant de l'attentat commis contre le prince et du pardon que l'on espéroit en obtenir. Tout ce qu'on peut dire de plus fort sur le pardon des injures, est employé dans ce discours, mais sans aucun plan bien marqué. Saint Jean Chrysostôme parle encore à la fin des sermens, ou plutôt des juremens; car le mot grec, comme je l'ai observé ailleurs, pouvant signifier l'un et l'autre, je crois qu'on doit se servir ici du dernier. Il engage à se corriger au plus tôt ceux qui n'ont pas encore abandonné cette mauvaise habitude; il félicite ceux qui se sont déjà corrigés; il les exhorte à tenir ferme, à ne pas se laisser ébranler par les mauvaises plaisanteries des mondains.

HOMÉLIE VINGTIÈME

AU PEUPLE D'ANTIOCHE,

SUR LE PARDON DES INJURES.

Bén. tom. 2, p. 199; Fr. D. t. 1, 247; Sav. t. 6, p. 611.

Nous touchons à la fin de la carrière du jeûne; efforçons-nous donc de croître en vertu, puisque nous avançons vers le terme. En effet, comme il seroit inutile de s'être fatigué dans une course de plusieurs stades si l'on manquoit le prix, de même ce seroit inutilement que nous aurions dompté notre corps par un jeûne rigoureux, si nous ne pouvions approcher de la table sainte avec une conscience pure. Un jeûne de quarante jours, les assemblées chrétiennes, les prières et les instructions qui remplissent ce temps, ont pour but de nous fournir tous les moyens d'effacer, par une plus grande ardeur à pratiquer les divins préceptes, les souillures que nous avons contractées pendant toute une année, et de nous mettre ainsi en état de participer avec une sainte confiance à la victime non sanglante; autrement, ce seroit en vain et sans fruit que nous aurions parcouru une carrière pénible. Que chacun examine donc

en lui-même quel défaut il a corrigé, quelle vertu il a acquise, quel péché il a effacé, quel progrès il a fait dans le bien; et s'il trouve que le jeûne lui a fourni de plus grandes ressources pour s'enrichir dans un trafic spirituel, qu'il approche de la table sacrée; mais si ne pouvant faire valoir que le jeûne, il s'est négligé dans tout le reste, s'il n'a fait aucun pas vers la perfection, qu'il s'éloigne de ce sanctuaire, qu'il n'y entre que quand il se sera purifié de toutes ses fautes. Celui qui ne jeûne pas peut avoir une excuse, il peut se rejeter sur la délicatesse du tempérament; mais quel moyen de se défendre aura celui qui ne s'est pas corrigé de ses défauts? Vous n'avez pas jeûné à cause de la foiblesse de votre santé, à la bonne heure; mais pourquoi ne vous êtes-vous pas réconcilié avec vos ennemis? pourriez-vous ici prétexter la délicatesse du tempérament? Si vous nourrissez au-dedans de vous des sentimens d'envie et de jalousie, quelle défense vous restera-t-il, je vous le demande? vous ne pouvez pour ces défauts recourir à la foiblesse de votre constitution. Et c'est un effet de la bonté du Sauveur, de n'avoir point fait dépendre de cette foiblesse les préceptes les plus essentiels, les plus nécessaires pour régler notre conduite. Puis donc que nous avons également besoin de tous les préceptes de l'Evangile, et surtout de celui qui nous ordonne de ne pas avoir d'ennemi, de ne garder aucun ressentiment du mal qu'on nous a fait, je vais vous entretenir aujourd'hui du pardon des injures.

Celui qui a un ennemi et qui garde contre lui de la haine, n'est pas plus en état de participer à la

table sacrée que le fornicateur et l'adultère ; et cela doit être sans doute. Dès que l'impudique a satisfait sa passion, il a consommé son crime, et si, touché de sa faute, il veut revenir sur ses pas, s'il en témoigne un sincère repentir, il peut trouver un remède à son mal ; au lieu que l'ennemi implacable pèche tous les jours sans jamais se délivrer de son péché. Dans l'un, la faute est consommée dès qu'elle est commise ; dans l'autre, elle se renouvelle à chaque instant. Quelle excuse aurons-nous donc si nous nous livrons nous-mêmes à un animal aussi féroce ? Comment voulez-vous que le Seigneur soit doux et clément à votre égard, si vous êtes dur et inexorable à l'égard de votre frère ? Votre frère vous a outragé ; mais combien de fois n'outragez-vous pas Dieu : et quelle proportion entre le serviteur et le Maître ? Votre frère vous a outragé parce que lui-même peut-être a reçu de vous quelque injure, et cependant vous êtes animé contre lui ; vous, vous outragez le Seigneur, qui, loin de vous avoir fait aucun mal, de vous avoir causé aucun tort, vous comble tous les jours de biens. Songez que si Dieu vouloit examiner à la rigueur nos offenses envers lui, nous ne vivrions pas un seul jour. *Seigneur*, dit le prophète, *qui pourra tenir devant vous, si vous examinez rigoureusement nos fautes* (Ps. 129. 3.).

Sans parler de ces iniquités secrètes qui sont connues du pécheur, que sa conscience lui reproche, et dont Dieu seul est le témoin, si ce Dieu nous demandoit compte des fautes que nous commettons sous les yeux de nos frères et dont ils sont instruits, pourrions-nous en obtenir le pardon ? S'il examinoit

notre négligence et notre inattention dans la prière, cette irrévérence qui fait que nous nous tenons devant Dieu et que nous l'invoquons avec moins d'égard et de respect que n'en montre un esclave en parlant à son maître, un soldat à son chef, un ami à son ami : oui, sans doute, si vous entretenez un ami, vous le faites avec attention ; au lieu que quand vous parlez au Seigneur de vos offenses, quand vous lui demandez qu'il vous pardonne vos fautes et vos iniquités, vous êtes souvent inattentif ; et tandis que vos genoux sont en terre, vous laissez souvent votre imagination s'égarer dans la place publique ou dans votre maison ; votre bouche prononce de vaines paroles, auxquelles l'esprit n'a aucune part ; et cela ne nous arrive pas une fois ou deux, mais tous les jours : si donc le Seigneur vouloit examiner cette partie de notre vie, aurions-nous quelque excuse à apporter, quelque pardon à espérer ? Je ne le pense pas. Et s'il rappeloit les paroles injurieuses que nous nous permettons les uns contre les autres, les jugemens désavantageux que nous hasardons contre notre prochain, jugemens téméraires, formés uniquement par un esprit de médisance et de critique, que pourrions-nous dire pour notre défense? S'il nous demandoit compte des invectives par lesquelles nous outrageons nos frères (*Celui*, dit l'Evangile, *qui dira à son frère : Vous êtes un fou, méritera d'être condamné aux flammes éternelles*. Matth. 5. 22.), pourrions-nous ouvrir la bouche, prononcer une seule parole pour nous justifier ? Et s'il examinoit cette imprudence qui nous fait promener nos regards sur tous les objets, les pensées honteuses et les senti-

mens criminels que cette indiscrétion de nos yeux fait naître dans notre esprit et dans notre cœur, quelle peine ne mériterions-nous pas de subir? Si nous examinions (car je ne parle pas de Dieu, mais de nous-mêmes pécheurs), si nous examinions ce vain orgueil qui nous fait tirer gloire de nos jeûnes, de nos aumônes, de nos prières, pourrions-nous lever les yeux au ciel? Si nous examinions cet esprit de fausseté par lequel nous nous trompons mutuellement, louant notre frère en sa présence, lui parlant comme à un ami, et le déchirant en son absence, soutiendrions-nous la punition d'une pareille perfidie? Que dirai-je des sermens, des mensonges, des parjures, des emportemens injustes, de cet esprit jaloux qui nous fait porter envie à la gloire de nos amis mêmes, qui nous fait réjouir du mal qui arrive aux autres, et regarder les malheurs d'autrui comme une consolation dans nos infortunes personnelles? Mais si Dieu nous demandoit compte de la négligence avec laquelle nous venons entendre la parole sainte (vous savez, sans doute, que lorsqu'il nous parle à tous par son prophète, nous sommes occupés à nous entretenir longuement avec notre voisin sur des objets qui ne nous regardent pas), si donc laissant tout le reste, il vouloit nous punir de cette unique faute, quel espoir de salut nous resteroit-il? Et ne regardez pas cette faute comme légère; pour comprendre ce qu'elle est, examinez-la par rapport aux hommes, et alors vous verrez combien elle est grave. Lorsqu'un des principaux magistrats vous parle, ou même un ami d'un certain rang, manquez pour lui d'égard jusqu'à parler à votre esclave, sans daigner

l'écouter, et vous verrez alors combien la même irrévérence vous rend coupable envers Dieu. La personne de marque à laquelle vous auriez manqué, chercheroit sans doute à se venger d'une pareille insulte; tandis que Dieu outragé tous les jours, non par un seul homme, ni par deux, ni par trois, mais par presque tous les hommes, nous supporte avec patience, quoiqu'il reçoive de nous de bien plus grands outrages que ceux dont nous parlons. Ceux-ci sont manifestes, connus de tout le monde, et communs à presque tous les hommes; il en est d'autres beaucoup plus graves, qui ne sont connus que de chaque pécheur. Pesez sur toutes ces considérations, et quelque durs, quelque cruels que vous soyez, lorsque vous envisagerez la multitude de vos fautes, la crainte et l'effroi ne vous permettront pas même de vous ressouvenir des offenses que vous avez reçues de vos frères. Rappelez-vous cet étang de feu, ce ver rongeur, ce jugement redoutable où tous les crimes des mortels seront exposés au grand jour. Songez que ce qui est caché maintenant, sera alors dévoilé. Si donc vous pardonnez à votre prochain, vos péchés, qui doivent être dévoilés alors, seront tous effacés dès cette vie, et vous paroîtrez devant le tribunal du souverain Juge sans y traîner aucune de vos fautes; de sorte que vous recevez beaucoup plus que vous ne donnez. Oui, je le répète, vous avez commis des péchés qui ne sont connus que de vous; et lorsque vous pensez que dans le dernier jugement ils seront exposés aux yeux de tous les hommes sur le théâtre du monde, pressé et tourmenté par votre conscience, cette humiliation vous paroît

plus insupportable que le supplice même. Mais tous ces péchés secrets vous pouvez les effacer, cette punition, et cette honte vous pouvez vous en garantir, en pardonnant à votre prochain. Non, il n'est point de vertu qui égale le pardon des injures.

Voulez-vous apprendre quel est son pouvoir merveilleux? *Quand Moïse et Samuel*, dit Dieu dans Jérémie, *se présenteroient devant moi pour me prier, mon cœur ne se tourneroit pas vers ce peuple* (Jér. 15. 1.). Cependant ceux que Moïse et Samuel n'auroient pu soustraire au courroux du Seigneur, l'observation du précepte dont nous parlons les y a soustraits. Aussi Dieu que nous venons de voir si animé contre son peuple, l'exhortoit-il sans cesse en lui disant : *Pardonnez à votre frère ses fautes, ne conservez pas dans votre cœur le souvenir de ses injures : que nul de vous ne songe aux offenses de son prochain* (Zach. 7. 10.-8. 17.). Le prophète ne dit pas seulement, pardonnez l'offense, mais ne la conservez pas dans le cœur, n'y songez pas, oubliez tout ressentiment, bannissez toute aigreur de votre ame. Vous croyez vous venger de votre ennemi, et vous vous tourmentez plutôt vous-même; votre ressentiment est un bourreau que vous portez en tout lieu au dedans de vous, c'est un vautour qui déchire vos entrailles. Qu'y auroit-il de plus à plaindre qu'un homme qui seroit continuellement agité par la colère? Un furieux ne peut jouir de la paix; celui qui a un ennemi et qui conserve contre lui de la haine, n'en jouira pas davantage. Continuellement enflammé, enfonçant de plus en plus par ses réflexions le trait de feu qui le dévore, il se

rappelle les actions et les paroles de l'ennemi qui l'a offensé, il ne peut même entendre prononcer son nom, et si on le prononce, il s'emporte, et souffre les plus grandes douleurs. Il appréhende de le voir; il tremble en le voyant comme s'il éprouvoit des maux extrêmes. Aperçoit-il quelqu'un de ses proches, son vêtement, sa maison, la rue où il a établi sa demeure, la vue de tous ces objets le tourmente. En effet, comme la figure, le domicile, les vêtemens de ceux que nous aimons, réveillent en nous l'amour que nous avons pour eux, de même si nous voyons l'esclave de notre ennemi, son ami, sa maison, la rue qu'il habite, l'aspect de tous ces objets est pour nous un supplice, et ils nous font des blessures continuelles à mesure que chacun se présente à nos regards. Qu'avons-nous besoin de ces tourmens, de ces inquiétudes et de ces peines? Quand les vindicatifs ne seroient pas menacés des feux de l'enfer, ils devroient pour leur propre tranquillité pardonner les offenses qui leur sont faites; mais si des flammes éternelles les attendent, qu'y a-t-il de plus insensé que de se punir soi-même dans cette vie et dans l'autre, en croyant se venger de son ennemi? Si nous le voyons heureux, son bonheur nous afflige et nous désole; s'il est dans la disgrace, nous craignons qu'un changement favorable ne le ramène à un état de prospérité : or cette double disposition nous attire les châtimens les plus rigoureux. *Ne vous réjouissez pas quand votre ennemi sera tombé*, dit l'Ecriture (Prov. 24. 17.). Et ne m'alléguez point la gravité des offenses qui vous ont été faites; car ce n'est point à cause de cela que vous conservez du ressentiment,

mais parce que vous ne vous rappelez pas vos propres fautes, parce que vous n'avez pas devant les yeux les flammes de l'enfer et la crainte du Seigneur.

Et afin que vous sachiez que c'est là la vraie cause, je vais tâcher de vous en convaincre par les alarmes qu'a éprouvées dernièrement notre ville. Lorsque ceux qui étoient accusés des excès énormes dont nous avons été les témoins, étoient traînés devant le tribunal, lorsqu'ils voyoient les feux allumés, qu'ils se trouvoient au milieu des bourreaux et des tortures, si quelqu'un se fût avancé et leur eût dit tout bas : Si vous avez des ennemis, faites le sacrifice de votre ressentiment, et nous pourrons vous délivrer de ces souffrances ; n'auroient-ils pas baisé les pieds de leurs ennemis ? Que dis-je, baisé leurs pieds ? si on eût exigé d'eux qu'ils les prissent pour maîtres, n'y auroient-ils pas consenti ? Mais s'il est vrai que des punitions humaines, qui ont des bornes, auroient triomphé du ressentiment le plus implacable, à combien plus forte raison, si nous étions continuellement pénétrés de la crainte des supplices éternels, ne banniroient-ils pas la haine de notre ame, n'en chasseroient-ils pas même toute pensée mauvaise ?

Est-il rien de plus facile, dites-moi, que de pardonner à celui dont vous avez reçu une offense ? Faut-il pour cela faire un long voyage, prodiguer l'or, recourir à d'autres ? Non : il suffit de vouloir, et la chose a son parfait accomplissement. Quelle peine ne mériterions-nous donc pas, si nous, qui, dans les affaires du siècle, nous abaissons à des fonctions serviles et aux plus indignes flatteries, si

nous, qui, à prix d'argent, achetons d'un portier le misérable avantage de ramper devant des hommes pervers, si nous enfin qui faisons et disons tout pour réussir dans nos projets, nous ne pouvons nous résoudre pour la loi de Dieu à faire une démarche auprès de notre frère qui nous a fait quelque peine, nous rougissons d'aller à lui les premiers ? Vous rougissez, dites-moi, de chercher le premier ce qui vous est avantageux ! vous devriez rougir, au contraire de persister dans ce sentiment, et d'attendre que celui qui vous a offensé vienne vous demander une réconciliation; car c'est là pour vous une honte, un déshonneur, un dommage insigne. C'est celui qui cherche le premier à se rapprocher qui recueille tout le fruit de cette démarche. Si vous pardonnez une injure parce que vous êtes sollicité par un autre, c'est à cet autre qu'il faut attribuer le mérite du pardon, puisque c'est pour lui plaire et non pour obéir à Dieu, que vous avez accompli le précepte. Mais si, sans que personne vous sollicite, sans que celui dont vous avez à vous plaindre vienne vous prier, vous allez de vous-même au-devant de lui sans consulter une mauvaise honte, sans employer de délai, si vous faites volontiers le sacrifice de votre ressentiment, vous aurez tout le mérite de cette action, vous en recevrez toute la récompense. Si je vous dis : jeûnez, vous me prétextez toujours la délicatesse du tempérament; si je vous dis: donnez aux pauvres, vous m'objectez le nombre de vos enfans et la modicité de votre fortune; si je vous dis: fréquentez l'église, vous vous rejetez sur les affaires du siècle; si je vous

dis : écoutez nos discours, tâchez de comprendre la force de nos instructions, vous m'exagérez votre ignorance; si je vous dis : corrigez votre frère, vous me dites qu'il ne veut pas vous écouter, et que souvent il a méprisé vos avis quand vous avez voulu le reprendre. Toutes ces raisons sont de vains prétextes ; mais enfin vous pouvez en faire usage. Si je vous dis : pardonnez une injure, lequel de ces prétextes pourrez-vous alléguer? vous ne pouvez m'objecter ni la délicatesse du tempérament, ni la pauvreté, ni l'ignorance, ni les occupations, rien en un mot; mais c'est de toutes les fautes la plus impardonnable. Comment pourrez-vous lever les mains au ciel, ouvrir la bouche, demander à Dieu qu'il vous pardonne? Quand il voudroit vous pardonner, vous vous y opposez vous-même en refusant de pardonner à votre frère.

Mais c'est un homme dur, cruel, féroce, qui ne songe qu'à faire du mal, qui ne respire que la vengeance. C'est pour cela surtout que vous devez pardonner. Vous en avez reçu beaucoup d'injures, il vous a fait tort dans vos biens, dans votre réputation, dans les objets qui vous sont les plus chers, c'est un ennemi mortel que vous voudriez voir puni; eh bien! c'est pour cela même qu'il vous est encore utile de pardonner; car si vous poursuivez votre offense, si vous la vengez vous-même, soit par des faits, soit par des discours, soit par des imprécations, Dieu ne la poursuivra pas, puisque vous en tirez raison vous-même. Et non seulement il ne la poursuivra pas, il vous demandera compte comme étant outragé. En effet, si parmi les

hommes, lorsque nous frappons l'esclave d'autrui, le maître se fâche et regarde les coups donnés à son esclave comme une insulte personnelle; si lorsque nous sommes offensés par des esclaves ou par des hommes libres, nous devons attendre la décision des maîtres ou des magistrats; si, dis-je, parmi les hommes il n'est pas sûr de se venger soi-même, à plus forte raison lorsque Dieu est constitué juge. Mais votre frère vous a offensé, il vous a causé mille peines et mille maux. Ce n'est pas encore une raison de le poursuivre vous-même, si vous craignez d'outrager votre maître. Abandonnez tout au Seigneur, et il arrangera les choses beaucoup mieux que vous ne le désirez. Il vous ordonne de lui laisser le traitement de celui qui vous a fait de la peine, il ne vous charge que de prier pour lui. Vous ne vous vengerez jamais autant vous-même, qu'il se dispose à vous venger, pourvu que vous lui abandonniez le soin de votre vengeance. Ne faites pas d'imprécation contre ceux qui vous ont offensé, mais laissez Dieu maître de prononcer sur leur sort. Quand nous leur pardonnerions, quand nous nous réconcilierions avec eux, quand nous prierions pour eux, Dieu ne leur pardonnera qu'autant qu'ils changeront eux-mêmes et qu'ils deviendront meilleurs. Et c'est pour leur avantage qu'il ne leur pardonne point. Il vous donne des louanges et applaudit à votre sagesse; mais il poursuit votre ennemi, afin que votre modération ne le rende pas pire. Ainsi rien de plus frivole que cette raison qu'allèguent la plupart des hommes. Lorsque nous leur faisons des reproches, lorsque nous les excitons à se récon-

cilier avec leurs ennemis, ils nous disent pour excuser leur indocilité et pour couvrir leur esprit vindicatif : Je ne veux pas me réconcilier avec mon ennemi afin de ne point le rendre pire, de ne point lui inspirer plus de férocité, et du mépris pour moi. On croira, ajoutent-ils, que c'est par foiblesse que j'ai été le trouver et que je l'ai engagé à se réconcilier. Vains prétextes que tout cela. Cet œil toujours ouvert sur les actions des hommes, lit au fond de votre cœur. Vous ne devez donc pas vous embarrasser de ce qu'on dira dans le monde, pourvu que vous vous rendiez favorable le souverain Juge qui doit prononcer entre votre ennemi et vous. Si vous craignez de le rendre pire cet ennemi par votre modération, apprenez que ce n'est pas en vous réconciliant que vous le rendrez pire, mais en ne vous réconciliant pas. Quand il seroit le plus pervers des hommes, il aura beau affecter de se taire sur votre sagesse et de ne pas la publier, il l'approuvera au-dedans de lui-même, il respectera votre douceur au fond de sa conscience. Mais je suppose que, malgré tous vos soins et toutes vos démarches pour l'adoucir, il persiste dans ses méchantes dispositions, il trouvera dans Dieu le vengeur le plus sévère. Et afin que vous sachiez que quand nous prierions le Seigneur pour nos ennemis et pour ceux qui nous ont offensés, le Seigneur ne leur pardonnera pas si notre patience doit les rendre pires, je vais vous en convaincre par une ancienne histoire. Marie avoit parlé contre son frère Moïse ; que fit Dieu ? il la frappa de lèpre et la rendit impure, sans l'épargner à cause de sa sagesse

et de sa vertu. Ensuite Moïse, qui étoit l'offensé, invoquant Dieu et le priant de pardonner à sa sœur, Dieu n'écouta pas sa prière ; mais que lui répondit-il? *Si son père lui avoit craché au visage, elle auroit été cacher sa honte; qu'elle demeure donc sept jours hors du camp* (Nomb. 12. 14.). C'est comme s'il eût dit : Si son père l'avoit chassée de sa présence, n'auroit-elle pas souffert cet affront? J'approuve la douceur de votre caractère, et votre tendresse pour votre sœur, mais je sais le moment où je dois lui faire grace. Ainsi montrez-vous doux et humain à l'égard de votre frère, et pardonnez-lui ses fautes, non par le désir d'en tirer une plus grande vengeance, mais par tendresse et par bonté d'ame. Sachez que plus il dédaignera vos démarches pour l'apaiser, plus il s'attirera une punition rigoureuse. Vos soins et vos égards, dites-vous, le rendent plus méchant. Eh bien! ce qui fait votre éloge, c'est que vous qui le connoissez tel, vous ne cessez pas de le ménager pour plaire à Dieu ; et ce qui le condamne, c'est que votre douceur et votre patience ne l'ont pas rendu meilleur. Il vaut mieux, dit saint Paul, que les autres soient blâmés à cause de nous que nous à cause des autres. N'employez pas ces froides raisons : Il croira que c'est par crainte que j'ai été le trouver, et il m'en méprisera davantage. Ce sont là les frayeurs d'une ame puérile et déraisonnable, d'une ame esclave des discours du monde. Eh bien! qu'il croie que c'est par crainte que vous avez été le trouver, votre récompense n'en sera que plus abondante, si ayant prévu que l'on prendroit ainsi votre démarche,

vous l'avez toujours faite pour l'amour du Seigneur. Celui qui se réconcilie pour plaire aux hommes, perd la récompense céleste ; au lieu que celui qui, bien persuadé que plusieurs condamneront sa facilité et y insulteront, se réconcilie toujours, recevra une double et triple couronne. Et tel est surtout le chrétien qui pardonne pour l'amour de Dieu. Ne me dites pas, il m'a fait telle et telle offense ; quand il auroit épuisé sur vous tous les traits de la malice humaine, Dieu vous ordonne de lui pardonner tout.

Pour moi, voici ce que j'annonce de sa part, voici ce que je déclare, ce que je publie à haute voix : Qu'aucun de ceux qui ont un ennemi, n'approche de la table sainte, et ne reçoive le corps du Seigneur. Vous avez un ennemi, n'approchez pas; vous voulez approcher, réconciliez-vous, et alors venez participer au banquet sacré. Ou plutôt, ce n'est pas moi qui vous parle, c'est votre maître, qui a été crucifié pour nous. Il a consenti à être immolé, à répandre son sang pour vous réconcilier avec son père; et vous, vous refusez de prononcer une parole, de faire une première démarche, pour vous réconcilier avec votre semblable ! Ecoutez ce qu'il dit de ceux qui sont disposés comme vous l'êtes : *Si vous offrez votre don à l'autel, et que là vous vous rappeliez que votre frère a quelque chose contre vous* (Matth. 5. 23.). Il ne dit pas : Attendez qu'il vienne vous trouver, ni : Adressez-vous à un médiateur, ayez recours à un autre; mais : Allez le trouver vous-même. *Allez*, dit l'Évangile, *allez auparavant vous réconcilier avec votre frère*. O folie

étrange! Dieu ne regarde pas comme une insulte qu'on laisse le don qu'on va lui offrir; et vous regardez comme un affront de faire la première démarche pour vous réconcilier! Une telle conduite est-elle pardonnable? Lorsque vous voyez une partie de votre corps coupée et prête à se séparer du reste, que ne faites-vous pas pour l'y rejoindre? Faites la même chose pour vos frères. Lorsque vous les voyez séparés de votre amitié, courez au plus vite les embrasser étroitement; n'attendez pas qu'ils viennent les premiers, empressez-vous d'obtenir le premier la récompense. Le démon est le seul qu'on vous ordonne d'avoir pour ennemi, c'est avec lui seul que vous ne devez jamais vous réconcilier; mais ne conservez jamais d'inimitié dans le cœur contre votre frère: si vous avez contre lui quelque léger ressentiment, que ce ressentiment ne dure pas plus d'un jour, qu'il ne se prolonge pas au-delà d'une journée. *Que le soleil*, dit saint Paul, *ne se couche point sur votre colère* (Ephes. 4. 26.) Si vous vous réconciliez avant que le jour finisse, Dieu vous excuse en quelque sorte et vous pardonne; si vous persistez plus long-temps dans votre inimitié, ce n'est plus un premier mouvement de colère qui vous emporte, c'est la méchanceté réfléchie d'un esprit vindicatif qui vous anime.

Ce qu'il y a de terrible, c'est que non seulement vous vous privez vous-même de tout pardon, mais qu'il vous devient de plus en plus difficile de vous réconcilier. Avez-vous laissé passer un jour, vous avez dès lors plus de honte à le faire. La honte augmente au second; du troisième et du quatrième

elle vous porte au cinquième. De cinq jours elle vous fait bientôt passer à dix, de dix à vingt, de vingt à cent, jusqu'à ce qu'enfin la blessure devienne incurable, et le retour impossible; car plus nous laissons écouler de temps, plus nous nous éloignons. O mon frère! ne vous laissez pas dominer par des affections déraisonnables, n'ayez pas de honte, ne rougissez pas, ne vous dites pas à vous-même: Quoi! il n'y a qu'un instant que nous nous sommes accablés mutuellement d'injures, et je courrois aussitôt à la réconciliation! qui ne blâmeroit pas mon excessive facilité? Non, aucun homme sage ne blâmera votre facilité; mais vous serez moqué généralement si vous vous opiniâtrez dans votre haine, et vous donnerez un grand avantage sur vous au démon, parce que ce n'est plus alors simplement le temps qui rend l'inimitié implacable, mais une foule de circonstances arrivées dans l'intervalle. En effet, *si la charité couvre une multitude de péchés* (1. Pierre. 4. 8.), la haine imagine et forge une infinité de fautes chimériques. Ces hommes qui se réjouissent des maux d'autrui, qui se plaisent à révéler les ridicules et les foiblesses des autres, nous paroissent croyables dans tous leurs rapports contre ceux que nous haïssons. Pénétré de ces vérités, prévenez votre frère, saisissez-vous de lui avant qu'il vous échappe entièrement, quand il faudroit parcourir toute la ville le jour même, quand il faudroit sortir des murs, quand il faudroit traverser de vastes campagnes: interrompez tout le reste, et ne soyez occupé que de vous réconcilier avec votre frère. Si la démarche

vous paroît pénible et difficile, songez que c'est pour Dieu que vous la faites, et que vous en recevrez une grande consolation. Vous balancez, vous différez, vous rougissez; excitez-vous vous-même à déposer toute mauvaise honte, adressez-vous sans cesse ces paroles: Pourquoi différer? pourquoi balancer? il ne s'agit pas pour moi d'une somme d'argent, ni d'aucun autre objet périssable; il est question de mon salut. C'est Dieu qui nous ordonne de nous réconcilier, préférons ses ordres à tout.

La réconciliation qu'il nous commande est un trafic spirituel; ne négligeons pas de nous enrichir par ce trafic, n'usons pas de remise: que notre ennemi apprenne que c'est pour plaire à Dieu que nous avons montré un tel empressement. Quand il devroit nous outrager de nouveau, nous frapper, nous maltraiter de la manière la plus atroce, souffrons tout avec courage moins pour son intérêt que pour le nôtre, parce que le pardon des injures est de toutes les vertus celle qui nous sera la plus utile dans le jour des vengeances. Nous avons commis une infinité de péchés, et de péchés graves, nous avons irrité notre Maître par mille offenses; sa bonté divine nous a ouvert cette voie de réconciliation. N'abandonnons donc pas le trésor précieux que nous avons entre les mains. Le Seigneur ne pouvoit-il point nous ordonnner simplement de nous réconcilier avec nos ennemis, sans nous promettre une récompense? Qui est-ce qui auroit contredit et réformé ses ordres? Mais par un effet de son infinie bonté, il nous a promis une grande et ineffable récompense, celle que nous pouvons désirer le

plus, le pardon de nos fautes ; et par là il nous rend plus facile l'exécution du précepte.

Quelle excuse nous restera-t-il donc, si, lorsqu'une telle récompense nous est promise, nous refusons d'obéir au législateur suprême, nous persistons à le mépriser? Car notre désobéissance est un vrai mépris ; en voici la preuve : Si le prince ordonnoit par une loi à tous les ennemis de se réconcilier ensemble, sous peine de perdre la tête, ne nous empresserions-nous point tous de nous réconcilier les uns avec les autres? Je n'en doute pas. Quelle excuse aurons-nous donc si nous n'avons point pour le souverain Maître les mêmes égards que pour nos semblables? C'est pour cela qu'on nous ordonne de dire : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* (Matth. 6. 12.). Quoi de plus doux et de plus agréable que ce précepte? Dieu vous fait l'arbitre du pardon de vos fautes. Si vous pardonnez peu, on vous pardonnera peu ; si vous pardonnez beaucoup, on vous pardonnera beaucoup ; si vous pardonnez sincèrement et du fond du cœur, Dieu vous pardonnera de même ; si vous devenez l'ami de celui à qui vous pardonnerez, Dieu sera disposé de même à votre égard : ainsi plus notre frère sera coupable envers nous, plus nous devons être empressés de nous réconcilier avec lui, parce qu'il nous vaut le pardon d'un plus grand nombre de fautes.

Voulez-vous apprendre que nous serions inexcusables de garder du ressentiment, je vais vous en convaincre par un exemple sensible. En quoi votre frère vous a-t-il offensé? Il a pillé vos biens, il les a

fait confisquer et les a envahis; ne nous arrêtons pas là, ajoutons beaucoup d'autres injures, et les plus atroces que vous voudrez : il a cherché à vous porter le coup de la mort, il vous a jeté dans mille périls, il a voulu se venger de toutes les manières, il a épuisé sur vous tous les traits de la malice humaine; car, pour ne point parcourir les détails, je suppose qu'il vous a fait tout le mal qu'un homme peut faire à un autre; même dans ce cas vous serez inexcusable de garder du ressentiment. Je m'explique. Si votre serviteur vous devoit cent pièces d'or, et que quelqu'un lui devant une somme médiocre, vînt vous trouver, et vous suppliât d'obtenir de votre esclave la remise de la dette; si, faisant venir celui-ci, vous lui ordonniez de remettre la dette à son débiteur, à condition que vous lui remettriez vous-même tout ce qu'il vous doit; si, malgré cet ordre et ces offres de votre part, il étoit assez méchant, assez opiniâtre pour prendre son débiteur à la gorge, qui est-ce qui pourroit le tirer de vos mains? quelle sorte de châtiment ne lui infligeriez-vous pas, comme ayant reçu de lui le plus sanglant outrage? Et ce seroit avec raison que vous agiriez de la sorte. C'est ainsi que Dieu en agira lui-même; il vous dira au jour du jugement : Méchant serviteur, pourquoi n'avez-vous point remis ce qui vous étoit dû? Je vous ordonnois de remettre sur ce que vous me deviez. Pardonnez, vous disois-je, et je vous pardonnerai aussi. Quand je n'aurois pas ajouté cette dernière parole, vous deviez toujours pardonner pour obéir à votre maître; mais sans vous ordonner en maître, je vous ai demandé une grace comme à un ami, je vous ai de-

mandé de remettre sur ce que vous me deviez, je vous ai promis de vous rendre au centuple; et vous n'en êtes pas devenu plus doux et plus facile! Lorsque les hommes remettent une dette à leurs serviteurs, ils remettent jusqu'à la concurrence de ce qui est dû par d'autres à ces serviteurs. Par exemple, un serviteur doit à son maître cent pièces d'or, il en est dû dix à ce serviteur; si le maître lui fait une remise, il ne lui remet pas les cent pièces d'or, mais dix seulement, et il lui redemande tout le surplus. Il n'en est pas de même de Dieu. Si vous remettez à votre compagnon une dette médiocre, il vous remet lui-même tout ce que vous lui devez. Qu'est-ce qui le prouve? La prière même de l'Evangile : *Si vous remettez aux hommes ce qu'ils vous doivent, votre père céleste vous remettra ce que vous lui devez* (Matth. 6. 14.). Or il y a aussi peu de proportion entre ce que les hommes vous doivent et ce que vous devez à Dieu, qu'entre cent deniers et dix mille talens.

De quelle punition ne serez-vous donc pas digne, si, devant recevoir dix mille talens pour cent deniers, vous refusez même à ce prix de remettre une dette légère, vous tournez contre vous la prière que vous adressez à Dieu? En effet, lorsque vous dites : *Pardonnez-nous comme nous pardonnons*, et que vous ne pardonnez pas, c'est comme si vous demandiez à Dieu de vous ôter tout moyen de défense et de pardon. Mais, direz-vous, je n'ose pas dire : Pardonnez-moi comme je pardonne, mais seulement : Pardonnez-moi. Eh! qu'importe que vous prononciez les mots si Dieu agit en conséquence de ce que vous

faites, et s'il vous pardonne comme vous pardonnez? C'est ce qu'on voit par la suite du passage : *Si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père céleste ne vous pardonnera pas non plus* (Matth. 6. 15.). Ne regardez donc point comme un trait de prudence de ne prononcer qu'une moitié de la prière, mais priez comme il vous est ordonné de prier, afin qu'effrayé chaque jour par l'obligation que vous impose la formule même de la prière, vous soyez porté à pardonner à votre ennemi. Ne me dites pas : Je l'ai sollicité, prié, supplié, et il s'est refusé à toute réconciliation ; ne le quittez point que cette réconciliation ne soit faite. L'Evangile ne dit pas : *Laissez votre don*, et allez supplier votre frère ; mais : *Allez vous réconcilier avec lui.* Ainsi ne vous lassez pas de le supplier, ne le quittez que vous ne l'ayez déterminé. Dieu nous sollicite chaque jour, et quoique nous fermions l'oreille à ses sollicitations, il ne cesse point de nous solliciter ; et vous dédaigneriez de solliciter votre frère ! Comment pourrez-vous obtenir qu'on vous fasse grace? Mais je l'ai sollicité souvent, et il m'a souvent rebuté. Mais c'est pour cela que vous recevrez une plus grande récompense : plus vous serez opiniâtre, lui à résister, et vous à solliciter, plus vous mériterez d'être récompensé ; plus le pardon et la réconciliation vous coûteront de soins et de peines, plus il subira un jugement rigoureux, et plus votre patience vous vaudra des couronnes brillantes. Ne nous contentons pas de louer ces principes de modération, mettons-les en pratique, et ne nous retirons pas que nous n'ayons renoué avec notre ennemi une ancienne amitié. Non, il ne suffit point

de ne pas lui faire de peine et de mal, de ne pas conserver contre lui de ressentiment : il faut l'amener lui-même à être bien disposé pour nous.

J'entends dire à plusieurs : Je n'ai pas le cœur ulcéré, je ne lui en veux pas, je n'ai rien de commun avec lui. Mais ce n'est point là ce que Dieu vous ordonne, de n'avoir rien de commun avec lui ; il vous ordonne au contraire d'avoir avec lui beaucoup de choses communes ; car c'est là pourquoi il est votre frère, c'est là pourquoi Dieu ne vous dit pas : Pardonnez à votre frère ce que vous avez contre lui. Mais que dit-il ? Allez auparavant vous réconcilier avec lui, et s'il a quelque chose contre vous, ne le quittez pas que vous n'ayez rejoint au corps ce membre séparé. Vous n'épargnez point l'argent pour acquérir un bon esclave, vous voyez beaucoup de marchands, et souvent même vous faites de longs voyages ; et afin de vous faire un ami de votre ennemi, vous ne mettez pas tout en œuvre, vous ne faites pas tout ce qui est en vous ! Pourrez-vous donc invoquer Dieu lorsque vous faites un si grand mépris de sa loi ? Cependant l'acquisition d'un esclave ne peut pas nous être d'un grand avantage ; au lieu qu'un ennemi devenu notre ami, nous rendra Dieu propice et favorable, nous facilitera le pardon de nos fautes, nous obtiendra les louanges des hommes, et nous fera vivre dans une plus grande sûreté, puisqu'il n'est rien de plus dangereux que d'avoir même un seul ennemi. Notre réputation en reçoit mille atteintes par tout le mal qu'il dit de nous à tout le monde ; notre cœur est troublé, notre ame est agitée, et une foule de pensées diverses excitent en nous de continuels orages.

Convaincus de toutes ces vérités, mettons-nous à l'abri de la punition et du supplice, pratiquons tout ce que nous venons de dire par respect pour la fête prochaine; et la grace que nous voulons obtenir du prince à cause de cette fête, faisons-en jouir nous-mêmes les autres. J'entends dire à plusieurs que le prince, par respect pour la solennité de Pâques, doit se réconcilier avec la ville, et lui pardonner toutes ses fautes. Or seroit-il raisonnable que nous qui, pour l'intérêt de notre conservation, faisons valoir la dignité de la fête pascale, on nous vît mépriser cette même fête et n'en tenir aucun compte, lorsqu'on nous ordonne de nous réconcilier avec nos frères. Non, sans doute, personne ne déshonore autant cette solennité sainte que celui qui la célèbre avec le ressentiment dans le cœur; ou plutôt un tel homme ne peut la célébrer, quand il étendroit le jeûne jusqu'à rester dix jours de suite sans prendre de nourriture, parce qu'où règnent l'inimitié et la haine, il ne peut y avoir de jeûne ni de fête. Vous n'oseriez pas, pour quelque raison que ce pût être, toucher à la victime sacrée avec des mains impures; n'en approchez donc pas avec une ame impure, puisque l'un est bien plus criminel, bien plus punissable que l'autre. Non, rien ne souille autant la conscience que de nourrir au dedans de soi des sentimens de haine. L'esprit de douceur ne peut venir dans une ame dominée par le ressentiment et par l'esprit de vengeance: or quel espoir de salut peut rester à celui qui est abandonné de l'Esprit-Saint? comment peut-il marcher dans la voie droite? Ne vous précipitez donc pas vous-même,

mon cher frère, ne vous privez pas de la protection de Dieu, pour vous venger de votre ennemi. Quand même le précepte seroit très difficile, la grandeur du supplice réservé à ceux qui refusent de le remplir, suffiroit pour réveiller le plus lâche et le plus négligent, pour l'engager à y être fidèle, quelque peine qu'il dût lui en coûter; mais nous avons prouvé que rien n'étoit plus facile, si nous le voulions, que de pardonner les injures. Ne négligeons donc pas notre propre salut, portons-nous avec ardeur à faire tout ce qui est en nous pour approcher de la table sainte sans avoir d'ennemis.

Aucun des préceptes divins, non, aucun des préceptes divins n'est difficile, pourvu que nous soyons attentifs; et c'est ce que prouvent ceux d'entre nous qui se sont déjà corrigés de leurs défauts. Combien entraînés malgré eux par l'habitude des juremens, s'imaginoient qu'il leur étoit impossible de se réformer sur ce point! Cependant par la grace de Dieu, avec un peu d'attention de votre part, vous avez détruit la plus grande partie de cet abus. Je vous exhorte à en détruire les restes, et à instruire vous-même les autres. Quant à ceux qui ne se sont pas corrigés encore, qui se rejettent sur la longueur du temps depuis lequel ils se sont permis de jurer, qui prétendent qu'il est impossible de déraciner une habitude de plusieurs années dans l'espace de quelques jours, je leur dirois que, pour accomplir les préceptes de Dieu il n'est pas besoin de la longueur du temps et du nombre des années, qu'avec la crainte du Seigneur et l'attention de notre esprit, nous triompherons sans peine et en peu de temps de tous

les obstacles. Et afin que vous ne pensiez pas que je parle au hasard, donnez-moi seulement pour dix jours l'homme le plus accoutumé aux juremens; et si dans ce court intervalle je ne réussis pas à le guérir de cette mauvaise habitude, faites-moi subir les traitemens les plus durs.

Je vais prouver par une ancienne histoire, que je n'emploie pas ici de vaines paroles. Qu'y avoit-il de plus insensé, de plus déraisonnable que les Ninivites ? Cependant ces hommes stupides et barbares, qui n'avoient jamais entendu la voix d'aucun sage, qui n'avoient jamais reçu les instructions qu'on nous donne, ayant entendu la voix d'un prophète qui leur disoit : *Encore trois jours, et Ninive sera détruite* (Jonas. 3. 4.), renoncèrent en trois jours à toutes leurs mauvaises habitudes : le fornicateur devint chaste; l'audacieux, doux et tranquille; le ravisseur du bien d'autrui, humain et désintéressé; le lâche devint actif et laborieux; car ils ne se corrigèrent pas seulement de quelques vices, mais leur conversion fut générale et entière. Qu'est-ce qui le prouve ? Les paroles mêmes du prophète. Après s'être élevé contre eux, et leur avoir dit que *la voix de leur malice étoit montée jusqu'au Ciel* (Jonas. 1. 2.), il leur rend ensuite un témoignage contraire en leur disant que *Dieu avoit vu qu'ils s'étoient éloignés chacun de leurs mauvaises voies* (Jonas. 3. 10.). Il ne leur dit pas qu'ils s'étoient éloignés de la fornication ou de l'esprit de rapine, mais *de leurs mauvaises voies*. Et comment s'en étoient-ils éloignés ? d'après le jugement même de Dieu, et non d'après le sentiment des hommes. Et lorsque des barbares se sont

corrigés en trois jours de tous leurs vices, nous ne rougissons pas, nous qui depuis tant de jours entendons la parole divine retentir à nos oreilles, nous ne rougissons pas de ne pouvoir triompher d'une seule mauvaise habitude ! Cependant les Ninivites étoient parvenus au comble de la corruption ; et par ces mots : *La voix de leur malice est montée jusqu'à moi*, on ne sauroit entendre autre chose sinon l'excès de leur perversité. Ils ont pu néanmoins en trois jours passer de tous les vices à une vertu parfaite. Oui, avec la crainte de Dieu, il n'est pas besoin du nombre des jours et des années ; sans cette crainte, la longueur du temps ne sert de rien. Si on ne veut laver qu'avec de l'eau des vases fort rouillés, quelque temps qu'on emploie, on ne leur rendra jamais leur premier éclat ; au lieu que si on les jette dans le creuset, ils deviendront en un moment plus brillans et plus clairs que des vases nouvellement forgés. Il en est de même de notre ame lorsqu'elle est infectée de la rouille du péché : si nous voulons la purifier de ses taches par des moyens communs et ordinaires, par des retours passagers à la vertu, notre travail sera inutile ; mais si nous la jetons, pour ainsi dire, dans la crainte de Dieu, comme dans un creuset, elle sera purgée en peu de temps de toutes ses souillures. Ne remettons donc pas au lendemain, puisque *nous ignorons ce que produira le jour suivant* (Prov. 27. 1.). Ne disons pas : Je triompherai peu à peu de cette habitude ; car ce peu à peu ne finira jamais. Ainsi, sans user de remise, disons-nous à nous-mêmes : Je veux dès aujourd'hui me corriger de l'habitude de jurer ; la

multitude et l'embarras des affaires, la crainte de perdre tous mes biens, de subir le supplice et même la mort, ne me feront pas désister de mon entreprise. Avec cette résolution ferme, nous ne donnerons pas au démon sujet de nous perdre par les lenteurs de notre paresse et par les prétextes du délai. Lorsque Dieu vous verra enflammés d'un désir sincère et rempli d'une noble ardeur, il vous aidera lui-même à vous corriger. Je vous prie donc, mes frères, et je vous conjure d'être attentifs à mes paroles, de peur qu'on ne nous adresse cette menace : *Les Ninivites s'élèveront au jour du jugement, et condamneront ce peuple* (Luc. 11. 32.). Ils se sont corrigés sur une seule prédication ; et nous ne nous corrigeons pas après des exhortations fréquentes ! ils ont acquis toutes les vertus ; et nous ne pouvons en acquérir une seule ! ils ont été effrayés par la menace d'une ruine temporelle ; et les flammes éternelles de l'enfer qu'on nous met sous les yeux, ne nous effraient pas ! ils n'avoient pas entendu la voix des prophètes ; et nous recevons tous les jours des instructions utiles et une grace abondante !

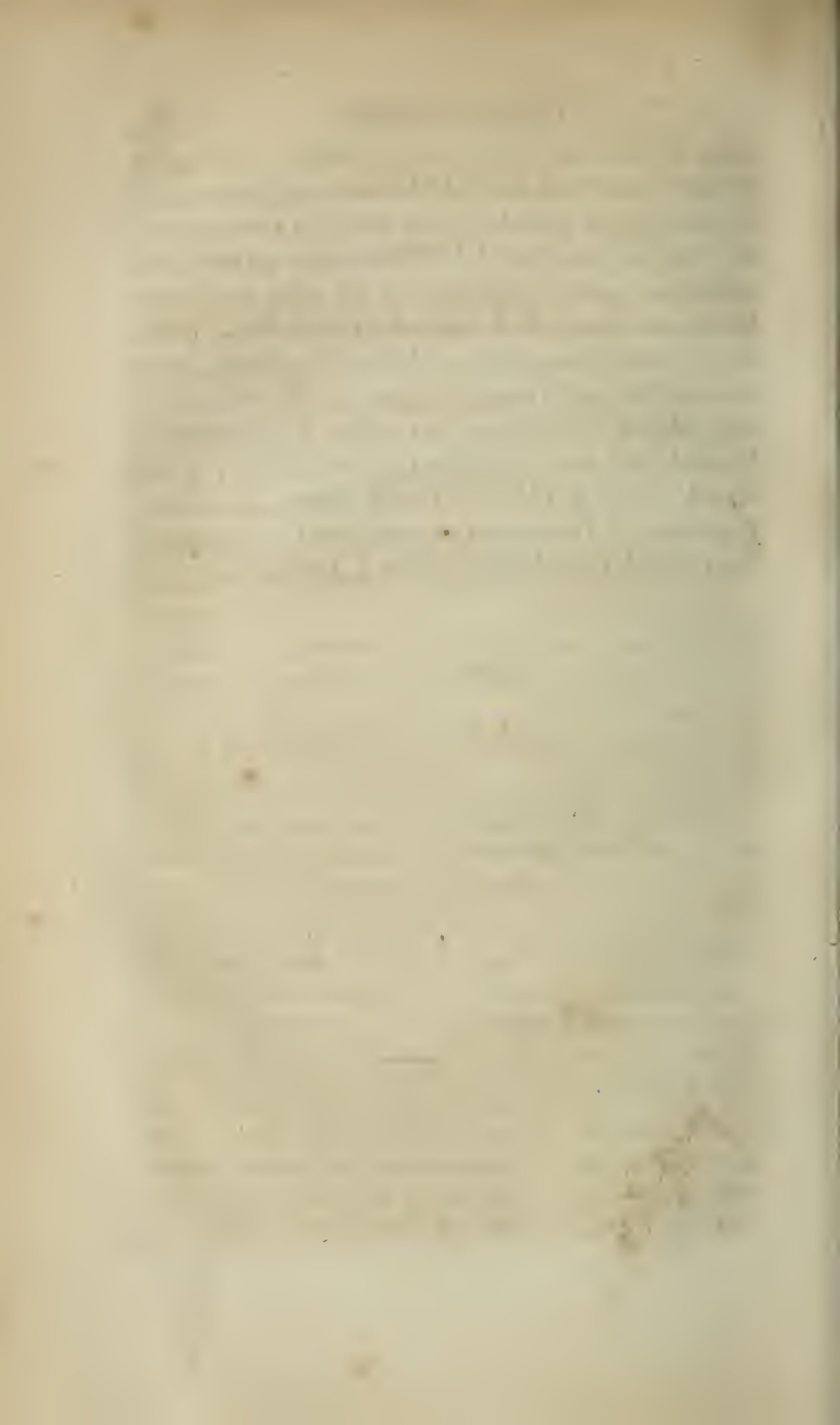
Au reste, c'est moins ici vos propres fautes que je vous reproche que les fautes d'autrui. Je sais, comme je l'ai dit plus haut, que vous avez été fidèles à la loi qui défend de jurer; mais cela ne suffit pas pour notre salut, si nous ne travaillons encore à corriger les autres. Celui qui avoit reçu un talent et qui rapportoit son dépôt tout entier, fut puni pour n'avoir pas fait valoir son talent. Ne nous bornons donc pas à être exempts nous-mêmes de fautes ; n'ayons point de repos que nous n'ayons aussi corrigé nos

frères ; et que chacun ramène à Dieu des disciples ou des esclaves qu'il aura réformés. Vous n'avez ni esclaves ni disciples, mais vous avez des amis ; corrigez-les. Et ne me dites pas : Nous nous sommes défaits en grande partie de l'habitude de jurer, nous ne jurons plus que fort peu. C'est ce peu qu'il faut faire disparoître. Si vous aviez perdu une seule pièce d'or, ne la chercheriez-vous point partout, ne la demanderiez-vous point à tout le monde jusqu'à ce que vous l'eussiez trouvée ? Faites de même pour les juremens. Si vous vous surprenez une seule fois en faute, pleurez et gémissez comme si vous aviez perdu toute votre fortune. Je vous l'ai déjà dit et je le répète, renfermez-vous dans votre maison, exercez-vous à la vertu avec votre femme, vos enfans et vos serviteurs. Ditez-vous à vous-même avant de rentrer dans le monde : Je ne m'occuperai d'aucune affaire particulière ou publique, que je ne me sois corrigé. Si vous élevez ainsi vos enfans, si vos enfans instruisent ainsi les leurs, et que de pères en fils ces leçons se transmettent jusqu'à la consommation des siècles et jusqu'au dernier avénement du Seigneur Jésus, tout le mérite et toute la récompense en seront pour vous qui en aurez été le principe. Que votre fils apprenne à se contenter de ces deux mots : Croyez-moi ; et il ne pourra paroître dans les spectacles, ni entrer dans les maisons de plaisir et de jeu. Cette parole sera comme un frein imposé à sa bouche, elle le fera rougir malgré lui ; et s'il se montre par hasard dans les assemblées défendues, elle le forcera de se retirer aussitôt. Mais les mondains riront de votre délicatesse ; mais vous,

pleurez sur leurs crimes. Que d'hommes se moquoient de Noé lorsqu'il construisoit l'arche ! mais lorsque le déluge fut venu, Noé se moqua d'eux : ou plutôt l'homme juste ne se moqua point des pécheurs, il pleura et gémit sur leur sort. Lors donc que vous voyez les mondains rire, songez qu'au jour des vengeances, ces ris se convertiront en grincemens de dents, en pleurs et en gémissemens lamentables ; songez qu'ils se rappelleront alors avec douleur, et que vous vous rappellerez vous-même leurs ris insensés. Combien le riche ne s'étoit-il pas moqué de Lazare ? mais lorsqu'ensuite il le vit reposer dans le sein d'Abraham, il gémit alors et pleura sur lui-même.

N'oubliez aucune de ces réflexions, et excitez vos frères à se conformer sans délai au précepte. Ne me dites pas : Je me corrigerai peu à peu ; ne remettez pas au lendemain, car ce lendemain ne viendra jamais. Voilà déjà quarante jours de passés ; si la solennité où nous touchons passe aussi, je ne pardonnerai plus à personne, je ne me contenterai plus de simples exhortations, j'emploierai des ordres rigoureux, j'imposerai des peines sévères. En vain se défendra-t-on par l'habitude ; cette excuse n'est nullement solide. Pourquoi le voleur ne se rejette-t-il pas sur l'habitude pour se soustraire à la punition ? pourquoi le meurtrier et le fornicateur ne se défendent-ils pas de même ? Je vous l'annonce donc à tous et je vous le déclare ; si lorsque je me trouverai en votre compagnie, j'en surprends quelques-uns (et j'en surprendrai) qui ne se soient pas corrigés des juremens, je leur imposerai une peine, je les obli-

gerai à s'exclure des sacrés mystères ; non pour qu'ils en soient tout-à-fait exclus, mais pour qu'ils n'y participent qu'après s'être corrigés eux-mêmes, et qu'ils ne s'asséient à la table sainte qu'avec une conscience pure, puisque c'est alors seulement qu'on peut avoir part aux sacrés mystères. Aidés des prières de nos chefs et de tous les saints, puissions-nous, après nous être corrigés de tous nos vices, obtenir le royaume des cieux, par la grace et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur et l'adoration, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.



DISCOURS

CHOISIS

DE S. JEAN CHRYSOSTÔME.

SOMMAIRE

DU DISCOURS OU L'ON PROUVE QUE TOUS LES MAUX VIENNENT DE NOUS, ET QUE L'ON NE REÇOIT DE DOMMAGE QUE DE SOI-MÊME.

Nous avons dit dans la vie de saint Jean Chrysostôme, à la tête de ce volume, comment et pourquoi cet illustre évêque, ayant été condamné à un second exil, fut relégué à Cucuse, ville presque déserte sur les confins de la Cappadoce et de la petite Arménie. Ce fut dans cette ville, en l'année 406, comme on le croit, qu'il composa le discours pour prouver que tous les maux viennent de nous, et que l'on ne reçoit de dommage que de soi-même. Nous voyons par sa lettre quatrième, qu'il l'envoya à sainte Olympiade pour la consoler dans ses maux, pour l'engager à se mettre au-dessus de toutes ses disgraces.

L'orateur, dans un magnifique exorde, annonce qu'un préjugé presque universel pourra faire regarder sa proposition comme invraisemblable; mais il demande qu'on l'écoute sans prévention, et il espère qu'alors on ne pourra disconvenir de la vérité de ce qu'il avance. Avant d'entrer en matière il examine en quoi consiste le dommage, ce qui constitue le vrai mérite de l'homme, ce

qui lui fait réellement tort. Il rapporte, pour rendre la chose plus claire, plusieurs exemples tirés des êtres animés et inanimés; et après avoir bien établi que ce ne sont ni les richesses, ni la santé, ni la réputation, ni la liberté, ni même la vie, qui constituent le vrai mérite de l'homme, il prouve victorieusement par les exemples de Job, d'Abel, de Joseph, de Lazare, de saint Paul, que les persécutions et les maux, loin de leur faire aucun tort, ont fortifié leur vertu, relevé leur gloire, et que si Adam a succombé sous les attaques du démon, c'est à sa propre foiblesse, plutôt qu'à la malice de cet esprit impur, qu'il devoit imputer sa défaite. Saint Jean Chrysostôme interrompt son sujet par une excursion éloquente sur les richesses. Il peint des couleurs les plus vives, et perce des traits les plus forts, cette cupidité fatale répandue sur toute la terre, et qui embrase tous les cœurs. Afin d'en éteindre les feux s'il est possible, il démontre que les richesses ne sont à désirer ni pour les plaisirs de la table qu'elles procurent, ni pour les honneurs qui les accompagnent, ni pour la troupe d'adulateurs qu'elles attirent, ni pour la facilité qu'elles donnent de se venger de ses ennemis. Après cette excursion il revient à son sujet, et prouve par un grand nombre d'exemples qu'il tire de l'Écriture sainte, et qu'il développe avec cette abondance qui lui étoit si naturelle, il prouve en même temps ces deux vérités : que les persécutions, quelles qu'elles soient, et les afflictions, ne font que fortifier et illustrer davantage les ames fortes; au lieu que les plus grandes faveurs et les plus signalés bienfaits ne servent de rien aux ames foibles, ne les empêchent pas de succomber et de commettre une infinité de fautes.

Ce discours est une des plus riches compositions de saint Jean Chrysostôme : il y a sans doute un trop grand luxe de style; mais qu'il est étonnant que, déjà avancé en âge, accablé de maux et d'infirmités, relégué dans un pays inculte et désert, attaqué par des ennemis qui le persécutoient jusque dans son exil, ce grand orateur ait pu encore déployer toute la vigueur et toutes les richesses d'une élocution également forte et brillante!

DISCOURS

POUR PROUVER QUE TOUS LES MAUX VIENNENT DE NOUS, ET QUE L'ON NE REÇOIT DE DOMMAGE QUE DE SOI-MÊME.

Bén. t. 3, p. 444; Fr. D. t. 4, p. 498; Sav. t. 7, p. 36.

Je sais que les ames charnelles qui ne soupirent que pour les choses présentes, qui sont attachées à la terre, asservies aux voluptés sensuelles, et indifférentes pour les objets spirituels, trouveront fort étrange la question que nous allons traiter, qu'elles se riront de nous et nous condamneront, comme débutant par une proposition peu vraisemblable. Cependant, loin que cette raison me fasse abandonner mon sujet, ce ne sera qu'un motif pour m'en occuper avec plus d'ardeur; car si ceux qui sont ainsi prévenus, veulent nous écouter jusqu'à la fin sans nous troubler et sans nous interrompre, je suis persuadé qu'ils reviendront à penser comme nous, qu'ils se condamneront eux-mêmes comme ayant été jusqu'alors dans l'erreur, qu'ils chercheront à se justifier, et demanderont qu'on leur pardonne d'avoir si mal jugé des choses, qu'enfin ils nous sauront autant gré que des malades à leurs médecins, lorsqu'ils se voient délivrés des maladies dont ils étoient affligés. Ne m'objectez donc pas l'opinion

où vous êtes maintenant, mais attendez que je vous aie exposé les raisons qui la combattent; et alors vous pourrez porter un jugement sûr, sans que l'ignorance vous empêche d'apercevoir la vérité. Ainsi, dans les contestations de ce monde, quoiqu'un premier orateur ait parlé avec force, et que son éloquence également abondante et rapide se soit répandue comme un fleuve, les juges n'en sont pas moins résolus à ne prononcer qu'après avoir entendu avec patience son adversaire; et quelque bonnes raisons que leur paroisse avoir apportées celui qui parle le premier, ils conservent toute leur attention pour celui qui doit parler ensuite; car le mérite d'un juge est de ne rendre sa sentence qu'après avoir écouté attentivement pour s'instruire l'une et l'autre partie.

Puis donc qu'enraciné depuis long-temps dans l'esprit de la plupart des hommes, un préjugé presque universel, comme un orateur séduisant, fait retentir par toute la terre ces paroles: « Tout est bouleversé, le genre humain est dans une confusion affreuse: on voit tous les jours les foibles et les pauvres lésés, persécutés, outragés, opprimés par les puissans et par les riches; et il n'est pas plus facile de nombrer les flots de la mer que de compter la multitude des malheureuses victimes de la violence et de l'injustice; la rigueur des lois, la crainte des tribunaux, rien ne peut arrêter le mal qui fait chaque jour de nouveaux progrès; on n'entend partout que les plaintes, les soupirs et les gémissemens de gens opprimés; les juges établis pour remédier aux abus et faire cesser les désordres, ne font que les augmenter davantage et aggraver le mal; les plus

malheureux et les moins sensés, par un excès de folie, accusent la Providence divine, en voyant la vertu timide, souvent calomniée, vexée, tourmentée, foulée aux pieds, tandis que le vice audacieux, malgré le néant de sa naissance et l'infamie de ses mœurs, est puissant et riche, redouté au loin, accablant de maux les bons, signalant ses attentats dans les villes, dans les déserts, dans les campagnes, sur terre et sur mer. » Puis donc que le préjugé a prévalu, nous devons sans doute opposer des raisons pour le combattre, et traiter une question qui pourra paroître étrange et extraordinaire, comme je l'ai dit en commençant, mais qui offrira des vérités utiles et solides à ceux qui voudront nous entendre et se laisser instruire. J'entreprends aujourd'hui (écoutez-moi, je vous conjure, sans m'interrompre), j'entreprends de prouver que tous les maux viennent de nous, et que l'on ne reçoit de dommage que de soi-même.

Afin d'éclaircir davantage mon idée, examinons d'abord ce qu'on doit entendre par dommage, et sur quoi le dommage s'exerce ordinairement; examinons en quoi consiste le vrai mérite de l'homme, ce qui lui fait un tort réel, ce qui semble lui préjudicier, quoiqu'il ne lui porte aucun préjudice. Par exemple (car nous ne pouvons mieux nous expliquer que par des exemples), chaque chose a son principe destructeur, sa cause destructive : le fer est détruit par la rouille, la laine par les vers, les brebis par les loups; ce qui nuit à la bonté du vin, c'est de s'éventer et de s'aigrir; ce qui nuit à la bonté du miel, c'est de perdre la douceur qui lui

est propre, et de tourner en amertume ; les blés sont endommagés par la nielle et par la sécheresse; le fruit, les feuilles et le sarment de la vigne sont en proie aux troupes dangereuses des sauterelles ; d'autres arbustes sont dévorés par une multitude d'insectes nuisibles ; tous les animaux sont sujets à un grand nombre de maladies; enfin (pour ne pas trop nous étendre en parcourant tous les êtres), l'homme lui-même est tourmenté, consumé, par une foule d'infirmités qui l'assiégent. Comme donc chaque chose a le principe destructeur de sa bonté constitutive, examinons ce qui nuit au genre humain, ce qui détruit le vrai mérite de l'homme. La plupart se trompent sur les vraies causes ; car il faut produire les opinions erronées, et, après les avoir écartées, montrer ensuite ce qui nous fait un tort réel, prouver clairement que rien dans le monde ne pourra nous porter préjudice, si nous ne nous abandonnons pas nous-mêmes.

La plupart ont donc des idées fausses, et se trompent sur les causes véritables qui nuisent à la vertu de l'homme. Les uns croient que c'est la pauvreté, d'autres la maladie, d'autres les pertes de biens, d'autres la calomnie, d'autres la mort, et ils ne cessent de gémir, de se lamenter sur ces maux. Ils plaignent ceux qui les souffrent, ils se disent les uns aux autres d'un air affligé et surpris : Quels maux affreux un tel n'a-t-il pas éprouvés ! il s'est vu tout-à-coup entièrement ruiné. On dit d'un autre : Il est dangereusement malade, il a été abandonné des médecins ! Nous plaignons ou ceux qui sont détenus en prison, ou ceux qui ont été bannis de leur pa-

trie et relégués dans des régions lointaines, ou ceux à qui on a ravi la liberté, ou ceux que le sort des armes a fait tomber entre les mains des ennemis, ou celui qui a fait naufrage, ou celui qui a été brûlé, ou celui qui a été enseveli sous les ruines de sa maison : tous nous plaignons ces hommes, tandis que personne ne plaint ceux qui vivent dans le désordre. Mais ce qu'il y a de plus triste et ce qui est la cause de tous les maux, c'est que souvent même nous allons jusqu'à vanter leur bonheur. Maintenant donc (je vous le demande encore, écoutez-moi sans m'interrompre) montrons que rien de ce que nous venons de dire ne fait tort au vrai sage, que rien ne pourroit nuire à sa vertu; car, dites-moi, lorsqu'un homme a perdu tous ses biens, quelle atteinte ont portée a sa vertu les dommages qu'il a pu essuyer de la part ou des calomniateurs, ou des brigands, ou de ses esclaves qui l'ont pillé? Mais plutôt, si vous voulez, établissons d'abord en quoi consiste le vrai mérite de l'homme, en exerçant auparavant nos réflexions sur d'autres êtres, afin de nous rendre plus clair et plus intelligible à tout le monde.

Quel est donc le mérite du cheval? est-ce d'avoir un frein d'or, des chaînons et des bossettes du même métal, d'avoir les crins nattés avec des fils d'or, de porter des caparaçons de soie, chamarrés d'or et brillans de pierreries, et non d'être léger à la course et souple du jarret, de marcher en cadence, d'avoir les jambes telles qu'il convient à un cheval généreux, d'être doué d'un courage qui le rende propre à soutenir les plus longues marches et les plus rudes combats, de pouvoir signaler son ardeur dans la

mêlée et sauver son cavalier dans la fuite? N'est-il pas clair que ce sont ces qualités, et non une vaine parure, qui font le mérite du cheval? Et celui de l'âne et du mulet, n'est-ce pas de pouvoir aisément porter de lourds fardeaux, fournir sans peine de longues routes, d'avoir les jambes aussi fermes et aussi inflexibles que le fer? Dirons-nous que des ornemens étrangers puissent constituer leur mérite? Non, sans doute. Quelle est la vigne que nous admirons? est-ce celle qui abonde en feuilles et en sarmens, et non celle qui est chargée de raisins? Quel est le mérite de l'olivier? est-ce d'étendre au loin des rameaux ornés d'un beau feuillage, et non de montrer des fruits en abondance répandus également partout? Faisons de même pour l'homme; examinons quel est son vrai mérite, et ne regardons comme lui étant préjudiciable que ce qui peut vraiment lui porter atteinte. Qu'est-ce donc qui constitue le vrai mérite de l'homme? Ce ne sont ni les richesses, ni la santé, ni la réputation, ni simplement la vie, ni la liberté, en sorte qu'ils doivent appréhender et fuir la pauvreté, la maladie, les mauvais propos, la mort ou la servitude, mais c'est la connoissance et la pratique des vrais principes de la vertu. Le démon ne peut ravir ces biens à celui qui les possède, s'il apporte pour les conserver toute l'attention convenable.

Et c'est ce que ne sait que trop cet esprit impur et cruel. Il a dépouillé Job de ses richesses, non pour le rendre pauvre, mais pour le contraindre de murmurer contre Dieu; il l'a attaqué par la maladie, non pour affliger son corps, mais pour affoiblir son courage. Cependant, quoiqu'il ait employé contre

lui tous les moyens imaginables; quoiqu'il l'ait rendu pauvre de riche qu'il étoit, ce qui nous semble le comble de la disgrace; quoiqu'il lui ait enlevé une nombreuse famille; quoiqu'il ait déchiré son corps par les vers qui le consumoient, plus cruellement que les bourreaux ne déchirèrent jamais celui d'un criminel condamné au supplice; quoiqu'il ait porté atteinte à sa réputation, car ses amis lui reprochoient de subir la peine de ses péchés, et l'accabloient de mille autres reproches; quoiqu'il l'ait, je ne dis pas chassé de sa ville et de sa maison, et relégué dans une autre ville, mais qu'il lui ait donné un fumier pour ville et pour maison : loin de pouvoir lui nuire en l'accablant de tous ces maux, il l'a rendu plus illustre par le mal même qu'il vouloit lui faire; et loin de le dépouiller de ses vrais biens en le dépouillant de tout, il l'a rendu plus riche en vertus, et lui a inspiré par la suite plus de confiance après lui avoir fait soutenir un combat aussi rude. Mais si celui qui a tant souffert, et qui a souffert non de la part d'un homme, mais de la part d'un être plus méchant que tous les hommes, n'a éprouvé aucun tort, quelle excuse restera-t-il à ceux qui disent : Un tel m'a fait tort, il m'a causé un grand dommage? Si le démon, rempli de tant de malice, quoiqu'il ait employé toutes ses armes, lancé tous ses traits, épuisé contre la maison et la personne du juste tous les maux les plus horribles qui peuvent accabler les humains, si cet esprit impur, loin de nuire à celui qu'il persécutoit, lui a servi autant qu'il croyoit lui préjudicier, pourra-t-on s'en prendre à tel ou tel, comme ayant reçu préjudice d'un autre, et non de soi-même ?

Quoi donc! dira-t-on, le démon n'a-t-il pas fait tort à Adam? n'a-t-il pas causé sa chute? ne l'a-t-il pas chassé du paradis? Non, ce n'est pas le démon qui a fait tomber le premier homme, c'est sa propre foiblesse, c'est le défaut d'attention et de vigilance. Le démon, qui n'a pu renverser Job, quoiqu'il ait dressé contre lui toutes ses batteries, auroit-il triomphé d'Adam avec de moindres efforts, si Adam ne se fût trahi lui-même par sa propre foiblesse? Comment (insisterez-vous peut-être)! celui qui est en butte à la calomnie, dont les biens sont confisqués, qui a perdu son patrimoine, qui est dépouillé de toute sa fortune, réduit à la plus extrême indigence, n'a essuyé aucun tort! Non, il a retiré au contraire un grand profit s'il est attentif sur lui-même. Quel tort, dites-moi, ont fait aux apôtres les afflictions de cette vie? ne luttoient-ils pas continuellement contre la faim, la soif, la nudité? ils n'en avoient que plus de gloire et d'éclat, et obtenoient de Dieu de plus grands secours. Quel tort ont fait à Lazare la maladie, les ulcères, la pauvreté, un abandon général? la multitude de ses maux n'a-t-elle pas multiplié ses couronnes? Quel préjudice a causé à Joseph le décri où il s'est vu dans la maison de son maître et dans toute la ville? car il passoit pour un débauché et un adultère? Quel tort lui a fait d'être exilé de sa patrie et réduit en servitude, n'est-ce pas pour cela même que nous l'admirons le plus? Que parlé-je d'exil, de pauvreté, de mauvais renom, de servitude? Quel tort a fait à Abel la mort même, une mort violente et prématurée, dont le coup lui étoit porté par la main d'un frère? n'est-ce point pour

cela qu'il est célèbre parmi tous les hommes? Vous voyez que j'ai prouvé plus que je n'ai annoncé, puisque j'ai montré non seulement qu'on ne reçoit de dommage de personne, mais encore que ceux qui sont attentifs sur eux-mêmes tirent de grands avantages des persécutions.

Pourquoi donc, direz-vous, les punitions et les supplices, pourquoi l'enfer, pourquoi toutes ces menaces, si personne ne souffre ni ne cause de dommage? N'allez pas confondre les choses. Je n'ai pas dit que personne ne cause de dommage, mais que personne n'en éprouve. Et comment se peut-il faire, répliquerez-vous, lorsqu'il est tant de méchans qui font du mal, que personne ne reçoive de mal? Je viens de vous prouver comment cela se fait. Les frères de Joseph lui ont fait du mal, mais lui n'en a pas éprouvé; Caïn a attenté aux jours d'Abel qui n'a reçu aucun préjudice de cet attentat. Voilà pourquoi les supplices et les punitions subsistent toujours; car Dieu n'abolit point les châtimens à cause de la vertu de ceux qui souffrent, il les établit et les confirme à cause de la méchanceté de ceux qui font souffrir: et si les hommes qui essuient une persécution injuste ne font qu'acquérir plus de gloire, cela vient non de la volonté des persécuteurs, mais du courage des persécutés. Voilà pourquoi on destine et on réserve aux uns le prix de leur constance, et aux autres la peine de leur malice. Vous avez été dépouillé de vos biens, dites: *Je suis sorti nu du ventre de ma mère, et je m'en retournerai nu* (Job. I. 21.). Ajoutez cette parole de l'apôtre: *Nous n'avons rien apporté dans ce monde, et sans doute nous ne pourrons rien en*

remporter (1. Tim. 6. 7.). On a parlé mal de vous, on vous a déchiré par mille propos injurieux, rappelez à votre souvenir ces passages de l'Evangile : *Malheur à vous*, dit Jésus-Christ, *lorsque tous les hommes publient vos louanges* (Luc. 6. 26.). *Soyez dans la joie et l'alégresse lorsqu'on cherche à vous décrier* (Matth. 5. 11.). Vous êtes relégué dans un pays éloigné, songez que vous n'avez pas ici de patrie, et que si vous êtes sage, vous devez regarder toute la terre comme un lieu d'exil. Êtes-vous affligé d'infirmités fâcheuses, dites cette parole de l'apôtre : *Plus notre homme extérieur se détruit, plus l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour* (2. Cor. 4. 26.). Quelqu'un a-t-il subi une mort violente, pensez à saint Jean, à cette tête tranchée dans la prison, et apportée dans un bassin pour être le prix de la danse d'une courtisane. Pensez aux récompenses dont seront payées les afflictions de cette vie ; car tous les maux qui sont la suite d'une persécution injuste effacent les péchés et font naître la justice : tant ils produisent de grands avantages dans ceux qui les supportent courageusement ! Puis donc que ni la perte des biens, ni les calomnies et les invectives, ni le bannissement et l'exil, ni les maladies et les tourmens, ni la mort même, qui paroît le mal le plus terrible de tous ; puisque ces maux, loin de nuire à ceux qui les souffrent, leur sont infiniment profitables, pouvez-vous me citer personne qui reçoive d'un autre quelque préjudice, lorsque rien de ce que nous venons de dire ne peut nous préjudicier ?

Je vais même tâcher de prouver que ceux à qui

l'on cause les plus grands dommages, ceux qui souffrent les plus affreuses disgraces, portent aux méchans les coups que les méchans vouloient leur porter. Quoi de plus malheureux en effet que Caïn, qui a traité si cruellement son frère? quoi de plus misérable que la femme de Philippe qui a fait trancher la tête à saint Jean? quoi de plus à plaindre, et que les frères de Joseph qui l'ont vendu, qui l'ont relégué dans un pays étranger, et que le démon qui a accablé Job de maux? car cet esprit impur ne sera pas moins grièvement puni pour les persécutions suscitées à ce juste que pour ses autres crimes. Vous voyez encore ici que je prouve plus que je ne m'étois engagé de prouver, que non seulement ceux qui sont persécutés ne reçoivent aucun préjudice des persécutions, mais que tout le mal retombe sur la tête des persécuteurs. Et puisque ce ne sont ni les richesses, ni la liberté, ni le séjour dans sa patrie, ni les autres avantages dont nous pouvons jouir, qui constituent le vrai mérite de l'homme, mais les qualités de l'ame, il s'ensuit que lorsque le dommage tombe sur ses objets, il n'affecte point le mérite de l'homme.

Mais si l'on porte atteinte à la vertu même de l'ame et à sa constance? Eh bien! même alors le préjudice ne vient pas d'un autre, mais de nous-mêmes. Et comment, direz-vous, peut-il venir de nous-mêmes? Je vais vous le dire. Lorsque quelqu'un frappé par un autre, ou dépouillé de ses biens, ou recevant de lui quelque autre tort insigne, profère des paroles de murmure, ces paroles lui portent un coup, et un coup funeste, mais qu'il doit imputer

à sa propre foiblesse, et non à celui qui a cherché à lui nuire. Je l'ai déjà dit, et je le répète, nul homme, quand il seroit mille fois plus méchant, ne peut en attaquer un autre d'une manière plus atroce que le démon notre ennemi mortel et irréconciliable. Cependant le démon, quelque pervers et quelque terrible qu'il soit, n'a pu renverser, n'a pu ébranler un juste qui vivoit avant la loi de grace, quoiqu'il ait lancé contre lui tous ses traits les plus cruels : tant le juste tourmenté avoit un courage invincible ! Et saint Paul, n'a-t-il pas souffert des maux infinis qu'il ne seroit pas facile de parcourir, habitant les prisons, chargé de chaînes, transporté d'un lieu à un autre, battu de verges par les juifs, lapidé, le dos déchiré de coups, submergé dans les flots, souvent tombé au milieu des brigands, en butte à une guerre intestine, tourmenté sans cesse par ses ennemis et par ses amis, essuyant mille persécutions, luttant contre la faim et la nudité, exposé à une foule d'événemens fâcheux et à des afflictions continuelles; en un mot, pour ne pas épuiser les détails, mourant chaque jour. Cependant, quoiqu'accablé de tous ces maux affreux, loin de s'en plaindre au Ciel, il s'en réjouissoit, il s'en glorifioit même. *Je me réjouis de mes tribulations* (Colos. 1. 24.), dit-il dans une de ses épîtres : *Non seulement je me réjouis de mes afflictions*, dit-il ailleurs, *je m'en glorifie* (Rom. 5. 3.). Si donc l'apôtre investi de peines s'en réjouissoit et s'en glorifioit, quelle excuse, quelle défense vous restera-t-il à vous qui avez beaucoup moins à souffrir, et qui vous plaignez à Dieu ?

On me fait tort en mille manières, direz-vous peut-être, et quand je ne me plaindrois pas, dépouillé de mes biens, je me trouve hors d'état de faire l'aumône. Vaine excuse, vain prétexte que cela; car si c'est pour cette raison que vous vous êtes affligé d'être devenu pauvre, apprenez que la pauvreté n'est pas un obstacle à l'aumône. Quand vous seriez réduit à une extrême indigence, vous n'êtes pas plus dénué que cette femme qui n'avoit qu'une poignée de farine, ou que celle qui ne possédoit que deux oboles, et qui toutes deux ont été admirées pour avoir sacrifié tout ce qu'elles avoient aux besoins d'autrui. Loin qu'un excès de pauvreté ait été un obstacle à un excès de bienfaisance, l'aumône des deux plus petites pièces de monnoie a été si abondante et si magnifique, que celle qui l'a faite a effacé les plus opulens, et que par la riche profusion d'une volonté généreuse, elle l'a emporté sur ceux qui prodiguoient les pièces d'or. Ainsi vous n'avez reçu aucun dommage de ce côté, vous avez même tiré un grand profit, puisqu'une modique aumône vous mérite des couronnes plus brillantes que d'abondantes largesses.

Mais puisque, malgré tous nos discours, des ames, esclaves du corps, livrées par goût aux embarras du siècle, charmées par les attraits des choses présentes, ne se résoudront pas facilement à laisser des fleurs qui se fanent (car c'est ainsi que j'appelle les plaisirs de ce monde), et ne consentiront pas volontiers à abandonner des ombres; puisque les plus vertueux sont attachés à ces fleurs et à ces ombres, et que les plus déréglés embrassent les voluptés sensuelles avec plus d'ardeur que les affaires temporelles, arrachons

les masques brillans qui couvrent la figure hideuse des choses, et montrons dans sa difformité naturelle le visage d'une vile courtisane. Oui, sans doute, la vie dans laquelle on se livre aux plaisirs des sens, dans laquelle on s'attache aux richesses et à la puissance, difforme par elle-même, horrible à la vue, est triste, désagréable, remplie d'amertumes. Et ce qui ôte toute excuse à ceux qui sont épris de ses charmes, c'est que toute remplie qu'elle est d'amertumes et de peines, elle leur paroît digne de tous leurs vœux et de toutes leurs recherches. En butte à mille périls, n'offrant de toute part que des disgraces, des écueils, des précipices, du sang, des meurtres, des terreurs, des alarmes, l'envie, la haine, des piéges, des embûches, des embarras, des soucis, sans présenter aucun avantage et d'autres dédommagemens de tant de maux que des punitions, des supplices et des tourmens éternels : c'est une telle vie qui paroît à la plupart des hommes digne d'être enviée et recherchée, preuve évidente, non du bonheur qui l'accompagne, mais de la folie de ceux qui se laissent prendre par de faux dehors. Attachés aux jouets de leur enfance et tremblant de les perdre, les petits enfans ne peuvent même avoir l'idée des occupations qui conviennent aux hommes faits. La foiblesse de leur âge est leur excuse ; au lieu que les hommes dont je parle n'ont aucune défense, eux qui dans l'âge mûr ont les goûts frivoles des enfans, et sont plus insensés encore.

Eh ! pourquoi, je vous prie, désireroit-on les richesses ? car c'est par là que je commence, puisque

la plupart de ceux qui sont travaillés de cette maladie dangereuse, préfèrent les richesses à la santé, à la vie, à la faveur du peuple, à une bonne réputation, à la patrie, à leurs amis les plus intimes, à leurs parens les plus proches. Je me représente un bûcher immense qui monte jusqu'au ciel, et dont le foyer occupe la terre et la mer. Le bûcher s'allume, et personne ne travaille à éteindre la flamme, tous s'empressent de l'accroître, ceux qui sont déjà livrés à cette passion, comme ceux qui n'y sont pas livrés encore, et qui veulent s'y abandonner; hommes et femmes, riches et pauvres, personnes libres et esclaves, tous à l'envi, selon que leurs forces le leur permettent, portent de tout côté et fournissent nuit et jour des alimens à cette flamme, non des branches d'arbres ou d'arbustes (la flamme dont nous parlons est d'une nature toute particulière), mais des ames, des corps, des crimes, des injustices, et autres alimens qui lui sont propres. Les riches, eussent-ils envahi toute la terre, sont incapables de mettre des bornes à leurs désirs insensés; les pauvres s'efforcent de l'emporter sur les riches, et une rage incurable, une fureur sans frein, un mal sans remède, s'emparent de tous les esprits. La soif de l'or étouffe dans tous les cœurs tout autre sentiment; on n'a plus d'égard ni à l'amitié ni à la parenté; que dis-je à l'amitié et à la parenté? on ne songe plus même ni à sa femme ni à ses enfans, qui sont pour nous les objets les plus chers! Tout est sacrifié, tout est foulé aux pieds, dès que cette maîtresse inhumaine et cruelle exerce son empire sur les ames de ses esclaves; car, ainsi qu'une maî-

tresse inhumaine et tyrannique, ainsi qu'une courtisane fastueuse et insatiable, la passion des richesses déshonore ceux qui lui sont asservis, elle les tourmente, les expose à mille périls, à mille supplices, et quoiqu'elle soit terrible, dure, féroce, sans égard et sans pitié, quoiqu'elle ait la figure d'un barbare, ou plutôt d'un animal sauvage, d'un loup et d'un lion, elle paroît à ses captifs attrayante, agréable, plus douce que le miel. Oui, quoiqu'elle forge contre eux, tous les jours, des armes et des épées, quoiqu'elle leur creuse des abymes, qu'elle les mène à des écueils et à des précipices, qu'elle leur tende mille pièges, leur dresse mille embûches, leur sort est regardé comme digne d'envie par ceux qui sont épris de ses attraits ou qui veulent s'y laisser prendre. Un porc immonde trouve son plaisir et ses délices à se rouler dans un cloaque et dans un bourbier; certains insectes séjournent sans cesse dans la fange et dans l'ordure : ceux que possède l'amour de l'argent sont plus malheureux que ces animaux, parce que le bourbier et la fange où ils s'enfoncent sont plus affreux et plus horribles. Plongés dans leur passion, ils s'imaginent y trouver du plaisir, ce qui vient non de la nature de la chose, mais de la disposition de leur ame malade. Comment donc guérirons-nous ceux qui sont disposés aussi mal? Ce sera s'ils veulent ouvrir l'oreille à nos discours, les écouter avec un esprit attentif et avec une ardeur empressée. Il est impossible de détourner des animaux déraisonnables d'un plaisir dégoûtant et impur, parce qu'ils ne réfléchissent pas; mais l'homme, qui a reçu en partage la douceur du caractère, qui est

doué de la raison et de la réflexion, à moins qu'il ne s'y refuse, il n'est pas difficile de le tirer du bourbier affreux et de la fange horrible où il s'enfonce.

Pourquoi, lui dirai-je, pourquoi les richesses vous paroissent-elles désirables? est-ce pour le plaisir de la table qu'elles procurent, pour les honneurs qui les accompagnent, pour la troupe d'adulateurs qu'elles attirent? est-ce parce qu'avec leur secours on peut se venger de ses ennemis et se rendre redoutable à tout le monde? Vous ne pourriez produire d'autres causes qui fassent désirer les richesses, que le plaisir de la table, l'avantage d'être flatté et redouté, et la puissance de se venger; car elles ne rendent ni plus éclairé, ni plus sage, ni plus doux, ni plus prudent, elles ne rendent ni honnête, ni humain, ni maître de la colère, ni vainqueur du plaisir et de tous les appétits sensuels; elles n'enseignent pas à se modérer ni à prendre des sentimens humbles de soi-même; enfin elles n'introduisent dans l'ame aucune vertu, et vous ne pourriez dire qu'elles soient dignes de vos vœux et de vos recherches pour aucune de ces raisons, puisque, loin de jeter en nous des semences de bien et de les y faire croître, elles leur font tort quand elles les y trouvent, elles les étouffent, les dessèchent, quelquefois même les arrachent, et y mettent à la place les vices contraires, un faste immodéré, une confiance présomptueuse, une colère injuste, l'orgueil, l'arrogance, la folie; mais ne faisons pas usage de ces motifs. Les hommes attaqués de cette maladie ne pourroient entendre parler de vertu et de vice; livrés tout entiers et asservis au plaisir, ils ne pour-

roient se voir accusés en même temps et confondus. Laissons donc ces raisons, et recourant à d'autres, voyons si les richesses procurent des plaisirs et des honneurs solides. Pour moi, je pense le contraire.

Examinons d'abord, si vous voulez, les tables des pauvres et des riches, et demandons aux uns et aux autres lesquels goûtent un plaisir pur et véritable; ou ceux qui, couchés tout le jour sur des lits magnifiques, et joignant les repas du matin aux repas du soir, accablent leur estomac, émoussent leurs sens, submergent le vaisseau, lui font essuyer un triste naufrage en le surchargeant de vins et de viandes; ceux qui enchaînent leurs pieds, leurs mains, leur langue, en un mot tout leur corps, par les liens de l'ivresse, liens plus durs et plus difficiles à rompre que des chaînes de fer; qui, tourmentés par des songes effrayans, ignorent les douceurs d'un sommeil tranquille; qui, plus misérables que des furieux, et introduisant eux-mêmes un démon dans leur ame, deviennent un sujet de risée pour les esclaves qui les environnent, un objet de pitié pour les plus honnêtes d'entre eux; qui, ne connoissant plus les personnes présentes, ne pouvant ni parler ni entendre, sont portés étendus des lits du festin (1) aux lits du sommeil : ces hommes goûtent-ils un plaisir pur, et non plutôt ceux qui, sobres et vigilans, se réglant sur le besoin, naviguent au gré d'un vent favorable, trouvent les plus grandes délices du manger et du boire dans la faim et dans la soif, car rien ne pro-

(1) On sait que les Grecs et les Romains étoient couchés sur des lits autour de la table, et non assis sur des siéges comme chez nous.

cure le plaisir et la santé, comme de ne se présenter à la table qu'avec l'une et l'autre, de ne connoître de satiété que le besoin satisfait, de n'en point passer les limites, de ne point charger son estomac d'un fardeau qu'il ne sauroit porter? Si vous refusez de m'en croire, considérez l'esprit et le corps des uns et des autres. Et n'allez pas me citer les exemples fort rares de personnes devenues infirmes par quelque autre raison; mais jugez par ce qui arrive le plus ordinairement. Le corps des hommes qui vivent sobrement et avec règle, n'est-il pas sain et vigoureux! chacun de leurs sens, en bon état, ne remplit-il pas ses fonctions avec la plus grande facilité, tandis que le corps des autres est chargé d'humeurs, plus mou que la cire, et assiégé d'une foule de maladies. Ils se voient bientôt assaillis par la goutte, par un tremblement prématuré, par une vieillesse précoce, par des maux de tête, des tensions de nerfs, des affoiblissemens d'estomac, des pertes d'appétit; ils ont besoin sans cesse de médecins et de remèdes; ils traînent leurs jours dans une longue et triste convalescence. Est-ce là du plaisir? je vous le demande; et pour peu qu'on y ait réfléchi, dira-t-on que les riches goûtent de vrais plaisirs? Il n'y a de plaisir que lorsque le désir précède la jouissance; et s'il y a jouissance sans que le désir se fasse sentir, le plaisir disparoît et s'évanouit. Voilà pourquoi les malades, quoiqu'on leur serve les mets les plus délicats, n'y touchent qu'avec dégoût; c'est même les fatiguer que de leur en offrir, parce qu'ils n'éprouvent pas le désir, qui seul rend la jouissance agréable. Non, ce n'est pas la nature des alimens et des boissons, mais

l'appétit des personnes, qui produit le désir d'où le plaisir résulte naturellement. *L'ame rassasiée dédaigne le rayon du miel* (Prov. 27. 7.), c'est la parole d'un sage que ses réflexions et son rang avoient suffisamment instruit sur cette matière. Il vouloit nous apprendre par ce mot que ce n'est point dans la nature des mets, mais dans la disposition de ceux qui les prennent, que le plaisir consiste. C'est pour cette même raison que le prophète, racontant les prodiges opérés en faveur des Israélites dans l'Egypte et dans le désert, rapporte celui-ci entre tous les autres : *Dieu les a rassasiés*, dit-il, *d'un miel tiré du rocher* (Ps. 80. 17.). Cependant on ne voit nulle part que le miel ait coulé d'un rocher. Quel est donc le sens de ces paroles ? Les Israélites, fatigués d'un grand travail et d'une longue route, tourmentés par une soif ardente, ayant rencontré des eaux fraîches que la soif leur fit boire avec une sorte de volupté, le prophète, qui vouloit exprimer la douceur d'une telle boisson, donne à l'eau le nom de miel. Ce n'est pas que l'eau fût changée en ce doux aliment, mais la douceur de ces eaux le disputoit à celle du miel même, parce que ceux qui les rencontrèrent étoient pressés par la soif. D'après cette vérité, qui ne pourroit être contredite par personne, n'est-il pas évident que l'on goûte à la table des pauvres un plaisir aussi vif que pur et véritable, tandis que celle des riches n'offre que des dégoûts, des suites affreuses et horribles à concevoir, et que, selon la pensée du sage que nous venons de citer, *la douceur même les rebute* (Prov. 27. 7.)?

Les richesses, direz-vous, procurent des hon-

neurs, et des facilités pour se venger de ses ennemis. Vous paroissent-elles donc, dites-moi, dignes de vos recherches et de vos vœux, parce qu'elles nourrissent en nous des passions dangereuses, qu'elles nous donnent les moyens de satisfaire nos ressentimens, parce que, nous enflammant de plus en plus d'un amour insensé de la gloire, elles font croître l'enflure de notre cœur, et nous portent à une arrogance insupportable? Ne devons-nous pas les fuir de toutes nos forces, parce qu'elles introduisent dans notre ame des bêtes féroces et cruelles, parce que nous privant de la gloire véritable, fruit d'une estime générale, elles nous en présentent une fausse parée des couleurs de la vraie, et qu'abusant de notre vanité, elles nous persuadent que cette fausse gloire est vraiment celle dont elle n'a que les dehors et les apparences? La beauté de la plupart des courtisanes, ouvrage de l'artifice et de couleurs étrangères, n'est qu'un masque agréable qui cache une laideur naturelle, qui fait paroître beau ce qui est réellement difforme : de même les richesses font regarder comme de vrais honneurs les flatteries qu'elles arrachent; car ne considérez pas ces louanges que la crainte et l'adulation prodiguent au dehors (ce n'est que du fard et des couleurs fausses); mais entrez, si vous pouvez, dans l'intérieur de ceux qui vous flattent, qui vous caressent, et vous y verrez mille accusateurs qui s'élèvent contre vous, qui vous détestent plus que vos plus mortels ennemis. Si une révolution subite faisant tomber le masque que la crainte a fait prendre, montroit les visages tels qu'ils sont, comme la chaleur des rayons du soleil fait

tomber le fard et montre les figures à découvert, alors vous verriez clairement combien vous étiez méprisé par ceux qui vous flattoient, vous verriez que vous pensiez être honoré par ceux qui vous haïssoient le plus, qui vous déchiroient au dedans d'eux-mêmes, qui souhaitoient de vous voir tomber dans les dernières disgraces. La vertu, oui la vertu seule procure des honneurs solides, des honneurs qui ne sont ni forcés, ni fardés, ni couverts d'un voile d'imposture, mais sincères et véritables, et toujours les mêmes dans les circonstances les plus fâcheuses.

Mais vous voulez vous venger de ceux qui vous ont fait de la peine. Et c'est pour cela même surtout, comme je l'ai déjà dit, que vous devez fuir les richesses qui vous arment d'une épée contre vous-même, qui vous préparent à l'avenir un compte plus terrible, et vous exposent à des supplices insupportables. La vengeance est un si grand mal, qu'elle a fait changer, pour ainsi dire, la bonté de Dieu, qu'elle lui a fait révoquer un pardon déjà accordé pour des fautes infinies. Le serviteur, à qui on avoit fait une remise de dix mille talens, qui avoit obtenu une telle grace sur une simple prière, ayant exigé de son compagnon une dette de cent deniers, c'est-à-dire, ayant poursuivi la vengeance de quelques fautes commises à son égard, prononça une sentence de condamnation contre lui-même par la dureté dont il avoit usé envers son compagnon. Et ce fut pour ce motif unique qu'il fut livré aux bourreaux, qu'il fut tourmenté, qu'on lui redemanda les dix mille talens, et que, sans lui accorder ni lui permettre de demander de grace, on le condamna à

souffrir des maux horribles jusqu'à ce qu'il eût payé toute la dette que la bonté de Dieu lui avoit remise. Devez-vous donc, dites-moi, désirer les richesses parce qu'elles vous donnent des facilités pour commettre une pareille faute? Ne devez-vous pas pour cela même les détester et les fuir comme des ennemis mortels, comme des causes de meurtres et de massacres?

Mais, direz-vous, la pauvreté aigrit l'humeur; elle nous fait souvent murmurer contre la Providence; elle nous porte à des actions peu honnêtes. Ce n'est pas la pauvreté, mais la foiblesse d'ame. Lazare étoit pauvre, et très pauvre; à la pauvreté se joignoit encore l'infirmité, qui est plus à charge que la plus extrême indigence, et qui en augmente le poids. Il n'avoit personne pour le consoler et pour le soigner, il se trouvoit dans un abandon qui aggravoit et la pauvreté et l'infirmité; car chacun de ces maux est accablant par lui-même. Mais lorsque nous n'avons personne qui prenne soin de nous, alors le mal devient plus cuisant, la peine plus amère, le tourment plus affreux, les pointes de la douleur plus piquantes, les flots de la tentation plus accumulés et plus violens, la flamme du creuset plus active. Veut-on examiner les choses avec attention, on trouvera dans Lazare un quatrième mal, le luxe et le faste du riche à la porte duquel il étoit étendu. Enfin si vous voulez chercher un autre surcroît de disgrace, vous le trouverez aisément. Non seulement ce riche étoit plongé dans toutes les délices de l'opulence, mais quoiqu'il vît, plusieurs fois le jour, Lazare qui, couché à sa porte, lui offroit sans cesse un spectacle affligeant et pitoyable, propre à amol-

lir un cœur de pierre, rien ne put toucher cette ame dure, rien ne put l'amener à soulager ce malheureux dans ses afflictions. Le riche, assis à une table somptueuse, versant le vin avec abondance dans des coupes couronnées de fleurs, environné d'une troupe d'esclaves brillans, entouré sans cesse de flatteurs et de parasites qui accouroient dès le matin dans sa maison, de musiciens et d'hommes faits pour le divertir par leurs bons mots, se livroit à tous les excès de la bouche, employoit toute sa vie à imaginer de nouveaux moyens de satisfaire ses appétits sensuels, et à étaler aux yeux le luxe des habits et la somptuosité de la table. Il voyoit Lazare pressé par la faim, affligé d'une infirmité cruelle, tout couvert d'ulcères, abandonné de tout le monde, accablé chaque jour de tous les maux, suite de son état déplorable, et il ne pensoit jamais à cet infortuné; mais tandis que ses parasites et ses flatteurs se remplissoient des meilleures nourritures, Lazare, investi de maux, manquant des choses les plus nécessaires, ne soupiroit qu'après les miettes de sa table, qu'il ne pouvoit obtenir. Cependant aucune de ces tristes circonstances ne fit tort à sa vertu : il ne proféra aucune plainte, il ne se permit aucun murmure; mais comme l'or éprouvé par la flamme la plus ardente, n'en brille qu'avec plus d'éclat, de même lui, au milieu des afflictions dont il étoit assiégé, n'en étoit que plus grand ; il s'élevoit au-dessus de toutes les disgraces, au-dessus de tous les troubles qu'elles occasionnent dans l'ame de la plupart des hommes; car, si en général les pauvres, à la vue des riches, sont consumés d'envie et de jalousie, s'ils trouvent

leur condition insupportable, et cela quoiqu'ils ne manquent ni d'alimens pour apaiser leur faim, ni de quelqu'un au moins pour leur rendre des services, quels eussent été les sentimens d'un pauvre réduit à la dernière indigence, d'un pauvre qui n'étoit pas seulement pauvre, mais infirme, qui n'avoit personne pour le soigner et le consoler, qui étoit au milieu d'une ville comme dans une affreuse solitude, qui, pressé par une faim cruelle, voyoit un riche nager dans l'abondance, qui n'avoit aucune consolation humaine, dont les plaies étoit léchées continuellement par des animaux importuns qui venoient l'obséder, et qu'il ne pouvoit écarter de lui, tant il étoit languissant et foible! quels eussent été, dis-je, ses sentimens s'il n'eût été rempli d'une sagesse courageuse? Vous voyez que celui qui ne se cause à lui-même aucun dommage, quoiqu'il soit attaqué de toute part, n'en souffre aucun mal. Je vais reprendre tout ce que je viens de dire. L'état d'infirmité, un abandon général, l'importunité d'animaux voraces, le voisinage d'un riche inhumain, d'un riche qui vivoit dans le faste, d'un riche orgueilleux et arrogant, tout cela a-t-il fait tort à un généreux athlète, l'a-t-il rendu plus foible dans les combats qu'il soutenoit pour la vertu, a-t-il diminué sa constance? non, sans doute; mais au contraire, la multitude de ses maux et de ses peines et la cruauté d'un riche superbe, l'ont fortifié davantage, n'ont été pour lui qu'une occasion d'obtenir mille couronnes, un accroissement de prix et de récompenses, une matière à de nouveaux mérites; car ce n'est pas seulement pour avoir souffert la pauvreté, la faim,

les ulcères, les chiens qui l'obsédoient, que Lazare a été couronné, mais parce qu'ayant un tel voisin, aperçu par lui tous les jours, tous les jours dédaigné par lui, il a supporté courageusement, avec une patience admirable, cette tentation nouvelle, ce nouveau surcroît de disgrace, ajouté à sa pauvreté, à son infirmité et à son abandon.

Et le bienheureux Paul, je vous le demande (car rien n'empêche que nous ne parlions encore de ce grand homme), n'a-t-il pas été en butte aux flots de mille tentations? Quel préjudice en a-t-il donc reçu? n'a-t-il point mérité de plus amples couronnes pour cela même qu'il a souffert la faim, le froid, la nudité, qu'il a été plusieurs fois battu de verges, qu'il a été lapidé, qu'il a été submergé dans la mer? Mais Paul, direz-vous, avoit été appelé par Jésus-Christ. Mais Judas étoit un des douze apôtres, il avait été aussi appelé par Jésus-Christ; cependant l'avantage d'être un des douze principaux disciples, d'avoir été appelé par Jésus-Christ à l'apostolat, ne lui servit de rien, parce qu'il n'avoit pas un cœur fait pour la vertu. Et tandis que Paul, luttant contre la faim, privé des alimens nécessaires, éprouvant chaque jour les plus rudes peines, marchoit avec ardeur dans la route qui conduit au ciel; Judas, qui avoit été appelé avant lui, qui avoit joui des mêmes priviléges que lui, qui étoit initié à la sagesse céleste, qui participoit à la table sacrée et à ce mets redoutable; Judas qui avoit reçu le pouvoir divin de ressusciter les morts, de guérir les lépreux, de chasser les démons, qui avoit vécu si long-temps avec Jésus-Christ, qui avoit souvent entendu de sa

bouche des discours sur la pauvreté, à qui ce Dieu sauveur avoit confié la bourse des pauvres, comme s'il eût voulu par ce moyen adoucir son amour pour l'argent, qui étoit sa passion dominante : Judas n'en devint pas meilleur, malgré cette condescendance de son divin Maître. En effet, Jésus-Christ, qui ne pouvoit ignorer que son disciple aimoit l'argent, et que cet amour devoit le perdre, loin de l'en punir pour lors, voulant en quelque sorte apaiser sa passion et corriger un plus grand mal par un moindre, lui confia la bourse des pauvres, afin qu'ayant entre les mains de quoi satisfaire son avarice, il évitât de se jeter dans l'abyme affreux où il se précipita par la suite. Tant il est vrai que celui qui ne veut pas se causer de dommage à lui-même, ne pourra en recevoir de personne, et que personne ne sera jamais utile à celui qui n'est pas attentif sur lui-même, qui néglige de contribuer pour sa part à sa propre perfection.

Voilà pourquoi l'histoire sainte nous représente comme dans un grand et immense tableau les vies des anciens hommes depuis Adam jusqu'à la venue de Jésus-Christ, et qu'elle nous montre dans ce vaste espace ceux qui ont succombé aux tentations et ceux qui ont obtenu la couronne, afin de nous apprendre par une foule d'exemples que celui qui ne se cause point de dommage à lui-même n'en peut recevoir d'un autre, quand toute la terre se ligueroit pour lui faire une guerre cruelle. Non, sans doute, ni les difficultés des choses, ni les révolutions des temps, ni les attaques de la puissance, ni le torrent des persécutions, ni la multitude des dis-

graces, ni l'assemblage de tous les maux humains, ne peuvent ébranler l'homme courageux, vigilant et sage, comme tous les avantages possibles et toutes les facilités imaginables, ne rendent point meilleur le lâche qui se trahit et s'abandonne lui-même.

C'est ce que nous insinue encore la parabole de ces deux hommes, dont l'un bâtit sa maison sur la pierre et l'autre sur le sable. Cette parabole nous est proposée non pour que nous pensions au sable, à la pierre, à la construction d'un édifice, au toit qui le couvre, aux fleuves, à la pluie et aux vents qui viennent l'assaillir, mais pour que nous jugions par là du vice et de la vertu, pour que nous comprenions que personne ne peut porter de préjudice à celui qui ne s'en cause pas à lui-même. Ainsi ni la pluie abondante qui tombe avec force, ni les fleuves qui se débordent avec impétuosité, ni les vents qui soufflent avec violence, n'ont pu renverser la maison bâtie sur la pierre, mais elle a soutenu tous les assauts, elle est restée immobile, inébranlable, afin que vous appreniez qu'aucune tentation ne peut renverser celui qui ne se trahit pas lui-même. La maison bâtie sur le sable s'est écroulée au premier choc, non par l'effort des tentations, puisque l'autre eût éprouvé la même chute, mais par l'imprudence de l'homme qui l'avoit construite. Ce n'est pas parce que le vent a soufflé qu'elle est tombée, mais parce qu'elle étoit bâtie sur le sable, c'est-à-dire sur la lâcheté et sur le vice, mais parce qu'elle étoit foible et disposée à tomber avant qu'il survînt aucun orage. De pareils édifices, sans que rien au dehors les fatigue, s'écroulent d'eux-mêmes, le fondement ve-

nant à manquer et se dérobant sous eux. Et comme une toile d'araignée se rompt d'elle-même sans que personne y touche, tandis que le diamant résiste et n'est pas brisé quoique frappé à grands coups : ainsi ceux qui ne se font pas tort à eux-mêmes, quoique frappés de toute part, n'en deviennent que plus forts et plus robustes; au lieu que ceux qui se trahissent eux-mêmes, se précipitent et se perdent par leur propre foiblesse. C'est ainsi que Judas, avec toutes les facilités pour pratiquer le bien, sans être combattu par aucune tentation étrangère, a cependant péri.

Voulez-vous des preuves éclatantes de cette vérité dans l'exemple de nations entières? Quelles faveurs n'a pas éprouvées le peuple juif? Toutes les créatures visibles n'étoient-elles pas à leurs ordres? n'inventa-t-on pas pour eux une manière de vivre nouvelle et extraordinaire? Ils n'étoient obligés ni d'envoyer acheter les denrées nécessaires à la vie, ni de traîner la charrue, de fendre la terre, d'y former des sillons, et d'y jeter les semences. Ils n'avoient besoin ni des pluies, ni des vents, ni de la diversité des saisons, ni des rayons du soleil, ni du cours de la lune, ni de la température de l'air, en un mot d'aucun des principes de la fécondité. Ils ne préparoient point l'aire pour battre le blé, n'attendoient pas après le souffle du vent pour séparer le grain de la paille. Ils ne tournoient pas la meule, ne construisoient pas de four, ne transportoient pas dans leur maison de bois et de feu. Ils ne manioient pas la bêche et n'aiguisoient pas la faulx. Tous les arts, celui du laboureur, du tisserand, de l'architecte, et les autres,

leur étoient inutiles; la parole du Seigneur leur tenoit lieu de tout. Ils avoient une table servie dans le moment, qui ne leur coûtoit ni peine ni travail; car telle étoit la nature de la manne, que toujours fraîche et nouvelle, elle ne leur causoit ni soins, ni embarras, ni fatigue. Leurs chaussures, leurs vêtemens, et même leurs corps, sembloient avoir oublié leur propre foiblesse : leurs chaussures et leurs vêtemens ne s'usèrent point dans un si long espace de temps, et leurs pieds ne se fatiguoient point malgré la continuité des marches. On ne parloit alors chez eux ni de médecins, ni de remèdes, tant ils ignoroient toute maladie. *Le Seigneur les a conduits*, dit le prophète, *en les comblant de richesses, et il n'y avoit pas un seul malade dans leurs tribus* (Ps. 104. 37.). On eût dit, à la manière dont ils buvoient et mangeoient, qu'ils étoient transportés dans un nouveau monde et dans une terre nouvelle. La chaleur des rayons du soleil ne les incommodoit pas : ils en étoient garantis par une nuée qui les enveloppoit de tout côté, et qui étoit pour tout ce peuple comme un toit portatif. Ils n'avoient besoin pendant la nuit de flambeaux qui dissipassent les ténèbres : une colonne de feu, source intarissable de lumière, servoit en même temps à les éclairer et à les conduire; car outre que la colonne étoit lumineuse, elle conduisoit un peuple immense dans le désert plus sûrement que le meilleur guide. Ils marchoient sur la mer comme sur la terre, et triomphant des lois de la nature, ils fouloient sans crainte cet élément redoutable, comme si c'eût été une surface solide et immobile. La mer sous leurs pieds imitoit la terre

ferme, les plaines unies et les campagnes; et lorsqu'elle recevoit leurs ennemis, elle reprenoit son état naturel. Elle étoit un pont pour les juifs, et un tombeau pour ceux qui les poursuivoit; elle ouvroit aux uns un passage commode, et engloutissoit les autres avec fureur dans ses abymes. Enfin l'impétuosité des flots, qui ne connoît aucun ordre ni aucune règle, montroit toute la docilité et toute la sagesse des hommes les plus prudens et les plus raisonnables, remplissant tour à tour la fonction de libérateur et de bourreau, et produisant à-la-fois dans un même jour les effets les plus contraires. Que dirai-je des rochers du sein desquels jaillissoient des eaux vives, et de cette multitude d'oiseaux dont la terre étoit couverte? que dirai-je des prodiges de l'Egypte et des miracles opérés dans le désert, de ces victoires et de ces triomphes qui ne coûtoient pas une goutte de sang? C'étoit moins par la force des armes que par des chants de musique, que les juifs se soumettoient leurs adversaires. Ils avoient triomphé de leurs maîtres sans tirer l'épée; les ennemis qu'ils combattirent après leur sortie d'Egypte, ils les vainquirent au seul son de la trompette et des instrumens. C'étoient des danses plutôt qu'une guerre, des fêtes plutôt que des combats. Tous ces prodiges étoient opérés non seulement pour les conserver et les défendre, mais pour les instruire, et graver plus fortement dans leur ame la connoissance de Dieu que leur avoit inspirée Moïse. C'étoient autant de voix qui s'élevoient de toute part pour annoncer que le Seigneur étoit le seul vrai Dieu. La mer, qui tantôt s'affermissoit sous les pas et tantôt reprenoit sa na-

ture, publioit hautement cette grande vérité. Elle étoit proclamée à tout le peuple, et par les eaux du Nil converties en sang, et par ces armées de grenouilles et de sauterelles, et par tous ces fléaux qui désoloient les campagnes d'Egypte. Les prodiges du désert, les cailles, la manne, la nuée, la colonne, et tous les autres, étoient pour les Israélites un livre écrit en caractères éclatans et ineffaçables, qui parloit à leurs yeux et rappeloit sans cesse à leur mémoire le souvenir de l'Être suprême. Cependant après tant et de si grandes faveurs, après ces bienfaits ineffables, après ces prodiges merveilleux, après tous ces soins indicibles, après ces instructions continuelles, ces puissantes exhortations, et ces leçons données autant par l'éclat des faits que par la force de la parole, après ces victoires brillantes et ces étonnans triomphes, après ces mets abondans qui les nourrissoient, et ces eaux vives qui les désaltéroient, après cette gloire et cette célébrité qu'ils avoient acquises dans le monde, comme ils étoient naturellement durs et ingrats, ils adorèrent un veau d'or, se prosternèrent devant la tête d'un taureau; ils demandèrent qu'on leur fît des dieux, quoique la mémoire des bienfaits dont le Seigneur les avoit comblés en Egypte fût toute récente, et que depuis ils eussent encore éprouvé de sa part des faveurs sans nombre.

Les Ninivites, au contraire, étrangers et barbares, privés de tous ces avantages, les Ninivites, qui n'avoient ni entendu de pareils discours, ni vu de semblables prodiges, que n'avoient instruits ni les faits ni les paroles, voyant un homme seul sauvé du nau-

frage, qui se présentoit à eux pour la première fois, qui leur étoit absolument inconnu, le voyant entrer dans leur ville, et leur dire : *Encore trois jours, et Ninive sera détruite* (Jonas. 3. 4.); touchés et convertis par cette simple menace, ils renoncent à leurs anciens désordres, quittent la route du vice pour entrer dans le chemin de la vertu : leur conversion fut si sincère, qu'elle fit révoquer la sentence de Dieu, sauva leur ville qui alloit périr, apaisa la colère divine, et détourna tous les maux dont ils étoient menacés. *Dieu a vu*, dit l'Ecriture, *qu'ils ont abandonné leur voie perverse*, *et qu'ils se sont tournés vers le Seigneur* (Jonas. 3. 10.). Mais voyons comment ils se sont convertis. Leur perversité étoit grande, leur corruption profonde, leurs plaies difficiles à guérir. C'est ce que le prophète fait entendre en disant : *Leur malice est montée jusqu'au ciel* (Jonas. 1. 2.). Il fait connoître l'étendue de la malice par la distance du lieu. Cependant une si grande perversité, une perversité assez accumulée pour s'élever jusqu'au ciel, en trois jours, dans un court espace de temps, sur quelques paroles qu'ils entendirent de la bouche d'un homme seul, d'un inconnu, d'un étranger, d'un malheureux qui venoit d'essuyer un naufrage, ils l'anéantirent en un instant et la firent disparoître, au point qu'ils méritèrent d'entendre cette parole agréable : *Le Seigneur a vu qu'ils ont abandonné leur voie perverse, et il a révoqué la sentence de destruction prononcée contre leur ville.* Vous voyez que celui qui est vigilant et attentif ne reçoit aucun dommage de la part des hommes, et que même il détourne la colère divine ; au

lieu que celui qui se trahit lui-même, qui se porte à lui-même préjudice, ne tire pas un grand avantage de toutes les faveurs dont il est comblé. Ainsi une multitude de prodiges a été inutile aux Israélites, tandis que l'absence de ces prodiges n'a pas été nuisible aux Ninivites. Mais comme ils étoient naturellement sensibles et doux, déterminés par les plus simples motifs, ils se sont convertis, quoiqu'ils fussent étrangers et barbares, quoiqu'ils n'eussent pas entendu les oracles divins, et qu'ils fussent à une grande distance de la Palestine.

Et les trois enfans transportés à Babylone, je vous le demande, les maux qu'ils eurent à souffrir ont-ils fait tort à leur vertu? Ne se sont-ils pas vus réduits à une dure captivité dans un âge encore tendre? ne se sont-ils pas vus relégués dans une terre étrangère, séparés de leur patrie et de leur maison par un immense intervalle, éloignés du temple, de l'autel, des sacrifices, des libations, des offrandes, du chant des cantiques, car ils étoient privés non seulement de leur patrie, mais de la plupart des objets du culte? n'étoient-ils pas livrés à des mains barbares, à des loups plutôt qu'à des hommes? et, ce qu'il y avoit de plus fâcheux, relégués dans un pays éloigné, dans une terre barbare, condamnés à une dure captivité, ne se voyoient-ils pas sans maître, sans prophète, sans chef? *Nous n'avons pas*, dit l'Ecriture, *de chef*, *de prophète*, *de guide*, *ni de lieu où nous puissions vous offrir des sacrifices*, *et trouver miséricorde devant vous* (Dan. 3. 38.). J'ajoute qu'ils étoient jetés dans le palais du prince comme dans un écueil, dans un précipice, dans une mer

semée de rochers dangereux, obligés de parcourir cet élément terrible sans pilote, sans nautonnier, sans voiles; enfin le palais étoit pour eux une prison où ils se trouvoient enfermés. Comme ils avoient appris à réfléchir, qu'ils étoient au-dessus des choses de ce monde, et que, foulant aux pieds tout le faste humain, ils s'étoient fait à eux-mêmes des ailes légères pour s'élever vers les objets spirituels; ils regardoient comme un surcroît de malheur l'obligation d'habiter auprès du monarque. S'ils avoient demeuré dans la maison d'un particulier, ils auroient eu plus de liberté; mais jetés dans une prison (car toute cette splendeur, toute cette magnificence, n'étoit à leurs yeux qu'une prison, un précipice, un écueil), ils ne tardèrent pas à éprouver le plus cruel embarras. Le prince vouloit les contraindre de participer à sa table, à une table voluptueuse, impure et profane; ce qui leur étoit défendu, et leur paroissoit plus dur que la mort même. Seuls comme des agneaux au milieu d'une foule d'animaux voraces, il falloit qu'ils périssent de faim, ou plutôt qu'ils fussent traînés au supplice, ou qu'ils goûtassent à des mets qui leur étoient interdits. Jeunes, sans parens, captifs, étrangers, esclaves de ceux qui leur signifioient ces ordres, que font-ils? Sans croire que la nécessité, et la puissance d'un maître barbare, soient pour eux une excuse suffisante, ils prennent toutes les mesures, ils imaginent tous les moyens, pour éviter de commettre une prévarication, quoique toutes les ressources parussent leur manquer. Ils ne pouvoient corrompre des hommes par argent, étant captifs; ni les toucher par des raisons d'amitié,

étant étrangers ; ni les forcer par la puissance, puisqu'ils étoient esclaves; ni les contraindre par la multitude, puisqu'ils n'étoient que trois. Ils vont donc trouver l'eunuque qui étoit chargé de les nourrir, et tâchent de le gagner par leurs discours. Voyant qu'il étoit timide, qu'il trembloit pour ses jours, que cette frayeur troubloit et agitoit son ame : *Je redoute*, disoit-il, *le roi mon maître ; je crains qu'il ne voie vos visages plus maigres que ceux des jeunes-gens de votre âge, et que ma complaisance ne me coûte la vie* (Dan. I. 10.) ; le voyant, dis-je, dans cette disposition, ils tâchent de lui ôter ses craintes, ils l'engagent à leur accorder la grace qu'ils lui demandoient. Aussi, comme ils ne négligèrent rien d'abord de leur côté, Dieu vint à leur secours, et les aida puissamment pour sa part. Non, mes frères, ce n'est pas seulement à Dieu qu'il faut attribuer les actions qui devoient leur obtenir la récompense ; mais le commencement et le principe vint d'eux-mêmes, de cette ame dont la grandeur et le courage leur valurent l'assistance divine qui leur fit achever heureusement ce qu'ils désiroient ardemment de finir.

Vous voyez que nul autre ne peut faire tort à celui qui ne se cause à lui-même aucun dommage. Jeunesse, captivité, transport dans une terre étrangère, abandon général, manque de tout secours, ordre rigoureux qui étoit imposé, crainte violente de la mort qui oppressoit l'ame de l'eunuque, pauvreté, petit nombre, malheur de se trouver au milieu de barbares, d'avoir ses ennemis pour maîtres, d'être livré aux mains d'un prince cruel, séparation

de tous les parens et de tous les proches, éloignement des prêtres, des prophètes, et des autres qui pouvoient instruire et soutenir, cessation absolue des libations et des sacrifices, privation entière du temple et des chants sacrés; rien de tout cela ne fit tort aux trois jeunes-gens, et ils acquirent par là même plus de gloire que lorsqu'ils étoient dans leur patrie, jouissant de tous ces avantages.

Après avoir achevé ce premier combat, mérité une couronne brillante, pratiqué la loi dans un pays étranger, bravé les ordres d'un tyran, triomphé de la puissance du démon, sans avoir reçu de préjudice d'aucune part, après avoir exécuté un grand ouvrage aussi facilement que s'ils eussent été dans Jérusalem, aidés de tous les secours que leur offroit cette ville, ils furent appelés à de nouveaux assauts. Ils étoient également dépourvus de ressources, et un combat plus rude que le premier se préparoit contre eux; la fournaise s'allumoit, une armée de barbares, ayant à leur tête le monarque, se disposoit à les attaquer. Toute la puissance de Perse étoit en mouvement, tous les moyens étoient employés pour les séduire et pour les contraindre : chants agréables, promesses flatteuses, menaces imposantes, supplices effrayans exposés à leurs yeux, discours plus effrayans encore. Cependant, comme ils ne s'abandonnèrent pas eux-mêmes, comme ils ne négligèrent rien de ce qui étoit en leur pouvoir, loin d'éprouver aucun dommage, ils obtinrent de nouvelles couronnes. Nabuchodonosor, en les faisant charger de liens et jeter dans une fournaise, leur servit, loin de leur nuire : il ne fit que les rendre plus il-

lustres. Quoiqu'ils n'eussent, je le répète, ni temple, ni autel, ni patrie, ni prêtres, ni prophètes, quoiqu'ils fussent dans une région étrangère et barbare, au milieu d'une fournaise, environnés d'une armée d'ennemis, qui avoient à leur tête le prince lui-même, auteur et témoin du supplice, ils remportèrent une victoire éclatante, au milieu de laquelle ils chantèrent cette hymne merveilleuse et sublime, qui a été chantée depuis par toute la terre, et qui sera chantée encore dans toutes les générations futures. Si donc on ne se fait pas tort à soi-même, on ne peut recevoir de préjudice d'un autre; car je ne cesserai pas de répéter la même parole. En effet, si la captivité, la servitude, l'abandon général, la perte de sa patrie, l'éloignement de tous ses parens, la vue de la mort, la violence du feu, une armée d'ennemis, un tyran cruel, n'ont pu porter atteinte à la vertu de trois jeunes-gens, captifs, esclaves, étrangers, relégués dans un pays barbare, si la persécution pour eux n'a été qu'une occasion de parler avec plus de liberté, qu'est-ce qui pourroit nuire à l'homme attentif et vigilant? Non, toute la terre armée contre lui ne pourroit lui causer de dommage.

Mais, dira-t-on, Dieu les a défendus alors, il les a arrachés du milieu des flammes. Oui, sans doute; et vous de même, si vous faites de votre côté tout ce qui est en vous, Dieu fera le reste. D'ailleurs, ce n'est pas parce qu'ils ont bravé les flammes, parce qu'ils ont triomphé de la violence du feu, que j'admire les trois enfans, que je vante leur bonheur et le trouve digne d'envie, mais parce que, défenseurs

intrépides de la vérité, ils ont été chargés de liens, jetés dans la fournaise, et livrés aux flammes. Oui, c'est alors que leur triomphe a été complet, c'est au moment qu'ils ont été jetés dans la fournaise que la couronne leur a été mise sur la tête. On la leur préparoit déjà cette couronne, avant le prodige opéré en leur faveur, lorsqu'amenés devant le prince, lui parlant avec une liberté généreuse, avec une sainte hardiesse, ils lui tinrent ce discours : *Nous n'avons pas besoin*, lui dirent-ils, *de vous répondre ; le Dieu que nous adorons, le Souverain du ciel, peut nous tirer de la fournaise ardente ; il nous délivrera, Prince, de vos mains. Mais quelque sort qui nous soit réservé, sachez, Prince, que nous n'adorerons pas vos dieux, que nous ne nous prosternerons pas devant votre statue d'or que vous venez de faire ériger* (Dan. 3. 16, 17 et 18.). C'est d'après ce discours que je les proclame vainqueurs ; c'est d'après ce discours qu'ils ont remporté le prix de la victoire, et qu'ajoutant les effets aux paroles, ils se sont hâtés d'obtenir la couronne brillante du martyre. Si le feu, respectant leurs personnes, n'a fait que consumer leurs liens, si, oubliant sa propre force, il leur a permis de sortir sans avoir éprouvé aucun mal, si la fournaise ardente a été pour eux une source d'eaux fraîches, c'est un prodige de la grace divine, un miracle de la toute-puissance d'en-haut. Mais nos généreux athlètes, avant ce miracle, à l'instant même qu'ils sont entrés dans les flammes, ont triomphé, ont remporté la victoire, ont obtenu la couronne, et proclamés vainqueurs dans le ciel et sur la terre, rien ne manquoit à leur gloire.

Que pourriez-vous opposer à ce que nous venons de dire ? Vous avez été chassé de votre patrie, et relégué dans un pays étranger ; les trois jeunes-gens l'ont été aussi. Vous avez souffert la captivité, vous vous êtes vu assujetti à des maîtres barbares ; ils ont encore éprouvé cette disgrace. Vous n'avez personne pour s'occuper de vos intérêts, pour vous consoler, vous avertir et vous instruire ; ils se sont vus aussi privés de ces avantages. Vous avez été chargé de liens, livré aux flammes, conduit à la mort, voilà jusqu'où vous pouvez porter vos dernières plaintes ; mais les trois jeunes-gens qui ont passé par ces malheurs, n'en sont devenus que plus grands et plus illustres, n'ont fait qu'acquérir plus de mérites pour le ciel. Les Israélites qui avoient le temple, l'autel, l'arche d'alliance, les chérubins, le voile, le propitiatoire, un nombre infini de prêtres, un culte journalier, des sacrifices du soir et du matin, qui entendoient sans cesse les prophètes morts et vivans, dont les avis retentissoient à leurs oreilles ; les Israélites, à qui tout rappeloit le souvenir des prodiges opérés dans l'Egypte et dans le désert, et de tous les autres qui en portoient les témoignages dans leurs mains et gravés sur les portes de leurs maisons ; les Israélites, qui jouissoient de beaucoup d'autres avantages, et de miracles opérés sous leurs yeux, loin d'en devenir meilleurs, n'en sont devenus que plus coupables : ils ont dressé des idoles dans le temple même, ont immolé leurs fils et leurs filles sous les arbres, se sont souillés de ces sacrifices impurs et abominables dans tous les endroits de la Palestine,

et ont commis une infinité d'autres forfaits plus affreux encore ; tandis que les trois jeunes-gens relégués dans des régions ennemies et barbares, dans le palais d'un tyran cruel, privés de tout avantage, traînés au supplice, livrés aux flammes, loin d'en recevoir aucun préjudice, ont fait briller leur vertu avec plus d'éclat.

D'après ces réflexions et d'autres semblables que nous pouvons tirer des divines Ecritures, d'après tous les exemples divers qu'elles nous fournissent, ne regardons dans nos fautes comme une excuse suffisante, ni la difficulté des temps ou des choses, ni la nécessité et la violence, ni les ordres tyranniques des hommes puissans. Je l'ai dit en commençant, et c'est par où je termine ce discours, lorsque nous recevons quelque préjudice et quelque dommage, c'est de nous-mêmes, et non des autres, que nous le recevons, quand tous les hommes se ligueroient pour nous persécuter et pour nous nuire. Non, sans doute, s'il ne se fait pas tort à lui-même, quand tous les habitans de la terre et de la mer se réuniroient pour l'attaquer, ils ne pourroient porter la plus légère atteinte à celui qui est attentif et vigilant sous les yeux du Seigneur. Ayons donc en tout une attention extrême, une grande vigilance, et supportons avec courage tous les maux de cette vie, afin d'obtenir dans l'autre tous les biens éternels et inaltérables, en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DU CINQUIÈME DISCOURS CONTRE LES JUIFS.

LA plus grande partie de la ville d'Antioche étoit chrétienne; mais parmi les chrétiens, plusieurs étoient encore attachés aux pratiques des juifs : ils fréquentoient leurs synagogues et observoient leurs jeûnes. Saint Jean Chrysostôme s'élève avec force contre cet abus dans une suite de huit discours prononcés à quelque distance les uns des autres, et dont le premier paroît l'avoir été au mois d'août de l'année 386. Il prouve que les juifs n'ont plus de temple, de prêtres, de sacrifices, que toutes leurs observances ne sont plus que des prévarications. Il montre combien des chrétiens, des disciples de Jésus-Christ, doivent rougir de communiquer avec des hommes qui ont crucifié celui qu'ils adorent. J'ai traduit deux de ces discours, le cinquième et le sixième, qui, dans l'édition de Fronton du Duc, se trouvent le troisième et le quatrième, parce que l'édition des Bénédictins a repris deux discours placés par Fronton du Duc dans son cinquième tome; elle les a repris pour les mettre après le premier discours. Les deux discours contre les juifs, que je donne en français, n'ont dû être prononcés que sur la fin de 387, un peu de temps après le renversement des statues, dont il est parlé dans le sixième discours, comme d'un fait déjà un peu éloigné. Ils m'ont paru les plus beaux des huit : ils sont pleins d'une logique pressante dont les principes sont pris dans l'Écriture, que l'orateur explique avec beaucoup de clarté et de noblesse. Il entreprend dans celui-ci

de prouver que le temple des juifs ne sera jamais rétabli; il le démontre 1.° par la prédiction de Jésus-Christ, prédiction qui aura certainement son effet, puisque d'autres prédictions du même Fils de Dieu ont eu leur accomplissement; 2.° par les prophètes: les mêmes prophètes qui ont annoncé le commencement et la fin des trois premières captivités, loin d'avoir marqué la fin de la quatrième, de la captivité actuelle, ont prédit qu'elle ne finiroit pas; 3.° par les efforts qu'ont faits les juifs pour rétablir leur temple, efforts toujours impuissans et inutiles; 4.° par les prophéties qui annoncent un nouveau culte qui sera répandu sur toute la terre.

Il finit par exhorter les chrétiens, qui sont éloignés des superstitions judaïques, à en éloigner ceux de leurs frères qui sont assez foibles pour y tenir encore.

CINQUIÈME DISCOURS

CONTRE LES JUIFS.

Bén. tom. 1, p. 627; Fr. D. t. 1, p. 414; Sav. t. 6, p. 320.

D'OU vient donc qu'aujourd'hui je vois un plus nombreux auditoire? Sans doute, vous êtes tous accourus en foule pour demander que j'acquitte ma promesse, pour recevoir de moi cet argent purifié par le feu que je me suis engagé de vous payer. *Les paroles du Seigneur*, dit le prophète, *sont des paroles pures et chastes; c'est un argent raffiné, et purifié par le feu* (Ps. 11. 7.). Béni soit Dieu, qui vous inspire une si grande ardeur pour entendre les discours spirituels! Des hommes livrés au plaisir s'inquiètent tous les jours où ils trouveront une table somptueuse, qui offre une grande abondance de mets et de vins exquis, et où retentissent les éclats d'une joie profane. Vous, au contraire, à peine êtes-vous levés, que vous vous informez avec inquiétude où il y aura des instructions chrétiennes, où l'on débitera des discours qui tendent à la gloire du Fils de Dieu. Plus nous vous voyons ardens à entendre nos paroles, plus nous le sommes aussi nous-mêmes à nous acquitter de notre promesse.

Le combat que nous avons engagé contre les juifs, a eu toute l'issue heureuse que nous pouvions espérer. Nous avons obtenu la couronne, nous avons remporté le prix dans l'assemblée précédente. Nous avions à cœur de prouver que les observances actuelles des juifs ne sont que des prévarications, des attentats contre la loi, une guerre faite par l'homme à Dieu même ; et avec la grace du Seigneur nous avons porté la preuve au dernier degré d'évidence. Quand les juifs devroient recouvrer leur ville, reprendre leur ancien état, et voir relever leur temple (ce qui ne sera jamais), ce ne seroit pas une raison pour autoriser leur conduite. Les trois enfans de Babylone, Daniel, et tous les autres juifs qui gémissoient dans la captivité, s'attendoient à recouvrer leur ville après soixante-et-dix ans, à revoir le sol de leur patrie, et à vivre suivant leurs anciennes lois : ils en avoient la promesse, et une promesse bien précise ; cependant, avant qu'elle fût accomplie et qu'ils fussent de retour, ils n'osoient pas suivre leurs anciens usages, comme font aujourd'hui les juifs. Vous pourriez donc fermer la bouche à ceux-ci en leur faisant cette question : Pourquoi pratiquez-vous les jeûnes qui anciennement précédoient vos fêtes, lorsque vous n'avez pas même de ville ? S'ils répondent qu'ils s'attendent à recouvrer leur ville, répliquez-leur : Restez-donc tranquilles jusqu'à ce que vous l'ayez recouvrée, puisque les saints dont nous parlions tout-à-l'heure, n'osoient rien faire de ce que vous faites maintenant jusqu'à ce qu'ils fussent revenus dans leur patrie. D'où il est clair que vous êtes

maintenant infracteurs de la loi; et que, quand vous devriez recouvrer votre ville, comme vous dites, vous violez votre alliance avec Dieu, vous outragez l'état même dont vous êtes déchus.

Je vous ai parlé suffisamment, mes frères, dans la précédente assemblée, pour confondre l'opiniâtreté des juifs, et leur montrer qu'ils sont infracteurs de la loi; mais puisque nous n'avons pas cherché seulement à leur fermer la bouche, mais à confirmer les fidèles dans les dogmes dont ils sont persuadés, nous allons prouver aux juifs par surcroît que leur temple ne sera plus rétabli, et qu'ils ne reprendront jamais leur ancien état. Par là, vous serez plus assurés des dogmes que vous avez reçus des apôtres, et les juifs seront plus convaincus d'impiété.

Nous produirons pour témoin de ce que nous avançons, non un ange, non un archange, mais le Souverain même du monde, Jésus-Christ notre Seigneur. Lorsqu'il entra dans Jérusalem et qu'il vit le temple, il s'écria que Jérusalem seroit foulée aux pieds par les gentils, jusqu'à ce que le temps des peuples fût accompli (Luc. 21. 24.), c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles. Et ensuite faisant des menaces contre le temple, il dit à ses disciples : *Il ne restera pas dans ce lieu pierre sur pierre qui ne soit démolie* (Matth. 24. 2.), annonçant par là une destruction entière et une solitude totale. Mais les juifs rejettent ce témoignage, ils n'admettent point cette preuve. C'est mon ennemi, disent-ils, qui fait cette menace, je l'ai crucifié, comment recevrois-je son témoignage? Mais ce qu'il y a d'étonnant, ô Juifs! c'est que celui même que

vous avez crucifié, après son crucifîment ait ruiné votre ville, détruit votre peuple, dispersé votre nation par toute la terre, apprenant, par cet acte de puissance, qu'il est ressuscité, qu'il vit, qu'il est maintenant dans les cieux. Vous n'avez pas voulu reconnoître sa divinité par des bienfaits, il vous prouve sa force invincible par des peines et des châtimens. Mais vous ne croyez pas encore en son nom, vous ne le regardez pas comme un Dieu, comme le maître du monde, vous ne voyez en lui qu'un homme du commun. Eh bien! raisonnons de lui comme si c'étoit un simple homme. Et comment raisonne-t-on par rapport aux hommes? Lorsqu'on en voit qui disent la vérité en tout, qui ne mentent en rien, quand on seroit leur ennemi, si l'on a du bon sens, on croit à leurs paroles; au contraire, si on les trouve en mensonge, on est disposé à rejeter tout ce qu'ils disent, quand même ils diroient la vérité dans quelques points. Examinons donc quelle est la véracité de Jésus-Christ dans toutes ses paroles; car il ne s'est pas contenté de prédire la ruine de Jérusalem et du temple, il a fait encore beaucoup d'autres prédictions, qui devoient se vérifier par la suite des temps. Nous allons donc produire ses autres prophéties : si vous le trouvez menteur dans une seule, ne recevez pas celle que nous défendons, et ne croyez pas qu'on doive ajouter foi à ses paroles; mais si vous le trouvez véritable dans toutes, si vous voyez que celle de la ruine de Jérusalem et du temple a eu son effet jusqu'à présent, et qu'un espace de plusieurs siècles en atteste la vérité, ne vous opiniâtrez

pas davantage, ne disputez plus contre des faits plus clairs que les rayons du soleil.

Voici une de ses prédictions. Une femme, dit l'Évangile, approcha de Jésus avec un vase d'albâtre plein d'une huile de parfum de grand prix, qu'elle lui répandit sur la tête (Matth. 26. 7.). Ses disciples en murmurèrent, et se dirent entre eux: *Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trente deniers, et donné l'argent aux pauvres.* Jésus-Christ réprimanda ses disciples, et leur dit: *Pourquoi tourmentez-vous cette femme? ce qu'elle vient de faire est une bonne œuvre. Je vous assure que partout où sera prêché cet évangile, c'est-à-dire dans tout le monde, on racontera à la louange de cette femme ce qu'elle a fait à mon égard.* Jésus-Christ a-t-il dit la vérité, ou a-t-il menti? sa prédiction a-t-elle eu son effet ou ne l'a-t-elle pas eu? Interrogez les juifs; ils auront beau s'armer d'impudence, ils ne pourront contredire ouvertement cette prophétie. On parle dans toutes les églises de la femme de notre Évangile. Il y a dans toutes les villes des magistrats principaux, des commandans de troupes, des femmes et des hommes distingués; dans quelque partie de la terre que vous alliez, vous verrez qu'on écoute en silence l'action de cette même femme: elle n'est ignorée dans aucune contrée du monde. Que de princes ont comblé des peuples de bienfaits, ont terminé des guerres importantes, remporté de grandes victoires, relevé des villes, sauvé des nations, grossi considérablement leur trésor! leurs actions cependant sont oubliées, on n'en parle plus. Plusieurs

princesses, femmes célèbres, ont fait de grands biens à leurs sujets, et elles ne sont pas même connues de nom ; tandis qu'une femme obscure, qui n'a fait que répandre une huile de parfum, est célébrée par toute la terre, sans que la longueur du temps ait pu ou puisse jamais obscurcir sa mémoire. Cependant son action n'étoit pas éclatante : elle n'avoit fait que répandre une huile de parfum ; sa personne n'étoit pas illustre : c'étoit une femme ignorée et méprisée ; elle n'avoit pas agi devant plusieurs témoins : il ne se trouvoit là que quelques disciples ; le lieu n'étoit pas remarquable : elle n'avoit point paru sur un théâtre public, mais dans une maison particulière, où il y avoit très peu de monde. Toutefois, ni le petit nombre de témoins, ni l'obscurité de la personne, ni le secret du lieu, rien en un mot n'a pu ensevelir dans l'oubli ni le nom ni l'action d'une femme, qui est maintenant plus célèbre que tous les princes et toutes les princesses. Quelle est la cause de ce prodige ? qui est-ce qui l'a opéré? N'est-ce pas le Dieu lui-même sur qui elle a répandu son parfum, et qui a fait retentir par toute la terre le bruit de son action ? Est-ce donc l'effet d'une puissance humaine, je vous le demande, d'avoir prédit l'éclat d'une action aussi simple? un homme de bon sens pourroit-il le prétendre ? Prédire ce qu'on fera soi-même, est une chose admirable et peu commune ; mais prédire ce que feront les autres, et le prédire de manière à convaincre tous les hommes et à les frapper par l'évidence, est bien plus extraordinaire encore et bien plus merveilleux.

Jésus-Christ a fait au chef de ses apôtres une autre prédiction : *Je bâtirai*, lui dit-il, *mon Église sur cette pierre , et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle* (Matth. 16. 18.). Dites-moi, Juifs, pouvez-vous attaquer ces paroles? pouvez-vous montrer la fausseté de cette prophétie? Quoi que vous puissiez dire , vous serez confondus par le témoignage des faits. Que de guerres ont été excitées contre l'Église! que de troupes ont été préparées ! que d'armes ont été aiguisées contre elle ! exil , confiscation , mort , précipices, mers , lacs , chaudières bouillantes, fournaises, chevalets, dents de bête féroce , tous les genres et tous les instrumens de peines et de supplices , tous les tourmens les plus horribles et les plus insupportables ont été imaginés contre l'Église , de la part des étrangers , je dis même de la part des plus proches ; car une guerre civile , plus cruelle qu'aucune autre guerre de cette nature, étoit allumée partout. Non seulement les citoyens étoient soulevés contre les citoyens , mais les amis contre les amis, les parens contre les parens , les proches contre les proches. Aucune de ces attaques néanmoins n'a pu ébranler , n'a pu affoiblir l'Église ; et ce qu'il y a d'étonnant et d'incroyable , c'est qu'elle ait été en butte à tous ces assauts dès sa naissance. Si tous les orages fussent venus fondre sur elle , lorsque la prédication auroit été bien fondée , bien établie par toute la terre , il ne seroit pas aussi surprenant qu'elle n'eût pas été renversée; mais que dès l'origine de la prédication , lorsque la foi venoit d'être répandue , que les esprits des fidèles étoient chan-

celans et foibles, tant de guerres aient été excitées contre nous, et que, loin de perdre de nos forces, nous nous soyons fortifiés de plus en plus, c'est là ce qui est au-dessus de tous les prodiges; car, afin qu'on ne dise pas que l'Église est maintenant affermie par la paix que lui ont accordée les empereurs, Dieu a permis qu'elle ait été attaquée, lorsqu'elle ne faisoit que de naître, dans sa plus grande foiblesse, afin que l'on sache que son affermissement actuel est l'ouvrage de la puissance de Dieu et non de la paix dont les empereurs l'ont gratifiée. Pour confirmer ce que nous disons, songez combien de philosophes, tels que Zénon, Platon, Socrate, Diagore, Pythagore (1), et une infinité d'autres, ont voulu introduire chez les Grecs de nouveaux dogmes et une nouvelle morale; mais loin d'avoir triomphé des obstacles, ils ne sont pas même connus de nom par la multitude. Pour Jésus-Christ, non seulement il a composé, il a même établi par toute la terre une morale nouvelle. Que de choses extraordinaires, dit-on, n'a pas faites Apollonius de Tyanes! mais ce qui prouve qu'il n'y avoit rien de vrai dans toutes ses œuvres, qu'elles n'étoient que mensonge, imposture, illusion, c'est qu'on les a oubliées, c'est qu'elles n'ont eu aucune suite. Et qu'on ne croie pas que nous fassions injure à Jésus-Christ que de le comparer à Pythagore, à Platon, à Zénon,

(1) Zénon, Platon, Socrate, Diagore, Pythagore, philosophes grecs assez connus. Apollonius de Tyanes, dont il est parlé ensuite, étoit un homme fort extraordinaire, qui parut quelques années avant Jésus-Christ, et qui ne laissa aucune suite. Il étoit né à Tyanes, bourg de Cappadoce.

à Apollonius de Tyanes. Ce n'est pas d'après notre propre sentiment que nous le faisons, mais pour condescendre à la foiblesse des juifs, qui croient que Jésus-Christ étoit un simple homme; c'est ce qu'a fait saint Paul avant nous. Lorsque cet apôtre entra dans Athènes, il ne parla pas au peuple d'après les prophètes, ni d'après les évangiles, mais d'après l'autel qu'il avoit rencontré. Non qu'il crût que cet autel étoit plus digne de foi que les évangiles, ni que l'inscription qu'il portoit étoit plus précieuse que les écrits des prophètes; mais comme il parloit à des Grecs qui ne croyoient aucun de nos livres, il cherchoit à les soumettre par leur propre doctrine. Aussi disoit-il dans une de ses épîtres : *J'ai vécu avec les juifs comme juif, avec ceux qui n'avoient point de loi comme si je n'en eusse point eu moi-même, quoique je fusse soumis à la loi de Dieu et de Jésus-Christ son fils* (1. Cor. 9. 20 et 21.). C'est ce que fait encore l'Ecriture dans l'Ancien Testament lorsqu'elle parle de Dieu aux juifs : *Seigneur*, dit-elle, *est-il parmi les dieux quelqu'un qui vous ressemble* (Exod. 15. 11.)? Quoi donc! Moïse, y a-t-il quelque comparaison entre les faux dieux et le Dieu véritable? Je ne prétends pas, dit-il, établir aucune comparaison; mais comme je parle aux juifs qui ont une grande idée des faux dieux, je les instruis de cette manière pour condescendre à leur foiblesse. De même nous, comme nous parlons aux mêmes juifs qui ne voient dans Jésus-Christ qu'un simple homme et un infracteur de la loi, c'est pour cela que nous le comparons aux philosophes les plus admirés chez les Grecs.

Nous allons, si vous voulez, tirer de nouvelles preuves de ceux qui, chez les mêmes juifs, ont entrepris de semer leur doctrine, qui ont rassemblé des disciples, et qui, dénoncés aux chefs de la nation, ont péri aussitôt sans laisser aucune trace. Voici comme Gamaliel ferma la bouche à ses compatriotes qu'il voyoit furieux contre les disciples et altérés de leur sang. Voulant réprimer leur rage, il fit retirer un moment les apôtres, et parla ainsi dans le conseil : *Prenez garde, Israélites, à ce que vous allez faire touchant les hommes qu'on vous dénonce. Il y a quelque temps qu'il s'éleva un certain Theudas, qui prétendoit être quelque chose de grand. Il s'étoit attaché environ quatre cents hommes qui périrent tous avec lui, et furent dispersés. Judas de Galilée s'éleva ensuite. Il avoit attiré beaucoup de monde : mais il périt, ainsi que Theudas, avec tous ses disciples. Voici donc ce que je vous dis dans la circonstance présente : Prenez garde à ce que vous allez faire. Si l'œuvre que vous attaquez vient des hommes, elle se détruira ; si elle vient de Dieu, vous ne pourrez la détruire, et vous seriez en danger de combattre contre Dieu même* (Act. 5. 35 à 39.). Qu'est-ce donc qui prouve que, si elle vient des hommes, elle se détruira ? Vous en avez l'expérience, leur dit-il, dans Judas et dans Theudas. Si le Jésus que prêchent ces hommes-ci ressemble aux deux autres, si tout n'est pas l'ouvrage de la puissance divine, attendez un peu, et vous serez convaincus par les faits mêmes, et vous apprendrez par l'événement si Jésus n'est qu'un im-

posteur, comme vous le dites, et un infracteur de la loi, ou si c'est le Dieu dont la puissance ineffable maintient le monde qu'elle a créé, et gouverne toutes les choses d'ici-bas. Ils ont donc attendu d'après ce conseil; et la puissance invincible du Très-Haut s'est manifestée par les faits mêmes; et la ruse que le démon avoit imaginée pour tromper un grand nombre d'hommes, s'est tournée contre lui. En effet, dès que cet esprit de malice s'aperçut que le Messie alloit venir, voulant répandre des nuages sur son arrivée, et rendre suspecte sa mission, il fit paroître les imposteurs dont nous avons parlé plus haut, afin qu'il pût être confondu avec eux; et comme sur la croix il l'associa à deux brigands, il emploie le même artifice lors de sa venue, il s'efforce d'obscurcir la vérité par les nuages du mensonge. Mais loin de réussir dans l'une et l'autre conjoncture, il n'a fait que montrer davantage la puissance de Jésus-Christ; car, pourquoi, je vous le demande, de trois hommes crucifiés dans le même lieu, dans le même temps, sur la condamnation des mêmes juges, un seul est-il adoré, tandis que les deux autres sont oubliés? pourquoi encore, lorsque plusieurs imposteurs ont voulu introduire une morale nouvelle, un seul est-il honoré par toute la terre, tandis que le nom des autres est oublié jusqu'à ce jour? Ce sont les comparaisons qui font sortir la vérité avec plus d'éclat: comparez donc, ô Juifs, et cédez du moins à l'évidence. Un imposteur auroit-il pu établir par toute la terre un si grand nombre d'églises? auroit-il pu étendre son culte depuis une extrémité du monde jusqu'à l'autre? auroit-il pu se soumettre tous

les hommes malgré une infinité d'obstacles? non, assurément. Il est donc clair que Jésus-Christ n'est pas un imposteur, mais le Sauveur et le Bienfaiteur des hommes, le Principe de notre vie et de notre salut.

Je vais ajouter encore une prédiction, après quoi je reviens à mon sujet. *Je ne suis pas venu*, dit Jésus-Christ, *apporter la paix sur la terre, mais l'épée* (annonçant par là, non ce qu'il désiroit, mais ce qui devoit arriver)*; car je suis venu séparer le fils d'avec son père, la fille d'avec sa mère, la belle-fille d'avec sa belle-mère* (Matth. 10. 34 et 35.). Comment, je vous prie, auroit-il pu faire cette prédiction, s'il étoit un simple homme, et un homme du commun? Voici le sens de ces paroles. Comme souvent il arrive que dans une seule maison il y a un fidèle et un infidèle, que le père veut entraîner son fils au culte des idoles, il prédit cette circonstance-là même; la prédication, dit-il, aura une telle force, que les fils n'auront aucun égard pour leurs pères, les filles pour leurs mères, les parens pour leurs enfans. Non seulement les hommes n'auront aucune considération pour leurs proches, ils sacrifieront même leurs jours, ils supporteront tout et souffriront tout, afin de ne pas renoncer à la foi. Comment un simple homme, un homme du commun, a-t-il pu prévoir, a-t-il pu produire ces effets parmi les hommes? Comment lui est-il venu à l'esprit de penser que les enfans le respecteroient plus que leurs pères, que les pères le chériroient plus que leurs enfans, que les femmes l'aimeroient plus que leurs époux, et cela, non dans une maison seule, ni dans dix, ni dans cent, mais dans toute l'étendue

du monde, dans toutes les villes et dans tous les pays, sur terre et sur mer, dans les lieux habités et inhabités. Et l'on ne peut pas dire qu'il ait prédit ces faits sans les amener à exécution. Combien d'hommes, dès la naissance de la Religion, et plus encore à présent, haïs pour la foi, chassés de la maison paternelle sans pouvoir y rentrer, ont été abondamment consolés par cela même qu'ils souffroient pour Jésus-Christ! Quel homme, je vous le demande, eût pu imprimer ces sentimens dans le cœur d'un autre homme?

Or le même qui a prédit la célébrité de la femme de l'Évangile, l'affermissement de l'Église, la violence d'une guerre intestine et domestique, a prédit aussi que le temple seroit renversé, que Jérusalem seroit prise, que l'empire des juifs n'existeroit plus. Si donc les autres prédictions ont été fausses, si elles n'ont pas été accomplies, ne croyez pas non plus celle que vous attaquez. Mais si les autres brillent par l'événement d'un éclat qui augmente tous les jours, si les portes de l'enfer n'ont pas encore prévalu contre l'Eglise, si l'action de la femme de l'Evangile est célébrée par toute la terre après un si long espace de temps, si les hommes qui ont cru en Jésus-Christ l'ont préféré à leurs pères, à leurs épouses, à leurs enfans, pourquoi donc, je vous le demande, la prédiction que je défends est-elle la seule que vous refusiez de croire, et cela lorsque le témoignage de plusieurs siècles confond votre opiniâtreté? Si depuis la prise de Jérusalem il ne se fût écoulé que dix ans, ou vingt, ou trente, ou cinquante, ce ne seroit pas encore une raison pour nier

opiniâtrément la vérité de la prédiction, quoiqu'on eût un prétexte pour la contester. Mais s'il s'est écoulé non cinquante, mais plus de cent, plus de deux cents, plus même de trois cents ans, sans qu'on ait vu aucune ombre, aucune apparence d'une révolution que vous attendez toujours, pourquoi vous opiniâtrer contre tout droit et toute raison?

Nous avons prouvé suffisamment que le temple des juifs ne sera jamais rétabli; mais comme nous avons ici une grande abondance de moyens, nous allons laisser les Evangiles pour nous tourner du côté des prophètes dont les juifs s'appuient surtout, et nous prouverons par les prophéties qu'ils ne recouvreront jamais ni leur empire ni leur temple. Cependant je ne serois pas obligé de prouver que leur temple ne sera pas rétabli, ce seroit à eux, et non pas à moi, à prouver au contraire qu'il sera rétabli. Moi, j'ai en ma faveur le témoignage de plusieurs siècles; eux, qui sont convaincus par les événemens mêmes, qui, ne trouvant dans les faits aucune preuve solide, ne nous opposent que de vaines paroles, doivent établir ce qu'ils avancent. Moi, je produis des faits, et je montre que le temple est tombé depuis plusieurs siècles sans qu'il ait été relevé dans tout cet intervalle; eux, qui ne fournissent que des paroles, devroient montrer que leur temple sera rétabli avec leur empire. C'est ainsi que l'on procède dans les tribunaux. Lorsque deux contendans se disputent pour un objet, et que l'un des deux produit en sa faveur un écrit, c'est à celui qui attaque l'écrit, et non à celui qui le fait valoir, à fournir des témoins et d'autres preuves pour montrer la fausseté

de ce qui est porté dans l'écrit. De même à présent les juifs devroient produire un prophète qui annonce clairement que leur temple sera rétabli avec leur empire.

C'est une chose certaine, et l'on en conviendra pour peu qu'on ait parcouru les livres prophétiques, que, quand la captivité présente devroit finir, les prophètes auroient dû nécessairement en annoncer la fin. C'étoit un ancien usage chez les juifs, que les prophètes leur prédissent de fort loin les biens et les maux qui devoient leur arriver. Pourquoi cela? C'étoit à cause de leur dureté et de leur ingratitude. Comme dans le temps même où ils étoient comblés de bienfaits, ils oublioient le Dieu qui en étoit l'auteur, et qu'ils attribuoient leurs prospérités aux démons (1)..... Par exemple, lorsqu'ils venoient de sortir d'Egypte, lorsque la mer s'étoit ouverte devant eux, et que les prodiges se multiplioient pour leur avantage, oubliant le vrai Dieu qui les avoit sauvés, ils attribuoient aux faux dieux leur délivrance, et disoient au grand-prêtre Aaron : *Faites-nous des dieux qui nous précèdent* (Exod. 32. 1.) Ils disoient aussi à Jérémie : *Nous ne recevrons point de votre bouche les paroles que vous nous dites au nom du Seigneur; mais nous exécuterons les vœux que nous aurons prononcés par notre bouche, en sacrifiant à la Reine du ciel, et en lui offrant des oblations comme nous l'avons fait, nous et nos pères, nos rois et nos princes.*

(1) Dans l'original, la phrase commence et ne finit pas. J'ai cru devoir conserver cette irrégularité grammaticale, qui n'est pas rare chez les orateurs, et qui rend le discours plus naturel.

Alors nous avons nagé dans l'abondance, nous avons été heureux, nous n'avons souffert aucun mal. Mais depuis que nous avons cessé de sacrifier à la Reine du ciel, et de lui présenter nos offrandes, nous sommes déchus de notre bonheur, nous avons été consumés par l'épée et par la famine (Jér. 44. 16 à 18.). De peur donc qu'ils n'attribuassent aux idoles les faveurs et les peines, afin qu'ils crussent qu'elles venoient de Dieu, qui leur envoyoit les unes pour les punir, les autres par un effet de son amour, les prophètes leur prédisoient de fort loin ce qui devoit leur arriver. Et afin de vous convaincre que c'est là la vraie cause des prédictions faites aux juifs, écoutez ce que dit à ce peuple l'éloquent Isaïe : *Je sais que vous êtes dur, que les fibres de votre cou sont de fer* (c'est-à-dire que vous êtes inflexible), *et que votre front est d'airain* (c'est-à-dire, que vous êtes armé d'effronterie ; car nous avons coutume de dire de ceux qui ne savent pas rougir, qu'ils ont un front d'airain). *Je vous ai prédit long-temps auparavant ce qui doit vous arriver, je vous l'ai annoncé d'avance...* Ensuite énonçant la cause de sa prédiction, il ajoute, *de peur que vous ne disiez : Ce sont mes idoles qui m'ont fait ces biens ou ces maux ; ce sont mes images taillées et jetées en fonte qui m'ont donné ces avis* (Is. 48. 4 et 5.). Et comme il y avoit des hommes fiers et opiniâtres, qui même après l'événement, prétendoient qu'on ne le leur avoient pas annoncé, les prophètes ne se contentoient pas de prédire l'avenir, ils prenoient des témoins de ce qu'ils prédisoient : *Donnez-moi*, dit le même Isaïe, *des témoins*

qui soient irréprochables, Urie, et le grand-prêtre Zacharie, fils de Barachias (Is. 8. 2.). Il fait plus encore : il consigne sa prophétie dans un livre neuf, afin qu'après l'événement ce livre dépose contre les juifs, et atteste qu'il leur avoit été annoncé long-temps d'avance. Aussi le prophète a-t-il consigné sa prédiction dans un livre, et dans un livre neuf, afin qu'il durât assez long-temps pour attendre l'événement des faits qui y étoient contenus. Ce passage prouve la vérité de ce que je dis, sans doute que Dieu prédisoit aux juifs tout ce qui devoit leur arriver ; je vais le prouver encore par les maux et les biens qu'ils ont ressentis tour-à-tour. Les juifs ont subi trois captivités fort rudes, qui toutes trois leur ont été prédites. Dieu leur en a fait marquer exactement toutes les circonstances, le lieu, le temps, les personnes, l'espèce de maux qu'ils auroient à souffrir, et le retour.

Je vais parler d'abord de la prédiction de la captivité en Egypte. Dieu adressa ces paroles à Abraham : *Sachez que votre postérité passera dans une terre étrangère, qu'elle y sera réduite en servitude et accablée de maux pendant quatre cents ans. Mais j'exercerai mes jugemens*, dit le Seigneur, *sur le peuple auquel ils seront assujettis ; et à la quatrième génération, ils reviendront dans cette contrée chargés de richesses* (Gen. 15. 13 et 14.). Vous voyez comme Dieu a exprimé le nombre des années, *quatre cents ans ;* et l'espèce de servitude, car il ne s'est pas contenté de dire qu'ils seroient *réduits en servitude*, mais *accablés de maux.* Ecoutez comment Moïse raconte leurs

maux : *On ne donne point de paille à vos serviteurs, et l'on exige d'eux la même quantité de briques* (Exod. 5. 16.). Ils étoient battus de verges tous les jours, afin que vous compreniez le sens de ces paroles : *Ils seront réduits en servitude et accablés de maux. Mais j'exercerai mes jugemens sur le peuple auquel ils seront assujettis ;* il parle de la submersion des Egyptiens dans la mer Rouge, au sujet de laquelle Moïse s'exprime ainsi dans son cantique : *Il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier* (Exod. 15. 1.). Ensuite il marque la nature de leur retour : *Ils reviendront dans cette contrée chargés de richesses. Que chaque femme*, dit Moïse, *emprunte à son hôtesse et à sa voisine des vases d'or et d'argent* (Exod. 3. 22.). Comme ils avoient été long-temps en servitude, et qu'ils n'avoient pas reçu le salaire de leurs peines, Dieu leur a fait demander des effets qu'ils ont emportés malgré leurs maîtres. C'est à ce sujet que David s'écrie : *Il les a fait sortir chargés d'or et d'argent*, *et il n'y avoit point de malades dans leurs tribus* (Ps. 104. 37.).

Telle est la première captivité qui a été prédite avec toutes ses circonstances. Passons maintenant à la seconde, à celle de Babylone. Jérémie l'avoit prédite en termes clairs et formels. *Voici ce que dit le Seigneur : Lorsque soixante-et-dix ans se seront passés à Babylone, je vous visiterai, et je vérifierai les paroles favorables que je vous ai données en vous faisant revenir dans ce pays. Je ramènerai vos captifs, je vous rassemblerai de tous les peuples et de tous les lieux où je vous aurai dispersés, dit le Seigneur, je vous*

ferai revenir dans le lieu dont je vous ai fait partir (Jérém. 29. 10.). Vous voyez ici encore comme Dieu a exprimé la ville, le nombre des années, de quel lieu et pour quel lieu il devoit les rassembler. Aussi Daniel n'a prié le Seigneur pour les juifs que lorsqu'il eut vu les soixante-et-dix années accomplies. Qui est-ce qui le dit? Daniel lui-même qui s'exprime de la sorte : *Moi Daniel je travaillois aux affaires du roi. Je songeois avec surprise à la vision que j'avois eue, sans trouver personne qui pût me l'expliquer. Je compris par la lecture des livres saints le nombre des années que devoit durer la désolation de Jérusalem dont le Seigneur avoit parlé au prophète Jérémie, et qui étoit de soixante-et-dix ans. J'arrêtai mes yeux et mon visage sur le Seigneur mon Dieu pour le prier et le conjurer dans le jeûne, le sac et la cendre* (Dan. 8. 27. -9. 2.). Vous voyez que cette captivité a été aussi prédite, et que le prophète n'a pas osé adresser sa prière à Dieu avant le temps marqué : il craignoit de s'approcher en vain du Seigneur et de recevoir la réponse faite à Jérémie : *N'intercédez pas pour ce peuple, ne me priez pas pour eux, parce que je ne vous écouterai pas*. Mais lorsqu'il voit que le terme de la prédiction est arrivé ; et que le temps appelle le retour des juifs, alors il ne prie pas simplement le Seigneur, il le conjure dans le jeûne, dans le sac et dans la cendre. Il fait en un mot à l'égard de Dieu ce que nous faisons ordinairement à l'égard des hommes. Lorsque nous voyons des serviteurs jetés en prison après avoir commis un grand nombre de fautes,

nous n'intercédons pas pour eux dans les premiers momens de la punition ; mais après avoir laissé passer quelques jours, lorsque nous voyons que la peine a pu les rendre sages, alors nous nous approchons de leurs maîtres, et nous prenons pour les adoucir le moment favorable. C'est ce qu'a fait le prophète. Lorsque les juifs eurent été punis, non pas autant que le méritoient leurs fautes, mais enfin lorsqu'ils eurent été punis, il s'approche du Seigneur afin d'intercéder pour eux. Mais si vous voulez, écoutons sa prière elle-même : *Je confessai*, dit-il, *mes fautes, et je dis au Seigneur : O Seigneur Dieu, grand et terrible, qui gardez votre alliance et votre miséricorde envers ceux qui vous aiment et qui observent vos commandemens* (Dan. 9. 4.). Quoi donc, Daniel ! vous intercédez pour des hommes coupables, qui ont offensé le Seigneur ; et vous parlez de ceux qui observent ses lois ! ceux qui violent ses préceptes sont-ils donc dignes de pardon ? Ce n'est pas d'eux que je parle, dit le prophète, mais de leurs ancêtres les plus éloignés, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob : c'est à eux que le Seigneur a fait des promesses, à eux, dis-je, qui ont observé ses commandemens. Comme les coupables n'ont aucun titre pour obtenir leur salut, voilà pourquoi je parle de leurs ancêtres ; et pour que vous ne pensiez pas qu'il parle des coupables en disant : *Vous qui gardez votre alliance et votre miséricorde envers ceux qui vous aiment et qui observent vos commandemens*, il ajoute aussitôt : *Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous avons fait des actions perverses et impies, nous nous som-*

mes détournés de la voie de vos préceptes et de vos ordonnances, nous n'avons pas écouté les prophètes, vos serviteurs. La seule défense, oui, la seule défense qui reste au coupable après avoir péché, c'est de reconnoître sa faute. Considérez la vertu du juste et la perversité des juifs. Le juste qui n'avoit à se reprocher aucune faute, se condamne avec la plus grande sévérité : *Nous avons péché*, dit-il, *nous avons commis l'iniquité, nous avons fait des actions perverses.* Les juifs, au contraire, qui étoient souillés de crimes, disoient : *Nous avons gardé vos préceptes ; nous appellerons donc heureux ceux qui s'éloignent de vous, puisqu'ils établissent leur fortune par les injustices qu'ils commettent.* Le juste est modeste après avoir fait le bien, le méchant s'enorgueillit même après avoir fait le mal. Celui qui n'avoit rien à se reprocher, disoit : *Nous avons fait des actions perverses, nous nous sommes détournés de la voie de vos préceptes.* Ceux qui avoient à se reprocher une infinité de crimes, disoient au contraire : *Nous avons gardé vos préceptes.* Je vous fais cette observation, afin que vous évitiez l'orgueil du méchant et que vous imitiez la modestie du juste. Ensuite le prophète Daniel, après avoir parcouru les iniquités des juifs, parle de la peine qu'ils ont subie, et voulant par là même rappeler Dieu à la miséricorde, il ajoute : *Et cette malédiction, qui est décrite dans la loi de Moïse, serviteur de Dieu, est tombée sur nous, parce que nous avons péché* (Dan. 9. 11.). Et quelle est cette malédiction ? voulez-vous que nous la citions en propres termes ? *Si vous ne servez pas le*

Seigneur votre Dieu, je ferai venir contre vous un peuple fier et insolent dont vous n'entendrez pas la langue, et vous serez réduits à un petit nombre (Deut. 28. 50.). Animés des mêmes sentimens, les trois enfans de Babylone annonçoient qu'ils avoient été punis pour leurs mauvaises actions, et reconnoissant devant Dieu qu'ils étoient coupables des fautes communes, ils disoient : *Vous nous avez livrés, Seigneur, entre les mains de nos ennemis qui sont des pervers, des scélérats; des contempteurs de votre loi, entre les mains d'un prince le plus injuste, le plus méchant qui soit sur la terre* (Dan. 3. 32.). Vous voyez l'accomplissement de la malédiction qui dit : *Vous serez réduits à un petit nombre, j'amènerai contre vous un peuple fier et insolent*. C'est encore ce que fait entendre Daniel : *Nous avons été assaillis*, dit ce prophète, *de maux tels qu'on n'en a jamais vus sous le ciel; tous ces maux sont tombés sur nous selon qu'il est écrit dans la loi de Moïse* (Dan. 9. 12.). Et quels sont ces maux? *Les mères ont mangé leurs propres enfans* (Deut. 28. 53.). C'est ce que prédit Moïse, et ce que Jérémie annonce être arrivé. *La femme tendre et délicate*, dit Moïse, *qui ne pouvoit pas seulement marcher, qui pouvoit à peine poser un pied sur la terre à cause de son extrême mollesse et de sa délicatesse, se nourrira d'un mets horrible, mangera le fruit de ses propres entrailles. Les femmes naturellement compatissantes*, dit Jérémie, *ont égorgé leurs enfans de leurs propres mains pour en manger la chair* (Jér. *Lament.* 4. 10.). Cependant Daniel, après avoir rapporté les

fautes des juifs, après avoir parlé de la peine qu'ils ont subie, ne croit pas pour cela qu'ils doivent être sauvés. Voyez donc quelle est la vertu de ce fidèle serviteur. Il montre qu'ils n'ont pas été punis selon la gravité de leurs fautes, que les maux qu'ils ont soufferts n'ont pu effacer leurs péchés, après quoi il a recours à la miséricorde de Dieu, à sa bonté accoutumée pour les hommes : *Seigneur notre Dieu*, dit-il, *qui avez tiré votre peuple de la terre d'Egypte, et qui vous êtes fait alors un nom qui dure encore aujourd'hui, nous reconnoissons maintenant que nous avons péché, que nous avons commis l'iniquité* (Dan. 9. 15.). Comme alors, dit-il, vous n'avez pas sauvé les juifs pour leurs propres mérites, mais parce que vous avez vu leur affliction et leur détresse, que vous avez entendu leurs cris ; de même à présent délivrez-nous de nos maux à cause de votre bonté et de votre amour pour les hommes, puisque nous n'avons pas d'autre titre pour être sauvés. Il déplore ensuite les malheurs de sa patrie, et pour rendre le tableau plus touchant, il présente la ville même comme une femme captive : *Mon Dieu*, dit-il, *faites reluire votre face sur votre sanctuaire, abaissez votre oreille jusqu'à vos serviteurs, écoutez-nous, ouvrez les yeux, considérez la ruine de votre ville, d'une ville dans laquelle votre nom a été invoqué* (Dan. 9. 17.). Lorsqu'après avoir promené de tout côté ses regards, il n'a trouvé aucun homme qui puisse apaiser le courroux de Dieu, il a recours aux édifices mêmes, il présente la ville de Jérusalem, il met sous les yeux sa désolation, et conclut sa prière, comme on le voit par la suite, en

s'efforçant de rendre Dieu propice. Mais il faut revenir à notre sujet; car c'est une digression que je me suis permise pour reposer vos esprits fatigués d'une longue discussion. Revenons donc au point dont nous nous sommes écartés, et prouvons que les maux qui devoient arriver aux juifs leur ont été prédits avec toutes leurs circonstances. Je viens de montrer que les deux premières captivités leur avoient été annoncées par des prophètes, et que par conséquent ils n'ont pas dû être surpris quand elles ont eu lieu.

Il nous reste à parler de leur troisième captivité, pour nous occuper ensuite de leur captivité présente, et montrer qu'aucun prophète ne leur a marqué le terme, ne leur a promis la fin de leurs maux actuels. Quelle est donc la troisième captivité? celle qui est arrivée sous Antiochus Epiphane. Alexandre, roi de Macédoine, s'étoit rendu maître de l'empire de Darius, roi de Perse, qu'il avoit vaincu; il eut pour successeurs, après sa mort, quatre princes. Longtemps après, Antiochus, descendant d'un de ces princes, brûla le temple, pilla le Saint des Saints, emporta les vases sacrés, s'assujettit les juifs, et détruisit tout leur empire. Tous ces faits ont été prédits par Daniel avec une exactitude qui va jusqu'à compter les jours. Le prophète a marqué avec précision dans quel temps ils arriveroient, de quelle manière, par qui, quelle fin ils auroient, et quelle seroit la révolution.

Vous l'apprendrez encore mieux par la vision même, que le prophète rapporte en parabole. Il désigne Darius, roi des Perses, sous la figure d'un bé-

lier; le roi des Grecs, Alexandre de Macédoine, sous celle d'un bouc; les quatre princes ses successeurs, sous celle de quatre cornes; enfin Antiochus Epiphane, sous celle d'une dernière corne. Ou plutôt écoutons la vision même de Daniel : *J'ai eu une vision*, dit-il, *lorsque j'étois assis devant Ubal* (c'étoit un lieu ainsi appelé dans la langue des Perses). *Je levai les yeux, et je vis un bélier qui se tenoit devant Ubal. Il avoit deux cornes élevées, dont l'une beaucoup plus haute s'étendoit jusqu'à l'extrémité du monde. Ce bélier frappoit de sa corne l'occident, l'aquilon, le midi; aucune bête ne pouvoit lui résister, ni s'arracher de ses mains. Il fit tout ce qu'il voulut, et il devint fort puissant. J'étois attentif à ce que je voyois* (Dan. 8. 2. 5.). Par le bélier et ses cornes, le prophète marque la puissance des Perses, et leur empire qui s'est étendu par toute la terre. Il parle ensuite du roi de Macédoine sous cette autre image : *Un bouc vint de l'occident sur la face de toute la terre à laquelle il ne touchoit pas. Ce bouc avoit une corne fort grande entre les deux yeux.* Après quoi il exprime ainsi les combats qu'Alexandre livra à Darius, et les victoires qu'il remporta sur ce prince : *Le bouc joignit le bélier qui étoit armé de ses cornes, il l'attaqua avec fureur* (j'abrége le récit), *le renversa, lui rompit les deux cornes, et personne ne put l'arracher de ses mains*. Parlant ensuite de la mort d'Alexandre, et des quatre rois ses successeurs, il ajoute : *Le bouc étant devenu extrêmement fort, sa grande corne se rompit, et il se forma quatre cornes au-dessous vers les*

quatre vents du ciel. Enfin Daniel passe au règne d'Antiochus, et annonçant qu'il descendoit d'un des quatre princes, il en parle de la sorte : *De l'une de ces quatre cornes il en sortit une petite qui s'agrandit considérablement vers l'orient et vers le midi.* Et pour marquer qu'il détruisit l'empire des juifs, voici comme il s'exprime : *Il eut assez de puissance, à cause des péchés du peuple, pour profaner et détruire les sacrifices, il désola le Saint des Saints, détruisit l'autel, foula aux pieds les choses saintes, plaça une idole dans l'intérieur du temple, immola des victimes aux démons contre la loi ; la justice fut oubliée et dédaignée. Il exécuta tout et réussit en tout.* Daniel revient de nouveau au règne du même Antiochus Epiphane, à la captivité, à la prise de la ville, à la désolation du temple, et il ajoute le temps où tout cela aura lieu. Il commence dès le règne d'Alexandre, et va jusqu'à la fin de son livre, en rapportant tous les événemens intermédiaires, les querelles de Ptolémée et de Séleucus, les exploits de leurs généraux, leurs ruses, leurs victoires, leurs armées, leurs combats sur terre et sur mer. Il avance toujours, et finit par Antiochus dont il parle de nouveau en ces termes : *Sous ses ordres des hommes puissans profaneront le Saint des Saints, et feront cesser le sacrifice perpétuel* (il nomme sacrifice perpétuel, le sacrifice de tous les jours) *; ils mettront dans le temple l'abomination de la désolation, ils améneront avec eux pour tout détruire les violateurs de la sainte alliance*, c'est-à-dire, ils s'associeront les juifs prévaricateurs. *Le peuple*

qui connoît son Dieu aura quelque supériorité. Le prophète parle ici des exploits des Machabées, des avantages qu'eurent les juifs fidèles sous Juda, Simon et Jean. *Les sages du peuple en instruiront plusieurs, mais ils seront affoiblis par l'épée, par la flamme* (sans doute dans un second embrasement de la ville), *par la captivité, par des brigandages qui dureront plusieurs jours. Au milieu de ces affoiblissemens, ils recevront quelques secours modiques.* Daniel fait entendre qu'ils pourront respirer au milieu de leurs maux, et sortir pour un moment des afflictions dont ils seront accablés. *Plusieurs se joindront à eux par des alliances feintes pour les perdre, et les sages mêmes trahiront le bon parti.* Daniel marque ainsi les chutes de ceux qui paroissoient les plus fermes ; après quoi il découvre la cause pour laquelle Dieu a permis que les juifs fidèles fussent en butte à tant de maux. Et quelle est cette cause? *C'est afin qu'ils passent par le feu, qu'ils deviennent de plus en plus, jusqu'au temps prescrit, purs et blancs, dignes de son choix.* Dieu a permis, dit-il, ces disgraces, afin de purifier les juifs fidèles, et de montrer ceux d'entre eux dont la fidélité étoit éprouvée. Le prophète parle en ces termes de la puissance du roi Antiochus : *Il exécutera toutes ses volontés*, dit-il, *il s'élèvera et s'agrandira.* Voici comme le même Daniel présente le caractère de ce prince porté au blasphème : *Il parlera*, ajoute-t-il, *il parlera insolemment contre le Dieu des dieux ; il réussira jusqu'à ce que la colère du Seigneur soit accomplie.* Le prophète annonce par ces derniers mots que ce n'étoit pas à

lui-même qu'Antiochus devroit l'accroissement de ses forces, mais à la colère du Seigneur contre les juifs. Après s'être étendu sur les maux que ce roi cruel devoit faire à l'Egypte et à la Palestine, après avoir expliqué comment il devoit revenir, qui est-ce qui devoit l'y engager et l'y contraindre, il rapporte la révolution qui survint alors, et comment les juifs, après avoir passé par tant de maux, éprouvèrent quelque soulagement, un ange étant envoyé pour les secourir : *En ce temps-là*, dit-il, *Michel le Grand-Prince s'élèvera, lui qui est le protecteur des enfans de votre peuple. Il viendra un temps d'affliction tel qu'il n'y en a pas eu depuis qu'il existe des nations sur la terre jusqu'à nos jours. En ce temps-là seront sauvés tous ceux de votre peuple qui seront trouvés écrits dans le livre*, c'est-à-dire qui seront dignes d'être sauvés (Dan. 12. 1.).

Mais nous n'avons pas encore prouvé le point essentiel. Eh! quel est ce point? C'est que le prophète a déterminé le temps que dureroient ces maux, de même qu'on avoit marqué quatre cents ans pour la première captivité, et soixante-et-dix pour la seconde. Voyons donc si pour la troisième on détermine aussi quelque temps; et où trouverons-nous ce que nous cherchons? sans doute dans ce qui suit. Lorsqu'on eut montré au prophète dans l'avenir un grand nombre de maux extrêmes, embrasement, destruction d'empire, captivité du peuple, il désira d'apprendre quelle seroit la fin de ces maux, et quelle révolution suivroit ces disgraces. Il fit donc cette demande : *Seigneur, dites-moi quelle sera la fin de ces tristes événemens? Le Seigneur lui*

répondit : Ecoute , Daniel , ces paroles sont fermées et sont scellées (ce qui annonce que ce qu'on lui avoit révélé étoit caché dans l'avenir) *jusqu'au temps qui a été prescrit* (Dan. 12. 8 et 9.). Le Seigneur ensuite découvre la cause pour laquelle il a permis ces maux. *Jusqu'à ce que plusieurs soient éprouvés par le feu , soient rendus blancs et dignes de mon choix ; jusqu'à ce que les sages et les impies qui auront consommé l'iniquité , comprennent mes desseins.* Après quoi il prédit le temps que devoient durer les maux: *Depuis le temps*, dit-il , *qu'aura été aboli le sacrifice perpétuel.* On appeloit sacrifice perpétuel, comme nous l'avons dit plus haut, le sacrifice de tous les jours , le sacrifice que les juifs étoient dans l'usage de faire chaque jour à Dieu le matin et le soir. Comme donc Antiochus , après avoir emporté de force Jérusalem, avoit aboli cet usage, c'est ce qui fait dire à l'ange du Seigneur : *Depuis le temps qu'aura été aboli le sacrifice perpétuel, il se passera mille deux cent quatre-vingt-dix jours*, c'est-à-dire, trois années et demie et un peu plus. Ensuite il fait entendre qu'on verroit alors la fin et le terme de ces maux. *Heureux*, ajoute-t-il, *celui qui aura supporté ces disgraces , et qui sera arrivé jusqu'à trois mille trois cent trente-cinq jours.* Ce sont quarante-cinq jours ajoutés aux mille deux cent quatre-vingt-dix jours. Comme les combats qui devoient assurer la révolution durèrent un mois et demi, ce fut après ce terme que la victoire fut complète, et la délivrance des maux entière. En disant : *Heureux celui qui aura supporté patiemment ces disgraces,*

et qui sera arrivé jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours, il annonce la délivrance des maux. Et il ne dit pas simplement : *celui qui sera arrivé*, mais : *celui qui aura supporté et qui sera arrivé*. Comme plusieurs méchans devoient voir la révolution, ce ne sont pas eux que l'ange du Seigneur trouve heureux, mais ceux qui dans le temps de l'affliction ayant rendu témoignage à la foi qu'ils n'auront pas trahie, seront sortis de la détresse. C'est pour cela qu'il ne dit pas simplement : *celui qui sera arrivé*, mais : *celui qui aura supporté et qui sera arrivé*. Est-il rien de plus clair que cette prophétie ? Vous voyez que le prophète a marqué avec exactitude pour la durée et pour le terme de la captivité, les années, les mois, et jusqu'à un seul jour.

Et afin de prouver que ce ne sont pas ici de vaines conjectures, je vais produire un autre témoin, que les juifs ne regardent pas comme suspect ; je veux dire Josèphe, qui a raconté leurs disgraces tragiques, et qui a expliqué assez au long l'Ancien Testament. Cet écrivain venu après Jésus-Christ, a parlé de la captivité que ce Fils de Dieu a prédite, il parle aussi de la troisième, il explique la vision du prophète touchant le bélier, le bouc, les quatre cornes, et une cinquième qui vint après elles. Mais pour qu'on ne se défie pas de nos discours, nous allons citer les propres paroles de Josèphe (1). Cet

(1) Josèphe, *Antiq. juives*, l. 10. ch. 11. Le texte de la citation est altéré à la fin ; mais il est aisé de le rétablir en consultant les éditions grecques de Josèphe. Cet historien n'est pas fort exact en citant la prophétie de Daniel ; il s'est permis d'y ajouter quelques circonstances.

historien après avoir donné de grandes louanges à Daniel qu'il admire, et qu'il préfère aux autres prophètes, vient à sa vision dont il parle de la sorte : « Daniel a laissé des écrits où l'on voit l'exactitude en même temps et la certitude de sa prophétie. Il dit qu'étant à Suze, ville capitale de la Perse, il sortit dans la plaine avec quelques-uns de ses compagnons; que dans un tremblement de terre qui survint, ses amis prirent la fuite et qu'il resta seul; qu'il tomba le visage contre terre, appuyé sur ses deux mains; que quelqu'un étant venu le toucher et lui ordonnant de se lever, il vit ce qui devoit arriver à ses compatriotes après plusieurs générations; qu'on lui montra, lorsqu'il fut levé, un grand bélier, auquel il crût plusieurs cornes, dont la dernière étoit plus haute; qu'il tourna ensuite les yeux vers le couchant, et qu'il aperçut un bouc, lequel s'avançant avec impétuosité, joignit le bélier, le frappa deux fois, lui rompit les cornes, le renversa et le foula aux pieds; que le bouc lui parut ensuite plus haut, qu'il lui sortit du front une très grande corne; que cette corne étant rompue, il en poussa quatre autres, tournées du côté des quatre vents; que d'une d'entre elles il en naquit une autre moins considérable qui s'accrût beaucoup. Dieu, qui lui montroit cette vision, lui dit que cette dernière corne subjugueroit les juifs, prendroit de force leur ville, pilleroit le temple, aboliroit les sacrifices, que ces maux dureroient mille deux cent quatre-vingt-dix jours. Telle est la vision que Daniel écrit avoir eue dans la campagne de Suze. Il supplia le Seigneur de lui expliquer cette vision. Le Seigneur lui dit que le

bélier signifioit les royaumes des Perses et des Mèdes; les cornes, les rois qui devoient y régner; la dernière corne, un dernier roi qui devoit l'emporter sur les autres en gloire et en richesses; que le bouc marquoit qu'il sortiroit des Grecs un prince, qui, se mesurant deux fois contre le roi de Perse, le déferoit dans un combat, et s'empareroit de toute sa puissance; que la première grande corne qui sortoit du front du bouc, annonçoit un premier roi; que les quatre cornes qui poussoient, la première étant rompue, et dont chacune étoit tournée vers une des quatre parties du monde, marquoient qu'après la mort du premier roi, quatre successeurs se partageroient son empire, que sans être ni ses enfans ni ses parens, ils lui succéderoient, et commanderoient plusieurs années dans le monde. Un des descendans de ces quatre princes devoit abolir les lois des juifs, détruire leur gouvernement, piller leur temple, faire cesser leurs sacrifices pendant trois ans.» Voilà, ô Juifs, les maux que votre nation a soufferts de la part d'Antiochus Epiphane, selon que l'avoit prédit Daniel plusieurs années avant qu'ils arrivassent. Est-il rien de plus clair que les prédictions que nous venons d'expliquer?

Il est temps, à moins que la longueur de notre discours ne vous fatigue, de passer à la question principale pour laquelle nous avons examiné tout ce qui précède, je veux dire à la captivité présente des juifs. Renouvelez-moi, je vous prie, votre attention pour l'objet important dont je vais vous entretenir. Dans les jeux olympiques vous avez la patience d'attendre depuis le milieu de la nuit jusqu'au milieu

du jour, pour savoir quels athlètes obtiendront la couronne; vous recevez, la tête nue, les rayons d'un soleil brûlant, vous ne voudriez pas vous retirer avant la décision de tous les combats : et lorsqu'il s'agit pour vous-mêmes, non d'une couronne périssable, mais d'une couronne incorruptible, vous seriez languissans et lâches! Une telle conduite ne seroit pas raisonnable.

Nous avons prouvé suffisamment que les trois premières captivités ont été prédites; il nous reste à parler de la quatrième. Je montrerai par le témoignage du même Josèphe, l'homme le plus zélé pour les intérêts des juifs, que le prophète a aussi prédit cette dernière captivité. Écoutons ce que l'historien ajoute à ce que nous avons rapporté plus haut. «Daniel, dit-il, a écrit de la même manière sur la principauté des Romains, il a prédit qu'ils prendroient la ville de Jérusalem et qu'ils désoleroient le temple.» Observez, ô Juifs, que, quoique Josèphe fût votre compatriote, il n'a pas eu le front de suivre votre opiniâtreté. Après avoir dit que Jérusalem seroit prise, il n'a pas osé ajouter qu'elle seroit rétablie, ni marquer le terme de son désastre. Mais il a copié Daniel qui ne marque pas ce terme; et quoiqu'en parlant de la victoire d'Antiochus, de la désolation du temple, il eût déterminé les années et les jours que dureroit la captivité, il ne s'est pas exprimé de même au sujet des Romains. Il a bien dit que Jérusalem et le temple seroient désolés, mais sans ajouter quelle seroit la fin de cette désolation, parce que le prophète ne l'ajoute pas. «Daniel, dit-il, nous a laissé dans son livre tous ces faits à venir que Dieu

lui a révélés, de sorte que ceux qui le lisent et qui considèrent les événemens, l'admirent pour l'honneur qu'il a reçu de Dieu. »

Considérons maintenant où Daniel a dit que le temple seroit désolé. Lorsqu'il eut achevé sa prière, dans le sac et dans la cendre, Gabriel vint à lui de la part du Seigneur, et lui dit : *Dieu a fixé les temps à soixante-et-dix semaines en faveur de votre peuple et de la cité sainte* (Dan. 9. 24.). Voici un temps marqué, dira-t-on : oui, sans doute ; mais c'est celui où devoit renaître la captivité, et non celui où elle devoit finir. Or dire le temps que doit durer une captivité, ou le temps après lequel elle doit avoir lieu, ce sont deux choses différentes. *Dieu*, dit-il, *a fixé les temps à soixante-et-dix semaines en faveur de votre peuple*. Il ne dit plus : *en faveur de mon peuple*. Cependant le prophète avoit dit plus haut, en s'adressant à Dieu : *Faites reluire votre face sur votre peuple* (Dan. 9. 17.) (1) ; mais Dieu regarde ce même peuple comme étranger, à cause de l'attentat qu'il devoit commettre. Daniel ensuite ajoute la cause de l'indignation du Seigneur : *Jusqu'à ce que les anciens péchés*, dit-il, *soient effacés par de nouveaux*, *et que l'iniquité vienne à son comble*. Qu'est-ce à dire, *que l'iniquité vienne à son comble* ? Ils commettent, dit-il, beaucoup de fautes ; mais le comble du crime sera lorsqu'ils auront fait mourir leur Seigneur et leur Maître. C'est ce que leur dit Jésus-Christ : *Remplissez la*

(1) Le passage porte : *Sur votre sanctuaire*, et non : *Sur votre peuple*.

mesure de vos pères (Matth. 23. 32.) : vous avez tué les serviteurs, répandez aussi le sang du Maître. Voyez l'accord des passages : *Remplissez la mesure*, dit Jésus-Christ ; *jusqu'à ce que l'iniquité vienne à son comble*, dit le prophète, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle soit telle, qu'on ne puisse rien y ajouter. Poursuivons : *Jusqu'à ce que la justice éternelle soit amenée sur la terre*. Quelle est cette justice éternelle, sinon la justice qui nous a été donnée par Jésus-Christ ? *Jusqu'à ce que les prophéties et les visions soient accomplies, et que le Saint des Saints soit sacré de l'huile sainte. Soient accomplies*, c'est-à-dire, aient leur fin et leur terme, car c'est la force de l'expression qu'emploie Daniel. *La loi et les prophètes*, dit Jésus-Christ, *ont duré jusqu'à Jean* (Matth. 11. 13.). Vous voyez comme le prophète les menace d'une désolation totale et d'une punition éclatante de leurs crimes. Dieu ne s'engage pas à leur pardonner leurs fautes, mais il menace de les punir avec éclat. Et quand est-ce que ces menaces ont été effectuées ? quand est-ce que les prophéties et l'onction sainte ont entièrement disparu de manière à ne jamais revenir ? Quand nous nous tairions, les pierres elles-mêmes crieroient : tant les faits parlent hautement ! Non, on ne peut citer une autre époque où ces événemens aient eu lieu, que celle-ci qui est déjà fort longue, et qui le deviendra de plus en plus. Le prophète poursuit, et s'exprimant avec plus d'exactitude encore : *Sachez donc ceci*, dit-il, *et gravez-le dans votre mémoire : Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ, chef de mon peuple, il y*

aura soixante-neuf semaines (Dan. 9. 25.). Suivez-moi attentivement : c'est ici le point capital de notre question. Soixante-neuf semaines font quatre cent quatre-vingt-trois ans ; car ce ne sont pas des semaines de jours ni de mois dont parle le prophète, mais des semaines d'années. Depuis Cyrus jusqu'à Antiochus-Epiphane, et à la captivité qui arriva sous ce prince, on compte trois cent quatre-vingt-quatorze ans. Il annonce donc que ce n'est pas de cette seconde destruction du temple qu'il parle, mais d'une troisième qui eut lieu sous Vespasien et Tite. Il avance dans les temps, et il nous apprend d'où il faut commencer à compter, sans doute depuis le jour où les juifs sont revenus : *Depuis l'ordre*, dit-il, *qui sera donné pour rebâtir Jérusalem*. Or Jérusalem n'a pas été rebâtie sous Cyrus, mais sous Artaxercès-Longue-Main. Lorsque les juifs furent de retour, Cambyse monta sur le trône ; les mages régnèrent après lui ; après les mages, Darius, fils d'Hystape ; après Darius, Xercès son fils ; après Xercès, Artabane, et après ce dernier prince, Artaxercès-Longue-Main régna sur la Perse. Ce fut sous son règne, dans la vingtième année, que Néhémias, étant de retour, rétablit Jérusalem. C'est ce qu'Esdras raconte dans un détail fort exact. Si donc, à partir de cette époque, nous comptons quatre cent quatre-vingt-treize années, nous arriverons à la dernière destruction de Jérusalem : *La place et l'enceinte des murs*, dit le même prophète, *seront rebâties de nouveau*. Du moment donc que Jérusalem aura été rétablie et aura repris son ancienne forme, de ce moment comptez soixante-et-dix semaines, et

vous verrez que la captivité présente ne doit plus avoir de terme. Daniel s'exprime plus clairement encore dans ce qui suit, et déclare que les maux actuels des juifs n'auront pas de fin : *Après soixante-et-dix semaines*, dit-il, *l'onction sainte sera abolie ; on ne rendra plus de jugement dans Jérusalem ; un peuple avec son chef détruira la ville et le sanctuaire ; tout périra comme dans un déluge*, sans qu'il reste de racine dont il puisse sortir de rejeton, *et la guerre se terminera par une ruine totale.* Parlant encore de la même captivité, il ajoute : *L'encens et les offrandes seront abolis, de plus l'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation s'étendra jusqu'à la consommation des siècles.* Pesons sur ces dernières paroles, *la désolation s'étendra jusqu'à la consommation des siècles*, et observons que le prophète appelle *abomination de la désolation*, la statue qu'avoit placée dans l'intérieur du temple le prince qui avoit renversé la ville. Aussi Jésus-Christ, qui est venu selon la chair après Antiochus, Jésus-Christ, annonçant la dernière captivité, et montrant que c'étoit elle qu'avoit prédite le prophète, s'exprime de la sorte : *Quand donc vous verrez que l'abomination de la désolation, prédite par le prophète Daniel, sera dans le lieu saint, que celui qui lit entende ce qu'il lit.* Comme toute figure et toute représentation d'homme étoit appelée chez les juifs *abomination*, Daniel, qui exprime par cette figure la statue qui fut placée dans le temple, annonce dans quel temps et sous quel prince la captivité doit avoir lieu. Josèphe lui-même, comme nous l'avons montré plus

haut, atteste que la prophétie parle des Romains. Que reste-t-il donc à dire aux juifs lorsqu'il est démontré que les prophètes ont marqué un terme à leurs captivités précédentes, tandis que, loin d'en marquer aucun à leur captivité actuelle, ils ont annoncé au contraire que la désolation s'étendroit jusqu'à la consommation des siècles ?

Mais nous allons tirer des faits mêmes un témoignage de la vérité de notre assertion. Si les juifs n'eussent jamais entrepris de rebâtir leur temple, ils pourroient dire que s'ils avoient voulu l'entreprendre, ils auroient pu y réussir selon leurs vœux. Mais je vais montrer que l'ayant tenté trois fois, et ayant été trois fois repoussés, la couronne de la victoire, comme dans les jeux olympiques, appartient à l'Eglise. Quand donc ont-ils formé cette entreprise, ces hommes qui résistent sans cesse à l'Esprit-Saint, qui ne respirent que nouveautés et révoltes ?

Lorsque l'empire des juifs eut été détruit par Vespasien et Tite, ils se soulevèrent sous Adrien, et entreprirent de rétablir leur ville, sans penser que le Ciel vouloit qu'elle fût ruinée pour toujours, qu'ils combattoient les décrets de Dieu même, et qu'il est impossible de triompher quand on fait la guerre à Dieu. Ils attaquèrent donc l'empereur, et le forcèrent de les détruire de nouveau. Adrien les ayant vaincus et se les étant assujettis, fit disparoître tous les restes de Jérusalem, et fit placer sur le sol sa statue pour les empêcher de se révolter par la suite. Après quoi, faisant réflexion que cette statue, usée par le temps, pourroit tomber, et voulant, pour ainsi dire, graver sur les juifs un caractère

ineffaçable de leur défaite et de leur opiniâtreté, il donna son nom à ce qui pouvoit rester de leur ville. Comme il s'appeloit Elien Adrien, il fit appeler *Elia* l'ancienne Jérusalem; et c'est ainsi qu'elle s'appelle encore de nos jours, du surnom de son vainqueur et de son destructeur.

Vous voyez quelle fut la première entreprise des juifs opiniâtres; considérez celle qu'ils formèrent de nouveau sous Constantin. Ce prince pour les punir leur fit couper les oreilles, imprima sur leurs corps le signe de leur rebellion, et les fit conduire partout comme des esclaves rebelles et fugitifs, les faisant remarquer par cette mutilation visible, et apprenant à tous les juifs répandus dans le monde à ne plus former de pareilles entreprises.

Au reste, ces faits sont déjà anciens, quoiqu'ils soient connus des plus âgés d'entre nous : celui que je vais rapporter est plus nouveau, et ne peut être ignoré même des plus jeunes, puisqu'il est arrivé non sous Adrien et Constantin, mais sous un prince qui existoit il n'y a pas vingt ans. Julien, qui a surpassé tous les princes en impiété, voulant entraîner les juifs dans son parti, et les engager à sacrifier aux idoles, ils lui représentèrent leur ancienne manière d'honorer le Seigneur, et le culte qui étoit en usage chez leurs ancêtres; ils avouoient alors malgré eux ce que nous leur démontrons maintenant, qu'il leur étoit impossible de sacrifier hors de leur ville, que c'étoit enfreindre les lois que d'offrir des sacrifices dans une terre étrangère : Si vous voulez, lui disoient-ils, nous voir sacrifier, rendez-nous notre ville, relevez le temple et l'autel, montrez-nous le

Saint des Saints, et nous sacrifierons comme nous avons fait anciennement. Ces hommes opiniâtres et pervers n'avoient pas honte de faire ces demandes à un prince idolâtre, d'inviter des mains sacriléges à rebâtir le Saint des Saints, sans songer qu'ils entreprenoient une chose impossible, sans penser que si c'eût été un homme qui eût renversé le temple, un homme auroit pu le relever, mais que Dieu même ayant détruit leur ville, aucune puissance humaine ne pouvoit traverser les volontés divines. *Quel mortel*, dit le prophète, *pourra changer ce qu'un Dieu saint a ordonné? quel homme pourra arrêter l'action de son bras puissant* (Is. 14. 27.)? Les hommes ne peuvent pas plus rétablir ce qu'il a une fois détruit pour n'être jamais réparé, que détruire ce qu'il a une fois établi pour demeurer toujours. Mais je suppose, ô Juifs, que le prince vous eût rendu votre temple, et relevé votre autel, comme vous le désiriez en vain, pouvoit-il vous donner le feu céleste descendu d'en-haut, sans lequel vos sacrifices auroient été impurs et criminels. Les enfans d'Aaron furent punis de mort pour cela seul qu'ils avoient mis dans leurs encensoirs un feu étranger (Lévit. 10. 2.—Nomb. 3. 4.). Cependant, aveuglés de toute part, ils demandoient au prince, ils le supplioient d'entreprendre avec eux de rebâtir leur temple. Julien leur fournit de l'argent, fit venir de tout côté des ouvriers, envoya des hommes en place pour présider aux ouvrages; il mit tout en œuvre pour les engager peu à peu à sacrifier, espérant que par là il les améneroit aisément au culte des idoles. Cet insensé, ce furieux espéroit encore rendre vaine la

sentence de Jésus-Christ, qui avoit condamné le temple à être renversé sans pouvoir être jamais relevé. Mais celui *qui surprend les sages dans leurs propres artifices* (Job. 5. 13.), montra sur-le-champ, par les effets mêmes, que les décrets de Dieu sont plus puissans que tout, que ses oracles ont une force que rien ne peut arrêter. On avoit mis la main à cette œuvre criminelle, on avoit creusé fort avant le sein de la terre, on commençoit à découvrir les fondemens, et l'on se disposoit à bâtir, lorsqu'un feu souterrain, s'élançant tout-à-coup, fit périr une grande partie des ouvriers, rejeta fort loin les pierres déjà posées, et fit renoncer à un projet coupable non seulement ceux qui étoient occupés des ouvrages, mais encore les juifs qui se trouvoient là en grand nombre, et qui, à ce spectacle, demeurèrent interdits et confondus. Lorsque Julien apprit cette nouvelle, quoiqu'il se fût porté avec fureur à une pareille entreprise, il craignit que, s'il vouloit poursuivre, il n'attirât le feu sur sa tête : il fut donc obligé de céder avec toute la nation juive. Transportez-vous à Jérusalem, et vous verrez encore les fondemens découverts, sans qu'on puisse en donner d'autre cause que celle que nous venons de rapporter. Nous sommes tous témoins de ce fait, qui est arrivé sous nos yeux il n'y a pas long-temps. Et voyez tout l'éclat de cette victoire : ce prodige ne s'est pas opéré sous les empereurs chrétiens, de peur qu'on ne dise que nous nous sommes opposés aux ouvrages et que nous les avons empêchés ; mais c'est lorsque nous étions persécutés nous-mêmes, que nous courions tous des risques pour nos jours, que nous ne

jouissions d'aucune liberté, c'est lorsque le paganisme étoit en crédit, que parmi les fidèles, les uns se cachoient dans leurs maisons, les autres se retiroient dans les déserts et fuyoient la place publique, c'est alors que cet événement a eu lieu, afin qu'il ne reste aux juifs aucun prétexte pour couvrir leur opiniâtreté.

Et vous doutez encore, Juifs incrédules, lorsque vous êtes confondus par la prédiction de Jésus-Christ, par celle de vos prophètes, et par le témoignage des faits eux-mêmes! Mais on ne doit pas être surpris que vous résistiez à de telles preuves : de tout temps votre nation fut opiniâtre et dure, accoutumée à combattre l'évidence.

Voulez-vous que je vous oppose d'autres prophètes, qui annoncent clairement que votre empire aura un terme, que le notre fleurira toujours, que la prédication du Christ se répandra par toute la terre, et que vos sacrifices abolis feront place à un sacrifice d'une autre nature? écoutez Malachie, qui est venu après les autres prophètes; car je ne produirai plus le témoignage ni d'Isaïe, ni de Jérémie, ni des autres qui ont précédé la captivité, de peur que vous ne disiez que les maux qu'ils annonçoient sont arrivés dans la captivité : je produis un prophète qui, après le retour de Babylone et le rétablissement de Jérusalem, a prédit clairement ce qui vous regarde. Lorsque les juifs furent de retour, qu'ils eurent recouvré leur ville, rebâti leur temple, recommencé leurs sacrifices, Malachie annonçant leur destruction présente et l'abolition de leurs sacrifices, leur parle de la sorte en la personne de Dieu : *Je ne recevrai*

plus vos victimes, dit le Seigneur des armées; car depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les nations; on brûle de l'encens devant moi en tout lieu, et l'on m'offre un sacrifice pur; mais vous l'avez profané (Mal. I. 11.). Quand est-ce, ô Juifs, que cette prédiction a été accomplie? quand est-ce qu'on a brûlé en tout lieu de l'encens devant le Seigneur? quand est-ce qu'on lui a offert un sacrifice pur? vous ne pourriez citer d'autre temps qu'après l'arrivée de Jésus-Christ. Que si le prophète ne parle pas du temps présent, ni de notre sacrifice, mais du vôtre, la prophétie contredira la loi; car si tandis que Moïse ordonne de n'offrir de sacrifice que dans le lieu qu'aura choisi le Seigneur, si tandis qu'il renferme les sacrifices dans un seul endroit, le prophète dit qu'on doit brûler de l'encens en tout lieu et offrir un sacrifice pur, il combat la loi de Moïse, il lui est contraire. Mais il n'y a entre eux aucun combat, aucune contradiction; Moïse parle d'un sacrifice, et Malachie d'un autre. Et qu'est-ce qui le démontre? ce que nous venons de dire, et beaucoup d'autres preuves encore. D'abord le lieu même: il a prédit que ce culte ne seroit pas renfermé dans une seule ville comme sous les juifs, mais qu'il s'étendroit depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; ensuite la nature du sacrifice: en l'appelant pur, il annonce de quel sacrifice il parle; enfin les personnes qui l'offrent: il ne dit pas dans Israël, mais chez toutes les nations. Et pour que vous ne pensiez pas que ce culte doive se borner à une ou deux villes, il ne dit pas simplement *en tout lieu*, mais *depuis le lever du soleil*

jusqu'à son coucher, voulant dire que l'Evangile seroit prêché dans tous les lieux que le soleil éclaire. Il dit que le nouveau sacrifice sera pur, comme si l'ancien eût été impur, non par lui-même, mais par la disposition de ceux qui l'offroient. Aussi Dieu disoit-il aux juifs par la bouche du prophète Isaïe : *Votre encens m'est en abomination* (Is. 1. 13.). D'ailleurs, si l'on compare l'ancien sacrifice avec le nouveau, on y trouvera une si grande différence, que celui-ci par comparaison est le seul qu'on puisse appeler pur. Et ce que saint Paul a dit de la loi et de la grace, que *la gloire même de la loi n'est pas une véritable gloire, si on la compare avec la sublimité de l'Evangile* (2. Cor. 3. 10.), on peut le répéter ici avec assurance, on peut dire que le nouveau sacrifice est le seul pur, si on le compare avec l'ancien; car il s'offre non par la fumée et l'odeur des victimes, ni par le sang et le prix du rachat, mais par la grace de l'Esprit-Saint.

Ecoutons un autre prophète qui fait la même prédiction, et qui dit que le culte du Seigneur ne seroit plus renfermé dans un seul lieu, mais qu'il seroit connu à l'avenir de tous les hommes. Voici donc comme s'exprime Sophonie : *Le Seigneur paroîtra dans toutes les nations, il anéantira tous les dieux de la terre, et il sera adoré par chaque homme dans chaque pays* (Soph. 2. 11.). Cependant cela n'étoit point permis par la loi de Moïse, qui ordonnoit de sacrifier dans un seul lieu. Lors donc que vous entendez les prophètes annoncer que les hommes ne seroient plus obligés de se rassembler de toute part dans une seule ville ni dans un seul lieu,

mais que chacun adoreroit le Seigneur dans son pays, à quel autre temps pourriez-vous rapporter ces paroles, sinon au temps présent ? Ecoutez comment l'apôtre et les Evangiles s'accordent avec le prophète. Le prophète avoit dit : *Le Seigneur paroîtra ;* l'apôtre dit : *La grace de Dieu notre Sauveur a paru ;* l'un avoit dit *dans toutes les nations ;* l'autre dit *parmi tous les hommes ;* l'un avoit dit *il anéantira tous les Dieux de la terre ;* l'autre dit *pour nous apprendre que renonçant à l'impiété et aux passions mondaines, nous devons vivre avec tempérance, avec justice et avec piété. Croyez-moi, femme*, dit Jésus-Christ à la Samaritaine, *le temps va venir que vous n'adorerez plus le Père, ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.* Jésus-Christ parloit de la sorte pour nous dispenser par la suite de la nécessité d'observer les lieux, et pour introduire un culte plus sublime et plus spirituel.

De tout ce que nous avons dit, nous pourrions conclure qu'il n'y aura plus chez les juifs ni roi, ni sacrifices, ni sacerdoce. Quoique ce soit autant de conséquences qui suivent nécessairement de la destruction de l'empire des juifs, nous pourrions citer les prophètes qui l'annoncent expressément ; mais je vois que vous êtes fatigués de la longueur de ce discours, et je crains de paroître vous ennuyer sans aucun fruit.

Ainsi donc, après m'être engagé à terminer ce sujet dans un autre jour, je vous exhorte à sauver vos frères, à les rappeler de l'erreur, à les ramener

à la vérité; car il vous sera inutile de nous avoir entendu si vous ne montrez des œuvres qui s'accordent avec les paroles. Ce n'est point pour vous que nous avons parlé, mais pour ces chrétiens foibles, afin qu'instruits par vous, et renonçant à des coutumes perverses, ils montrent en eux un christianisme pur et sans mélange, ils fuient comme des cavernes de voleurs, comme le domicile des démons, les assemblées criminelles des juifs qui se tiennent dans la ville ou dans les faubourgs. N'abandonnez donc pas le salut ds vos frères, mais ne négligeant rien, agissant avec tout le zèle dont vous êtes capables, ramenez des malades à Jésus-Christ, afin que dans la vie présente et dans la vie future, nous obtenions une récompense bien supérieure à nos mérites, par la grace et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire soit au Père, en même temps qu'à l'Esprit saint et vivifiant, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DU SIXIÈME DISCOURS CONTRE LES JUIFS.

Saint Jean Chrysostôme, en parlant avec contention contre les juifs, avoit contracté un enroûment; le jour où il parloit étoit consacré aux martyrs; il tire de là son exorde. Il annonce que, malgré la foiblesse de sa voix, il va faire un effort pour continuer le sujet qu'il a traité dans sa dernière instruction : il prouve qu'un discours contre les juifs ne peut que plaire aux martyrs, dont les triomphes n'ont pas besoin de l'éloge des hommes.

Après une courte analyse du discours précédent, l'orateur examine à quoi les juifs peuvent attribuer leur désastre actuel; il montre avec force qu'ils ne peuvent l'imputer ni à la gravité de leurs fautes ni à la puissance des hommes, qu'étant plus malheureux à présent qu'ils ne l'ont jamais été, quoiqu'ils soient plus exacts à pratiquer la loi et qu'ils ne se souillent pas d'aussi grands crimes, ils ne sont accablés de maux que parce qu'ils ont crucifié le Seigneur Jésus : ce qu'il confirme par l'autorité des prophètes. Il infère de leurs maux la divinité de Jésus-Christ, parce que, s'il n'étoit qu'un vil imposteur, comme ils le prétendent, de quelques péchés qu'ils se fussent rendus coupables, quelque irrité que Dieu pût être contre eux, il les auroit épargnés pour la gloire de son nom, pour ne pas laisser glorifier son ennemi. Outre leur ville et leur temple, les juifs ont perdu tous leurs priviléges, ils n'ont plus de sacerdoce. Que sont leurs prêtres actuels en comparaison des anciens prêtres? Saint Jean Chrysostôme rapporte les cérémonies de la consécration et les

autres circonstances qui rendoient anciennement la dignité du sacerdoce auguste et vénérable. Il finit par s'élever contre les chrétiens qui fréquentent leurs synagogues; il montre combien leur conduite est condamnable, digne des plus grandes peines, et ne pouvant être excusée par aucune raison. Il exhorte les plus sensés à détourner leurs frères de superstitions aussi absurdes que criminelles.

SIXIÈME DISCOURS

CONTRE LES JUIFS.

Bén. tom. 1, p. 649; Fr. D. t. 1, p. 439; Sav. t. 6, p. 336.

TANT que les bêtes sauvages habitent les forêts, tant qu'elles ne sont pas encore accoutumées à combattre contre les hommes, elles sont moins âpres et moins cruelles. Mais lorsque, prises par les chasseurs, elles sont amenées dans les villes, lorsqu'enfermées dans des cages on les anime contre les misérables exposés à leur férocité, et qu'élancées contre eux elles ont goûté de leur chair et bu le sang humain, elles ne se privent pas aisément, par la suite, d'un pareil mets, elles y courent avec une avidité extrême. C'est ce que nous éprouvons maintenant. Après avoir déjà combattu contre les juifs, après avoir attaqué avec force leurs objections impudentes, détruit leurs raisonnemens, renversé toute hauteur qui s'élève contre la connoissance de Dieu, captivé les intelligences pour les soumettre à Jésus-Christ, nous avons un plus grand désir de recommencer le combat contre ces ennemis de notre foi. Mais que dois-je faire? Vous voyez vous-mêmes que ma voix affoiblie ne peut suffire à prononcer un long discours : je suis

comme un guerrier qui, animé par la défaite de quelques-uns de ses adversaires, se jette dans les plus épais bataillons des ennemis, mais qui, après en avoir tué plusieurs, voyant son épée brisée, affligé de ce contre-temps, se retire au milieu des siens. Ou plutôt ma situation est beaucoup plus embarrassante : un guerrier dont l'épée est brisée, peut saisir celle de quelqu'un de sa troupe, se livrer à son ardeur et continuer de signaler son courage; au lieu que celui qui a parlé, et dont la voix est affoiblie, ne peut emprunter celle d'un autre. Quoi donc! nous retirerons-nous sans avoir rien dit du sujet dont nous voulions vous entretenir? Mais votre empressement à nous entendre ne le permettroit pas: je respecte cet empressement, je respecte la présence de notre père. Je ferai donc des efforts au-dessus de mes forces, je céderai aux prières d'un saint pontife, et au zèle de tout ce peuple.

Et qu'on ne regarde pas notre discours comme déplacé, parce qu'au lieu de nous occuper des martyrs qui nous appellent en ce jour, au lieu de célébrer leur triomphe, nous entrons en lice contre les juifs. Non, il n'est pas de sujet qui puisse plaire aux martyrs autant que celui que nous allons traiter. Nos éloges ne pourroient rien ajouter à leur gloire. Eh! quel besoin pourroient avoir de nos louanges des hommes dont les combats sont au-dessus de notre nature mortelle, dont les couronnes surpassent notre pouvoir et nos idées? Pleins de mépris pour la vie présente, bravant les tourmens et la mort, ils ont pris leur essor vers le ciel; affranchis de tous les flots des révolutions humaines, ils sont arrivés

dans un port tranquille, non chargés d'or, d'argent et d'étoffes précieuses, mais enrichis de trésors que les brigands ne peuvent ravir; revêtus de patience, de force et de charité, ils sont parvenus au séjour du bienheureux Paul, animés par l'espérance de la couronne qu'ils ont enfin obtenue, et placés désormais hors des incertitudes de l'avenir. Qu'auroient-ils donc besoin de nos discours? et quel sujet pourroit leur plaire autant que celui qui va nous occuper? Nos éloges, je le répète, ne pourroient rien ajouter à leur gloire; mais ils ne doivent regarder qu'avec la plus grande satisfaction des combats livrés contre les juifs; ils ne doivent écouter qu'avec un extrême contentement des discours prononcés à la gloire du Très-Haut. Les martyrs haïssent d'autant plus les juifs, qu'ils ont plus d'amour pour celui qu'ils ont crucifié. Les juifs disoient : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfans* (Matth. 27.25.); les martyrs ont répandu leur propre sang pour celui que les juifs ont mis à mort. Ainsi ils ne doivent entendre qu'avec plaisir les nouvelles raisons par lesquelles nous allons combattre ces ennemis de l'Evangile.

Nous avons montré suffisamment que si la captivité actuelle des juifs devoit finir, les prophètes l'auroient prédit et ne s'en seroit pas tu; nous avons fait voir que toutes leurs captivités avoient commencé et fini selon qu'elles avoient été annoncées, celle d'Egypte, celle de Babylone, celle d'Antiochus Epiphane; nous avons prouvé que la durée et le lieu de chacune avoient été clairement désignés dans les divines Ecritures, tandis qu'aucun prophète n'a marqué de terme à la captivité présente. Daniel a bien

prédit que les juifs l'éprouveroient, qu'elle désoleroit tout, qu'elle changeroit leur gouvernement, qu'elle auroit lieu à telle époque après le retour de Babylone; mais ni lui ni aucun autre prophète, n'a déclaré que ces maux finiroient et auroient un terme. Il a prédit au contraire que cette dernière captivité s'étendroit jusqu'à la consommation des siècles. Quelle force ne donne pas encore à nos preuves le long espace de temps qui s'est écoulé sans qu'il ait paru jusqu'à ce jour aucune ombre, aucune apparence d'une révolution heureuse! et cela, quoique les juifs aient essayé à plusieurs reprises de relever leur temple! L'entreprise qu'ils en ont formée a été rompue trois fois, sous les empereurs Adrien, Constantin et Julien, les deux premières fois par les soldats, la troisième par les flammes qui, sorties des fondemens, ont réprimé avec éclat leurs efforts criminels. Maintenant donc je leurs ferois volontiers cette demande: Pourquoi, après un si long séjour en Egypte, êtes-vous revenus dans votre patrie? pourquoi, ensuite transportés à Babylone, êtes-vous retournés à Jérusalem? pourquoi enfin sous Antiochus, après avoir essuyé tant de maux, avez-vous repris votre ancien état, recouvré vos sacrifices, votre autel, le Saint des Saints, tout, en un mot, sans rien perdre de votre première dignité? et d'où vient qu'à présent vous n'avez pas joui de cette faveur, mais que depuis plus de trois cents ans (1) jusqu'à

(1) Le grec porte *cinq cents ans*; c'est une faute visible. On ne compte qu'environ trois cent seize ans depuis la dernière destruction de Jérusalem sous Vespasien jusqu'au temps de saint Jean Chrysostôme; et cet orateur lui-même, dans le discours qui précède, ne parle que d'un espace de plus de trois cents ans.

nous, on n'aperçoit aucun indice d'une pareille révolution, et que votre ruine est entièrement consommée, sans que vous ayez le plus léger espoir d'être rétablis comme auparavant ?

Si les juifs se rejettent sur leurs fautes, s'ils disent: Nous avons péché contre Dieu, nous l'avons offensé, et voilà pourquoi nous ne recouvrons pas notre pays; si ces hommes qui résistoient aux continuels reproches des prophètes, qui ne vouloient pas convenir des meurtres dont il leur parloit avec tant de force; si ces mêmes hommes reconnoissent maintenant leurs crimes et se condamnent eux-mêmes, je leur ferois volontiers à chacun cette question : C'est à cause de vos péchés, dites-vous, que vous êtes éloignés depuis si long-temps de Jérusalem ! que faites-vous donc de nouveau et d'extraordinaire ? est-ce aujourd'hui seulement que vous vivez dans le péché ? aviez-vous vécu jusqu'alors dans la justice et dans la pratique des bonnes œuvres? ne vous êtes-vous pas souillés dès le commencement de mille iniquités? le prophète Ezéchiel ne vous a-t-il pas fait mille reproches, lorsqu'introduisant deux courtisanes, Ola et Oliba, il leur adresse ces paroles : *Vous vous êtes construit dans l'Egypte un lieu de prostitution, vous avez renchéri sur les folies des barbares, et rendu un culte à des dieux étrangers* (Ezéch. 23.)? Lorsque le Seigneur ouvroit pour vous le sein des mers et les veines des rochers, qu'il opéroit dans le désert tant de prodiges, n'avez-vous pas adoré le veau d'or? Comment avez-vous traité Moïse ! ne l'avez-vous pas tantôt chassé, tantôt accablé de pierres? n'avez-vous pas cherché à le faire mourir par

mille autres actes de violences? avez-vous cessé de blasphémer contre Dieu? ne vous êtes-vous pas initiés à Béelphégor? n'avez-vous pas immolé aux démons vos fils et vos filles? ne vous êtes-vous pas signalés par toute sorte d'impiétés et de crimes (Ps. 105. 37.)? Le prophète ne vous dit-il pas dans la personne de Dieu : *Il y a quarante ans que je supporte avec peine cette génération, et j'ai dit : Ils se livrent sans cesse à de nouvelles erreurs* (Ps. 94. 10.)? Pourquoi donc Dieu ne vous a-t-il pas rejetés alors? pourquoi, après que vous vous êtes souillés par le sacrifice de vos enfans, par le culte des idoles, par mille traits de perversité et d'une ingratitude inouie, vous a-t-il laissé pour prophète le grand Moïse, a-t-il opéré en votre faveur des prodiges si merveilleux, et a-t-il fait pour vous ce qu'il ne fit jamais pour aucun mortel? pourquoi vous a-t-il couverts d'un nuage comme d'un toit commode, fait marcher devant vous une colonne de feu comme une lampe brillante, fait fuir à votre approche vos ennemis effrayés, et vous a-t-il rendus maîtres des villes par vos seuls cris? Vous n'aviez besoin ni d'armes, ni de troupes, ni de combat; au seul son de la trompette les murailles tomboient d'elles-mêmes. Vous avez trouvé une nourriture nouvelle et jusqu'alors inconnue, au sujet de laquelle le prophète s'écrie en ces mots : *Il leur a donné le pain du ciel, l'homme a mangé le pain des anges, il leur a envoyé une subsistance abondante* (Ps. 77. 25.). Pourquoi donc, dites-moi, lorsque vous étiez livrés à l'impiété et à l'idolâtrie, que vous immoliez vos enfans, que vous lapidiez vos prophètes, que vous

commettiez une infinité de crimes, pourquoi avez-vous éprouvé de la part de Dieu une telle bienveillance, une pareille protection? et pourquoi, maintenant que vous n'êtes plus livrés à l'idolâtrie, que vous n'immolez plus vos enfans, que vous ne lapidez plus vos prophètes, gémissez-vous dans une captivité sans fin? Dieu étoit-il autre alors qu'il n'est à présent? n'est-ce pas le même Dieu qui vous protégeoit d'abord d'une manière si éclatante, et qui vous punit aujourd'hui avec tant de sévérité? pourquoi donc, dites-moi, éprouviez-vous les plus grands bienfaits du Seigneur lorsque vous étiez plus coupables à son égard, et qu'à présent que vous l'êtes moins, il vous a absolument rejetés, il vous a livrés à un opprobre éternel? Oui, s'il vous rejette actuellement à cause de vos fautes, il le devoit bien plus alors; et s'il vous supportoit alors malgré vos impiétés, il le devroit bien plus maintenant que vous ne commettez pas des forfaits pareils? Pourquoi donc ne vous supporte-t-il pas aujourd'hui? Vous rougissez d'en dire la raison; je vais la révéler, moi, ou plutôt ce n'est pas moi qui parlerai, mais la vérité même. C'est parce que vous avez fait mourir le Christ, que vous avez mis la main sur le Seigneur, que vous avez répandu un sang précieux, c'est à cause de cela seul qu'il ne vous reste aucun moyen de réparer votre faute, aucun espoir de pardon, aucune défense. Vos anciens attentats n'étoient que contre des serviteurs, contre Moïse, contre Isaïe, contre Jérémie. Quoique vous fussiez alors coupables d'impiété, vous ne vous étiez pas encore portés néanmoins aux derniers excès; mais vous avez mis le comble à vos

premiers crimes, vous êtes parvenus au dernier terme de l'iniquité par vos fureurs envers le Fils de Dieu : et voilà pourquoi vous êtes maintenant plus sévèrement punis. Eh ! si ce n'étoit point là la cause de votre dégradation présente, pourquoi Dieu vous supportoit-il lorsque vous immoliez vos enfans, et vous rejette-t-il aujourd'hui que vous ne vous souillez plus de ces meurtres ? n'est-il pas clair que la mort du Christ étoit un attentat beaucoup plus horrible que celle de vos enfans, et que ce dernier forfait surpassoit tous les autres ?

Et après cela vous avez encore le front de traiter Jésus-Christ d'imposteur, d'infracteur de la loi ! et vous n'allez pas vous cacher de honte lorsque vous êtes confondus par une évidence aussi frappante ! Si Jésus-Christ n'étoit qu'un vil imposteur, un infracteur de la loi, comme vous le dites, vous mériteriez même des louanges pour l'avoir fait mourir ; car si Phinées, en immolant un seul homme, a fait cesser la colère divine contre toute la nation (*Phinées parut*, dit le prophète, *il apaisa le Seigneur, et le fléau cessa.* Ps. 105. 30.) ; si, dis-je, la mort d'un seul coupable en a soustrait un si grand nombre au courroux de Dieu, vous devriez à plus forte raison jouir du même avantage, supposé que celui que vous avez crucifié fût aussi coupable que vous le dites. Pourquoi donc Phinées, en immolant un seul criminel, a-t-il été regardé comme juste et honoré du sacerdoce (Nomb. 25.), tandis que vous, qui, à vous entendre, avez crucifié un imposteur, un ennemi du Très-Haut, loin d'obtenir des honneurs et des louanges, vous vous trouvez dans une situation

plus déplorable que quand vous égorgiez vos fils? N'est-il pas manifeste aux yeux des plus stupides, que vous n'êtes punis si rigoureusement que parce que vous vous êtes élevés contre le Maître et le Sauveur du monde? Cependant aujourd'hui vous vous abstenez de meurtres, de sacriléges, vous observez le sabbat, tandis qu'alors vous violiez ce saint jour. Dieu s'engageoit par la bouche de Jérémie à épargner votre ville, si vous cessiez de porter des fardeaux le jour du sabbat. Vous faites à présent ce qu'il demandoit alors, vous ne portez pas de fardeaux le jour du sabbat; et il ne se réconcilie pas néanmoins avec vous, parce que, sans doute, votre dernier crime a surpassé tous les autres. Ainsi la raison que vous tirez de vos péchés n'a aucune force. Non, ce n'est point pour le reste de votre vie, mais pour l'attentat dont je parle, que vous êtes maintenant si malheureux. Sans cet attentat, le Seigneur ne vous auroit pas rejetés absolument, quand vous vous seriez rendus coupables de mille autres forfaits: ce qui est évident par toutes les preuves que je viens d'alléguer, et ce qui le sera encore plus par celle que je vais fournir.

Et quelle est cette nouvelle preuve? Nous avons souvent entendu Dieu dire à vos pères par la bouche des prophètes : *Vous méritiez de souffrir tous les maux*, *mais je vous épargne pour que mon nom ne soit pas profané parmi les infidèles* (Ezéch. 20. 19.); et ailleurs : *Maison d'Israël*, *ce n'est pas à cause de vous que je vous ménage*, *mais à cause de mon nom* (Ezéch. 36. 22.). Voici le vrai sens de ces paroles : Vous méritiez les châtimens les plus sévères,

mais je vous défends, je vous protége, pour qu'on ne dise pas que c'est par foiblesse, par impuissance de les sauver que Dieu a livré les juifs à leurs ennemis. Si donc le Christ que vous avez crucifié étoit un infracteur des lois divines, quand vous auriez commis une infinité de crimes, et des crimes beaucoup plus horribles que les précédens, Dieu vous auroit sauvés, pour que son nom ne fût pas profané, pour que le nom de son ennemi ne fût pas exalté, et qu'on ne pût pas dire que sa mort avoit causé votre désastre. Oui, s'il est reconnu que le Seigneur fermoit les yeux sur vos péchés à cause de sa gloire, il l'auroit fait bien plus aujourd'hui, il auroit accepté la mort d'un imposteur comme un sacrifice capable d'expier toutes vos fautes. Mais puisqu'il vous rejette absolument, n'est-il pas clair que par ce courroux et cet abandon total il démontre aux plus opiniâtres que celui que vous avez mis à mort n'étoit pas un infracteur de la loi, mais que celui qui vous avoit été envoyé étoit le législateur même, l'auteur de tous les biens? Voilà pourquoi vous, qui l'avez traité outrageusement, vous êtes avilis et dégradés; tandis que nous, qui l'adorons, nous qui auparavant étions plus oubliés et plus décriés que vous tous, nous sommes à présent, par la grace du Seigneur, plus respectés que vous tous, et plus favorisés.

Et qu'est-ce qui prouve, diront les juifs, que nous sommes rejetés de Dieu? Est-il encore besoin, je vous prie, de discours et de preuves? et, lorsque les faits mêmes parlent, lorsqu'ils se font entendre d'une manière plus éclatante que le son de la trompette, soit par la ruine de votre ville, soit par la

destruction du temple, soit par tous les maux que vous avez éprouvés, vous demandez encore des preuves et des discours ! Ce sont les hommes, direz-vous, qui nous ont fait ces maux, et non pas Dieu. C'est Dieu, sans doute, qui en est le principal auteur, mais si vous les attribuez aux hommes, considérez que ces entreprises des mortels, sans la permission du Très-Haut, n'auroient pu avoir leur entière exécution. Par exemple, lorsqu'un ennemi barbare se jeta sur votre pays avec toutes les forces de la Perse, se flattant de vous prendre tous sans peine, lorsqu'il vous tenoit tous renfermés dans votre ville comme dans un filet, ne le vit-on pas alors, parce que Dieu vous étoit propice, sans guerre, sans choc et sans combat, laisser chez vous près de deux cent mille morts, et s'enfuir, trop heureux de sauver sa personne. Le Seigneur n'a-t-il pas ainsi terminé pour vous une infinité d'autres guerres ? de sorte qu'encore à présent, s'il ne vous eût entièrement abandonnés, ceux qui ont détruit votre ville, renversé votre temple, n'auroient pas obtenu de si grands avantages ; le sol de cet édifice ne seroit pas resté désert jusqu'à ce jour, et tous vos efforts multipliés pour le rétablir n'auroient pas été inutiles.

Mais d'autres raisons encore prouvent que c'est moins par leurs propres forces que par le courroux de Dieu et par son abandon, que les princes des Romains ont opéré votre désastre ; car si ce désastre étoit l'ouvrage des hommes, votre dégradation auroit dû s'arrêter là, et ne pas aller plus avant. En effet, je suppose avec vous que ce sont les hommes qui ont abattu vos murailles, ruiné votre ville, renversé

votre autel, sont-ce donc aussi les hommes qui ont fait taire les prophètes, qui vous ont ravi la grace de l'Esprit-Saint, qui vous ont dépouillés d'autres priviléges augustes, par exemple, des oracles qui sortoient du propitiatoire, de la vertu particulière de l'onction, des signes que donnoient les ornemens du souverain pontife? car si quelques institutions de la religion judaïque avoient pour auteurs de simples mortels, le plus grand nombre et les plus respectables venoient de Dieu même. Je m'explique. Dieu avoit permis qu'on lui fît des sacrifices : l'autel, le bois, le glaive, le prêtre, étoient l'œuvre de l'homme, mais le feu qui devoit briller dans le sanctuaire et consumer les victimes, partoit d'en-haut. Non, ce n'étoit pas l'homme qui faisoit descendre le feu dans le temple, mais une flamme envoyée du ciel venoit achever le sacrifice ; et lorsqu'il falloit être instruit de quelque événement futur, une voix sortie du propitiatoire et du milieu des chérubins, se faisoit entendre pour annoncer l'avenir. Les pierres précieuses que le souverain pontife portoit sur sa poitrine, étoient aussi un présage, un signe de l'avenir, lorsqu'elles jetoient un certain éclat ; de plus, quand il falloit consacrer un pontife, la grace de l'Esprit-Saint venoit pénétrer l'huile qui servoit à la consécration. Les prophètes n'étoient que les ministres de la vertu merveilleuse communiquée à l'huile qui consacroit les prêtres ; souvent même un nuage et une fumée remplissoient tout le sanctuaire. Afin donc que les juifs ne ferment pas les yeux à la vérité, afin qu'ils n'attribuent pas aux hommes leur entière destruction, non seulement le Seigneur a

permis la ruine totale de leur ville et de leur temple, il a fait encore disparoître ces prodiges qui ne pouvoient venir que du Ciel : la flamme qui consumoit la victime, la voix qui se faisoit entendre du propitiatoire, l'éclat dont brilloit la poitrine du grand-prêtre, et tous les autres de même nature. Ainsi lorsque les juifs vous diront : Ce sont les hommes qui nous ont fait la guerre, ce sont les hommes qui ont ruiné notre puissance; répondez-leur : Les hommes ne vous auroient jamais fait la guerre si Dieu ne l'eût permis. Ce sont les hommes qui ont renversé vos murailles, à la bonne heure; mais sont-ce les hommes qui ont empêché la flamme de descendre d'en-haut, qui ont étouffé la voix qui partoit du propitiatoire, qui ont éteint l'éclat dont brilloit la poitrine du souverain pontife, qui ont arrêté l'effet de l'onction sacerdotale ? en un mot, sont-ce les hommes qui vous ont ravi tous vos autres priviléges (1)? n'est-ce pas Dieu qui les a fait cesser? la chose n'est-elle pas évidente? Et pourquoi les a-t-il fait cesser? n'est-il pas manifeste que c'est parce qu'il vous haïssoit, parce qu'il vous avoit rejetés absolument? Non, disent-ils; mais comme nous n'avons plus de ville principale, voilà pourquoi nous ne jouissons plus de nos priviléges. Et pourquoi n'avez-vous plus de ville principale? n'est-ce point parce que Dieu vous a abandonnés?

Ou plutôt, afin de confondre encore davantage leur impudence, et de leur fermer entièrement la

(1) On trouve dans le Lévitique et dans divers endroits de l'Écriture sainte, plusieurs exemples des prodiges et priviléges que vient de rapporter saint Jean Chrysostôme.

bouche, prouvons par les divines Écritures, que ce n'est pas la destruction du temple qui a fait cesser les prophéties, mais le courroux de Dieu, plus irrité contre les juifs pour les fureurs exercées contre le Christ que pour l'adoration du veau d'or; car enfin lorsque Moïse prophétisoit, il n'y avoit ni temple ni autel, et quoique les Juifs commissent sans cesse mille impiétés, le don des prophéties ne cessa point; mais sans parler de ce grand homme, de cette ame courageuse, on vit alors paroître soixante-et-dix prophètes. Ce n'est pas tout: lorsque les juifs eurent un temple et toutes les cérémonies du culte, et qu'ensuite ce temple fut brûlé et toutes les cérémonies interrompues, Daniel et Ézéchiel transportés à Babylone, sans voir le Saint des Saints, sans être près de l'autel, dans un pays de barbares, au milieu d'hommes impurs et sacriléges, étoient remplis de l'esprit de Dieu, ils annonçoient l'avenir, ils publioient des événemens et en plus grand nombre et beaucoup plus extraordinaires, ils avoient enfin toutes les visions divines dont ils pouvoient être favorisés. Pourquoi donc n'avez-vous plus de prophètes? n'est-il pas clair que c'est parce que le Seigneur vous a rejetés? Et pourquoi vous a-t-il rejetés? n'est-il pas évident que c'est à cause de celui que vous avez crucifié, à cause des attentats horribles que vous avez commis envers le Christ? Et qu'est-ce qui le prouve, direz-vous? C'est qu'auparavant, malgré vos impiétés, vous jouissiez de tous vos priviléges les plus augustes; et que, depuis que vous avez crucifié Jésus, quoique votre conduite paroisse plus régulière, loin de jouir de ces mêmes privi-

léges, vous subissez même des peines plus rigoureuses.

Mais afin que vous appreniez aussi des prophètes, qui à ce sujet s'expliquent clairement, afin que vous appreniez la vraie cause des maux qui vous accablent, écoutez ce que dit Isaïe, comment il annonce les grands avantages que tous les hommes retireront de la venue de Jésus-Christ, et les excès de votre ingratitude : *Nous avons été guéris*, dit-il, *par ses blessures* (Is. 53. 5.), annonçant par là le salut que la croix a procuré à tout le genre humain. Ensuite, pour faire voir qui nous sommes, il ajoute : *Nous étions tous égarés comme des brebis errantes, chacun s'étoit détourné pour suivre sa propre voie.* Et afin de montrer la manière dont le Fils de Dieu a été condamné au supplice, il s'exprime en ces termes : *Il a été mené à la mort comme une brebis qu'on égorge ; il est demeuré dans le silence sans ouvrir la bouche, comme un agneau muet devant celui qui le tond. Il est mort au milieu des humiliations, condamné injustement par les juges* (Is. 53. 7.). Et où voit-on ces faits s'accomplir? dans le tribunal injuste de Pilate. Quoiqu'on rendît contre Jésus, dit l'Evangile, tous ces témoignages, il ne répondit rien. Le gouverneur lui adressant la parole : *Entendez-vous*, lui dit-il, *tous les témoignages qu'ils rendent contre vous* (Matth. 27. 13.)*?* Il ne répondit rien et garda le silence. Aussi le prophète inspiré d'en-haut disoit : *Il a été mené à la mort comme une brebis qu'on égorge ; il est demeuré dans le silence sans ouvrir la bouche, comme un agneau muet devant celui qui le tond.*

Ensuite pour montrer l'injustice du tribunal qui le jugea, il ajoute : *Il est mort au milieu des humiliations, injustement condamné par les juges*. Personne alors ne prononça à son sujet selon les principes d'équité, mais ses juges reçurent contre lui tous les faux témoignages qu'on voulut rendre. Ce qui l'exposa à ces humiliations, c'est qu'il ne voulut pas se venger de ceux qui les lui faisoient subir; car s'il eût voulu se venger, il eût tout ébranlé sans peine; et si, suspendu à la croix il a brisé les rochers, couvert le monde de ténèbres, détourné les rayons du soleil, amené sur toute la terre la nuit au milieu du jour, sans doute il eût pu opérer ces mêmes prodiges dans le tribunal; mais il ne l'a pas fait parce qu'il vouloit signaler sa patience et sa douceur. C'est ce qui fait dire au prophète : *Il est mort au milieu des humiliations, condamné injustement par les juges*. Ensuite pour montrer que ce n'étoit pas un homme du commun, il ajoute : *Qui racontera sa génération?* Quel est celui, en effet, dont le même prophète dit? *Sa vie a été retranchée de la terre des vivans*. Ces paroles sont expliquées par ces autres de saint Paul : *Notre vie a été cachée dans Dieu avec Jésus-Christ; lorsque Jésus-Christ, qui est notre vie, paroîtra, alors vous paroîtrez vous-mêmes avec lui dans la gloire* (Colos. 3. 3.). Mais afin de démontrer ce que je me proposois de prouver, que c'est à cause du Christ que les juifs souffrent leurs maux actuels, il est temps d'appeler en témoignage le même Isaïe. Où s'explique-t-il donc sur cet objet? Après avoir parlé de l'injustice du tribunal qui a condamné le Fils de Dieu, et de sa dou-

ceur au milieu des souffrances, après avoir dit que sa vie a été retranchée de la terre des vivans, il ajoute : *Je sacrifierai les méchans pour sa sépulture, et les riches pour venger sa mort* (Is. 53. 9.). Il ne dit pas simplement les juifs, mais les méchans. Eh ! que pourroit-on imaginer de plus méchant que des hommes qui ont crucifié celui même dont ils avoient reçu tant de bienfaits ? Si donc tout ce qui étoit prédit n'est pas arrivé réellement, si vous n'êtes pas aujourd'hui dégradés, dépouillés de tous vos anciens priviléges, si votre ville n'a pas été renversée, votre temple ruiné, si vos malheurs ne sont pas au-dessus des calamités les plus tragiques, n'ajoutez pas foi à mes paroles; mais si les faits mêmes parlent hautement, si les prophéties sont accomplies, pourquoi vous obstiner en vain et fermer les yeux à la vérité ? Où sont maintenant vos cérémonies augustes ? où est votre souverain pontife ? où est la robe d'hyacinthe, l'éphod et le rational ? Ne me parlez pas de vos patriarches, de ces vils marchands et traficans, de ces hommes remplis d'iniquité? Y a-t-il un prêtre, dites-moi, quand l'ancienne onction et toutes les autres cérémonies saintes n'existent plus? y a-t-il un prêtre quand il n'y a ni sacrifice, ni autel, ni culte ? Voulez-vous que je vous parle des lois concernant le sacerdoce, que je vous dise comment les prêtres étoient consacrés anciennement, afin de vous apprendre que vos patriarches ne sont pas réellement des prêtres, que ce ne sont que des prêtres en peinture, de vrais prêtres de théâtre? ou plutôt ils ne peuvent même représenter les prêtres véritables : tant ils sont loin non seulement

de la réalité, mais de la simple représentation!

Rappelez-vous donc comment Aaron a été consacré pontife; combien Moïse a fait pour lui de sacrifices, combien il a immolé de victimes; comment il a touché avec le sang des victimes l'extrémité de son oreille, sa main droite et son pied droit; comment ensuite il l'a introduit dans le Saint des Saints, où il l'a fait rester un certain nombre de jours. Mais il est à propos de rapporter les paroles mêmes de l'Écriture. Voici quelle fut la consécration d'Aaron et de ses fils. Le Seigneur parla à Moïse et lui dit (Lévit. 8.) : Prenez Aaron avec ses fils, leurs vêtemens, l'huile d'onction, un jeune taureau pour le péché, un bélier, et assemblez tout le peuple à l'entrée du tabernacle. Moïse assembla donc tout le peuple devant le tabernacle, et leur dit ce que le Seigneur avoit commandé de faire. Lorsqu'il eut fait approcher Aaron et ses fils (car il faut abréger), il les lava avec de l'eau. Il revêtit le grand-prêtre de la tunique de fin lin qu'il ceignit avec la ceinture; il le revêtit par-dessus de la robe d'hyacinthe, mit l'éphod sur la robe, et le serrant avec la ceinture, y attacha le rational sur lequel étoient écrits ces mots : DOCTRINE ET VÉRITÉ. Il lui mit aussi la tiare sur la tête, et au bas de la tiare une lame d'or sur le front. Ensuite prenant l'huile d'onction, il en versa sur l'autel pour le sanctifier; il sanctifia avec cette même huile tous les vases, le grand bassin et la base qui le soutenoit. Il répandit aussi l'huile sur la tête d'Aaron et de ses fils, et offrit le jeune taureau pour le péché. Aaron et ses fils ayant mis leurs mains sur la tête du jeune taureau, Moïse l'égorgea. Il prit

du sang de la victime, dont il arrosa les cornes de l'autel, il purifia l'autel, et répandant au pied le reste du sang, il le sanctifia pour qu'il fût propre à rendre le Seigneur propice. Après avoir fait brûler une partie de la victime dans le camp et une autre partie hors du camp, il offrit aussi un bélier en holocauste. Il offrit un second bélier pour la consécration des prêtres. Aaron et ses fils ayant mis leurs mains sur la tête du bélier, il l'égorgea, et prenant du sang de la victime il en toucha l'extrémité de l'oreille droite d'Aaron, et le pouce de sa main droite et de son pied droit. Il fit la même chose aux enfans d'Aaron : il mit une partie de la victime entre les mains d'Aaron et de ses enfans, et l'offrit ainsi au Seigneur. Ayant pris ensuite l'huile d'onction et le sang qui étoit sur l'autel, il fit l'aspersion sur Aaron et sur ses vêtemens, sur les enfans d'Aaron et sur leurs vêtemens. Il les sanctifia, et leur ordonna de faire cuire la chair des victimes devant la porte du tabernacle, et de la manger en ce même lieu. Vous ne quitterez point, leur dit-il, l'entrée du tabernacle pendant sept jours, jusqu'au jour où le temps de votre consécration sera accompli; car la consécration s'achève en sept jours. Vous exécuterez ce que je vous dis afin que le Seigneur vous soit propice. Puis donc qu'il est dit dans l'Ecriture que par toutes ces cérémonies Aaron a été consacré, purifié, sanctifié, qu'il s'est rendu le Seigneur propice; puisqu'aucune de ces mêmes cérémonies n'a plus lieu maintenant, qu'il n'y a plus ni sacrifice, ni holocauste, ni aspersion de sang, ni onction d'huile, ni tabernacle, ni résidence dans le tabernacle un certain nombre de

jours, n'est-il pas clair que le prêtre qu'ont maintenant les juifs est irrégulier, impur, profane, qu'il irrite le Seigneur au lieu de le rendre propice? Oui, sans doute : s'il est vrai qu'il ne puisse être consacré que par les cérémonies rapportées dans l'Ecriture, il est de toute nécessité que, ces cérémonies ne se pratiquant plus, les juifs n'ont plus de sacerdoce. N'avois-je donc pas raison de dire que leurs prêtres actuels sont fort loin, non seulement de la réalité, mais de la simple représentation?

Mais on peut apprendre encore d'ailleurs combien la dignité du sacerdoce étoit anciennement auguste chez les juifs. Des hommes pervers, ennemis des règles et des lois, s'étant soulevés contre Aaron, et cherchant à le dépouiller du sacerdoce qu'ils lui disputoient, Moïse, le plus doux des hommes, qui vouloit les convaincre par les faits mêmes qu'il n'avoit pas élevé Aaron au sacerdoce parce qu'il étoit son parent et son frère, mais qu'il lui avoit confié ce ministère vénérable par l'ordre de Dieu même, ordonna à chaque tribu d'apporter une verge, et en fit apporter une aussi par Aaron (Nomb. 17.). Lorsqu'elles furent apportées, il les prit toutes, et les ayant déposées dans le tabernacle, il ordonna au peuple d'attendre que Dieu déclarât sa volonté par le moyen des verges. Elles étoient toutes placées ensemble de la même manière, celle d'Aaron fut la seule qui produisit des feuilles et des fruits, afin que les juifs apprissent que le Maître de la nature le nommoit de nouveau, en se servant de feuilles au lieu de lettres; car le Dieu qui a dit au commencement : *Que la terre produise toute sorte d'herbes*

(Gen. I. II.), et qui a mis en elle une fécondité inépuisable, le même Dieu donna alors à un bois sec et stérile la vertu de produire des feuilles et des fruits sans terre et sans racine. La verge d'Aaron est restée pour toujours comme une preuve et un témoignage de la perversité des séditieux et de la volonté du Seigneur, annonçant aux juifs non par une voix sensible, mais par la vue d'un miracle plus éclatant que le son de la trompette, de ne plus former de pareilles entreprises. Le Seigneur confirma l'élection d'Aaron d'une manière encore plus frappante. Un grand nombre de séditieux lui enviant l'honneur du sacerdoce et voulant le lui ravir (car l'autorité n'est que trop sujette à être un objet d'envie et de dispute), Moïse leur ordonna d'apporter des encensoirs, d'y mettre de l'encens, et d'attendre le jugement d'en-haut. Lorsqu'il faisoit brûler de l'encens, la terre s'entr'ouvrit et engloutit tous les fauteurs de la sédition : quant à ceux qui avoient pris des encensoirs, ils furent consumés par une flamme envoyée du ciel; et afin que le temps ne fît pas perdre le souvenir de ce fait remarquable, afin qu'un monument visible transmît à tous les âges la vengeance extraordinaire que Dieu avoit tirée des chefs et des partisans de la révolte, Moïse se fit apporter les encensoirs, les fit réduire en lames et appliquer près de l'autel, afin que, comme la verge d'Aaron parloit suffisamment aux yeux sans faire retentir de sons à l'oreille, ces lames de même fussent une instruction perpétuelle pour tous les descendans, une leçon frappante et sensible qui leur apprît à ne pas imiter une pareille imprudence s'ils vouloient éviter un châtiment

semblable. Vous voyez comme anciennement les prêtres étoient élus. Ce qui se pratique aujourd'hui chez les juifs est un jeu, une risée, une honte, un trafic criminel, un pur acte d'iniquité.

Et vous recherchez, mes frères, de tels hommes; des hommes qui, dans tous leurs discours et dans toutes leurs actions, contredisent les lois de Dieu! vous courez à leurs synagogues, vous ne craignez pas que la foudre, partie du ciel, ne vienne consumer vos têtes! Ignorez-vous donc que quiconque est trouvé dans un antre de brigands, quoiqu'il ne soit pas brigand lui-même, subit la même peine? Et pourquoi citer l'exemple des brigands? vous savez tous, sans doute, que dans notre ville, lorsque des scélérats et des imposteurs renversèrent les statues des princes, vous savez et vous vous rappelez que non seulement les principaux auteurs de l'attentat, que ceux mêmes qui avoient semblé l'autoriser par leur présence, furent pris, amenés devant les tribunaux, jetés en prison, et condamnés au dernier supplice. Et vous, vous courez avec empressement à des assemblées où le Père céleste est outragé, où son Fils est blasphémé, où l'Esprit saint et vivifiant est rejeté! et vous n'appréhendez pas, et vous ne tremblez pas lorsque vous vous transportez dans des lieux impurs et profanes! Quelle défense, je vous prie, quelle excuse vous restera-t-il, lorsque vous vous jetez volontairement dans un abyme et dans un précipice?

Et n'allez pas me dire que dans le lieu où vous vous transportez sont la loi et les livres des prophètes, car cela ne suffit pas pour rendre un lieu

saint. En effet, lequel est plus efficace d'avoir des livres déposés dans un lieu, ou de prononcer les paroles renfermées dans des livres? Il est clair que c'est de prononcer de bouche et d'avoir dans le cœur les paroles des livres. Mais, je vous le demande, lorsque le démon prononçoit les paroles des Ecritures, ces paroles sanctifioient-elles sa bouche? Non, sans doute; mais il conservoit toujours sa nature de démon. Et lorsque des esprits impurs publioient et disoient: *Ces hommes sont les serviteurs du Très-Haut, ils vous annoncent la voie du salut* (Act. 16. 17.) étoit-ce une raison pour les placer parmi les apôtres? point du tout; mais on les a toujours également en horreur et en exécration. Et lorsque les paroles ne sanctifient pas la bouche qui les prononce, des livres sanctifieroient le lieu où ils reposent! seroit-il raisonnable de le penser? Pour moi, je hais surtout la synagogue, parce qu'elle a la loi et les prophètes, et je la hais beaucoup plus que si elle ne les avoit pas. Pourquoi? parce que c'est là une amorce plus dangereuse et une plus grande occasion de tromper les simples. Aussi saint Paul étoit plus empressé de chasser un démon parce qu'il parloit que s'il se fût tu. *Fatigué de ses paroles*, dit l'Ecriture, *il lui dit: Sors de cette personne* (Act. 16. 18.). Et pourquoi lui donnoit-il cet ordre? parce qu'il crioit: *Ces hommes sont les serviteurs du Très-Haut.* S'il se fût tu, il n'eût pas également trompé les simples; au lieu qu'en parlant il devoit en entraîner un grand nombre et les engager à l'écouter dans le reste; car afin d'ouvrir une porte à ses impostures, et de pouvoir mentir avec plus de confiance, le démon mêloit

quelques vérités à ses mensonges. Ainsi ceux qui veulent faire prendre du poison, frottent de miel les bords de la coupe, afin qu'on avale plus aisément le breuvage funeste. Voilà donc pourquoi saint Paul, fatigué des paroles de l'esprit impur, s'empressoit de lui fermer la bouche, ne pouvant souffrir qu'il prît un ton de dignité qui ne lui convenoit pas. Moi de même je hais les juifs, parce qu'ayant la loi entre les mains ils l'outragent, et que par là ils cherchent à séduire les simples. Ils ne seroient pas aussi coupables si, ne croyant pas aux prophètes, ils refusoient de croire à Jésus-Christ; mais ils n'ont aucun espoir de pardon, parce qu'en disant qu'ils croient aux prophètes, ils outragent celui que les prophètes ont annoncé.

En un mot, si vous croyez qu'un lieu est saint parce que la loi et les livres des prophètes y reposent, vous devez donc aussi regarder comme saints les idoles et leurs temples. Dans une guerre que les juifs eurent avec les habitans d'Azot, ceux-ci étant vainqueurs et ayant pris l'arche, la placèrent dans leur temple. Or, ce temple étoit-il sanctifié parce qu'il renfermoit l'arche? nullement; mais il étoit toujours impur et profane; et c'est ce qui fut prouvé aussitôt par l'événement même. En effet, pour que les ennemis sussent que ce n'étoit point par la foiblesse du Seigneur, mais par les crimes de son peuple, qu'Israël avoit essuyé une défaite, l'arche, quoique prise et détenue dans une terre étrangère, signala sa puissance en renversant deux fois l'idole et la brisant par morceaux; de sorte qu'elle faisoit la guerre au lieu où elle résidoit, loin de le sanctifier. D'ail-

leurs, quelle arche peuvent avoir les juifs, lorsqu'ils n'ont plus ni propitiatoire, ni oracle, ni table du testament, ni Saint des Saints, ni voile, ni grand-prêtre, ni encens, ni holocauste, ni sacrifice, rien en un mot de tout ce qui rendoit l'ancienne arche respectable. Pour moi, il me semble que l'arche actuelle des juifs ne vaut pas mieux que ces coffres que l'on vend dans la place publique, et même qu'elle vaut beaucoup moins, puisque ces coffres ne font aucun mal à ceux qui les touchent; au lieu que leur arche porte tous les jours préjudice à ceux qui l'approchent.

Mes frères, puis-je vous dire avec saint Paul, *soyez enfans par la simplicité du cœur, et non par le défaut d'intelligence* (1. Cor. 14. 20.); affranchissez d'une vaine superstition ceux qui sont frappés par certains objets, et apprenez-leur ce qu'ils doivent redouter et craindre. Qu'ils ne redoutent pas l'arche des juifs, mais qu'ils craignent de violer le temple de Dieu par leur empressement à se rendre dans leurs assemblées, par un penchant secret pour le judaïsme, et par des observances condamnables. *Tous ceux*, dit l'apôtre, *qui veulent être justifiés par la loi*, *perdent la grace du Nouveau Testament* (Gal. 5. 4.). Craignez que dans le dernier jour celui qui doit vous juger ne vous dise : *Retirez-vous, je ne vous connois pas* (Luc. 13. 27.). Vous avez communiqué avec ceux qui m'ont crucifié, vous vous êtes empressés de rétablir des fêtes que j'avois abolies, vous avez couru aux synagogues des juifs qui m'ont outragé. J'avois renversé leur temple, j'avois fait un amas de ruines de cet édifice

auguste qui renfermoit des objets si redoutables; et vous, vous avez respecté des tavernes de voleurs, des maisons aussi viles que des cavernes. Eh! si lorsque l'arche et les chérubins subsistoient encore, lorsque le temple étoit encore sanctifié par la grace de l'Esprit-Saint, Jésus-Christ disoit : *Vous en avez fait une caverne de voleurs, vous en avez fait une maison de trafic* (Matth. 21. 13.), sans doute à cause des crimes et des meurtres dont se souilloient les juifs, maintenant que la grace de l'Esprit-Saint les a abandonnés, qu'ils ne jouissent plus de leurs priviléges, et que les sacrifices agréables à Dieu étant abolis, ils ne lui rendent plus qu'un culte sacrilége, quel nom convenable donner à leurs synagogues? Oui, si, lorsque l'état des juifs subsistoit, leur temple étoit une caverne de voleurs, en appelant le lieu de leurs assemblées, un lieu de prostitution, un domicile d'iniquité, la retraite et l'asyle des démons, un séjour funeste aux ames, un précipice fatal, un gouffre et un abyme de perdition, enfin quelque nom encore plus affreux qu'on lui donne, on ne lui donnera pas celui qu'il mérite. Vous voulez voir un temple; ne courez pas à la synagogue, mais devenez vous-même un temple. Dieu n'a détruit qu'un temple à Jérusalem, et il en a érigé une infinité d'autres beaucoup plus augustes, *car vous êtes*, dit saint Paul, *les temples du Dieu vivant* (2. Cor. 6. 16.). Décorez cette maison, chassez de votre esprit toute mauvaise pensée, pour devenir un membre précieux de Jésus-Christ, et le temple de l'Esprit-Saint; faites en sorte que beaucoup d'autres deviennent tels à votre exemple. Et de même

que, quand vous voyez des pauvres, vous vous faites un devoir de ne point passer outre; ainsi, lorsque vous apercevez un fidèle qui court à la synagogue, ne le laissez pas aller, mais arrêtez-le par vos discours comme par un frein et ramenez-le dans l'église. C'est là la plus belle de toutes les aumônes, c'est là vraiment faire un gain de plus de dix mille talens. Que dis-je, dix mille talens? vous gagnez plus que si vous gagniez tout ce monde visible, puisqu'un homme est plus précieux que le monde entier. C'est pour lui qu'ont été faits le ciel, la terre et les mers; c'est pour lui qu'ont été créés le soleil et les astres. Songez donc à la dignité de celui que vous sauvez, ne dédaignez pas le soin de son ame. Quand on sacrifieroit des sommes immenses d'argent, on ne feroit pas une aussi bonne œuvre que de sauver une ame, de la ramener de son erreur, et de la tourner vers la piété. Celui qui donne à un pauvre apaise sa faim, celui qui corrige un judaïsant chasse l'impiété qui le souille. L'un soulage l'indigence, l'autre arrête le crime; l'un délivre un corps de ses douleurs, l'autre arrache une ame à l'enfer. Je vous ai montré un trésor, ne le négligez pas. Vous ne pouvez vous rejeter ici sur la pauvreté, ni prétexter l'indigence. Il ne s'agit que d'employer des mots et de dépenser des paroles. Ne balançons donc point, mais efforçons-nous avec toute l'ardeur et tout le zèle dont nous sommes capables, de gagner nos frères; entraînons-les malgré eux dans nos maisons, servons-leur un repas et admettons-les aujourd'hui à notre table, afin que, rompant le jeûne sous nos yeux, ils nous donnent une preuve complète et la

certitude qu'ils sont parfaitement corrigés, afin qu'ils se procurent à eux et à nous les biens éternels, par la grace et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire soit au Père et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

LETTRES
CHOISIES
DE S. JEAN CHRYSOSTÔME.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

J'AI exposé dans le discours préliminaire les principales circonstances du second exil de saint Jean Chrysostôme. Au sortir de Constantinople il se retira à Nicée, où il attendit les dernières volontés de l'empereur. Ce fut là qu'il apprit que Cucuse étoit le lieu de son exil. Cucuse étoit une petite ville toute déserte sur les confins de l'Arménie, auprès du mont Taurus : elle étoit si peu considérable, qu'il n'y avoit pas même de marché où l'on pût acheter les choses nécessaires à la vie. De plus, étant sans défense et sans fortifications, elle étoit exposée continuellement aux incursions et aux ravages des Isaures, peuples barbares qui désoloient ce pays. On lui rendit les plus grands honneurs dans tous les lieux par où il passa, surtout dans la Cappadoce, où des solitaires, des vierges et d'autres personnes de piété, vinrent en foule au-devant de lui, versant des torrens de larmes, et se disant les uns aux autres qu'il eût mieux valu que le soleil eût retiré ses rayons, que de voir la bouche de Jean réduite au silence. La fatigue du chemin lui ayant causé une violente maladie, il ne trouva de soulagement que quand il fut arrivé à Césarée. Les médecins les plus habiles le servirent avec une attention pleine de tendresse, jusque-là que l'un

d'eux s'offrit de le suivre jusqu'à Cucuse. « Pendant que tout le monde s'empressoit de me soulager, et de me procurer tous les secours, dit le pontife lui-même dans une lettre écrite à sainte Olympiade, Pharètre, évêque de Césarée, qui d'abord avoit témoigné le plus grand empressement de me voir et de m'embrasser, changea tout-à-coup. gagné par mes ennemis, et devint mon plus cruel persécuteur... Ce prélat politique, ajoute-t-il, ne voulut pas agir ouvertement contre moi, de peur de se décrier et de s'attirer la haine publique; mais il suscita secrètement les moines, dont il disposoit absolument, et les ayant animés d'un faux zèle, il me força par leur ministère de sortir de la ville au milieu des ténèbres de la nuit, de m'exposer à tous les dangers d'un chemin âpre et raboteux, et de me voir à tout moment entre les mains des Isaures. »

Enfin, après soixante-et-dix jours de marche, le saint pontife arriva à Cucuse, lieu marqué pour son exil. Il y trouva plus de soulagement et de commodité que ne sembloit devoir lui en offrir une ville si modique et si destituée de ressources. Dioscore, qui y avoit une maison, et qui l'avoit préparée avec tous les soins imaginables, le conjura avec tant d'instance d'y prendre son logement, qu'il ne put se défendre de l'accepter. L'évêque du lieu eut pour lui un respect si profond et une charité si sincère, qu'il voulut presque quitter son siége pour y placer saint Jean Chrysostôme. On accourut de toute part, soit pour voir sa personne et admirer cette vertu éminente qui l'avoit rendu célèbre dans tout l'empire, soit pour lui offrir toute sorte d'assistances. Le repos dont il jouissoit à Cucuse fut souvent troublé par les courses des Isaures qui mettoient tout à feu et à sang; et il fut souvent obligé de se retirer à Arabisse, place un peu mieux fortifiée, pour se mettre à couvert de la cruauté de ces barbares.

Ce fut de Cucuse, et quelquefois d'Arabisse, qu'il a écrit les lettres qui nous restent de lui, au nombre de près de deux cent cinquante. Les plus estimées sont celles qui sont adressées à la veuve sainte Olympiade. Plusieurs

de celles-ci sont fort longues, et peuvent être regardées comme de vrais traités de morale. Je crois avoir assez fait connoître saint Jean Chrysostôme comme orateur par le grand nombre de discours et d'homélies dont je donne la traduction; parmi les lettres j'ai donc fait un choix de quelques-unes des plus courtes écrites à sainte Olympiade, et de celles qui font le mieux connoître cette ame active et sensible qui, au milieu de ses infirmités et de ses disgraces, n'oublioit aucun de ses amis, leur écrivoit à tous comme s'il n'eût été occupé que d'un seul, et qu'il eût été tranquille pour lui-même : celles où l'on peut remarquer à-la-fois le langage de la charité chrétienne, le bon ton d'un homme bien né et bien élevé, l'esprit fondu avec le sentiment. Outre ses lettres, notre illustre pontife a composé encore deux traités, l'un *sur la Providence*, ou contre ceux qui se scandalisent, où il prouve par des raisonnemens solides, et par une foule d'exemples pris dans l'Ancien et le Nouveau Testament, qu'on doit adorer Dieu dans tous les événemens de la vie; l'autre en forme de discours sur ce sujet : *que tous les maux viennent de nous, et que l'on ne reçoit de dommage que de soi-même.* Ces deux traités, avec toutes les lettres, ont été traduits par le P. Joseph Duranty de Bonrecueil. Les lettres surtout, comme je l'ai observé ailleurs, sont bien traduites, et l'on n'y trouve guère à redire que quelques phrases qui ne sont pas assez dégagées, et des tournures épistolaires trop modernes. Il a rétabli la chronologie des lettres; et, sans avoir cherché à approfondir cette question qui est étrangère à mon objet, il m'a semblé qu'il avoit raison d'en avoir changé l'ordre. Je l'ai suivi dans sa marche pour les lettres que j'ai traduites, en indiquant à la tête de chacune l'ordre numéral observé dans les éditions des Bénédictins et de Fronton du Duc; car Savile a éludé la difficulté en suivant l'ordre alphabétique des noms de ceux auxquels les lettres sont adressées, après avoir fait précéder les lettres à la veuve sainte Olympiade, dont il fait une classe à part.

LETTRES CHOISIES

DE SAINT JEAN CHRYSOSTÔME.

Bén. tom. 3; Fr. D. t. 4; Sav. t. 7.

A LA VEUVE SAINTE OLYMPIADE (1).

XI. Écrite de Nicée lorsqu'il se rendoit à son exil. Il fait une peinture de la tranquillité de son ame au milieu de la tempête qui éclate contre sa personne. Il se félicite de l'affection que lui témoignent les soldats chargés de le conduire en exil, des soins qu'ils ont pour lui, et de l'état de sa santé. Il n'a d'inquiétude que sur la santé d'Olympiade; il la prie de lui en donner des nouvelles.

Mes consolations augmentent à mesure qu'on multiplie mes maux; je conçois les meilleures espérances pour l'avenir : dès à présent même, tout va selon mes souhaits, et je vogue au gré d'un vent

(1) Sainte Olympiade, diaconesse de l'Église de Constantinople, dame également distinguée par sa famille personnelle, par la naissance et l'illustration du mari qu'elle avoit épousé et qu'elle perdit après vingt mois de mariage, par l'immensité de ses richesses, par le nombre et l'excellence de ses vertus, enfin par l'attachement héroïque et généreux qu'elle témoigna pour saint Jean Chrysostôme, qu'elle regardoit comme son père spirituel.

favorable. Chose étrange et extraordinaire ! je ne vois de toute part que des vents qui soufflent avec impétuosité, des vagues qui s'élèvent avec fureur, une nuit obscure, de profondes ténèbres, des rochers apparens ou cachés sous les eaux, des écueils et des abymes ; et quoique je navigue sur une mer si terrible, je suis aussi tranquille que si je n'éprouvois qu'une douce agitation dans le port. Que ces réflexions, ma très religieuse Dame, vous mettent au-dessus des troubles et des orages présens. Daignez m'informer de votre santé. La mienne est parfaite, et je jouis d'une grande tranquillité d'ame. Mon corps est même devenu robuste, je respire un air pur ; les soldats qui me conduisent en exil, me soignent avec tant d'affection que je n'ai pas besoin de serviteur : ils en font eux-mêmes l'office à mon égard; l'amour qu'ils me portent leur en impose la loi : ils sont sans cesse autour de ma personne, comme des gardes fidèles, et chacun d'eux se croit heureux de pouvoir me rendre quelque service. La seule chose qui m'afflige, c'est de n'être pas tranquille sur votre santé. Donnez-moi à ce sujet de bonnes nouvelles, afin que cette satisfaction se joigne à toutes les autres, et que j'en fasse mes très humbles remercîmens à mon très cher fils Pergame. Si vous voulez m'écrire, servez-vous de lui. Il m'est fort sincèrement attaché, et il a un singulier respect pour votre sagesse et pour votre piété.

A LA MÊME.

XV. Écrite d'Arabisse. Il avertit Olympiade qu'elle ne doit pas s'attendre à mener une vie douce et tranquille sur la terre, parce que les peines et les persécutions sont le partage de la vertu. Il la loue du courage qu'elle avoit montré au milieu de ses afflictions diverses. Il lui donne des nouvelles de sa santé, et des ravages que faisoient les Isaures. Comme Andronic, un des domestiques d'Olympiade, avoit été pris par eux, il la prie de ne plus lui envoyer aucun de ses domestiques, de peur qu'ils ne tombent entre les mains de ces barbares.

Vous qui, dès votre jeunesse, avez donné des marques d'une si haute vertu, qui avez foulé aux pieds tout le faste de ce monde, avez-vous donc pu vous attendre à mener une vie douce et tranquille? cela est-il possible? Si les hommes qui combattent contre d'autres hommes, soit dans les jeux, soit à la guerre, reçoivent beaucoup de blessures, vous qui combattez contre les dominations et les puissances, contre les princes de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice, qui combattez avec tant de courage, qui avez remporté tant de triomphes, qui avez attristé en tant de manières le cruel et perfide démon, comment avez-vous pu espérer de mener une vie exempte de tribulations et de traverses? Il ne faut pas vous troubler, parce que vous ne voyez de toute part que division et tu-

multe : il faudroit être surpris du contraire, puisque les peines et les dangers sont le partage de la vertu. Vous le saviez avant que je vous l'écrivisse, et vous n'avez pas besoin qu'un autre vous l'apprenne ; aussi, je ne prétends pas vous en instruire par ma lettre, comme si vous l'ignoriez. Non, sans doute, ni la privation de votre patrie, ni la perte de vos biens, ce qui paroît insupportable à tant de personnes, ni les affronts, aucune affliction, en un mot, ne sera jamais capable de vous jeter dans le trouble ; et si les compagnons de ceux qui sont en butte à ces peines méritent des louanges, combien plus devons-nous honorer ceux mêmes qui souffrent! C'est pour cela que saint Paul relève à ces deux titres ceux d'entre les Hébreux qui avoient embrassé la foi : *Rappelez en votre mémoire*, leur dit-il, *ces premiers temps où, après avoir été illuminés par le baptême, vous avez soutenu de grands combats dans les afflictions diverses, ayant été d'une part exposés devant tout le monde aux injures et aux mauvais traitemens, et de l'autre, ayant été compagnons de ceux qui ont essuyé de pareils outrages* (Hébr. 10. 32.). Aussi ne vous ferai-je pas une longue lettre : ce n'est pas du secours qu'on vient offrir à celui qui a remporté la victoire, et qui en a érigé un illustre trophée, ce sont des applaudissemens qu'on lui donne. Comme donc je sais avec quel courage vous vous êtes conduite dans les divers événemens, je vous admire et je vous trouve heureuse pour la patience que vous témoignez dans le temps présent, et pour les récompenses qui vous sont réservées à l'avenir. Je ne doute

pas qu'après le long silence que j'ai gardé, vous ne souhaitiez d'apprendre de moi de mes nouvelles. Sachez donc que je suis sorti d'une grande maladie, dont je ressens encore les langueurs et les foiblesses. J'ai des médecins excellens; mais, malgré leurs soins, le manque des choses nécessaires retarde ma guérison; car, outre que les remèdes sont ici très rares, et qu'on n'y trouve rien de ce qui peut fortifier un corps affoibli, nous sommes menacés de la famine et de la peste. Ce qui pourra nous attirer ces maux, ce sont les courses fréquentes des Isaures, qui se répandent au loin, assiégent et ferment toutes les routes, et mettent les voyageurs en d'extrêmes dangers. Andronic, comme il l'a dit lui-même, est tombé entre leurs mains, et ne s'est sauvé qu'après avoir été dépouillé. Ainsi, ma très religieuse Dame, je vous prie de ne plus m'envoyer personne, depeur qu'en venant vers moi, son voyage ne lui coûte la vie, et vous savez quelle douleur me causeroit un tel accident; mais si vous trouvez quelque homme sûr, qui vienne ici pour d'autres affaires, informez-moi par lui de l'état de votre santé. N'envoyez personne exprès, ni pour cela, ni pour me rendre service, de peur que ce que j'ai prévu n'arrive.

A LA MÊME.

XVII. Écrite de Cucuse. Il montre à Olympiade que l'effet ordinaire des souffrances, est de nous rendre plus forts et plus courageux. C'est ce qu'elle a éprouvé ellemême, puisque maintenant elle n'appréhende ni la perte de ses biens, ni l'exil, ni la mort même, et que tous les mauvais traitemens de ses ennemis ne servent qu'à faire éclater davantage sa patience et sa vertu. Il finit par lui donner des nouvelles de sa santé.

Il ne doit vous paroître, ma très religieuse Dame, ni nouveau ni surprenant, mais très naturel et fort ordinaire, que vos maux continuels aient rendu votre ame plus ferme, qu'ils vous aient donné plus de force et de courage pour soutenir les combats, et qu'ils vous aient fait recueillir le fruit d'une grande joie. Telle est la nature de l'affliction, tels sont les effets qu'elle ne manque pas de produire dans des ames nobles et généreuses. Et comme le feu en s'attachant à l'or ne fait que l'éprouver et assurer son prix, de même, l'affliction qui tombe sur des ames déjà pures comme l'or, ne fait que les épurer davantage et prouver ce qu'elles sont. C'est pour cela que saint Paul disoit : *L'affliction produit la patience, et la patience l'épreuve* (Rom. 5. 4.). Aussi je me réjouis et je triomphe quand je pense au courage que vous signalez dans les plus rudes combats. C'est là ce qui me fait goûter dans ma so-

litude la plus vive consolation, c'est là ce qui fait que je ne crains rien pour vous, quand même je vous verrois environnée d'une troupe d'animaux féroces et d'une armée entière de méchans. Je demande à Dieu que vos épreuves actuelles finissent, et qu'il ne vous en survienne pas d'autres, conformément à la loi du Seigneur, qui nous ordonne de demander que nous n'entrions pas en tentation. Mais s'il permet que vous soyez éprouvée de nouveau, je présume de la force de votre ame que ces nouvelles épreuves ne contribueront qu'à vous faire amasser les plus riches trésors. Eh! par quel endroit vos ennemis pourroient-ils vous intimider, eux qui voient retomber sur leurs têtes tous les coups qu'ils vous portent? Seroit-ce par la perte de vos biens? mais ces biens ne sont pour vous que de la poussière, sont à vos yeux plus méprisables que la boue. Seroit-ce en vous chassant de votre patrie et de votre maison? mais ayant toujours vécu dans le repos et dans la retraite, et foulé aux pieds le faste du siècle, vous habitez les villes les plus grandes et les plus peuplées comme si c'étoient des déserts. Seroit-ce en vous menaçant de la mort? mais vous avez prévenu ces hommes cruels en la méditant continuellement; et quand même ils vous traîneroient au supplice, ils n'y traîneroient qu'un corps déjà mort par la pénitence. En un mot, personne ne pourra susciter contre vous aucun mal, quel qu'il soit, que vous n'ayez déjà enduré avec une patience héroïque. Comme vous avez toujours marché dans la voie étroite, vous êtes toute préparée pour ces sortes d'épreuves. Après vous être long-temps exercée

hors de l'arène dans cette admirable science, vous paroissez maintenant dans les combats avec avantage ; et loin que les disgraces vous troublent, elles ne font que vous rendre plus légère, plus satisfaite et plus triomphante. Oui, un long apprentissage des combats pour la vertu vous les fait soutenir à présent avec facilité, malgré la foiblesse de votre sexe et l'infirmité de votre corps. Vous riez avec mépris de la rage de toute cette foule d'hommes qui frémissent contre vous, et vous êtes prête à souffrir encore plus de maux qu'ils n'ont résolu de vous en faire. Heureuse donc et mille fois heureuse d'avoir mérité des couronnes, ou plutôt d'avoir soutenu des luttes spirituelles! car telle est la nature de ces luttes saintes, qu'avant de vous mériter le prix, et même dans l'arène, elles vous procurent de grands avantages et d'amples récompenses. Sans doute la joie et le plaisir que vous goûtez dès à présent, un courage ferme, une patience invincible, une force supérieure qui vous font sortir victorieuse de toutes les persécutions, une magnanimité rare qui vous élève au-dessus de tous les accidens de la vie, l'habitude de souffrir qui vous met à l'abri de tous les maux que pourroient vous faire endurer les hommes, la constance qui, comme un rocher inébranlable, vous fait braver tous les flots de la mer, la tranquillité et la sérénité de l'ame au milieu des plus violentes tempêtes : tels sont les prix et les récompenses que nous valent sur la terre les afflictions avant de nous obtenir le royaume céleste. Je sais, oui, je sais que, dans les transports d'une joie pure, vous ne croyez plus tenir à un

corps mortel, et que vous êtes disposée dans l'occasion à vous en dépouiller avec plus de facilité que l'on ne quitte un simple vêtement. Réjouissez-vous donc et applaudissez-vous, et pour vous-même et pour ceux qui ont subi un trépas glorieux, qui sont morts, non dans leur lit ou dans leur maison, mais dans les prisons, dans les chaînes et dans les tortures. Ne gémissez et ne pleurez que sur les auteurs de ces maux, parce que cela est digne de votre sagesse et de votre vertu. Puisque vous voulez savoir quel est l'état de ma santé, je vous dirai que je suis absolument guéri, et que je me porte beaucoup mieux, pourvu que l'hiver ne me rejette pas dans mes foiblesses d'estomac. Pour ce qui est des Isaures, nous ne les craignons pas, et nous sommes en pleine sûreté.

A BRISON (1).

CCXXXIV. Écrite en arrivant à Cucuse. Il lui apprend son arrivée à Cucuse, après avoir souffert des maux infinis, et l'exhorte à lui écrire souvent.

Après soixante-et-dix jours de marche, d'où il vous est aisé de comprendre quels maux j'ai eus à

(1) Brison étoit un eunuque de l'impératrice Eudoxie. Ce fut lui qui ramena saint Jean Chrysostôme de son premier exil, et qui tenta, quoique inutilement, de faire changer son exil de Cucuse. Il fit toujours profession de l'aimer et de lui être attaché.

souffrir, ayant toujours craint les Isaures qui nous assiégeoient de toute part, et combattu contre une fièvre ardente, je suis enfin arrivé à Cucuse, le lieu le plus désert de toute la terre; ce que je vous dis non pour vous prier d'importuner personne afin qu'on m'en retire, puisque j'ai déjà soutenu ce qu'il y a de plus rude, la fatigue du chemin : la seule grace que je vous demande, c'est de m'écrire souvent, et de ne pas me priver de cette consolation, sous prétexte que je suis trop éloigné de vous. Vous savez quel plaisir c'est pour moi, au milieu de mes peines, d'apprendre que vous et mes amis vous vous portez bien, que vous jouissez d'une paix et d'une sûreté parfaites. Afin donc que je puisse goûter une telle satisfaction, donnez-moi fréquemment de ces bonnes nouvelles. Non, vous ne me procurerez pas un soulagement médiocre, mais vous me ferez jouir de la consolation la plus douce, ne pouvant ignorer la joie que me causent les biens qui vous arrivent.

A CYTHÈRE (1).

LXXXII. Écrite de Cucuse. Il lui marque que le peu de temps qu'il a séjourné à Césarée a suffi pour former entre eux l'amitié la plus étroite. Il lui annonce qu'il est arrivé à Cucuse, qu'il y jouit d'une bonne santé et d'une grande tranquillité. Il l'invite à lui écrire souvent.

QUOIQUE je n'aie été que peu de temps avec vous à Césarée, l'amitié que nous y avons contractée est des plus vives et des plus fortes. Ceux qui savent aimer n'ont pas besoin de beaucoup de temps pour devenir de parfaits amis, un instant suffit pour former entre eux l'union la plus étroite. Et c'est ce qui nous est arrivé. Nous nous sommes aimés aussi ardemment que si nous avions vécu long-temps ensemble. Je vous écris donc pour vous informer de ma situation actuelle, pour vous apprendre que je me porte bien, que je jouis de la paix et de la tranquillité. Je sais que je vous fais plaisir en vous donnant de ces nouvelles; je vous prie de m'écrire et de me donner à votre sujet des nouvelles semblables. Ne craignez pas de m'écrire trop souvent et de me mander l'état de votre santé: vous ne pouvez me procurer une plus grande joie, dans le pays

(1) C'étoit un habitant de Césarée dont saint Jean Chrysostôme s'étoit acquis l'estime et l'amitié, en passant par cette ville pour se rendre dans son exil.

éloigné où je suis, que de m'instruire de ce que je désire beaucoup de savoir.

A LÉONCE (1).

LXXXIII. Écrite de Cucuse (2). Il se félicite de leur amitié ardente dont l'éloignement ne pourra ralentir la ferveur. Il trace en peu de mots le portrait de son ami, et l'exhorte à le dédommager de son absence par le grand nombre de ses lettres.

J'AI été banni de votre ville, mais non de votre cœur. Il étoit au pouvoir d'autrui de me laisser à Constantinople ou de m'en faire sortir; mais être dans votre cœur, cela dépend entièrement de nous. Personne ne pourra jamais me ravir cet avantage, et en quelque lieu que j'aille, je porte partout le doux souvenir de votre amitié. Je me rappelle avec délices votre personne, l'amour que vous avez pour moi, votre ardeur à m'en donner des preuves, votre prudence, votre politesse, la douceur de votre commerce; et réunissant toutes ces qualités dans mon esprit, je me trace un tableau de votre vertu. Puis donc que vous m'avez attaché à vous par des liens assez forts pour que je désire de jouir sans cesse de

(1) C'étoit un ami que saint Jean Chrysostôme avoit à Constantinople.

(2) Dans les lettres suivantes, lorsque je ne marquerai pas d'où elles ont été écrites, c'est qu'elles l'auront été de Cucuse.

votre société, dont je suis privé maintenant, donnez-moi du moins la consolation de m'écrire. Etant doué d'une aussi grande sagesse, vous pouvez suppléer, par le grand nombre de vos lettres, au plaisir que me causeroit votre présence.

A CARTÈRE (1).

CCXXXVI. Il lui marque la tranquillité dont il jouît à Cucuse où il est entré comme dans un port, le remercie des bons offices qu'il lui a rendus lorsqu'il passoit par Césarée, et l'engage à lui écrire fréquemment.

Cucuse est un lieu très désert, mais il me déplaît moins par sa solitude, qu'il me plaît par le repos que j'y trouve, par l'avantage de n'y rencontrer aucune source de peines et d'embarras. Aussi suis-je entré dans ce désert comme dans un port où je me délasse des fatigues de la route, où je travaille paisiblement à me délivrer des restes de ma maladie et des autres maux que j'ai eus à souffrir. Je vous parle ainsi, parce que je ne doute point que vous ne ressentiez de la joie de me voir soulagé. Non, je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait à Césarée pour calmer les troubles affreux

(1) Gouverneur de Cappadoce, qui fit tous ses efforts pour arrêter la violence des moines que Pharètre, évêque de Césarée, jaloux du mérite de saint Jean Chrysostôme et des honneurs qu'on lui rendoit, avoit envoyés pour le chasser de cette ville.

excités contre nous ; je me souviendrai toujours que vous n'avez rien négligé de ce qui étoit en votre pouvoir pour me mettre en sûreté. Je publie ce service devant tout le monde, en quelque lieu que j'aille ; et je conserve, mon admirable Seigneur, la plus vive reconnoissance pour les soins empressés que vous avez pris de ma personne. Mais afin que je ressente une grande joie, non seulement d'être aimé de vous, mais encore de recevoir de vos lettres qui m'apprennent l'état de votre santé, accordez-moi cette grace, je vous en conjure. Je n'éprouverai pas une légère consolation dans le pays étranger que j'habite, si vous m'honorez fréquemment de pareilles lettres.

A ANATOLE, ÉVÊQUE D'ADANE EN CILICIE.

CXI. Il lui témoigne combien il est sensible à l'amitié qu'il a pour lui, quoiqu'il ne l'ait jamais vu.

Comme j'apprends de plusieurs personnes l'ardente amitié que vous avez pour moi sans m'avoir jamais vu, je souhaiterois de tout mon cœur me rencontrer avec vous ; mais ne pouvant espérer de jouir jamais de votre compagnie, je me dédommage par un commerce de lettres, et je me procure à moi-même un sensible plaisir. Oui, bien que Cucuse où je suis maintenant relégué soit un lieu très désert, quoiqu'il offre mille périls, et qu'on y ait sans cesse

à craindre les brigands, rien ne m'y trouble et ne m'y inquiète, parce que je suis assuré de votre amitié. Si donc mon corps est éloigné de vous, je vous suis uni étroitement par les liens de l'esprit ; et il me semble que j'habite en paix et en repos dans votre pays plutôt qu'à Cucuse, étant toujours avec vous par le désir, et vous portant dans mon souvenir en quelque lieu que je me trouve.

A HÉSYCHIUS (1).

XXIV. Il le loue du désir qu'il avoit eu de venir le voir à Cucuse, et souhaite que Dieu le délivre de la maladie qui l'en a empêché.

Vous me demandez pardon de ce que vous n'êtes pas venu me voir, vous me donnez la maladie pour excuse ; moi, je vous sais gré du dessein que vous avez eu de me rendre visite, et je prétends que, selon les lois de l'amitié, vous n'êtes en rien inférieur à ceux qui sont venus réellement. Le Seigneur, sans doute, peut vous délivrer de votre maladie, et vous rendre une santé parfaite, afin que je puisse vous trouver près de moi, et jouir de votre entretien. Je désire ardemment de vous voir et de vous embrasser ; mais tant que votre santé et la rigueur de la saison s'opposeront à l'accomplissement de mes

(1) C'étoit un ancien ami de saint Jean Chrysostôme, qui demeuroit dans les environs de Cucuse.

vœux, je ne cesserai de vous écrire, et de me procurer ce plaisir à moi-même.

AU MÊME.

CLXXVI. Il désire que la santé de son ami et la difficulté des chemins lui permettent de jouir de sa présence, ou du moins que ses lettres suppléent à cet avantage.

Je souhaite de vous voir, de jouir de votre douce et aimable société ; mais comme la difficulté des chemins, l'embarras des affaires, et votre santé toujours chancelante, s'opposent à mes désirs, je vous demande de me consoler par vos lettres, ce que ne peuvent empêcher ni la difficulté des chemins ni les infirmités du corps. Accordez-moi donc une grace qui vous coûtera aussi peu de peine qu'elle me procurera de plaisir, qui sera fort propre à diminuer la tristesse que je ressens de nous voir séparés. Si vous me donnez cette consolation, je croirai n'être pas séparé de vous, et même être toujours avec vous. L'amitié est capable de produire cet effet ; mais l'imagination a une toute autre force lorsqu'elle est aidée par le commerce des lettres.

A HÉSYCHIUS (1).

CCXXIII. Il lui reproche de ce que, l'aimant autant qu'il faisoit, il ne lui a pas encore écrit, et l'exhorte à vaincre sur ce point sa modestie.

J'AUROIS désiré que vous m'eussiez prévenu, et qu'en m'écrivant le premier vous m'eussiez donné ce gage d'une amitié vive et ardente; cependant je n'ai pas attendu vos lettres, et je me suis empressé de vous écrire, pour vous marquer par là mon tendre attachement. Je vous pardonne très volontiers votre silence, parce que je suis convaincu que ce n'est point par négligence que vous ne m'avez pas écrit, mais par un excès de modestie. Ne craignez donc plus à l'avenir de me témoigner l'amitié que vous avez pour moi, en m'écrivant de fréquentes lettres, et en m'apprenant l'état de votre santé. Si vous m'écrivez souvent, quand je serois relégué aux extrémités du monde et dans un lieu encore plus désert, je trouverai dans votre amitié la plus douce consolation, car rien n'est si propre à soutenir l'ame et à la réjouir, que d'aimer et d'être aimé sincèrement; c'est ce que vous savez mieux que personne, puisque personne ne sait mieux aimer que vous.

(1) C'est un autre Hésychius que le précédent, avec lequel saint Jean Chrysostôme n'étoit pas aussi étroitement lié.

A CANDIDIEN (1).

XLII. Il l'assure qu'il conserve toujours pour lui la même amitié, et que c'est ce qui le console dans son exil.

Le chemin qui nous sépare est immense, et il y a long-temps que je suis éloigné de vous; une foule d'affaires m'accablent de toute part, la solitude du lieu que j'habite est affreuse, nous sommes environnés d'ennemis, exposés aux attaques et aux courses des brigands; ajoutez à ces accidens et à mille autres, la mauvaise santé; cependant rien de tout cela n'a diminué mon amitié pour vous, elle est dans toute sa force et dans toute sa chaleur: par tout où je vais, je vous porte dans mon esprit, je me souviens sans cesse de mon cher Candidien, et je conserve toujours gravées au fond de mon ame, la noblesse de ses sentimens, sa fermeté, sa constance, la sincérité de son amitié, l'ardeur de son affection. C'est dans cet état que j'habite mon affreux désert, ressentant une grande consolation lorsque je me rappelle vos vertus. Ecrivez-moi souvent, mon admirable Seigneur, et donnez-moi des nouvelles de votre santé. Vous savez combien je m'y intéresse, et combien je désire d'en être informé. J'aurai la double joie, et de ce que vous m'écrirez,

(1) C'étoit un ancien ami de saint Jean Chrysostôme.

et de ce que vos lettres m'apprendront de bonnes nouvelles.

A MARCIEN ET MARCELLIN (1).

CXXIX. Il les félicite de leur union, leur témoigne l'envie qu'il a de les voir, et les prie de lui écrire.

Que votre union me paroît belle! qu'elle est agréable à mes yeux, étant fondée non seulement sur les liens de la nature, mais encore sur les nœuds de la charité la plus parfaite! Voilà pourquoi je me félicite, et je me glorifie de votre amitié, voilà pourquoi je désire ardemment de jouir de votre présence. Privé de l'avantage de vous voir, je fais du moins ce qui dépend de moi; je vous écris fréquemment, je me souviens sans cesse de vous, je vous porte dans mon esprit partout où je vais, et le long espace du chemin ne peut me séparer de vos personnes. Oui, telle est l'amitié; portée sur une aile légère, elle franchit les plus longs intervalles, et s'élève au-dessus de toutes les circonstances les plus fâcheuses. Ainsi, quoique je sois accablé d'afflictions, quoique je sois relégué dans un désert, exposé aux continuelles attaques de brigands, je n'en suis pas moins ardent à vous aimer, et je conserve toujours pour

(1) C'étoient deux frères, demeurant à Antioche, intimes amis de saint Jean Chrysostôme.

vous la même affection. Ne craignez pas, je vous en conjure, de me donner trop souvent des nouvelles de votre santé; croyez que par là vous me procurerez dans mon désert la plus vive satisfaction.

A MARCELLIN (1).

CLXXXVIII. Il lui marque que l'affection de ses amis, et surtout d'amis tels que lui, le console de tous les maux de son exil; il le conjure de lui écrire fréquemment.

J'AI été relégué à Cucuse, le plus affreux de tous les déserts; cependant lorsque je pense à l'affection de mes amis, je sens une grande consolation, et je me crois riche dans ma solitude, d'autant plus que c'est un rare trésor que de trouver des hommes qui sachent aimer. Ainsi, quoique je ne sois pas avec vous de corps, je vous suis uni d'esprit, les liens de la charité nous serrant mutuellement. Je vous écris donc malgré la distance des lieux, et je m'empresse de vous rendre mes très humbles devoirs. Vous n'ignorez pas, mon admirable Seigneur, que je vous mets au nombre de mes meilleurs amis. Accordez-moi la grace de m'écrire fréquemment, et de me donner des nouvelles de votre santé, afin que ce commerce agréable de lettres affectueuses me comble de joie, et que je goûte une douce consolation dans mon désert.

(1) C'étoit un autre Marcellin que le précédent, mais grand ami de saint Jean Chrysostôme.

A ARTÉMIDORE.

CLXXVII. Il lui recommande Antiochus, un de ses amis.

ANTIOCHUS a cru que vous le recevriez avec bonté s'il se présentoit à vous avec une lettre de ma part. Montrez-lui donc, mon respectable Seigneur, qu'il ne s'est pas trompé dans son opinion. Recevez-le avec votre bonté ordinaire, et s'il vous demande quelque chose de juste et de raisonnable, écoutez-le favorablement. En un mot, faites-lui connoître que ce n'est pas en vain qu'il vous a porté ma lettre, qu'elle lui a beaucoup servi à lui obtenir votre bienveillance et votre protection. Ainsi il jouira de vos bienfaits, et moi j'aurai l'avantage de les lui avoir procurés.

A ALIPE (1).

CLXXXVI. Comme Alipe avoit craint que ce ne fût à lui une témérité d'avoir écrit le premier à saint Jean Chrysostôme, celui-ci lui répond que la seule faute qu'il a faite, c'est de ne lui avoir pas écrit plus tôt; il l'invite à lui écrire souvent.

Vous craignez (je me sers de vos propres paroles) qu'on ne vous accuse de témérité de m'avoir écrit le premier. Pour moi, loin de vous en faire un reproche, je me plains que vous ayez tant tardé à m'écrire, et je vous loue infiniment de m'avoir prévenu. J'en appelle à vous-même pour confirmer ce que je pense. La plus grande marque d'amitié, dites-vous, c'est de prévenir de politesse ceux que l'on aime. Puis donc que vous n'avez plus aucun sujet de craindre qu'on ne vous accuse de témérité, ce que vous craigniez sans raison, et puisque par là on ne fait que prouver davantage sa tendresse, écrivez-moi désormais une foule de lettres. Vous savez quels sont les sentimens et les dispositions de mon cœur à votre égard. Quoique je sois relégué dans le plus affreux désert, et placé presque aux extrémités du monde, je ne puis oublier en aucune sorte votre amitié sincère et véritable; j'en conserve continuellement le souvenir, et l'image de vos vertus reste toujours

(1) C'étoit un de ses anciens amis d'Antioche.

gravée dans mon ame. Je voudrois vous écrire plus souvent ; mais comme cela m'est difficile, étant aussi éloigné de vous que je le suis, et que vous au contraire vous ne manquez pas de facilités, je vous supplie de me donner souvent des nouvelles de votre santé et de toute votre famille ; ce sera pour moi une grande consolation dans le pays affreux que j'habite.

A CARTÉRIE (1).

CCXXXII. Il la remercie de l'amitié qu'elle lui témoigne en lui écrivant fréquemment. Il s'excuse d'une manière ingénieuse de ce qu'il refusoit une somme d'argent qu'elle lui envoyoit par Libanius, homme de considération, autre que le rhéteur.

Si vous saviez quel plaisir vous me faites en m'écrivant, et en m'écrivant fréquemment, en faisant passer dans vos lettres la douceur de votre amitié, vous vous seriez empressée de m'écrire tous les jours. Je ne crois plus habiter Cucuse et vivre dans un désert, tant est grande la joie que me procurent vos lettres pleines de sentimens affectueux. Mais quelle marque d'affection et de tendresse d'avoir engagé mon cher et respectable Libanius à partir et

(1) C'étoit une dame d'Antioche, qui avoit toujours été très attachée à saint Jean Chrysostôme ; elle lui faisoit des remèdes de ses propres mains pour le soulager dans ses maladies, et lui envoyoit de l'argent dans son exil pour fournir à ses besoins.

à entreprendre un long voyage! C'est pour cela que je m'applaudis, et que je triomphe, rien n'étant égal à une amitié véritable. Vous me priez de vous conserver l'affection que je vous ai témoignée dès le commencement. Pour moi, sans prétendre en rester à ces bornes, je cherche tous les jours à augmenter l'amitié que je vous porte; et par là je me fais plaisir à moi-même, Je rappelle sans cesse à mon souvenir la noblesse de votre ame, votre candeur aimable, votre liberté généreuse, votre caractère aimant, votre humeur franche et éloignée de toute dissimulation. Je m'occupe de ces pensées, qui me causent la plus grande joie dans mon exil. Assurée, comme vous l'êtes, de mon attachement sincère, ne trouvez pas mauvais, je vous conjure, que je vous renvoie votre présent. Je l'ai reçu et je m'en suis servi par la volonté; mais comme je ne manque de rien pour le moment, je vous prie de le mettre en réserve; et si quelque jour je me trouve en avoir besoin, vous verrez avec quelle confiance et quelle franchise je vous écrirai de me l'envoyer, fidèle à observer ce que vous me marquez à la fin de votre lettre. *Montrez*, me dites-vous, *que vous avez de la confiance en moi*, *et que vous usez de mes biens comme si c'étoient les vôtres*. Si donc vous voulez que je sois dans cette disposition, comme vous le voulez réellement, et que j'use de vos biens comme s'ils étoient à moi, envoyez-les moi aussitôt que je vous écrirai; car la meilleure marque que je les crois à moi, c'est que vous me les envoyiez lorsque je désirerai les avoir, et non lorsque je n'en ai nul besoin. Montrez-moi votre affection et vos égards

pour ma personne, en me pardonnant mon refus, et en m'écrivant au plus tôt que vous n'êtes pas fâchée. Jusqu'à ce que j'aie reçu votre lettre, vous me mettrez dans une inquiétude continuelle, et je ne cesserai de craindre que je ne vous aie fait quelque peine, d'autant plus que je fais grand cas de votre amitié, et que je ne veux vous chagriner en aucune sorte. Je me suis justifié suffisamment, apprenez-moi comment vous avez reçu ma justification. Il est bon que vous sachiez que je n'ai pas eu besoin d'apologie avec d'autres qui ont eu le même procédé que vous à mon égard, et qui étoient fort de mes amis; il m'a suffi de refuser ce qu'ils m'envoyoient: au lieu que je me suis justifié auprès de vous, je vous ai conjurée de n'être point fâchée contre moi, et je ne cesserai de vous tenir le même langage jusqu'à ce que vous me fassiez savoir que vous ne m'en voulez pas. Si je reçois de vous une lettre qui m'en assure, je croirai avoir reçu mille fois autant que ce que vous m'avez envoyé, parce que rien n'est plus propre à faire connoître l'estime et la considération que vous avez pour ma personne.

A DIOGÈNE.

L. Il se félicite de ce que l'amitié de Diogène pour lui n'a fait qu'augmenter au milieu de ses persécutions. Il conjure cet ami sincère de vouloir bien l'excuser de ce qu'il n'accepte pas son présent.

J'ÉTOIS déjà persuadé de votre amitié sincère, mais j'en suis encore plus convaincu, depuis que le violent orage qui s'est élevé, loin de diminuer votre affection pour moi, n'a fait que l'augmenter davantage, et n'a été pour vous qu'une occasion de me témoigner plus d'attachement. C'est pour cela que je vous admire, c'est pour cela que je ne cesse tous les jours de publier vos louanges. Vous recevrez la récompense de votre amitié généreuse d'un Dieu bon qui couronne toujours beaucoup au-delà de leur mérite ceux qui font ou qui disent quelque chose de bien. Pour moi, je vous témoigne ma reconnoissance comme je le puis, et je m'empresse de vous louer, de vous admirer, de vanter vos vertus. Je vous aime, je vous honore, je vous respecte, je vous porte partout dans mon cœur, je vous suis lié étroitement par les lois de la charité. Vous savez, mon cher et respectable Seigneur, que j'ai toujours été du nombre de vos meilleurs amis: je vous conjure donc de ne pas m'en vouloir, au sujet du présent que vous m'avez envoyé. Après en avoir pris un peu par hon-

neur, comme on fait pour les raisins et les autres fruits, je vous renvoie le reste, non par un sentiment de mépris, ni par un manque de confiance, mais parce que je ne suis pas pour le moment dans le besoin. C'est la conduite, vous pouvez vous en informer, que j'ai déjà tenue avec plusieurs autres, qui, amis non moins tendres et non moins généreux, ont eu le même procédé à mon égard. Il m'a suffi de me servir auprès d'eux de l'excuse que je vous prie de recevoir : que si jamais je me trouve dans le besoin, je vous demanderai avec plus de liberté de me faire part de vos biens, comme s'ils étoient à moi; et vous le verrez par expérience. Reprenez donc votre présent, et tenez-le en réserve, afin que, si la conjoncture m'y oblige, je vous le redemande avec une entière confiance.

A STUDE, PRÉFET DE CONSTANTINOPLE.

CXCVII. Il le console de la mort de son frère, dont il fait l'éloge en peu de mots.

Je sais qu'étant aussi sage et aussi vertueux, vous n'aviez pas besoin de ma lettre pour soutenir avec patience l'éloignement, car je ne dirai pas la mort de votre bienheureux frère; mais comme je dois contribuer pour ma part à consoler votre ame affligée, je vous exhorte à montrer en cette occasion que vous êtes toujours le même. Non que je vous demande

de ne pas vous attrister (cela ne seroit pas possible, puisque vous êtes homme, revêtu d'un corps mortel, et que vous avez perdu un tel frère), mais je vous engage à mettre des bornes à votre tristesse. Vous savez combien les choses humaines sont fragiles, qu'elles passent aussi promptement qu'un torrent rapide, et que ceux-là seuls doivent être jugés heureux, qui quittent la vie avec de bonnes espérances; car ils ne vont pas à la mort, mais du combat au prix, de la lutte à la couronne, d'une mer orageuse à un port tranquille. Pénétré de ces idées, consolez-vous vous-même; moi qui ne suis pas médiocrement affligé de la mort de votre illustre frère, je trouve une grande consolation dans le souvenir de ses vertus: souvenir qui ne doit pas peu diminuer vos tristes regrets. Si celui que nous pleurons avoit été méchant et livré au crime, il faudroit le pleurer et gémir sur son sort; mais puisqu'il a toujours vécu régulièrement, comme toute la ville le sait, puisqu'il a montré beaucoup de douceur et de modestie, d'amour de la justice, une liberté convenable, de la franchise, du courage, un généreux mépris des choses présentes qui l'a rendu étranger à tous les soins de ce siècle, il faut se réjouir et le féliciter, et vous aussi de ce que vous avez envoyé devant vous un tel frère, qui a placé dans un asyle sûr les biens qu'il possédoit au sortir de ce monde. N'ayez donc, mon respectable Seigneur, n'ayez aucun sentiment indigne de vous, et ne vous laissez pas abattre par l'affliction; mais montrez dans cette conjoncture que vous êtes toujours le même, et apprenez-moi que ma lettre a fait quelque impression sur

votre ame, afin que, malgré le long espace qui me sépare de vous, je me glorifie d'avoir pu par une simple lettre dissiper en grande partie la douleur dont vous êtes pénétré.

A NAMÉE (1).

XLVII. Cette dame s'excusoit de ce qu'elle lui avoit écrit la première; il lui répond qu'elle ne doit se justifier que de lui avoir écrit si tard, et que le seul moyen de réparer sa faute, c'est de lui écrire souvent.

POURQUOI vous étudier à chercher des excuses, et à me demander pardon pour une chose qui, selon moi, ne mérite qu'une couronne et des louanges? Je vous approuve de m'avoir écrit, et tout ce que je vous reproche, c'est de l'avoir fait si tard. Si donc vous vous croyez trop téméraire de m'avoir écrit, ce n'est pas sur ce point que vous devez songer à vous justifier, mais sur ce que vous avez tant tardé à m'écrire. En effet, plus vous protestez qu'absente ou présente, vous m'aimez sincèrement, plus vous me fournissez moyen de vous condamner. Si vous étiez du nombre de ceux qui n'ont pour moi qu'une amitié ordinaire, je ne serois pas surpris que vous eussiez si long-temps gardé le silence; mais puisque vous m'assurez que vous avez pour moi une affection

(1) Dame d'Antioche, qui avoit toujours honoré saint Jean Chrysostôme d'une façon particulière.

si sincère et si ardente que vous étiez toute disposée à entreprendre un long voyage, malgré les dangers de la route et les courses des brigands, il ne vous reste plus qu'un moyen de vous justifier, c'est de m'envoyer une foule de lettres qui réparent la faute de votre long silence. Faites-le, et je serai pleinement satisfait, d'autant plus que votre lettre quoique arrivée si tard, m'a déjà payé, par l'amitié ardente qu'elle respire, tout ce que vous me deviez pour le temps passé. Toutefois faites en sorte que les autres n'imitent pas la lenteur de la première: ce n'est qu'en arrivant avec beaucoup de vitesse et d'assiduité, qu'elles prouveront que ce n'est point par négligence, mais, comme vous le dites vous-même, par une vaine crainte, que la première est arrivée si tard.

A CARTÉRIE (1).

CCXVII. Il lui marque combien il est affligé du mauvais état de sa santé, qui l'a empêchée, dit-elle, de venir le voir. Il souhaite qu'elle se porte mieux, et la prie de lui écrire pour le tirer d'inquiétude sur son état.

Vos fréquentes maladies, dites-vous, ne vous ont pas permis de venir me voir! Mais vous êtes venue, vous êtes avec moi, votre bonne volonté m'a procuré toutes les satisfactions, et de ce côté-là vous n'a-

(1) La même à laquelle est écrite une lettre précédente, p. 388.

vez aucun besoin d'excuse. Votre amitié sincère et ardente me fait goûter la joie la plus pure. Toutefois vous ne m'avez pas causé une légère inquiétude, en me parlant du mauvais état de votre santé : si donc vous êtes délivrée de vos maux, par la grace de Dieu, qui est tout-puissant pour vous guérir et vous rendre une santé parfaite, faites-le moi savoir, afin que je sois moi-même délivré de mon inquiétude. Ce que je vous ai toujours dit en vous écrivant, je vous le dis encore : dans quelque pays que je me trouve, quand je serois relégué dans un désert beaucoup plus affreux, je ne cesserai de m'occuper de vous et de ce qui vous intéresse. Les gages que vous m'avez donnés de votre attachement vif et sincère, sont tels que le temps ne pourra jamais ni les effacer ni les affoiblir. Soit donc que je sois proche de vous, soit que j'en sois éloigné, je conserve toujours la même amitié pour votre personne, parce que je sais combien l'amitié dont vous m'avez honoré en tout temps, est pure et véritable.

A BRISON (1).

CXC. Il se plaint à lui avec amitié de ce que, faisant une profession ouverte d'être de ses amis, il ne lui a pas écrit une seule fois ; il lui demande avec empressement quelques-unes de ses lettres.

D'OU vient donc que vous, qui, lorsque j'étois à Constantinople, avez eu tant de fois le courage de parler et d'agir en ma faveur, vous qui avez fait connoître à toute la ville, ou plutôt à tout l'univers, votre amitié pour moi, sans la cacher sous le voile du silence, mais la signalant en tout lieu par vos discours et par vos actions, d'où vient que vous n'avez pas daigné m'écrire une seule fois, quoique j'eusse un désir si empressé et une soif si ardente de vos lettres ? ne savez-vous pas quelle consolation je goûterois en recevant ces lettres, qui seroient les productions et les fruits d'une amitié vive et sincère ? Je ne prétends pas vous faire un reproche; je sais que, soit que vous gardiez ou que vous rompiez le silence, vous conservez toujours pour moi la même affection. Mais je désire ardemment vos lettres, et quoique vous ne m'écriviez pas, je ne cesse de demander à ceux qui viennent ici, quel est l'état de votre santé, et si vous êtes content. J'ai une grande joie quand j'apprends ce que je

(1) Le même auquel est écrite une lettre précédente, p. 374.

souhaite de savoir; mais je voudrois l'apprendre de vous-même et par votre propre main. A moins donc que cela ne vous gêne et ne vous soit à charge, accordez-moi maintenant une grace que je regarde comme importante, et qui me sera infiniment précieuse.

A GEMELLE (1).

CXCIV. Il lui fait la peinture du lieu de son exil, le prie de lui écrire souvent, et de lui donner des nouvelles de sa santé.

JE suis à Cucuse, lieu désert, et le plus désert de toute la terre; mais quand même je serois relégué aux extrémités du monde, je ne pourrois oublier votre affection pour moi. Ainsi, quoique dans un pays étranger et désert, quoique je ressente encore des restes de ma maladie, quoique je sois toujours dans la crainte des brigands, parce que les Isaures ne se retirent pas, qu'ils assiégent les chemins et remplissent tout de sang et de carnage, je vous porte toujours dans mon esprit et dans mon cœur, je me représente votre courage, votre liberté généreuse, votre douce et sincère amitié; je m'occupe avec délices de ces idées agréables. Ecrivez-moi souvent, mon cher et respectable Seigneur, mandez-moi quel

(1) C'étoit un homme de qualité, demeurant à Constantinople, et qui honoroit infiniment saint Jean Chrysostôme.

est l'état de votre santé, quel usage vous avez fait des bains chauds, et quelles sont maintenant vos occupations; je voudrois, quoique éloigné, être instruit de ce qui vous intéresse, aussi parfaitement que ceux qui sont toujours avec vous : car vous n'ignorez pas que j'ai fort à cœur d'apprendre que vous vous portez bien, vous aimant autant que je fais, et vous étant aussi attaché que je le suis.

A CYRIAQUE, ÉVÊQUE DE SINNADES.

CCII. Il lui fait des reproches sur son silence, et rejette toutes les excuses qui pourroient l'avoir empêché de lui écrire.

QUI pourroit le souffrir? qui pourroit le pardonner? croyez-vous avoir une ombre d'excuse? Lorsque vous me savez au milieu du trouble et du tumulte, dans une profonde tristesse, dans une tribulation et une oppression extrême, n'avoir pas daigné, durant un si long espace de temps, m'écrire une seule fois! Moi, je vous ai écrit, une, deux, et plusieurs lettres; vous, vous persistez dans votre long silence, et vous vous imaginez avoir commis une faute légère, en vous montrant aussi ingrat à mon égard! Vous m'avez jeté dans un grand embarras. Non, lorsque je songe à l'amitié tendre et sincère que vous m'avez toujours témoigné, je ne puis deviner la cause qui me prive de vos lettres. Je n'ose vous accuser ni de

paresse, vous dont je connois la vigilance; ni de timidité, vous dont je connois le courage; ni de négligence, vous dont je connois l'ardeur et l'activité. Je ne crois pas non plus que vous prétextiez la maladie, parce que je sais qu'elle ne suffiroit pas pour vous empêcher de m'écrire, outre que j'apprends de ceux qui viennent ici que vous jouissez d'une parfaite santé. Je ne saurois donc en aucune manière assigner la cause de votre silence; il ne me reste que de m'attrister et de m'affliger. Faites tous vos efforts, je vous en conjure, pour dissiper ma tristesse et pour me tirer d'embarras. Oui, si après avoir reçu cette lettre, vous ne vous hâtez de m'écrire au plus tôt, vous causerez à votre ami un chagrin que vous aurez beaucoup de peine à adoucir.

A CASTE, VALÈRE, DIOPHANTE ET CYRIACE, PRÊTRES D'ANTIOCHE.

CCXXII. Il témoigne combien il est sensible aux preuves de leur affection, et leur donne à son tour des marques de la sienne. Il fait un bel éloge de l'amitié chrétienne.

Vous avez fait voir que vous êtes mes plus intimes et plus parfaits amis, en m'écrivant, en me prévenant par vos lettres, en me pressant de vous écrire, et en me demandant de ne pas garder dans les miennes les bornes accoutumées. Ces marques d'attachement font que le désert où j'habite ne me paroît plus un désert, elles me consolent dans mes diverses

et continuelles afflictions. Eh ! qu'y a-t-il dans le monde qui puisse égaler la charité chrétienne? rien, sans doute : elle est la racine, la source, la mère de tous les biens ; c'est une vertu qui ne ressent pas les fatigues; c'est une vertu qui fait goûter les plaisirs les plus vifs et les plus doux à ceux qui la pratiquent sincèrement. Je ne puis donc trop vous remercier d'avoir conservé pour moi une affection véritable. Aussi, en quelque endroit que je me trouve, quand je serois relégué aux extrémités du monde, dans un désert encore plus affreux, je vous porterois dans mon esprit, je vous graverois dans ma mémoire, je vous placerois au fond de mon cœur, sans que ni l'intervalle des chemins, ni la longueur du temps, ni la multitude de mes afflictions, pussent me refroidir à votre égard. Oui, comme si j'eusse été avec vous depuis peu de jours, ou plutôt comme étant toujours avec vous (et j'y suis en effet), je vous vois, je vous contemple des yeux de la charité. Voilà, sans doute, voilà ce qu'est l'amitié. Elle n'est ni arrêtée par la distance des lieux, ni affoiblie par le cours des années, ni étouffée par la foule des malheurs; mais s'élevant toujours en-haut, elle imite l'activité de la flamme. C'est ce que vous savez mieux que personne, vous qui savez mieux que personne ce que c'est qu'aimer. Je vous regarde donc comme infiniment heureux : car quoique je sois dans un état foible et misérable, le Seigneur est tout-puissant pour vous donner une récompense plus grande et plus abondante que votre charité même, lui qui surpasse toujours de beaucoup, par la magnificence de ses dons, tout ce que nous faisons ou disons de bien. J'aurois

un grand désir de vous voir de mes propres yeux, de jouir de votre présence et de votre conversation, de goûter à longs traits les douceurs de votre amitié; mais puisque cela n'est pas possible, non parce que la paresse ou la négligence m'en empêche, mais parce que les liens de mon exil me retiennent, ne me privez pas du seul moyen qui nous reste pour nous entretenir, et envoyez-moi un grand nombre de lettres qui m'apprennent l'état de vos santés. Plus je recevrai de vos lettres, plus j'éprouverai une consolation sensible dans la terre étrangère que j'habite. Ainsi, mes respectables amis, convaincus de tout le plaisir que vous me ferez, et de toute la joie que vous me procurerez, ne m'enviez pas ce bonheur. En lisant vos lettres, je croirai que vous êtes avec moi, et je me retracerai plus vivement l'idée de votre présence.

A THÉODORA (1).

CXVII. Il l'exhorte à pardonner à un certain Eustathe, contre qui elle étoit fort irritée et qu'elle avoit chassé de sa maison; il lui offre les motifs les plus puissans et les plus touchans pour la porter à accorder ce pardon.

JE vous écris rarement, faute de trouver des porteurs de mes lettres; mais je me souviens de vous sans

(1) Dame de Constantinople, fort amie de saint Jean Chrysostôme, qui l'avoit instruite, et qui prenoit beaucoup d'intérêt à son salut.

cesse. L'un dépend de moi, l'autre n'en dépend pas; je suis le maître de me souvenir toujours de vous, mais non de vous faire porter mes lettres : je fais l'un perpétuellement, et l'autre quand je le puis. Dans mes autres lettres, je vous ai rendu les devoirs de l'amitié; dans celle-ci je vous demande une grace. Et quelle est cette grace? elle est de nature à vous procurer de plus grands avantages, à vous qui l'accorderez qu'à celui qui la recevra; elle vous sera plus utile qu'à la personne qui en sera l'objet. J'ai appris dans mon désert qu'Eustathe vous a offensée, qu'il est sorti de votre maison, que vous l'avez chassé de votre présence. Je ne pourrois dire pourquoi vous êtes si fort irritée contre lui, je sais uniquement le fait sans pouvoir en rapporter les circonstances. Mais écoutez ce que je dois vous dire, moi qui prends tant d'intérêt à votre salut. Vous savez que la vie présente n'est rien, qu'elle est semblable aux fleurs du printemps, qu'elle passe comme l'ombre, qu'elle nous fait illusion comme les songes de la nuit, qu'il n'y a de vrai, de stable et de permanent, que les biens qui nous attendent au sortir de ce monde. Vous avez souvent entendu de ma part ces discours; vous ne cessez pas de faire vous-mêmes ces réflexions; aussi ne vous écrirai-je point une longue lettre, mais voici simplement ce que je vous dirai : Si c'est la calomnie qui vous a poussée à chasser Eustathe, respectez son innocence, et réparez l'injustice qui lui a été faite; si vous l'avez chassé justement, consultez les lois de la douceur, et accordez-lui un pardon qui vous sera beaucoup plus avantageux qu'à lui-même. En effet, celui qui exigea de son compagnon

cent deniers, ne lui fit pas autant de tort qu'il se porta à lui-même un coup mortel, en rendant inutile par sa dureté envers son compagnon, la remise qu'il avoit obtenue de dix mille talens. C'est ainsi que celui qui oublie les fautes de son prochain, se ménage à lui-même, pour le siècle futur, un compte moins rigoureux; et plus les offenses qu'il pardonne sont graves, plus il se facilite à lui-même un pardon considérable. Ajoutez encore qu'en accordant la grace à un serviteur, on obtient grace du Maître suprême. Ne me dites donc pas : Il a fait telle et telle faute. Plus vous montrerez que ces fautes sont énormes, plus vous fournirez de raisons qui vous obligent de lui pardonner, puisque par là vous aurez plus de sujet d'espérer miséricorde à l'avenir. Calmez donc votre colère, quelque légitime qu'elle soit, étouffez votre ressentiment par de sages réflexions, faites ce sacrifice à Dieu, accordez-moi cette grace, à moi qui vous aime tendrement, et montrez quel pouvoir une courte lettre de ma part a eu sur votre esprit; accordez-vous à vous-même l'insigne avantage de n'être plus dans le trouble, de bannir de votre ame les émotions dangereuses, de pouvoir demander à Dieu, avec confiance, l'entrée dans son royaume; car la douceur envers le prochain est le moyen le plus sûr pour expier ses péchés. *Si vous remettez*, dit l'Evangile, *aux hommes leurs offenses*, *votre Père céleste vous remettra les vôtres* (Matth. 6. 14.-- Marc. 11. 25.). Pénétrée de toutes ces idées, écrivez-moi une lettre qui m'apprenne que la mienne a produit tout son effet. Quant à moi, ma partie est remplie, j'ai fait ce qui étoit en mon pouvoir, je

vous ai exhortée, je vous ai priée, je vous ai demandé cette grace, je vous ai demandé d'utiles conseils, toute mon inquiétude n'est plus que pour vous. Faites ou ne faites pas ce que je vous demande, ma récompense m'est toujours assurée, puisque même les paroles ne demeurent pas sans récompense. Tout mon soin est de vous gagner à Dieu en vous portant à une action vertueuse, et de vous faire mériter, sans une grande peine, par les bonnes œuvres que vous ferez ici-bas, les biens futurs et éternels.

A ELPIDE, ÉVÊQUE DE LAODICÉE (1).

CXXXVIII. Il lui marque combien il l'aime d'une affection tendre; il s'excuse sur la difficulté des temps, sur la rigueur de l'hiver et sur le mauvais état de sa santé, de ne lui avoir pas écrit aussi souvent qu'il l'auroit désiré.

JE sais que je vous écris rarement, mais c'est malgré moi, étant empêché par la difficulté des temps. La rigueur de la saison, la solitude du lieu, où je suis plus étroitement renfermé que dans une prison, le petit nombre de personnes qui viennent ici, et parmi ce petit nombre la peine d'en trouver de fidèles, enfin la maladie qui m'a extrêmement abattu, et qui m'a tenu cloué au lit durant tout l'hiver :

(1) Il étoit vénérable par sa sagesse et par son grand âge : il avoit pris généralement la défense de saint Jean Chrysostôme devant l'empereur Arcadius.

voilà ce qui a été cause de mon long silence, silence que la langue seule a gardé, et non le cœur. Non, ne croyez pas n'avoir reçu que le petit nombre de lettres que je vous ai envoyées; vous en avez reçu beaucoup plus; et vous serez dans ce sentiment si vous ne comptez pas seulement celles que je vous ai écrites sur du papier avec de l'encre, mais aussi celles que je vous ai écrites par le désir. Je vous ai écrit souvent en esprit, je suis toujours avec vous, et ni l'intervalle des chemins, ni la longueur du temps, ni le trouble des affaires, n'ont pu refroidir mon affection pour votre personne. Je la conserve dans toute sa force, cette affection; et quand je serois relégué dans un désert encore plus affreux, je porterois partout mon tendre et sincère ami, son image resteroit gravée au fond de mon cœur. Telle est en effet la nature de l'amitié véritable, qu'elle ne peut être effacée ni par le temps, ni par le lieu, ni par les plus grandes distances, ni par les circonstances les plus fâcheuses : vous le savez, vous qui savez si bien aimer.

A ANTHÊME (1).

CXLVII. Il lui annonce qu'il félicite les dignités qu'il a obtenues plutôt que lui-même : il en explique la raison avec beaucoup de solidité et de noblesse.

D'AUTRES vous féliciteront de votre consulat et de votre préfecture ; moi, je félicite ces dignités à cause de vous, parce que ce sont moins elles qui vous honorent, que vous qui les honorez. Tel est en effet le caractère de la vertu, qu'elle n'emprunte point ses ornemens du dehors, mais qu'elle les trouve au dedans d'elle-même : c'est la vertu qui donne de l'éclat aux magistratures, loin d'en recevoir d'elles. Je n'ajoute donc rien à l'amitié que j'avois pour vous, parce que je ne vois rien de plus en vous. Ce n'est pas le préfet et le consul que j'aime, mais mon cher et respectable Anthême, cet homme plein d'une prudence consommée et d'une haute sagesse. Ainsi je vous félicite, non parce que vous avez été élevé à une grande charge, mais parce que vous aurez plus d'occasions de faire briller votre prudence et votre douceur. Je congratule tous ceux qui souffrent ou qui doivent souffrir injustice, en voyant qu'ils trouveront en vous un port assuré, où ils pourront

(1) Anthême fut nommé consul, et préfet d'Orient, l'année où cette lettre fut écrite.

être à l'abri d'une infinité de naufrages, et goûter la douceur du calme après les plus horribles tempêtes. C'est pour cela que je me réjouis et que je triomphe, quand je pense que votre élévation aux dignités est une fête publique pour tous les malheureux. Je la célèbre maintenant moi-même, cette fête, par le plaisir singulier que je ressens à la vue des belles actions par lesquelles vous allez vous signaler.

A CASTE, VALÈRE, DIOPHANTE ET CYRIACE, PRÊTRES D'ANTIOCHE (1).

XXII. Il attribue à l'amour tendre qu'ils lui portent, de ce qu'ils ont trouvé sa lettre trop courte. Il fait un beau portrait de la charité chrétienne, et leur envoie une lettre pour Romain, prêtre d'Antioche, qui s'étoit déclaré hautement pour lui.

Je ne suis pas surpris que vous appeliez courte ma longue lettre. Voilà comment sont ceux qui aiment : ils ne sont jamais pleins ni rassasiés; et plus ils reçoivent de leurs amis, plus ils leur demandent. C'est pour cela que, quand vous auriez reçu une lettre dix fois plus longue, vous n'auriez pas laissé de l'accuser de brièveté; vous l'auriez appelée courte, ou plutôt, non seulement vous l'auriez ap-

(1) Ce sont les mêmes auxquels est adressée une lettre précédente, p. 400.

pelée courte, mais elle vous auroit paru telle. C'est aussi ce qui fait que je ne me rassasie pas de votre amour tendre, à quelque degré que vous l'ayez porté, que je vous en demande sans cesse de nouveaux accroissemens, que j'exige sans cesse cette dette de la charité que l'on paie toujours et que l'on doit toujours, selon cette parole de l'apôtre : *Acquittez-vous envers tous les hommes de ce que vous leur devez, ne demeurant redevables que de l'amour qu'on se doit les uns aux autres* (Rom. 13. 8.). Oui, quoique je la reçoive toujours amplement de vous, cette dette, je ne crois jamais l'avoir reçue entièrement. Ne cessez donc point de me payer cette admirable dette, qui cause un plaisir réciproque. Ceux qui paient et ceux à qui l'on paie, ressentent une joie semblable, d'autant plus que par ce paiement, les uns et les autres deviennent également riches, ce qui n'arrive pas dans un paiement d'argent. Celui qui paie une somme d'argent en devient plus pauvre, et celui qui la reçoit en devient plus riche. Il n'en est pas de même de la dette de la charité : loin d'appauvrir celui qui la paie, ainsi que l'argent qui passe dans une autre main, elle le rend plus riche qu'avant qu'il l'eût payée. Convaincus de ces maximes, mes chers et religieux amis, ne cessez pas de signaler votre affection pour moi. Quoique vous n'ayez pas besoin qu'on vous y exhorte, cependant vous aimant autant que je fais, je me rappelle à votre souvenir, je vous prie de m'écrire souvent et de me donner des nouvelles de vos santés. Vous n'avez pas besoin, je le répète, qu'on vous avertisse de le faire, mais comme j'ai

cela fort à cœur, je ne cesserai jamais de vous le demander. Je n'ignore pas que la chose est devenue fort difficile, par la rigueur de la saison, par la difficulté des chemins, et parce qu'il y a peu de voyageurs qui veuillent se charger de vos lettres; toutefois, autant qu'il est possible dans cette foule d'obstacles, je vous conjure de m'écrire souvent, et de ne pas me refuser la grace que je vous demande. J'ai écrit, selon vos désirs, au religieux prêtre Romain, et je vous remercie beaucoup de m'avoir donné cette idée. Oui, c'est une marque que vous m'aimez, et que vous m'aimez avec la plus grande tendresse, de chercher à me lier étroitement avec de tels hommes. Lors donc que vous aurez reçu la lettre que je lui écris, je vous prie de la lui rendre, et, outre ma lettre, de le saluer encore de ma part. Il y a long-temps que je sens pour lui une affection peu commune; qu'il apprenne de votre bouche que je conserve toujours pour lui la même amitié, et qu'en cela je me procure à moi-même un plaisir sensible. Qu'il apprenne encore que, si jusqu'ici j'ai gardé le silence, ce n'est point la paresse qui en a été cause, mais c'est que j'attendois qu'il m'écrivît le premier. Puisqu'il demande que ce soit moi qui le prévienne, je lui écris avec le plus grand cœur et je l'exhorte à m'écrire fréquemment.

A ALPHIUS.

XLIX. Il s'excuse de ce qu'il lui écrit rarement; il loue sa vertu, et l'engage à lui écrire fréquemment.

Je voudrois vous écrire plus souvent, mais la rareté des messagers ne me permet pas de contenter mon désir sur ce point : la solitude du lieu, la crainte des Isaures et la rigueur de l'hiver, ne laissent venir que peu de gens jusqu'ici. Toutefois, soit que je vous écrive ou que je garde le silence, je conserve toujours pour vous la même affection, lorsque j'apprends la ferveur avec laquelle vous travaillez au salut de votre ame, votre attention à assister les personnes pieuses, et le gain que vous faites dans cet admirable négoce. Convaincu de mes sentimens à votre égard, écrivez-moi souvent, mon respectable et religieux Seigneur, donnez-moi des nouvelles de votre santé et de toute votre famille. Non, rien ne peut me procurer une plus grande joie dans mon désert, que de recevoir un grand nombre de vos lettres.

A THÉODOTE, GOUVERNEUR DE SYRIE.

LXI. Écrite d'Arabisse. Il le loue de lui avoir envoyé son fils pour le former à la véritable sagesse ; mais il le lui renvoie, ne pouvant le garder à cause des incursions des Isaures. Il s'excuse de ne pas accepter un présent qu'il lui envoyoit.

Un bon père, loin de trouver mauvais que son fils étudie la véritable sagesse, en ressent la plus grande joie, et fait tous ses efforts pour qu'il arrive au faîte de la vertu. Loin donc d'être fâché que votre fils ne soit plus sous vos yeux, qu'il soit loin de sa patrie et de la maison paternelle, vous le croyez maintenant d'autant plus proche de vous, qu'il fait plus de progrès dans le bien. Voilà pourquoi je vous fais mes très humbles remercîmens, et je suis étonné que, m'ayant fait un don tel que celui de votre fils, vous ayez songé à m'honorer de vos présens. Je me contente de l'honneur, et je vous renvoie les présens mêmes; non par mépris (car comment pourrois-je mépriser celui pour lequel j'ai une affection si tendre?), mais parce que je pense qu'il me seroit inutile de les garder, n'en ayant pas besoin pour le moment. J'aurois eu un grand désir de retenir auprès de moi l'aimable lecteur Théodote ; mais comme on ne voit partout ici que meurtres, que troubles, que sang, qu'incendie, comme les Isaures ravagent tout par le fer

et par le feu, et que je me vois obligé tous les jours de changer de lieu et de demeure, il m'a paru nécessaire de vous le renvoyer. Je l'ai beaucoup recommandé au pieux diacre Théodote, en le priant d'avoir grand soin de lui, et de lui donner toutes ses attentions. Ne négligez pas vous-même l'éducation de votre fils, occupez-vous-en sérieusement: je suis sûr que vous approuverez mon conseil et que vous me saurez gré de vous avoir parlé de la sorte.

A SYMMAQUE (1).

XLV. Il le console des persécutions qu'il souffroit par l'espoir des récompenses éternelles, et l'exhorte à lui écrire souvent.

Il n'est ni nouveau ni surprenant que celui qui marche dans la voie étroite, se trouve dans la détresse. Tel est en effet le sort de la vertu; elle est livrée aux travaux, aux peines, aux embûches et aux dangers. Voilà ce qu'on éprouve dans le chemin, mais ensuite viennent les couronnes, les récompenses, les biens ineffables et éternels. Que ces réflexions vous consolent. Les prospérités et les afflictions de la vie présente s'écoulent et passent avec elle; ne vous laissez donc ni enfler par les unes ni abattre par les autres. Un habile pilote ne demeure

(1) Prêtre d'Antioche, ancien ami de saint Jean Chrysostôme, et apparemment persécuté par Porphyre qui étoit évêque de cette ville.

pas oisif durant le calme, et ne se trouble pas durant la tempête. Convaincu de ces maximes, consolez-vous vous-même, et tirez de là un grand soulagement dans vos peines. Donnez-moi souvent des nouvelles de votre santé; car, malgré la distance des lieux, quoique je sois séparé depuis long-temps de votre personne, je ne l'ai jamais été de votre amitié; je la conserve toujours dans mon souvenir, pleine et entière, je la porte partout où je vais, parce que tel est le caractère de ceux qui aiment véritablement.

A RUFFIN.

XLVI. Il lui déclare qu'il l'aime avec tendresse, quoiqu'il soit dans l'impuissance de lui écrire fréquemment.

Je voudrois vous écrire plus souvent, mon très respectable et très religieux Seigneur, parce que je vous aime beaucoup. Vous n'ignorez ni l'un ni l'autre; mais comme l'un dépend de moi, et que l'autre n'en dépend pas, comme je suis le maître de vous aimer et non de vous écrire souvent, à cause de la difficulté des chemins et de la rigueur de la saison, je fais le premier sans cesse, et le second quand je le peux. Ou plutôt je fais sans cesse même le second; et quoique je ne vous écrive pas fréquemment avec de l'encre et du papier, je vous écris fréquemment par la volonté et le désir; car c'est là ce que j'appelle aimer.

A THÉODOSE, ANCIEN GÉNÉRAL D'ARMÉE.

LVIII. Il lui exprime avec les plus tendres effusions de l'amitié, combien sa lettre, qu'il compare à la douceur du miel, lui a causé de joie.

Vous avez assaisonné votre lettre de beaucoup de miel, ou plutôt vous l'avez rendue plus douce que le miel ; car au lieu que le miel, lorsqu'on s'en nourrit toujours, perd toute sa douceur, parce que la satiété amortit le sentiment du plaisir, vos lettres où vous me donnez des nouvelles de votre santé, loin de produire en moi cet effet, ne font qu'augmenter mon plaisir, plus vous m'en écrivez fréquemment. Vous avez baisé, dites-vous, ma lettre, et moi j'ai baisé l'auteur de la lettre que j'ai reçue, je l'ai embrassé de mes deux mains, je me suis courbé sur son cou, et après avoir baisé une tête si chère, j'ai senti la plus vive consolation. Non, je ne croyois pas que votre lettre seule fût venue, mais que c'étoit vous en personne qui étiez à mes côtés, tant votre lettre a eu de pouvoir sur mon esprit ! Tel est en effet le caractère de l'amitié véritable, que lorsqu'elle fait couler jusqu'à nous ses douceurs, par de simples écritures, elle nous représente vivement la source d'où ces écritures découlent. C'est ce que j'ai éprouvé moi-même, sans que l'intervalle du temps, ni la distance des lieux, ni le poids des disgraces, sans que rien, en un

mot, y ait pu mettre obstacle. Ainsi donc, mon très admirable Seigneur, ne refusez pas de m'écrire souvent, et de me mander si vous vous portez bien, vous et toute votre famille, et si vous êtes heureux : car vous savez combien j'ai à cœur de l'apprendre.

A MONTIUS.

CLXXI. Il le remercie de l'amitié tendre qu'il lui a témoignée en toute occasion, et l'invite à lui donner souvent de ses nouvelles.

MON cœur est aussi proche de vous que mon corps en est éloigné; je vis avec vous, je vous embrasse tous les jours. Je me rappelle avec délices l'amitié ardente que vous me portez, votre douceur, votre politesse, les sollicitudes et les soins que vous avez eus pour moi en tout temps ; je me complais à me souvenir de votre personne, et à publier devant tout le monde votre affection franche et sincère. Aussi je désire de recevoir de vos lettres; je vous prie de m'écrire souvent et de me donner des nouvelles de votre santé, afin qu'instruit que vous vous portez bien, j'en reçoive une grande consolation; car j'ai fort à cœur de l'apprendre. Ne me privez donc pas de cette satisfaction, mais autant de fois que vous le pourrez, écrivez-moi pour me donner de vos nouvelles.

A CLAUDIEN.

CXCV. Il se plaint à lui de ce qu'il ne lui a pas écrit, réfute tous les prétextes qu'il pourroit alléguer pour excuser sa faute, et le presse de lui écrire enfin.

QUOI donc! vous, mon intime ami, vous qui m'avez toujours si tendrement aimé, qui m'avez toujours été si étroitement attaché, vous qui avez reçu tant de preuves de mon amitié sincère, vous n'avez pas daigné m'écrire durant un si long temps, vous avez gardé le plus profond silence! quelle peut en être la cause? m'avez-vous effacé de votre esprit après notre séparation, et avez-vous laissé éteindre l'amour que vous aviez pour moi? Je ne peux le croire. Non, il n'est pas possible qu'un aussi sincère et aussi ardent ami soit capable d'un tel changement. Seroit-ce la maladie qui vous a empêché de m'écrire? mais elle ne peut être un obstacle. Puis donc que j'ignore la cause de votre silence, apprenez-moi vous-même, en le rompant, ce silence, quelle en est la cause, et écrivez-moi au plus tôt une lettre qui m'informe de votre santé. Ce sera de votre part une faveur insigne, et rien ne me consolera davantage dans mon désert que de recevoir de vos lettres. Mais ne restez point dans votre paresse. Que si, après cette lettre, vous persistez à ne pas écrire, je ne vous pardonnerai plus, je vous dénoncerai comme coupable de la plus noire ingratitude; or, je sais que ce reproche vous seroit plus insupportable que tous les supplices.

****

TABLE DU PREMIER VOLUME.

FIN DU PREMIER VOLUME.


(Auger tr.) v. 1
12914

